

Absolutismus, ein unersetzliches Forschungskonzept?
L'absolutisme, un concept irremplaçable?



deutsches
historisches
institut
historique
allemand

paris

Pariser Historische Studien

herausgegeben vom
Deutschen Historischen Institut Paris

Band 79

R. Oldenbourg Verlag München 2008

Absolutismus, ein unersetzliches Forschungskonzept?

Eine deutsch-französische Bilanz

L'absolutisme, un concept irremplaçable?

Une mise au point franco-allemande

herausgegeben von
Lothar Schilling

R. Oldenbourg Verlag München 2008

Pariser Historische Studien

Herausgeberin: Prof. Dr. Gudrun GERSMANN

Redaktion: Veronika VOLLMER

Institutslogo: Heinrich PARAVICINI, unter Verwendung eines Motivs am Hôtel Duret-de-Chevry

Anschrift: Deutsches Historisches Institut (Institut historique allemand)

Hôtel Duret-de-Chevry, 8, rue du Parc-Royal, F-75003 Paris

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <<http://dnb.d-nb.de>> abrufbar.

© 2008 Oldenbourg Wissenschaftsverlag GmbH, München
Rosenheimer Straße 145, D-81671 München
Internet: oldenbourg.de

Das Werk einschließlich aller Abbildungen ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Dies gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Bearbeitung in elektronischen Systemen.

Umschlaggestaltung: Dieter Vollendorf, München
Gedruckt auf säurefreiem, alterungsbeständigem Papier (chlorfrei gebleicht).
Gesamtherstellung: Druckhaus »Thomas Müntzer«, Bad Langensalza

ISBN 978-3-486-58095-2
ISSN 0479-5997

INHALT

Envoi de Werner PARAVICINI	7	
Vorwort von Lothar SCHILLING	9	
Der Absolutismus in der deutschen und französischen Forschung L'absolutisme dans les historiographies allemande et française		
Lothar SCHILLING Vom Nutzen und Nachteil eines Mythos (avec résumé français)		13
Fanny COSANDEY L'absolutisme: un concept irremplacé (mit deutscher Zusammenfassung)		33
Der Absolutismus als Diskurs – L'absolutisme comme discours		
Albert RIGAUDIÈRE Jean Juvénal des Ursins. Précurseur de l'absolutisme (mit deutscher Zusammenfassung)		55
Denis CROUZET Langages de l'absoluité royale (1560–1576) (mit deutscher Zusammenfassung)		107
Der Widerspenstigen Zähmung? Absolutismus, Hof und Adel La domestication des rebelles? Absolutisme, cour et noblesse		
Leonhard HOROWSKI Hof und Absolutismus. Was bleibt von Norbert Elias' Theorie? (avec résumé français)		143
Gerrit WALTHER Protest als schöne Pose, Gehorsam als <i>event</i> . Zur Formation des ludovizianischen Absolutismus aus dem Geiste der Fronde (avec résumé français)		173

Jenseits des Absolutismus? – Au-delà de l'absolutisme?

Armelle LEFEBVRE

Sémantiques absolutistes et comparatisme des discours politiques.

Essai métahistorique de définition de l'absolutisme

(mit deutscher Zusammenfassung) 193

Achim LANDWEHR

Absolutismus oder »gute Policy«.

Anmerkungen zu einem Epochenkonzept

(avec résumé français) 205

Wolfgang REINHARD

Zusammenfassende Schlußüberlegungen 229

Verzeichnis der Autorinnen und Autoren – Les auteurs de ce livre 239

ENVOI

Notre Hôtel Duret-de-Chevry, érigé entre 1618 et 1620, est un témoin de l'époque de l'absolutisme naissant. Dans sa salle de conférences, le portrait contemporain de l'électeur palatin Charles-Philippe (1716–1742) – au-dessus de l'armure le manteau rouge princier orné d'hermine et des insignes des ordres de Saint-Hubert et de la Toison d'or – illustre l'apogée de cette époque. Le lieu correspond donc au sujet.

Il faut savoir gré à Lothar Schilling d'avoir organisé cet atelier. M. Schilling est »Gastdozent« de notre maison (mot proprement intraduisible). Il fait honneur à cette fonction récemment instaurée et qui permet d'inviter des chercheurs confirmés en leur offrant l'espace d'une année de recherche tranquille pour terminer un livre, approfondir des connaissances, commencer un nouveau projet. Les ateliers qu'ils sont invités à organiser sont toujours ciblés autour d'une question précise. Ce sont de vraies réunions de recherche, loin de toute représentation ou d'obligation mondaine. Je remercie les orateurs et les présidents de séance d'être venus de France et d'Allemagne et d'avoir sacrifié, par intérêt pour le sujet, mais aussi par amitié, de leur temps pour faire part de leurs idées et pour animer les débats. Je me réjouis de voir réunies dans cette salle tant de têtes couronnées d'un authentique renom scientifique.

Quant au sujet de cet atelier, je me limiterai à trois remarques:

Il est nécessaire de vérifier de temps en temps si nos outils conceptuels remplissent toujours le rôle que nous leur assignons, c'est-à-dire de nous aider à mieux comprendre. Car au-delà d'un certain temps, passées plusieurs générations de chercheurs, ces concepts risquent de faire exactement le contraire. D'outils de connaissance, ils deviennent des écrans qui empêchent la vue.

La réalité passée (et présente) est tellement compliquée que nous cherchons nécessairement appui sur des simplifications qui par la suite tendent à se substituer à la réalité. L'éternelle jeunesse de Clio n'est autre chose que l'éternel processus de destruction et de construction de formules servant à encadrer ces complexités tout en les réduisant. La tentative de réduire la réalité à une notion doit nécessairement échouer. Ce qui n'empêche pas d'observer des faits et de les nommer. Les difficultés commencent quand il s'agit de les mettre en relation.

Quant à l'absolutisme, je voudrais savoir quelles étaient la perspective et la définition contemporaines. La notion est d'époque, l'»absolutisme« a explicitement été introduit au Danemark en 1665. Quelle était cette théorie, et quelle était sa pratique? La pratique absolutiste a-t-elle existé avant la théorie? Qu'en est-il du règne de Louis XI (1461–1483), ou de l'exécution de toute opposition dans le »bain de sang de Stockholm« en 1520, justement à la cour de Christian II de Danemark? Il s'agissait déjà de déposséder la noblesse et les états du pou-

voir. Un absolutisme de fait avant un absolutisme de droit? Un absolutisme de droit avant un absolutisme de fait qui tend à se justifier par ce droit? Est-ce plutôt une tendance qu'une réalité? L'histoire du concept de lèse-majesté, venant du droit romain, histoire toujours à écrire, pourrait nous renseigner, au moins nous servir d'indicateur. En tout cas, absolutisme n'est pas, et n'a jamais été, tyrannie. Mais il n'exclut pas la violence.

Se pose enfin la question de la pratique. La théorie établie, comment a-t-on vécu avec elle? Était-elle d'abord bienfaisante ou néfaste? N'était-elle que symbolique, imposant »ordre et règle« (c'est Charles le Téméraire qui jurait par cette notion) et symétrie architecturale; ne fut-elle qu'une prétention qui reculait devant tout pouvoir réel, transigeant sans cesse ainsi que tout monarque avait dû le faire depuis des temps immémoriaux? Et plus tard: la théorie disparut-elle, mais point la pratique? Quelles résurgences peut-on observer? L'idée du pouvoir nu, comment s'est-elle déguisée, sous quelle idéologie?

La suite des conférences donne des réponses. À vous, cher lecteur, de les découvrir maintenant.

Paris, en janvier 2007

Werner Paravicini

VORWORT

Der vorliegende Band dokumentiert die Beiträge eines deutsch-französischen Werkstattgesprächs (Ateliers), das unter dem Titel »L'absolutisme – un concept irremplaçable?« am 17. Juni 2005 am Deutschen Historischen Institut Paris stattgefunden hat. Ziel dieser kleinen Arbeitstagung war es, deutsche und französische Historiker zu einer kritischen Überprüfung des Forschungskonzepts »Absolutismus« einzuladen. Dies erscheint insofern lohnend, als dieses Konzept in beiden Ländern recht unterschiedlich verwendet wird und die um den Absolutismus geführten Diskussionen jenseits der Grenze jeweils nur bedingt zur Kenntnis genommen werden.

Um eine Fokussierung der Debatte zu ermöglichen, sollten die Beiträge das Forschungskonzept im wesentlichen an französischen Beispielen überprüfen. Zum andern sollte Absolutismus nicht als objektive Gegebenheit oder real existierende gesellschaftliche Struktur analysiert werden, sondern als frühneuzeitliche Konstruktion, als sozial und kulturell konstruierte Vorstellungswelt, in der Einflußmöglichkeiten und Herrschaftsansprüche zuallererst symbolisch repräsentiert wurden.

Die Tagung hat verdeutlicht, daß die Debatte um den Absolutismus gerade in deutsch-französischer Perspektive alles andere als abgeschlossen ist. Dabei waren sich die Teilnehmer in zwei grundlegenden Fragen durchaus einig: Daß Absolutismus schwerlich taugt, die Herrschaftspraxis an der Peripherie vormoderner Monarchien angemessen zu fassen, war weitgehend Konsens. Grundsätzliche Einigkeit bestand auch darüber, daß vom Ausgang des Mittelalters bis zum 18. Jahrhundert zumal in Frankreich in großer Breite Diskurse und Performanzen zu beobachten sind, die auf die Überhöhung des Monarchen abzielten und die Absolutheit monarchischer Gewalt in den Vordergrund rückten.

Über weitere Schlußfolgerungen indes herrscht, dies zeigen die hier versammelten Beiträge, keine Übereinstimmung. So ist etwa umstritten, inwieweit die sehr unterschiedlichen, in sich alles andere als kohärenten absolutistischen Repräsentationen überhaupt mit Hilfe eines umfassenden Forschungskonzepts »Absolutismus« erfaßt werden können. In diesem Zusammenhang ist zu bedenken, daß es – Wolfgang Reinhard weist darauf zurecht hin – kaum möglich ist, Gegenbegriffe im Sinne Kosellecks zu finden, die mit dem Begriff »Absolutismus« nicht vereinbar sind. Daß bereits die Zeitgenossen des Spätmittelalters und der Frühneuzeit Begriffen wie »majesté absolue« und »pouvoir absolu« (der Begriff »Absolutismus« selbst ist bekanntlich eine späte Wortbildung) unterschiedliche Bedeutungen beigemessen haben, ist aus der Sicht der Kulturgeschichte nicht überraschend, rückt diese doch gerade die Vielfalt unterschiedlicher, ja gegenläufiger Bedeutungsgebungen in den Mittelpunkt

des Interesses. In kulturgeschichtlicher Perspektive muß jeder Versuch, die Vielfalt der auf Überhöhung des Monarchen abzielenden Hervorbringungen mit Hilfe des Konzepts »Absolutismus« zu analysieren, der Offenheit und Vielfalt absolutistischer Diskurse und Performanzen Rechnung tragen.

Die Erkenntnismöglichkeiten respektive -grenzen kulturgeschichtlicher Ansätze für die Debatte um den Absolutismus indes sind unter den Autoren dieses Band ihrerseits umstritten. Dies mag damit zusammenhängen, daß das Verhältnis zwischen den absolutistischen Repräsentationen einerseits und der Herrschaftspraxis andererseits sehr unterschiedlich bewertet wird. Während einige Beiträge diese Repräsentationen als kommunikative Codes bewerteten, die zur Herstellung und Legitimation kollektiv bindender Entscheidungen unabdingbar waren, gehen andere – nicht zuletzt der scharfsinnige Schlußkommentar Wolfgang Reinhardt – von einer weitgehenden Trennbarkeit dieser Repräsentationen von einer alles andere als absolutistischen »realen Politik« aus. Auf französischer Seite wiederum werden Repräsentationen und Herrschaftspraxis als eng aufeinander bezogen verstanden – hier freilich nicht selten mit der Folge, daß der Konzeptcharakter des Absolutismus in den Hintergrund tritt und Absolutismus als sehr konkrete, quasi objektive Gegebenheit verstanden wird.

Mögen auch einzelne Beiträge unmißverständliche Plädoyers enthalten, kann es naturgemäß nicht das Ziel eines Ateliers sein, die Debatte um den Absolutismus zu entscheiden. Seine Aufgabe war es vielmehr, am Beispiel weniger, ausgewählter Probleme deutsche und französische Ansätze miteinander zu konfrontieren und auf diese Weise einer Diskussion neue Impulse zu verleihen, die offenzuhalten sich lohnt. Es ist zu hoffen, daß die Dokumentation der Texte dazu einen Beitrag leisten wird.

Frankfurt, im Januar 2007

Lothar Schilling

DER ABSOLUTISMUS IN DER DEUTSCHEN
UND FRANZÖSISCHEN FORSCHUNG

L'ABSOLUTISME DANS LES HISTORIOGRAPHIES
ALLEMANDE ET FRANÇAISE

LOTHAR SCHILLING

VOM NUTZEN UND NACHTEIL EINES MYTHOS

Wer sich derzeit in Deutschland mit dem Absolutismus befaßt, kann leicht zwischen die Fronten geraten. Betrachtet man die Titel der jüngeren historischen Buchproduktion, mag es scheinen, als stelle die Verwendung des Begriffs kein Problem dar. Vor allem bei Handbuch- und Überblicksdarstellungen dient er bis heute vielfach als gängige Epochensignatur für die Zeit vom Westfälischen Frieden bis zur Französischen Revolution. Die Griffbarkeit des Begriffs wird offenbar zumal im Verlagswesen geschätzt – jedenfalls haben nicht wenige Autoren die Erfahrung gemacht, daß ihnen von Verlagsseite seine Verwendung nahegelegt wurde. Weitgehend unangefochten ist der Absolutismus schließlich im Schulbereich. In den deutschen Lehrplänen und den entsprechenden Lehrbüchern steht die Behandlung des 17. und 18. Jahrhunderts fast durchweg im Zeichen des Absolutismus.

In der fachwissenschaftlichen Diskussion hingegen ist spätestens in den 1990er Jahren unter dem Eindruck der massiven Kritik Nicholas Henshalls¹ eine Debatte um den Absolutismus entbrannt, die zum Teil polemisch geführt wird². Ohne sie im einzelnen nachzuzeichnen, möchte dieser Beitrag zunächst

¹ Nicholas HENSHALL, *The Myth of Absolutism. Change and Continuity in Early Modern European Monarchy*, London, New York 1992.

² Vgl. zur deutschen Absolutismus-Debatte der letzten Jahre Ernst HINRICHS (Hg.), *Absolutismus*, Frankfurt a.M. 1986; Reinhard BLÄNKNER, »Absolutismus«, Eine begriffsgeschichtliche Studie zur politischen Theorie und zur Geschichtswissenschaft in Deutschland 1830–1870, phil. Diss. masch. Göttingen 1990; DERS., »Absolutismus« und »frühmoderner Staat«. Probleme und Perspektiven der Forschung, in: Rudolf VIERHAUS (Hg.), *Frühe Neuzeit – Frühe Moderne? Forschungen zur Vielschichtigkeit von Übergangsprozessen*, Göttingen 1992, S. 48–74; Heinz DUCHHARDT, *Absolutismus. Abschied von einem Epochenbegriff?*, in: *Historische Zeitschrift* 258 (1994), S. 113–122; DERS., *Das Zeitalter des Absolutismus*, München ³1998, S. 159–165; Ronald G. ASCH, DERS. (Hg.), *Der Absolutismus – ein Mythos? Strukturwandel monarchischer Herrschaft in West- und Mitteleuropa (ca. 1550–1700)*, Köln, Wien 1996; Olaf MÖRKE, *Die Diskussion um den Absolutismus als Epochenbegriff. Ein Beitrag über den Platz Katharinas II. in der europäischen Politikgeschichte*, in: Eckhard HÜBNER u.a. (Hg.), *Rußland zur Zeit Katharinas II. Absolutismus – Aufklärung – Pragmatismus*, Köln u.a. 1998, S. 9–32; Monika NEUGEBAUER-WÖLK, *Absolutismus und Aufklärung [Literaturbericht]*, in: *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* 49 (1998), S. 561–578, 625–646; Johannes KUNISCH, *Absolutismus. Europäische Geschichte vom Westfälischen Frieden bis zur Krise des Ancien Régime*, Göttingen ²1999, S. 179–206; Ernst HINRICHS, *Fürsten und Mächte. Zum Problem des europäischen Absolutismus*, Göttingen 2000, S. 28–34; Markus MEUMANN, Ralf PRÖVE, *Die Faszination des Staates und die historische Praxis. Zur Be-*

einige zentrale Argumente dieser Debatte zusammenfassen, um sich dann vor allem der in jüngerer Zeit verschiedentlich geäußerten Auffassung zuzuwenden, der Absolutismus sei ein Mythos. Im letzten Teil sollen einige – nicht zuletzt für die Konzeption der in diesem Band dokumentierten Tagung maßgebliche – allgemeine Schlußfolgerungen skizziert werden.

I.

Im Mittelpunkt der jüngeren Absolutismus-Debatte in Deutschland steht die – lange Zeit weite Teile der Forschung leitende – Vorstellung des Absolutismus als einer auf ein unumschränktes monarchisches Regiment angelegten Staats- oder Herrschaftsform, die, legitimiert durch Gottesgnadentum, dynastisches Erbrecht und die Gewährleistung von Sicherheit und Wohlstand durch den Monarchen, tiefgreifend auf die entsprechend regierten Gesellschaften eingewirkt und die gesamte Epoche geprägt habe³. Als Voraussetzung für den im Zeichen des Absolutismus erfolgten Wandlungsprozeß gilt den Verfechtern dieses Ansatzes weithin die äußere und vor allem innere Souveränität der als absolut gekennzeichneten Monarchen einschließlich ihrer von den überkommenen menschlichen Gesetzen unabhängigen Gesetzgebungsbefugnis⁴. Dementsprechend wird der Absolutismus als entscheidende Phase bei der Herausbildung des souveränen, durch territoriale Integrität und einen einheitlichen Untertanenverband gekennzeichneten Anstaltsstaats gedeutet⁵.

Gestützt wird diese Interpretation bekanntlich vor allem auf rechts-, verfassungs-, ideen- und politikgeschichtliche Quellen und daraus abgeleitete For-

schreibung von Herrschaftsbeziehungen jenseits teleologischer und dualistischer Begriffsbildungen, in: DIES. (Hg.), *Herrschaft in der Frühen Neuzeit. Umriss eines dynamisch-kommunikativen Prozesses*, Münster 2004, S. 11–49; kritisch zur Infragestellung des traditionellen Absolutismus-Konzepts Peter BAUMGART, *Absolutismus ein Mythos? Aufgeklärter Absolutismus ein Widerspruch? Reflexionen zu einem kontroversen Thema gegenwärtiger Frühen Neuzeitforschung*, in: *Zeitschrift für Historische Forschung* 27 (2000), S. 573–589; Hans-Wolfgang BERGERHAUSEN, *Die »Verneuerte Landesordnung« in Böhmen 1627. Ein Grunddokument des habsburgischen Absolutismus*, in: *Historische Zeitschrift* 272 (2001), S. 327–351; dazu wiederum Heinz DUCHHARDT, *Die Absolutismusdebatte – eine Antipolemik*, in: *Historische Zeitschrift* 275 (2002), S. 323–331. Einen Überblick über den Forschungsstand bietet nun Martin WREDE, Art. »Absolutismus«, in: Friedrich JAEGER (Hg.), *Enzyklopädie der Neuzeit*, Bd. 1, Stuttgart, Weimar 2005, Sp. 24–34.

³ Prägnant zusammengefaßt ist dieses Verständnis bei KUNISCH, *Absolutismus*, S. 20.

⁴ Vgl. in diesem Sinne etwa Helmut QUARITSCH, *Staat und Souveränität*, Bd. I: *Grundlagen*, Frankfurt a.M. 1970, S. 510, der in der Gesetzgebungsbefugnis den »archimedischen Punkt« erblickt, »von dem aus der staatliche Gesetzgeber der Neuzeit die alte Welt aus den Angeln zu heben vermochte«.

⁵ Vgl. KUNISCH, *Absolutismus*, S. 20.

schungsergebnisse: auf Aussagen der juristischen und staatsrechtlichen Literatur der Frühneuzeit, auf fürstliche Selbstzeugnisse, Gesetze, Instruktionen, Memoranden und andere »Denkmäler der Staatsverwaltung«, wie es im Untertitel der »Acta Borussica«, der wichtigsten Quellenedition der Preußischen Akademie der Wissenschaften, hieß⁶. Auf dieser Grundlage hat die Absolutismusforschung bis in die 1960er Jahre hinein (und zum Teil noch darüber hinaus) das Bild einer von der monarchischen Spitze entschieden vorangetriebenen Zentralisierung der Herrschaft gezeichnet, die einherging mit der zunehmenden staatlichen Durchdringung der betroffenen Gesellschaften. Der Einfluß von Ständeversammlungen, Korporationen und anderen *pouvoirs intermédiaires* wurde demnach zurückgedrängt⁷, vom Monarchen abhängige, verläßlich funktionierende Machtapparate geschaffen⁸, das Militärwesen verstaatlicht, verstetigt und entscheidend ausgebaut⁹, das Steueraufkommen erhöht und generell der reglementierende Zugriff des Staates auf das Leben jedes einzelnen Untertanen verschärft¹⁰.

Gegen die These von der grundlegenden Umgestaltung und staatlichen Durchdringung der kontinentaleuropäischen Gesellschaften durch »absolute« Monarchen sind in Deutschland seit den 1950er Jahren vermehrt Einwände erhoben worden. Vor allem seitens der (sozialgeschichtliche Ansätze einbeziehenden) Ständeforschung wurde immer wieder auf die Grenzen der Wirk-

⁶ Acta Borussica. Denkmäler der preußischen Staatsverwaltung im 18. Jahrhundert, hg. von der Preußischen Akademie der Wissenschaften, Berlin 1892–1982 [ND der 1892–1936 erschienenen 38 Bde., neu hg. im Auftrag der Historischen Kommission zu Berlin von Wilhelm TREUE, Frankfurt a.M. 1987–1988].

⁷ Vgl. etwa Gerhard OESTREICH, Strukturprobleme des europäischen Absolutismus, in: DERS., Geist und Gestalt des frühmodernen Staates. Ausgewählte Aufsätze, Berlin 1969, S. 179–197, hier S. 180: »Die absolute Monarchie ist gekennzeichnet durch die Tendenz, die Sphäre gesamtstaatlicher Lenkung im Innern und die gesamtstaatliche Vertretung nach außen von jeglicher Mitwirkung anderer Kräfte, besonders der Reichs-, Provinzial- oder Landstände als der partikulären Gegenkräfte des fürstlichen Zentralisierungs- und Machtwillens, frei zu halten und unabhängig zu gestalten«.

⁸ Autoren wie Bodin setzten voraus, daß der fürstliche Machtapparat reibungslos funktioniert; vgl. Horst GÜNTHER, Art. »Herrschaft, III: Herrschaft von der frühen Neuzeit bis zur Französischen Revolution«, in: Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland, 9 Bde., Stuttgart 1972–1997, Bd. 3, S. 14–33, hier S. 27.

⁹ Vgl. Gerhard PAPKE, Von der Miliz zum Stehenden Heer. Wehrwesen des Absolutismus, in: Handbuch zur deutschen Militärgeschichte 1648–1939, hg. vom Militärgeschichtlichen Forschungsamt, Bd. I, München 1983, S. 1–311.

¹⁰ Von einem »schärferen unmittelbaren Zugriff auf die Untertanen« spricht etwa Michael STOLLEIS, *Condere leges et interpretari. Gesetzgebungsmacht und Staatsbildung in der frühen Neuzeit*, in: Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abteilung 101 (1984), S. 89–116, hier S. 108; vgl. ferner KUNISCH, Absolutismus, S. 37: »Der Absolutismus ist das Zeitalter, in dem der Staat immer mehr Raum im Leben des einzelnen beanspruchte«.

samkeit des Absolutismus hingewiesen¹¹. Inzwischen sind das Fortbestehen ständischer und anderer korporativer Strukturen im Absolutismus¹², seine fiskalischen Grenzen¹³, die begrenzte Wirksamkeit seiner Gesetze¹⁴, die rechtliche Gebundenheit auch der als absolut charakterisierten Monarchen an das natürliche und göttliche Recht, an Fundamentalgesetze und generell an die Grundprinzipien der überkommenen Rechtsordnung¹⁵, die Eigengesetzlichkeit und beschränkte Effizienz der Beamtenapparate¹⁶ sowie das Nebeneinander

¹¹ Noch immer grundlegend: Dietrich GERHARD (Hg.), Ständische Vertretungen in Europa im 17. und 18. Jahrhundert, Göttingen 1969; vgl. ferner für Brandenburg-Preußen Peter BAUMGART (Hg.), Ständetum und Staatsbildung in Brandenburg-Preußen, Berlin u.a. 1983; für Frankreich insbesondere James Russell MAJOR, Representative Government in Early Modern France, New Haven, London 1980; DERS., From Renaissance Monarchy to Absolute Monarchy: French Kings, Nobles & Estates, Baltimore, London 1994.

¹² HENSHALL, The Myth, S. 28f., deutet den Absolutismus denn auch als Übergang von einem Modus der Konsultation intermediärer Gewalten zu einem anderen.

¹³ Vgl. etwa für Frankreich James B. COLLINS, The Fiscal Limits of Absolutism. Direct taxation in Early Seventeenth Century France, Berkeley, Los Angeles 1988. Der Aufbau stehender Heere, die Kriegführung und die Ausweitung der Verwaltung, die Anlage neuer Residenzen und die Hofhaltung kosteten im Absolutismus sehr viel Geld, das nicht zuletzt über den Kredit der Stände oder Ämterverkauf aufgetrieben werden mußte, was für die betreffenden Monarchen nicht selten einen erheblichen Verlust an politischer Handlungsfreiheit bedeutete; vgl. zum Ganzen etwa Ernst HINRICHS, Zum Stand und zu den Aufgaben gegenwärtiger Absolutismusforschung, in: DERS. (Hg.), Absolutismus, S. 7–32, hier S. 11–19.

¹⁴ In den letzten Jahren ist in Deutschland die Wirksamkeit frühneuzeitlicher Gesetze intensiv diskutiert worden. Zu diesem Problem, das die traditionelle Sicht des Absolutismus entscheidend in Frage stellt, auch wenn es keineswegs nur Monarchien mit »absolutem« Herrschaftsanspruch betraf, vgl. Jürgen SCHLUMBOHM, Gesetze, die nicht durchgesetzt werden – ein Strukturmerkmal des frühneuzeitlichen Staates?, in: Geschichte und Gesellschaft 23 (1997), S. 647–663; Achim LANDWEHR, »Normdurchsetzung« in der Frühen Neuzeit? Kritik eines Begriffs, in: Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 48 (2000), S. 146–162; Michael STOLLEIS, Was bedeutet »Normdurchsetzung« bei Policeyordnungen der Frühen Neuzeit?, in: Richard H. HELMHOLZ u. a. (Hg.), Grundlagen des Rechts. Festschrift für Peter Landau zum 65. Geburtstag, Paderborn u. a. 2000, S. 739–757; Lothar SCHILLING, Les effets des lois de police et l'évolution de la gouvernementalité pendant la première modernité, in: Frédéric AUDREN u. a. (Hg.), Les Sciences camérales. Activités pratiques et histoire des dispositifs publics, Amiens 2007, im Druck.

¹⁵ Vgl. dazu nun für das Frankreich des 16. und frühen 17. Jahrhunderts Lothar SCHILLING, Normsetzung in der Krise. Zum Gesetzgebungsverständnis im Frankreich der Religionskriege, Frankfurt a.M. 2005, S. 291–416. Auch die traditionelle Absolutismusforschung hat die Bindung des »absoluten« Monarchen durch göttliches und natürliches Recht sowie *leges fundamentales* nie geleugnet; vielfach unterschätzt wurde hingegen, welche entscheidende Bedeutung bis ins späte 17. Jahrhundert der Tatsache zukam, daß auch Monarchen mit absolutem Herrschaftsanspruch als Wahrer der überkommenen Rechtsordnung gedeutet wurden.

¹⁶ Vgl. etwa Ernst HINRICHS, Absolute Monarchie und Bürokratie. Bemerkungen zu ihrer Unvereinbarkeit im französischen Ancien Régime, in: DERS., Ancien Régime und Revolution. Studien zur Verfassungsgeschichte Frankreichs zwischen 1589 und 1789, Frankfurt a.M. 1989, S. 81–98; Stefan BRAKENSIEK, Heide WUNDER (Hg.), Ergebene Diener ihrer Herren? Herrschaftsvermittlung im alten Europa, Köln 2005.

von »Verstaatlichungs- und Feudalisierungstendenzen«¹⁷ in den Armeen absoluter Fürsten weithin anerkannt, auch seitens der Absolutismusforschung, die seit den 1960er Jahren teilweise – das Beispiel Gerhard Oestreichs zeigt dies – Hand in Hand mit Ständeforschung ging und geht¹⁸.

Anders als im Eifer des Gefechts gelegentlich von den Kritikern des Konzepts behauptet, geht heute kein Historiker, der am Absolutismusparadigma festhält, von der Annahme aus, eine absolute Fürstenherrschaft mit den oben skizzierten Charakteristika sei in der Praxis ganz oder auch nur weitestgehend durchgesetzt worden (bei den Autoren von Lehrplänen und Schulbüchern mag dies anders sein). Allerdings vertreten diese Historiker weiterhin die Auffassung, der Absolutismus stelle das prägende Strukturmerkmal der Epoche dar, während die ständisch-korporativen Gewalten und andere die monarchische Herrschaft beschränkende Faktoren als sekundär, als (mit Gerhard Oestreich) »Nichtabsolutistisches im Absolutismus«¹⁹ eingeordnet werden – eine Argumentation, deren dichotomische Struktur das Risiko der Zirkularität birgt, zumal dann, wenn sie die prägende Bedeutung des Absolutismus teleologisch mit dessen zukunftsweisender Funktion für die Entstehung des modernen Anstaltsstaats begründet und die dieser These entgegenstehenden Befunde als retardierende Momente qualifiziert²⁰.

Gegen diese Einschätzung wird in jüngerer Zeit verstärkt die Auffassung vertreten, das Absolutismusparadigma verstelle das Verständnis entscheidender Kennzeichen monarchischer Herrschaft im 17. und 18. Jahrhundert. Tatsächlich wurden inzwischen zahlreiche Strukturmerkmale frühneuzeitlicher Herrschaftsbeziehungen herausgearbeitet, die unter dem Etikett »Nichtabsolutistisches im Absolutismus« als sekundäre Phänomene zu bezeichnen erhebliche Schwierigkeiten bereitet.

Ohne Anspruch auf Vollständigkeit sei verwiesen auf die strukturelle Notwendigkeit von Konsens, Kompromiß und verschiedensten Formen des Aushandelns von Interessen und Ansprüchen für die Legitimität und Stabilität von

¹⁷ So die treffende Charakterisierung der französischen Entwicklung bei Bernhard R. KRÖNER, *Législation de ses armées. Verstaatlichungs- und Feudalisierungstendenzen in der militärischen Gesellschaft der Frühen Neuzeit am Beispiel der französischen Armee im Zeitalter Ludwigs XIV.*, in: ASCH, DUCHHARDT (Hg.), *Der Absolutismus – ein Mythos?*, S. 311–328.

¹⁸ Vgl. MÖRKE, *Die Diskussion um den Absolutismus*, S. 20; auch Peter Baumgart, der auf den Absolutismus als Epochensignatur nicht verzichten möchte, hat maßgebliche Studien zur Ständeforschung vorgelegt, verfiel also kein einseitiges, die Grenzen »absoluter« Machtentfaltung leugnendes Konzept.

¹⁹ So OESTREICH, *Strukturprobleme*, S. 183; zustimmend zitiert bei KUNISCH, *Absolutismus*, S. 183; BAUMGART, *Absolutismus*, S. 582; vgl. zur Problematik dieser Argumentation Ernst HINRICHS, *Abschied vom Absolutismus? Eine Antwort auf Nicholas Henshall*, in: ASCH, DUCHHARDT (Hg.), *Der Absolutismus – ein Mythos?*, S. 353–371, hier S. 361; MÖRKE, *Die Diskussion um den Absolutismus*, S. 25f.

²⁰ Vgl. MEUMANN, PRÖVE, *Die Faszination des Staates*, S. 29.

Herrschaftsbeziehungen²¹, auf die zentrale Rolle, die Patronage- und Klientelstrukturen in der frühneuzeitlichen Herrschaftspraxis zukamen²², und auf die konstitutive Funktion von Petitionen, Suppliken und Gravamina als Voraussetzungen eines den jeweiligen lokalen Bedingungen angepaßten Herrschaftshandelns²³.

²¹ Stefan Brakensiek hat jüngst vorgeschlagen, frühneuzeitliche Herrschaft als in der Regel »akzeptanzorientiert« zu charakterisieren; vgl. Stefan BRAKENSIEK, Akzeptanzorientierte Herrschaftsstile – Überlegungen zur politischen Kultur der Frühneuzeit, in: Helmut NEUHAUS (Hg.), Die Frühe Neuzeit als Epoche. Beiträge der 6. Tagung der Arbeitsgemeinschaft Frühe Neuzeit im VHD, Berlin 2007, im Druck; zahlreiche Beiträge zur Problematik auch in den Tagungsbänden MEUMANN, PROBE (Hg.), Herrschaft in der Frühen Neuzeit, und Ronald G. ASCH, Dagmar FREIST (Hg.), Staatsbildung als kultureller Prozess. Strukturwandel und Legitimation von Herrschaft in der Frühen Neuzeit, Köln, Weimar, Wien 2005; die Problematik des Begriffs »Aushandeln« betont im letzteren Band mit guten Argumenten der Schlußbeitrag von Wolfgang REINHARD, Zusammenfassung. Staatsbildung durch »Aushandeln«?, *ibid.*, S. 429–438.

²² Vgl. noch immer Wolfgang REINHARD, Freunde und Kreaturen. »Verflechtung« als Konzept zur Erforschung historischer Führungsgruppen. Römische Oligarchie um 1600, München 1979; DERS., *Amici e creature*. Politische Mikrogeschichte der römischen Kurie im 17. Jahrhundert, in: Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken 76 (1996), S. 308–334; Shmuel N. EISENSTADT, Louis RONIGER, Patron-Client Relations as a Model of Structuring Social Exchange, in: Comparative Studies in Society and History 22 (1980), S. 46–72; David PARKER, Class, Clientage and Personal Rule in Absolutist France, in: Seventeenth Century French Studies 2 (1987), S. 192–213; Antoni MACZAK, Elisabeth MÜLLER-LUCKNER (Hg.), Klientelsysteme im Europa der Frühen Neuzeit, München 1988; Sharon KETTERING, Patrons, Brokers and Clients in Seventeenth-Century France, Oxford 1986; DIES., The Historical Development of Political Clientelism, in: Journal of Interdisciplinary History 18 (1988), S. 419–447; Gérard LENCLUD, Le patronage politique. Du contexte aux raisons, in: Dionigi ALBERA, Anton BLOK, Christian BROMBERGER (Hg.), L'anthropologie de la Méditerranée/Anthropology of the Mediterranean, Paris 2001, S. 277–306; eine kritische Bilanz der Patronageforschung versuchen in jüngerer Zeit Nicole REINHARDT, »Verflechtung« – ein Blick zurück nach vorn, in: Peter BURSCHEL u.a. (Hg.), Historische Anstöße. Festschrift für Wolfgang Reinhard zum 65. Geburtstag am 10. April 2002, Berlin 2002, S. 235–262, und der in mancher Hinsicht unbefriedigende Beitrag von Heiko DROSTE, Patronage in der Frühen Neuzeit, in: Zeitschrift für Historische Forschung 30 (2003), S. 555–590; kritisch dazu nun Birgit EMICH, Nicole REINHARDT, Hillard VON THIESSEN, Christian WIELAND, Stand und Perspektiven der Patronageforschung. Zugleich eine Antwort auf Heiko Droste, in: Zeitschrift für Historische Forschung 32 (2005), S. 233–265.

²³ Zur Bedeutung von Supplikationen und Gravamina mit Blick auf Frankreich Beat HODLER, Doléances, Requetes und Ordonnances. Kommunale Einflußnahme auf den Staat in Frankreich im 16. Jahrhundert, in: Peter BLICKLE (Hg.), Gemeinde und Staat im Alten Europa, München 1998, S. 23–67 (in dem Band zahlreiche weitere Beiträge zu diesem Themenkomplex); Lothar SCHILLING, Krisenbewältigung durch Verfahren? Zu den Funktionen konsensualer Gesetzgebung im Frankreich des 16. und frühen 17. Jahrhunderts, in: Barbara STOLLBERG-RILINGER (Hg.), Vormoderne politische Verfahren, Berlin 2001, S. 449–491; zu anderen Ländern etwa Josef PAUSER, Gravamina und Policy: Zum Einfluß ständischer Beschwerden auf die landesfürstliche Gesetzgebungspraxis in den niederösterreichischen Ländern vornehmlich unter Ferdinand I. (1521–64), in: Parliaments, Estates & Representation 17 (1997), S. 13–38; Beat KÜMIN, Andreas WÜRLER, Petitions, Gravamina and the

Gewiß wäre es falsch, über der inzwischen vielfach nachgewiesenen Flexibilität und Konsensorientierung der traditionell als absolut charakterisierten Monarchien deren autokratische, arbiträre, den Rekurs auf Zwang und Gewalt einschließende Züge auszublenden und bei der Neukonzeptualisierung monarchischer Herrschaft als eines dynamischen, kommunikativen Prozesses die diesem Prozeß eigenen Asymmetrien zu übersehen. Auch besteht in der Forschung weitgehend Einigkeit darüber, daß in vielen Monarchien der Frühneuzeit die Tendenz zu beobachten ist, alle verfügbaren Ressourcen für die Politik des Monarchen – und zumal für den Ausbau seiner militärischen Machtmittel – zu aktivieren. Ebenso unbestritten ist auch, daß etwa im Frankreich Mazarins, Richelieus und Ludwigs XIV. eine Stärkung der Krone zu beobachten ist.

Doch bedarf es zur Erklärung dieser Befunde des Absolutismus? Oder stellt er nicht gerade – so seit Jahrzehnten die Argumentation der mehrheitlich angelsächsischen, dem Konzept der »social collaboration« verpflichteten »revisionistischen« Schule²⁴ – das Verständnis wesentlicher Charakteristika der Epoche? Bei der Beantwortung dieser Frage ist nochmals das Staatsverständnis in den Blick zu nehmen, dessen zentrale Bedeutung für das traditionelle Absolutismuskonzept bereits eingangs angesprochen worden ist.

Im Zentrum dieses Staatsverständnisses steht das Ideal des nach außen militärisch starken und nach innen einen einheitlichen Untertanenverband schaffenden Macht- und Anstaltsstaats. Dieses Staatsverständnis ist bekanntlich seinerseits historisch bedingt. Es geht zurück auf ein vom deutschen Idealismus des 19. Jahrhunderts entwickeltes Konzept, das unter anderem die von Hegel geprägte, die deutsche Staatslehre und Verfassungsgeschichte lange dominierende Vorstellung des Staates als eines von den gesellschaftlichen Kräften

Early Modern State: Local influence Gravamina und Policy: on central legislation in England and Germany (Hesse), in: *Parliaments, Estates & Representation* 17 (1997), S. 39–60; sowie zahlreiche weitere Beiträge in BLICKLE (Hg.), *Gemeinde und Staat*; ferner grundlegend André HOLENSTEIN, *Die Umstände der Normen – die Normen der Umstände. Policyordnungen im kommunikativen Handeln von Verwaltung und lokaler Gesellschaft im Ancien Régime*, in: Karl HÄRTER (Hg.), *Policy und frühneuzeitliche Gesellschaft*, Frankfurt a.M. 2000, S. 1–46; DERS., »Gute Policy« und lokale Gesellschaft im Staat des Ancien Régime. Das Fallbeispiel der Markgrafschaft Baden(-Durlach), 2 Bde., Epfendorf 2003.

²⁴ Vgl. etwa Roger METTAM, *Power and Faction in Louis XIV's France*, Oxford 1988; Peter Robert CAMPBELL, *The ancien régime in France*, Oxford 1988; DERS., *Louis XIV, 1661–1715*, London 1993; zusammengefaßt finden sich die wichtigsten »revisionistischen« Positionen bei HENSHALL, *The Myth*; von ihnen beeinflusst ist auch Jeroen DUINDAM, *Myths of power. Norbert Elias and the early modern European court*, Amsterdam 1994; ein früher französischer Vertreter des »Revisionismus« ist François-Xavier EMMANUELLI, *Un mythe de l'absolutisme bourbonien. L'intendance du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle* (France, Espagne, Amérique), Aix-en-Provence 1981; eine informative Bilanz der Auseinandersetzung um das Absolutismuskonzept aus der Perspektive eines gemäßigten »Revisionisten« nun bei William BEIK, *The Absolutism of Louis XIV as Social Collaboration*, in: *Past & Present* 188 (2005), S. 195–224.

unabhängigen Konkret-Allgemeinen einschloß²⁵. Staaten wurden diesem Verständnis zufolge nicht als Produkte oder als Konstruktionen der jeweiligen Gesellschaften gedeutet, sondern – so der ungeachtet seiner Gegnerschaft zu Hegel fest im deutschen Idealismus verwurzelte Leopold von Ranke – als »geistige Wesenheiten [...] – man darf sagen, Gedanken Gottes«²⁶. Ausgehend von diesem Ansatz wurde ein nicht nur wegen seiner ideologischen Implikationen problematisches, sondern auch im Kern ahistorisches Staatsverständnis in die Frühneuzeit projiziert, das jegliche Beteiligung der europäischen Gesellschaften an der Entwicklung von Staatlichkeit *a priori* ausschloß.

Sicher wäre es ungerecht, heutigen Verfechtern des Absolutismuskonzepts zu unterstellen, sie teilten die ideologischen Prämissen, die für dessen Entstehung im 19. Jahrhundert maßgeblich waren, doch bleibt festzuhalten, daß diese Prämissen oftmals kaum reflektiert werden. Zugleich ist zu bedenken, daß auch die jüngere Absolutismusforschung dazu neigt, die Gemeinsamkeiten und Kontinuitätslinien zwischen den frühneuzeitlichen Formen der Staatlichkeit und jenen des 19. und 20. Jahrhunderts überzubetonen, indem sie für das Zeitalter des Absolutismus etwa die Trennung oder zumindest die Trennbarkeit von Staat und Gesellschaft unterstellt²⁷. Ebenso wenig ist zu übersehen, daß Staatsbildung noch immer als ein zwar teilweise unter Ständebeteiligung erfolgter, aber im wesentlichen doch vom Monarchen vorangetriebener Prozeß gedeutet wird. Der Anteil von Untertanen, Gemeinden, Kirchen und anderen Korporationen an der Staatsbildung hingegen ist bislang von der Absolutismusforschung nur wenig berücksichtigt worden.

Analoge Beobachtungen lassen sich auch für das als sozialgeschichtliches Seitenstück zur Staatsbildung entworfene Konzept der Sozialdisziplinierung machen, die von ihrem Erfinder Oestreich als »das politische und soziale Ergebnis des monarchischen Absolutismus«²⁸ definiert wurde und das Absolutismusbild der jüngeren Forschung nachhaltig geprägt hat. Auch hier hat die Überprüfung in Untersuchungen zur herrschaftlichen Praxis gezeigt, daß das dem Konzept inhärente einseitige Wirkungsmodell, das den »absoluten« Staat

²⁵ Vgl. Wolfgang REINHARD, *Geschichte der Staatsgewalt. Eine vergleichende Verfassungsgeschichte Europas von den Anfängen bis zur Gegenwart*, München 1999, S. 19. Zur Bedeutung Hegels und der Hegelianer für die Herausbildung des Absolutismuskonzepts in Deutschland vgl. BLÄNKNER, »Absolutismus«.

²⁶ Leopold VON RANKE, *Die großen Mächte. Politisches Gespräch*, hg. und mit einem Nachwort versehen von Theodor SCHIEDER, Göttingen 1963, S. 61. Vgl. zur Problematik der ideologischen Überhöhung des Staates etwa Reinhard KOSELLECK, Art. »Staat und Souveränität«, in: *Geschichtliche Grundbegriffe*, Bd. 6, S. 46f.

²⁷ Vgl. BLÄNKNER, »Absolutismus«, S. 64.

²⁸ OESTREICH, *Strukturprobleme*, S. 188. Vgl. zu diesem ungeheuer einflußreichen Konzept Winfried SCHULZE, Gerhard Oestreichs Begriff »Sozialdisziplinierung in der frühen Neuzeit«, in: *Zeitschrift für Historische Forschung* 14 (1987), S. 265–302; Günther LOTTES, *Disziplin und Emanzipation. Das Sozialdisziplinierungskonzept und die Interpretation der frühneuzeitlichen Geschichte*, in: *Westfälische Forschungen* 42 (1992), S. 63–74.

als treibenden Akteur, Untertanen und Gesellschaft hingegen vornehmlich als Objekte der obrigkeitlichen Disziplinierungsabsichten ins Auge faßt, dazu führt, daß die Wirksamkeit dieser Disziplinierungsabsichten überbewertet wurde, während andererseits deren Abhängigkeit vom Konsens bzw. der Mitwirkung der angeblichen Disziplinierungsobjekte, die Nachfrage nach Regulierung und Ordnung²⁹ sowie die Handlungsautonomie gesellschaftlicher Gruppen systematisch unterschätzt wurden³⁰.

Dies zeigt sich im übrigen gerade bei der Untersuchung der frühneuzeitlichen Policey, an der sich Oestreich bei der Konzipierung der Sozialdisziplinierung orientiert hatte. Sie wird inzwischen – anders als noch von Oestreich vorgeschlagen – nicht mehr als einseitig obrigkeitlich determiniertes Instrument der Disziplinierung gedeutet, sondern als umfassendes, am Gemeinnutz als Leitkategorie orientiertes Ordnungskonzept, das in jüngerer Zeit sogar anstelle von Sozialdisziplinierung und Absolutismus als umfassende Epochen-signatur der Frühen Neuzeit vorgeschlagen wurde³¹.

An den beiden zuletzt angesprochenen, ursprünglich dem Absolutismusparadigma zugeordneten Konzepten wird im übrigen ein weiteres Dilemma der Absolutismusforschung deutlich: das Problem der Abgrenzbarkeit des Absolutismus gegenüber anderen zeitgenössischen Herrschaftsformen. So untersucht die jüngere Forschung Prozesse der Staatsbildung zu Recht auch in den unter Ständebeteiligung regierten Monarchien und in den Republiken der Frühen Neuzeit³². Und die intensive Erforschung der frühneuzeitlichen Policeyordnungen hat gezeigt, daß sich die an der Explosion der Gesetzgebungstätigkeit im 17. und 18. Jahrhundert ablesbare Tendenz zu Reglementierung und Vielregiererei in geistlichen und anderen mindermächtigen Territorien des Heiligen Römischen Reichs in der Regel ebenso nachweisen läßt wie in »absolutistisch« regierten

²⁹ Ob die Nachfrage nach Regulierung als Erklärungsfaktor für die Entstehung staatlicher Strukturen ausreicht, wie dies pointiert Heinrich Richard SCHMIDT, Sozialdisziplinierung? Ein Plädoyer für das Ende des Etatismus in der Konfessionalisierungsforschung, in: Historische Zeitschrift 265 (1997), S. 639–682, hier S. 680, vertritt, erscheint mir fraglich. Die grundlegende Bedeutung dieser Nachfrage wird heute freilich weitgehend anerkannt; vgl. etwa für die zunehmende rechtliche Regulierung als zentralen Aspekt der Staatsbildung STOLLEIS, Was bedeutet »Normdurchsetzung«, S. 755.

³⁰ Vgl. in diesem Sinne etwa die Kritik bei HOLENSTEIN, »Gute Policey«, Bd. 1, S. 69–72.

³¹ Peter BLICKLE, Gute Polizei oder Sozialdisziplinierung, in: Theo STAMMEN, Heinrich OBERREUTHER, Paul MIKAT (Hg.), Politik – Bildung – Religion. Hans Maier zum 65. Geburtstag, Paderborn 1996, S. 97–107; DERS., Einführung. Mit den Gemeinden Staat machen, in: DERS. (Hg.), Gemeinde und Staat im Alten Europa, München 1998, S. 1–20; DERS., Vorwort, in: DERS., Peter KISSLING, Heinrich R. SCHMIDT (Hg.), Gute Policey als Politik im 16. Jahrhundert. Die Entstehung des öffentlichen Raumes in Oberdeutschland, Frankfurt a.M. 2003, S. VII. Vgl. zum Ganzen den Beitrag von Achim LANDWEHR in diesem Band.

³² Vgl. etwa die knappen Überblicke bei REINHARD, Geschichte der Staatsgewalt, S. 47–80, S. 322–333.

Erbmonarchien³³. Aber auch der seit dem 19. Jahrhundert zum Topos gewordene und bis heute geschichtsdidaktisch gern genutzte Gegensatz zwischen dem »absolutistischen« Frankreich und dem nach der Glorious Revolution einen parlamentarisch-partizipativen Weg einschlagenden England erscheint inzwischen fragwürdig – nicht nur wegen der zentralen Bedeutung klientelärer Strukturen und des Fortbestehens lokaler, regionaler und standesspezifischer Mitwirkungsorgane im »absolutistischen« Frankreich, sondern auch angesichts der von der jüngeren Forschung gegen die ältere whigistisch-liberale Deutung betonten Handlungsspielräume und Gestaltungsmöglichkeiten der englischen Könige nach 1688, deren informeller Einfluß auf das *parliament* kaum überschätzt werden kann³⁴. Bedenkt man schließlich das seit langem diskutierte Problem der zeitlichen Eingrenzung des Absolutismus, wird deutlich, wie unscharf das Profil dieses Konzepts inzwischen geworden ist.

Vor dem Hintergrund der hier skizzierten Argumente haben in jüngerer Zeit viele deutsche Historiker Abstand vom Absolutismus genommen. Er erscheint ihnen, wie von Nicholas Henshall formuliert und inzwischen vielfach aufgegriffen, als »ein Mythos im Sinne eines nicht haltbaren Konstrukts«³⁵.

II.

Was ist ein Mythos? Alltagssprachlich bezeichnet der Begriff meist eine im weitesten Sinne überhöhende, aber unhaltbare Konstruktion oder gar schlicht eine Illusion. Versucht man eine präzisere, vor allem die historisch-politische Sprache in den Blick nehmende Definition, kann man anknüpfend an Andreas Dörner den Mythos als ein komplexes, narrativ entfaltetes Symbolgebilde definieren, als eine Konstruktion mit einem auf das grundlegende Ordnungsprob-

³³ Vgl. Karl HÄRTER, Michael STOLLEIS (Hg.), Repertorium der Polizeyordnungen der Frühen Neuzeit, 7 Bde., Frankfurt a.M. 1996–2006. Vgl. zur Zunahme der Gesetzgebungsakte vom Spätmittelalter bis zum 18. Jahrhundert etwa Thomas SIMON, Krise oder Wachstum? Erklärungsversuche zum Aufkommen territorialer Gesetzgebung am Ausgang des Mittelalters, in: Gerhard KÖBLER, Hermann NEHLSSEN (Hg.), Wirkungen europäischer Rechtskultur. Festschrift für Karl Kroeschell zum 70. Geburtstag, München 1997, S. 1201–1217.

³⁴ Vgl. Arnd BAUERKÄMPER, Geschichtsschreibung als Projektion. Die Revision der »Whig Interpretation of History« und die Kritik am Paradigma vom »deutschen Sonderweg« seit den 1970er Jahren, in: Stefan BERGER, Peter LAMBERT, Peter SCHUMANN (Hg.), Historikerdialoge. Geschichte, Mythos und Gedächtnis im deutsch-englischen Kulturellen Austausch, Göttingen 2003, S. 383–438.

³⁵ Johannes BURKHARDT, Art. »Frühe Neuzeit«, in: Richard VAN DÜLMEN (Hg.), Fischer Lexikon Geschichte, aktualisierte, vollständig überarbeitete und ergänzte Auflage, Frankfurt a.M. 2003, S. 438–465, hier S. 449.

lem sozialer Verbände bezogenen Wirkungspotential³⁶. Legt man diese Definition zugrunde, lassen sich nicht wenige unverkennbar auf politische Sinnstiftung abzielende Mythen identifizieren, die im 19. Jahrhundert in das historiographische Konzept »Absolutismus« eingeflossen sind und es entscheidend geprägt haben:

- die von Hegel und seinen Schülern geprägte, ähnlich aber auch bei Hegel-Gegnern wie Ranke zu beobachtende Erhebung des »Staates« zur philosophisch-politischen Leitidee als Erscheinung des »Absoluten« bzw. Göttlichen³⁷;
- die teleologische Deutung des Absolutismus als eine notwendigen Stufe auf dem Weg zur Herausbildung des Macht- und Anstaltsstaats, dessen preußische Ausprägung wiederum als Voraussetzung und Kern einer deutschen Nationalstaatsbildung verstanden wurde³⁸;
- die bis heute in Deutschland geschichtsdidaktisch genutzte Gegenüberstellung Frankreichs und Preußens als gegensätzliche Realtypen des Absolutismus, wobei die französische Variante als der durch Verschwendung und Prunksucht gekennzeichnete und notwendig in die Revolution mündende Negativmaßstab erscheint, an dem gemessen sich die vermeintliche Überlegenheit des preußischen Absolutismus als aufgeklärte, am Staatswohl orientierte und deshalb die Revolution vermeidende Spielart erweist³⁹;
- die ihrerseits den liberal-whigistischen Mythos aufgreifende Deutung der englischen Geschichte als Sonderweg⁴⁰;
- schließlich auf französischer Seite – der Seitenblick sei gestattet – die durch Tocqueville (unter kritischem Vorzeichen) vorbereitete, durch die Niederlage von 1870/71 wie durch die verfassungspolitische Situation der Dritten Republik begünstigte Überhöhung der »monarchie absolue« als Wegbereiterin und Leitbild eines starken, zentralisierten Frankreich⁴¹.

Diese für die Entstehung des Absolutismuskonzepts maßgeblichen mythisierenden Bedeutungsinhalte stellen bis heute eine schwere Hypothek dar, zumal wenn sie nicht reflektiert werden oder im Kontext eines reifizierenden Absolutismusverständnisses von vornherein außerhalb des Reflexionshorizonts bleiben.

³⁶ Andreas DÖRNER, Politischer Mythos und symbolische Politik. Sinnstiftung durch symbolische Formen am Beispiel des Hermannsmythos, Opladen 1995, S. 76f. Vgl. auch *ibid.*, S. 93: »Der Mythos ermöglicht allen an der Kommunikation beteiligten Individuen, das komplexe Geflecht des sozialen Verbandes, dem sie angehören, als eine handlungsfähige und sinnvolle, gleichsam historisch »gemeinte« Einheit wahrzunehmen«.

³⁷ Vgl. etwa MÖRKE, Die Diskussion um den Absolutismus, S. 16.

³⁸ Vgl. etwa BLÄNKNER, »Absolutismus«, S. 52–54.

³⁹ *Ibid.*, S. 71f.

⁴⁰ Vgl. Bernd WEISBROD, Der englische »Sonderweg« in der neueren Geschichte, in: Geschichte und Gesellschaft 16 (1990), 233–352; ferner jetzt zu den Bezügen zwischen britischen und deutschen Sonderwegsthese BAUERKÄMPER, Geschichtsschreibung als Projektion.

⁴¹ Vgl. COSANDEY, DESCIMON, L'absolutisme, S. 275: »Aujourd'hui, l'herméneutique peut décélérer une liaison intrinsèque, une complicité fondamentale entre la monarchie absolue et le modèle républicain de la Troisième République«.

Nimmt man den Absolutismus als Mythos in den Blick, sollte man freilich nicht nur die Konstruktionen der Historiker untersuchen. Vielmehr ist zu bedenken, daß auch die Quellen und Phänomene, auf die sich die Absolutismusforschung traditionell stützt, in starkem Maße auf die Vorstellung bzw. Stiftung von Sinn, Zusammenhalt, Kohärenz und Legitimität abzielten. So ging es in der als »absolutistisch« bewerteten juristischen und staatstheoretischen Literatur um die Betonung der fürstlichen Prärogative wie auch um die Legitimierung und Überhöhung der fürstlichen Herrschaft; in den fürstlichen Selbstzeugnissen zudem um Reputation und *gloire* des betreffenden Fürsten, sein Amtsethos, die Prinzipien seines Regiments und die Konsistenz seines politischen Handelns; in Instruktionen und Memoranden um die Herleitung und Begründung von Entscheidungen; in Gesetzen um die Vereinbarung individuellen Verhaltens mit dem und das Engagement des Monarchen für das Gemeinwohl usw. Die institutionellen Strukturen und die von ihnen herrührenden Quellen dienten nicht allein dem Zugriff auf den Untertanen, sondern – etwa durch die symbolische Darstellung von Geltungsansprüchen und Handlungsprinzipien – auch der sozialen Konstruktion von Legitimität, Konsistenz, Dauer und Ordnung⁴². Ganz unverkennbar zielten schließlich die Hofhaltung und andere Formen der öffentlichen Darstellung des Monarchen nicht auf die Abbildung, sondern auf die soziale Konstruktion einer vom Fürsten und auf ihn hin geordneten Wirklichkeit. Faßt man diese Beobachtungen zusammen, kann kein Zweifel bestehen, daß viele der von der Absolutismusforschung ausgewerteten Quellen Konstruktionen beinhalten, die im Alltagssprachlichen Sinne als Mythen bezeichnet werden können und darüber hinaus auch wesentliche Charakteristika politischer Mythen im oben skizzierten Sinne aufweisen – freilich mit der nicht unbedeutenden Einschränkung, daß die narrative Komponente oftmals schwach entwickelt ist oder ganz fehlt.

Was Historiker traditionell als Absolutismus zu erfassen versucht haben und versuchen, ist wegen des Konstruktcharakters der von ihnen benutzten Quellen in starkem Maße Postulat, Ideal, Mythos. Doch welche Konsequenzen ergeben sich daraus? Soll man die genannten Quellen nicht mehr berücksichtigen, weil sie keine getreue Abbildung der »Wirklichkeit« liefern? Ist es überhaupt sinnvoll, im Sinne Henshalls dem frühneuzeitlichen Mythos und der ihn nutzenden Propaganda eine mythen- und propagandalose politische Realität gegenüberzustellen⁴³, die aufzudecken die Aufgabe des Historikers sei? Hier scheint

⁴² Vgl. Gerd SCHWERHOFF, Geschichte »Alteuropas« als Strukturgeschichte? Von den Institutionen zur Institutionalität, in: Wissenschaftliche Zeitschrift der Technischen Universität Dresden 53 (2004), S. 32–38.

⁴³ Vgl. Nicholas HENSHALL, Early Modern Absolutism 1550–1700: Political Reality or Propaganda?, in: ASCH, DUCHHARDT (Hg.), Der Absolutismus – ein Mythos? Eine ähnliche Gegenüberstellung nun auch bei Olivier CHALINE, Ludwig XIV. und Kaiser Leopold I. als Herrscher: Mythos oder Wirklichkeit des absoluten Fürstentums?, in: NEUHAUS (Hg.), Die Frühe Neuzeit als Epoche, im Druck.

Skepsis angebracht, ja es entbehrt nicht einer gewissen Paradoxie, daß in den letzten Jahren parallel zur Aufwertung symbolischer Repräsentationen als Gegenstand historischen Forschens und zur Entwicklung einer Kulturgeschichte des Politischen⁴⁴ ausgerechnet das Argument, der Absolutismus sei ein Mythos, zum zentralen Einwand gegen dieses Forschungskonzept wurde.

Problematisch ist meines Erachtens nicht, daß der bekanntlich erst um die Wende zum 19. Jahrhundert begegnende Begriff Absolutismus eine Konstruktion der Historiker darstellt; problematisch ist ebensowenig, daß das, was Historiker als Absolutismus untersuchen, in starkem Maße Postulat, Ideal und Mythos ist, sondern, daß dieser Sachverhalt in der traditionellen Absolutismusforschung unter Rückgriff auf die intellektuelle ›Trickkiste‹ des philosophischen Idealismus des 19. Jahrhunderts teleologisch aufgelöst wurde. Die Vorstellung, Aufgabe des Historikers sei (mit Wilhelm von Humboldt) die »Darstellung des Strebens einer Idee, Daseyn in der Wirklichkeit zu gewinnen«⁴⁵ hatte mit Blick auf die »Idee« des Staates und den als notwendige Stufe seines Hervortretens konzeptualisierten Absolutismus nur allzuleicht zur Folge, daß die postulierenden, idealisierenden und mythisierenden Inhalte der Quellen als Ausdruck jenes zielgerichteten, sinnhaften, aber eben noch nicht voll zum Durchbruch gelangten Strebens der Idee des Staates gedeutet wurden.

Im Unterschied dazu sei hier ein kulturgeschichtlicher Ansatz vorgeschlagen, der Absolutismus konsequent als sozial und kulturell konstruierte Vorstellungswelt analysiert, in der Einflußmöglichkeiten und Herrschaftsansprüche zuallererst symbolisch repräsentiert wurden. Dies schließt Rückwirkungen auf die Herrschaftspraxis und damit auf die frühneuzeitlichen Gesellschaften keineswegs aus, denn die Verbreitung der auf den Fürsten hin geordneten Vorstellungswelt »Absolutismus« zielte ja auf die Legitimierung und Durchsetzung von Herrschaft. Dennoch soll Absolutismus nicht als objektive Gegebenheit oder real existierende gesellschaftliche Struktur verstanden werden, sondern als labile, veränderliche und in sich keineswegs geschlossene symbolische Konstruktion der Frühneuzeit.

⁴⁴ Vgl. zum Stand der Diskussion neben den kontroversen Beiträgen von Achim LANDWEHR, Diskurs – Macht – Wissen. Perspektiven einer Kulturgeschichte des Politischen, in: Archiv für Kulturgeschichte 85 (2003), S. 71–117, und Thomas NICKLAS, Macht – Politik – Diskurs. Möglichkeiten und Grenzen einer Politischen Kulturgeschichte, in: Archiv für Kulturgeschichte 86 (2004), S. 1–25, nun Barbara STOLLBERG-RILINGER (Hg.), Was heißt Kulturgeschichte des Politischen?, Berlin 2005.

⁴⁵ Wilhelm VON HUMBOLDT, Ueber die Aufgabe des Geschichtschreibers, in: DERS., Schriften zur Anthropologie und Geschichte (Werke in fünf Bänden, hg. von Andreas FLITNER, Klaus GIEL, Bd. 1), Stuttgart 1969, S. 585–606, hier S. 605.

III.

Abschließend seien einige Schlußfolgerungen skizziert, die sich aus diesem Ansatz ergeben.

Zunächst bietet das Verständnis des Absolutismus als Konstruktion der Frühneuzeit die Chance, die bereits angesprochene Vielzahl unterschiedlicher, in ihrer auf Überhöhung des Fürsten abzielenden Tendenz offenbar gleichgerichteter oder zumindest ähnlicher symbolischer Hervorbringungen ungeachtet ihrer Vielfalt in einen Interpretationszusammenhang zu stellen. Diese Hervorbringungen werden nicht als Ausdruck einer einheitlichen überzeitlichen Idee oder einer *a priori* als notwendig definierten historischen Entwicklungsstufe interpretiert, sondern als in unterschiedlichen Kontexten mit unterschiedlichen Mitteln vorgenommene und an unterschiedliche Adressaten gerichtete Versuche einer Zusammenhalt und Legitimität stiftenden Deutung der politischen Ordnung, die jeweils mit anderen Deutungsversuchen konkurrierten. Damit erübrigt sich die dem traditionellen Verständnis inhärente Annahme eines in sich geschlossenen Systems des Absolutismus, dem konsequenterweise ganz dichotomisch nur Nichtabsolutistisches entgegenstehen konnte. Statt dessen wird es möglich, der Tatsache Rechnung zu tragen, daß die Versuche einer Überhöhung des Monarchen unterschiedliche Ansätze verfolgten, einander zum Teil widersprachen und auch in sich nicht immer konsistent waren. So kann auch der oben bereits angesprochenen Frage nach der Spezifität und Abgrenzbarkeit des Absolutismus nicht länger unter Rekurs auf geschichtsphilosophische Konstruktionen ausgewichen werden.

Der skizzierte Ansatz erlaubt es zweitens, die Vorstellungswelt Absolutismus als gegenüber der Herrschaftspraxis bis zu einem erheblichen Grade autonome, aber gleichwohl auf sie bezogene Konstruktion zu konzeptualisieren, ohne die Differenzen zwischen beiden teleologisch aufzulösen. Denn die »absolutistischen« Hervorbringungen standen zur Herrschaftspraxis in einem von Fall zu Fall unterschiedlichen Spannungsverhältnis; sie idealisierten und überhöhten sie; sie dienten aber auch nicht selten dazu, gerade die Schwächen der monarchischen Herrschaft zu bemänteln⁴⁶. Sie sind freilich auch dann nicht falsch, unwahr oder für den Historiker unbrauchbar. Vielmehr erscheint es kaum möglich, die Herrschaftspraxis ohne die auf sie bezogenen symbolischen Repräsentationen zu verstehen. Andererseits ist damit die Frage nach dem Verhältnis von Herrschaftspraxis und Herrschaftsrepräsentation auf eine neue

⁴⁶ Dies betont bereits Denis CROUZET, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion vers 1525–vers 1610*, 2 Bde., Paris 1990, hier Bd. 2, S. 624: »L'absolutisme [...] est d'abord langage; il est un discours qui, s'il authentifie la ›potestas absoluta‹ du roi, n'est pas moins un écran destiné à cacher les faiblesses du pouvoir«.

Weise gestellt, die mit der simplen Feststellung von Widersprüchen und dem Versuch, letztere durch erstere zu widerlegen, nicht beantwortet werden kann.

Der Ansatz legt es drittens nahe, die den absolutistischen Diskursen und Herrschaftsrepräsentationen inhärenten Eigengesetzlichkeiten und Zwänge in den Blick zu nehmen. Denn als symbolische Hervorbringungen bedingten und strukturierten sie die Fähigkeit, sich sinnvoll zu verhalten und schränkten die Freiheitsgrade des Vorstellbaren, Sagbaren und Machbaren ein. Dies wird etwa am juristischen Diskurs, der entscheidend zur Konstruktion der Vorstellungswelt »Absolutismus« beigetragen hat, besonders deutlich. Die gelehrten Juristen des Mittelalters und der Frühneuzeit folgten einer dogmatischen Methode, die darauf gründete, überlieferte Texte so zu kommentieren, daß immer neue Kommentare einander überlagerten. Der Erfolg ihrer Argumentationen hing demnach entscheidend von der Fähigkeit ab, eigene Aussagen in ein Geflecht früherer Aussagen zu verweben⁴⁷. So lassen sich die – zumal in Frankreich weit ins Mittelalter zurückreichenden – absolutistischen Argumentationstraditionen als Ergebnisse eines spezifisch juristischen, von der Auseinandersetzung mit Parömien des römischen Rechts geprägten, um die Behauptung verschiedenster Vorrechte einzelner Herrschaftsträger kreisenden Diskurses deuten, ohne daraus vorschnelle Rückschlüsse auf die Herrschaftspraxis abzuleiten⁴⁸.

Der Ansatz erlaubt viertens, die Veränderlichkeit und begrenzte Beherrschbarkeit absolutistischer Hervorbringungen zu fassen. Denn kulturell vorgegebene Hervorbringungen und Bedeutungsgeflechte können bekanntlich neu ak-

⁴⁷ Vgl. COSANDEY, DESCIMON, L'absolutisme, S. 28; SCHILLING, Normsetzung in der Krise, S. 24–26.

⁴⁸ Impulse verleihen könnte die klare Unterscheidung zwischen symbolischen Konstruktionen und Herrschaftspraxis der seit Jahrzehnten geführten Kontroverse um die mittelalterlichen Wurzeln des Absolutismus (und allgemeiner des »modernen Staates«). So problematisch einerseits der kaum über Bodin zurückreichende Blick mancher Frühneuzeithistoriker erscheint, so überzeugen sind andererseits Ansätze, die aus den mittelalterlichen Wurzeln zentraler staatstheoretischer Konzepte auf eine quasi überzeitliche Kontinuität des Staates seit dem Mittelalter rückschließen. Vgl. zu den mittelalterlichen Wurzeln des Absolutismus etwa Dieter WYDUCKEL, *Principes Legibus Solutus. Eine Untersuchung zur frühmodernen Rechts- und Staatslehre*, Berlin 1979; James H. BURNS, *Absolutism. The History of an Idea*, London 1986; Jacques KRYNEN, »De nostre certaine science...«. Remarques sur l'absolutisme législatif de la monarchie médiévale française, in: André GOURON, Albert RIGAUDIÈRE (Hg.), *Renaissance du pouvoir législatif et genèse de l'État*, Montpellier 1988, S. 131–144, Richard BONNEY, *L'absolutisme*, Paris ²1994, S. 13–22, sowie den Beitrag von Albert RIGAUDIÈRE in diesem Band. Vgl. zu den Anleihen Bodins bei der mittelalterlichen juristischen Diskussion etwa Ralph E. GIESEY, *Medieval Jurisprudence in Bodin's Concept of Sovereignty*, in: Horst DENZER (Hg.), *Jean Bodin. Verhandlungen der internationalen Bodin Tagung in München*, München 1973, S. 167–186; A. London FELL, *Origins of Legislative Sovereignty and the Legislative State*, 4 Bde., Königstein 1983–1991, insbesondere Bd. 3: *Bodin's Humanistic Legal System and Rejection of »Medieval Political Theology«*; Jacques KRYNEN, *Note sur Bodin, la souveraineté, les juristes médiévaux*, in: *Pouvoir et liberté. Études offertes à Jacques Mourgeon*, Brüssel 1998, S. 53–66.

zentuiert und modifiziert, ja umgedeutet werden. Die Bedeutung keines einzigen Elements der absolutistischen Herrschaftsrepräsentation und keines Begriffs der absolutistischen Staatstheorie war fixier- bzw. kanonisierbar. Wenn etwa – um nur ein Beispiel zu nennen – der Dritte Stand bei den französischen Generalständen von 1614 forderte, in einem Grundgesetz zu regeln, daß niemand die Souveränität des Königs in Frage stellen dürfe⁴⁹, mag man das, wie gelegentlich in der französischen Literatur, als Option für den Absolutismus deuten⁵⁰. Dabei ist aber zu berücksichtigen, daß dieser Option nach zwei von radikalen Katholiken begangenen Königsmorden und vor dem Hintergrund der Diskussion um die widerstandsrechtlichen Theorien von Autoren wie Bellarmin ein primär gegen die Einmischungen des Papsttums gerichtetes Souveränitätsverständnis (und nicht etwa das »majesté souveraine« und »puissance absolue« gleichsetzende Verständnis Bodins) zugrunde lag. Zu bedenken ist ferner, daß die Schaffung eines unter Beteiligung der Stände zustande gekommenen Grundgesetzes mit dem traditionellen Absolutismusverständnis der Forschung schwerlich vereinbar ist. Damit rückt der Absolutismus als Gegenstand jener Deutungskonflikte in den Fokus historischen Interesses, deren Erforschung für das Verständnis von Herrschaft (mindestens) ebenso wichtig sein dürfte wie die Kenntnis der ökonomischen Interessen und Auseinandersetzungen⁵¹.

Angesichts des Gewichts, den der Ansatz den Eigengesetzlichkeiten und der begrenzten Beherrschbarkeit absolutistischer Herrschaftsrepräsentationen beimißt, schließt er fünftens die intentionalistische Verkürzung der Vorstellungswelt »Absolutismus« von vornherein aus. Dies gilt ebenso für die Behauptung,

⁴⁹ Der berühmte erste Artikel des ursprünglichen »cahier«, der bezeichnenderweise auf Weisung der Krone nicht ins offizielle Beschwerdeheft des Dritten Standes übernommen wurde, ist zuletzt abgedruckt bei Jean-François SOLNON (Hg.), *Sources d'histoire de la France moderne, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle*, Paris 1994, S. 218f. Vgl. zu Autorschaft und Entstehungsgeschichte zuletzt Eric W. NELSON, *Defining Fundamental Laws of France: The Proposed First Article of the Third Estate at the French Estates General of 1614*, in: *English Historical Review* 464 (2000), S. 1215–1230; vgl. ferner Pierre BLET, *L'article du Tiers aux états généraux de 1614*, in: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2 (1955), S. 81–106; Ralf RITTER, *Der Wandel der Souveränitätsidee in der politischen Literatur Frankreichs von 1587 bis 1630. Eine Untersuchung zum Werdegang des absolutistischen Staatsdenkens*, phil. Diss. (masch.), Freiburg i.Br. 1968, S. 181–189; Michael J. HAYDEN, *France and the Estates General of 1614*, Cambridge 1974, S. 188; MAJOR, *Representative Government*, S. 406f.; Denis RICHET, *Paris et les états de 1614*, in: DERS., Roger CHARTIER (Hg.), *Représentation et vouloir politiques: autour des états généraux de 1614*, Paris 1982, S. 63–87, hier S. 71f.

⁵⁰ So BERCÉ, *La naissance*, S. 64–66; mit ähnlicher Tendenz, ja als Vorgriff auf das Hobbesche Konzept des Unterwerfungsvertrags, ist der Artikel gedeutet bei Joël CORNETTE, *Fiction et réalité de l'État baroque*, in: Henri MÉCHOULAN (Hg.), *L'État baroque. Regards sur la pensée politique de la France du premier XVII^e siècle*, Paris 1985, S. 7–87, hier S. 11.

⁵¹ Vgl. in diesem Sinne Roger CHARTIER, *Einleitung: Kulturgeschichte zwischen Repräsentation und Praktiken*, in: DERS., *Die unvollendete Vergangenheit. Geschichte und die Macht der Weltauslegung*, Frankfurt a.M. 1992, S. 7–23, hier S. 12.

der Absolutismus sei lediglich Propaganda gewesen, wie für die entgegengesetzte Annahme, Fürsten des 17. oder 18. Jahrhunderts hätten versucht, den Absolutismus »durchzusetzen« und seien nur durch die noch nicht ausgeräumten nichtabsolutistischen Strukturen daran gehindert worden. Generell macht der Ansatz deutlich, daß die Vorstellungswelt »Absolutismus« nicht nur von ihren »Produzenten« her untersucht werden darf, sondern auch Rezeptionsbedingungen, Wirkungsweisen, Verbreitung, Reichweite und Durchdringungstiefe, Attraktivität und Akzeptanz der sie konstituierenden Repräsentationen in den Blick nehmen und damit auch die Empfängerseite einbeziehen muß, ohne die kulturelle Konstruktion von Wirklichkeit naturgemäß ganz unmöglich ist⁵².

Der vorgeschlagene Ansatz legt es schließlich nahe, der bislang weitgehend vernachlässigten internationalen Dimension des Absolutismus mehr Aufmerksamkeit zu schenken. Nur zwei Aspekte seien hier angesprochen. Zunächst ist selbstverständlich, daß die Verbreitung absolutistischer Repräsentationen wie auch ihre Veränderung und Umdeutung nicht auf die innerstaatliche Sphäre beschränkt blieb. Vielmehr kann man im 17. und 18. Jahrhundert zahlreiche Beispiele überstaatlicher, transkultureller Rezeption solcher Repräsentationen beobachten; sie betreffen die Bodinsche Souveränitätslehre⁵³ ebenso wie etwa be-

⁵² Daß »Absolutismus« [...] nicht nur Diskurs, sondern sehr wesentlich »Inszenierung« war (so jüngst treffend WREDE, Art. »Absolutismus«, Sp. 32), ist in den letzten Jahrzehnten – nicht zuletzt angestoßen durch die Auseinandersetzung mit Norbert Elias – verstärkt in den Blickpunkt der Forschung gerückt. Zumal für das französische Königtum des 17. Jahrhunderts liegen inzwischen zahlreiche Studien vor; vgl. etwa Louis MARIN, *Le Portrait du roi*, Paris 1981; Jean-Marie APOSTOLIDÈS, *Le roi-machine: spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris 1981; Michèle FOGEL, *Les cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au milieu du XVIII^e siècle*, Paris 1989; (sehr »produzentenorientiert«) Peter BURKE, *The Fabrication of Louis XIV*, New Haven CT 1992; deutsch unter dem Titel: Ludwig XIV. Die Inszenierung des Sonnenkönigs, Berlin 1993; Abbey E. ZANGER, *Scenes from the Marriage of Louis XIV: Nuptial Fictions and the Making of Absolutist Power*, Stanford 1997; zum Teil bis weit ins Spätmittelalter hinein erstreckt sich der zeitliche Horizont der Forschungen der in Frankreich in der Regel als »école cérémonialiste américaine« apostrophierten Schule um Ralph E. GIESEY; vgl. von diesem zuletzt die Aufsatzsammlung *Rulership in France, 15th–17th Centuries*, Aldershot/Hampshire, Burlington/Vert. 2004; zur Auseinandersetzung mit diesen Ansätzen in Frankreich Alain BOUREAU, *Le simple corps du roi. L'impossible sacralité des souverains français*, Paris 1988; die Empfängerseite rückt in den Mittelpunkt Jens Ivo ENGELS, *Königsbilder. Sprechen, Singen und Schreiben über den französischen König in der ersten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts*, Bonn 2000; eine kritische Auseinandersetzung mit dem Stand der Hofforschung nun im Beitrag von Leonhard HOROWSKI in diesem Band und bei Claudia OPITZ (Hg.), *Höfische Gesellschaft und Zivilisationsprozess. Norbert Elias' Werk in kulturwissenschaftlicher Perspektive*, Köln 2005.

⁵³ Vgl. zur Bodinrezeption in Deutschland und England etwa Michael STOLLEIS, *La réception de Bodin en Allemagne*, in: *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno* 24 (1995), S. 141–156; Michel SENELLART, »Juris peritus, id est politicus«? Bodin et les théoriciens allemands de la prudence civile au XVII^e siècle, in: Yves Charles ZARKA (Hg.), *Jean Bodin. Nature, histoire, droit et politique*, Paris 1996, S. 201–232; J. H. M. SALMON, *L'héritage de Bodin: la réception de ses idées politiques en Angleterre et en Allemagne au*

stimmte Formen der Hofhaltung, der Garten- und Schloßbaukunst⁵⁴. Bemerkenswert ist daran, daß nicht wenige dieser Repräsentationen auch in Staaten übernommen, kopiert bzw. adaptiert wurden, die dem traditionellen Verständnis zufolge nicht als absolutistisch galten – ein Beleg für die relative Autonomie der die Vorstellungswelt »Absolutismus« konstituierenden Repräsentationen, der gleichwohl die Frage nach deren Funktionen aufwirft. Ein zweiter Aspekt betrifft den Stellenwert »absolutistischer« Repräsentationen in den Mächtebeziehungen. Daß nicht wenige (zumal französische) Staatstheoretiker die souveräne *monarchie pure* als höchste Entwicklungsstufe der Königsherrschaft priesen, ist bekannt⁵⁵. Bekannt ist ferner, daß die Völkerrechtslehre des 17. und 18. Jahrhunderts auswärtigen Mächten gegenüber uneingeschränkten Monarchien keinerlei Interventionsrecht zuerkannte, während gegenüber eingeschränkten Monarchien teilweise von einem solchen Interventionsrecht ausgegangen wurde, sofern Bürger oder Stände in Ausübung ihres Widerstandsrechts um Beistand nachsuchten⁵⁶. Bislang fehlen jedoch Untersuchungen, die etwa der Frage nachgehen, welche Bedeutung absolutistischen Repräsentationen und einer entsprechenden Reputation in der zeitgenössischen Wahrnehmung, der Beurteilung und dem Vergleich von Staaten zukam, und prüfen, inwieweit der Rückgriff auf absolutistische Formen der Herrscherrepräsentation womöglich außenpolitisch motiviert war.

XVII^e siècle, in: ZARKA (Hg.), Jean-Bodin, S. 175–200; Ulrike KRAUTHEIM, Die Souveränitätskonzeption in den englischen Verfassungskonflikten des 17. Jahrhunderts. Eine Studie zur Rezeption der Lehre Bodins in England von der Regierungszeit Elisabeths I. bis zur Restauration der Stuartherrschaft unter Karl II., Frankfurt a.M. u. a. 1977; zur Bodinrezeption im Formationsprozeß des Schweizer Republikanismus Thomas MAISSEN, Eine »Absolute, Independente, Souveraine und zugleich auch Neutrale Republic«. Die Genese eines republikanischen Selbstverständnisses in der Schweiz des 17. Jahrhunderts, in: Michael BÖHLER u.a. (Hg.), Republikanische Tugend. Ausbildung eines Schweizer Nationalbewusstseins und Erziehung eines neuen Bürgers, Lausanne 2000, S. 129–150. Vgl. auch die Bemerkungen im Beitrag von Wolfgang REINHARD, unten, S. 232f.

⁵⁴ Vgl. in diesem Sinne zusammenfassend Heinz DUCHHARDT, Europa am Vorabend der Moderne, 1650–1800, Stuttgart 2003, S. 15f.; eine überzeugende Einzelstudie etwa bei Aloys WINTERLING, Der Hof der Kurfürsten von Köln, 1688–1794. Eine Fallstudie zur Bedeutung »absolutistischer« Hofhaltung, Bonn 1986.

⁵⁵ Charles LOYSEAU, *Traité des Seigneuries*, Paris 1608, Kap. III/9, S. 51, spricht etwa von den *pures Monarchies*, [...] & notamment [...] celle de France, (qui est la plus pure & la plus parfaite du monde).

⁵⁶ Vgl. etwa Emer DE VATTEL, *Le droit des gens ou principes de la loi naturelle, appliqués à la conduite et aux affaires des Nations et des Souverains*, London 1758, Buch II, Kap. IV, § 56–59, Bd. 1, S. 298–302 (dort heißt es etwa: *Se gouverner soi-même à son gré, c'est l'appanage de l'indépendance*, S. 300); zur Bedeutung dieses Grundsatzes bei Richelieu sowie in der völkerrechtlichen und staatsrechtlichen Literatur des 17. Jahrhunderts vgl. Fritz DICKMANN, *Rechtsgedanke und Machtpolitik bei Richelieu*. Studien an neuentdeckten Quellen, zuerst 1963, zuletzt in: DERS., *Friedensrecht und Friedenssicherung*. Studien zum Friedensproblem in der neueren Geschichte, Göttingen 1971, S. 36–78, hier S. 42f. mit Anm. 14 (S. 161).

Die wenigen hier angeführten Beispiele mögen genügen, um zu verdeutlichen, daß ein kulturgeschichtlicher Ansatz in der Erforschung des Absolutismus zahlreiche Fragestellungen (darunter nicht zuletzt jene nach der Brauchbarkeit eines die Vielzahl auf Überhöhung des Monarchen abzielender Repräsentation fassenden Großkonzepts »Absolutismus«) aufwirft bzw. zu integrieren vermag. Erblickt man die Hauptaufgabe von Forschungskonzepten nicht in der Bereitstellung linearer Erklärungsmuster, sondern in der Problematisierung überkommener Geschichtsvorstellungen und der Ermöglichung neuer Fragen, bietet ein in diesem Sinne entmystifizierter Absolutismus womöglich doch noch erhebliche Erkenntnischancen.

Résumé français

L'article essaye dans un premier temps de donner un résumé du débat allemand mené ces dernières années sur l'absolutisme et d'identifier les phénomènes auxquels adeptes et critiques se réfèrent respectivement.

Dans une deuxième partie est analysé l'argument avancé par les critiques du concept, selon lequel l'absolutisme n'est qu'un mythe. L'argumentation part de l'observation que le concept d'absolutisme a pour base une double construction. Il est d'abord une construction remontant à l'historiographie du XIX^e siècle. Or, si construction il y a, c'est aussi au niveau des phénomènes visés par les historiens de l'absolutisme, tels le discours juridico-politique, la cour et les autres formes de mise en scène publique du monarque qui, entre autres, ont servi à représenter et à exalter le rôle du monarque. Étant donné les constructions des sources, ce que les historiens tentent à saisir à l'aide du concept d'absolutisme est dans une large mesure postulat, idéal, mythe. La contribution propose de ne pas en conclure que le concept d'absolutisme soit fondamentalement intenable, mais d'analyser l'absolutisme comme un »monde imaginaire«, dans lequel l'influence politique et les prétentions au pouvoir étaient d'abord représentées de façon symbolique.

Dans un troisième volet, quelques conclusions qui résultent de cette approche sont esquissées. Il est soutenu qu'une approche culturaliste permet d'analyser et de mieux comprendre une multitude de représentations visant à exalter le rôle du monarque – tout en évitant la téléologie et la dichotomie du concept traditionnel d'absolutisme. Cette approche permet entre autres de tenir compte des incohérences et des contradictions inhérentes des différentes constructions et représentations absolutistes aussi bien que du fait qu'elles pouvaient être accentuées et utilisées de manières différentes. D'autre part, elle permet de saisir la force d'empreinte et la dynamique propre à certaines représentations absolutistes qui, telles certaines formes de la cour, d'aménagement de jardins ou d'architecture représentative, ont été copiées bien au-delà des monarchies qui selon la notion traditionnelle sont classées d'»absolutistes«.

FANNY COSANDEY

L'ABSOLUTISME: UN CONCEPT IRREEMPLACÉ

Encore aujourd'hui, l'historiographie de l'absolutisme (en France, mais pas seulement) est fortement marquée par une opposition entre »l'absolutisme théorique« et »l'absolutisme pratique«. Pour les uns, l'existence de cette théorie du pouvoir monarchique ne fait aucun doute, en témoignent les écrits des juristes dont le plus célèbre, Cardin Le Bret, en propose une version achevée. Pour les autres, l'existence d'un tel pouvoir, qui se veut »absolu«, est démentie par les faits, la monarchie étant incapable de se libérer des contraintes inhérentes à la société d'Ancien Régime. La toute puissance royale rencontre trop d'obstacles pour s'affirmer. L'»absolutisme limité« serait ainsi la forme pratique d'une théorie qui n'a connu qu'une application imparfaite. Si ces deux propositions paraissent difficilement compatibles, il apparaît pourtant nécessaire d'articuler théorie et pratique afin de donner une version cohérente de ce concept. C'est alors toute la question de l'équilibre des pouvoirs politiques qui est en jeu, mais aussi les modes de justifications, et le processus d'élaboration d'une autorité qui cherche à se doter des moyens de sa doctrine.

Tenter de comprendre le sens de ce terme né alors que mourrait le régime qu'il qualifiait implique de lier histoire et historiographie. Il s'agit finalement de retracer les formes d'un objet historique tant discuté, souvent décrié, parfois célébré, en revenant sur le travail de la monarchie sur elle-même selon l'heureuse expression de Denis Richet¹. À une théorie qui justifie des pratiques de gouvernement répond l'épreuve des faits, à savoir l'exercice d'un pouvoir dont la légitimité doit être constamment réaffirmée.

¹ Denis RICHET, *La monarchie au travail sur elle-même?*, dans: Keith M. BAKER (dir.), *The Political Culture of the Old Regime*, Oxford 1987, repris dans: ID., *De la Réforme à la Révolution. Études sur la France moderne*, Paris 1991, p. 425–450. Le présent article propose une synthèse du livre de Fanny COSANDEY, Robert DESCIMON, *L'absolutisme en France, histoire et historiographie*, Paris 2002.

I. Une théorie qui légitime des pratiques de gouvernement

La toute puissance royale puise les arguments de sa légitimation dans un arsenal de maximes provenant du droit romain et de la théologie. A la fois héritage historique et manipulation rhétorique, la doctrine monarchique qui s'élabore lentement pour donner naissance à une théorie du pouvoir absolu doit beaucoup aux juristes dont la science est mise au service de la monarchie. Toute une série d'adages empruntés au droit romain, redécouverts et travaillés depuis le XII^e siècle, permettent finalement de construire un modèle qui, sans être radicalement nouveau dans ses fondements, présente cependant une autre configuration politique. Placés dans le contexte monarchique français, articulés à l'expérience dynastique des Capétiens, les maximes du droit romain sont intégrées dans les préceptes d'une autorité royale dont la vocation est d'être sans entraves. La source est féconde, et les penseurs politiques français y trouvent nombre de justifications, utilisant notamment les traités de Bartole et de Balde comme des répertoires². Il en est ainsi, par exemple, de la formule *Quod principi placuit legis habet vigorem* (devenue «si veut le roi, si veut la loi») qui se retrouve jusqu'à la fin de l'Ancien Régime dans les actes royaux sous la forme »tel est notre bon plaisir«.

Sans dresser une liste complète des emprunts au droit romain, il est possible ici de dégager quelques lignes de fond, selon deux axes principaux: le problème de la loi, et celui de l'origine du pouvoir. La question du monopole royal en matière législative est essentielle. Le roi comme source de toutes lois, *lex animata* en retiendront les jurisconsultes, provient de réflexions sur le pouvoir de l'empereur³ et sur la capacité du monarque à révéler la loi de Dieu, parce qu'*omnia jura in scrinio pectoris sui*⁴. Elle est réinvestie, d'abord au Moyen Âge, ensuite aux XVI^e et XVII^e siècles, dans l'expression d'une souveraineté où le roi est délié des lois, pour pouvoir la faire d'une part (Bodin), parce qu'il est lieutenant de Dieu sur terre d'autre part et met en œuvre par ses actes la volonté divine (Pierre de Belloy, par exemple). Quant à l'origine du pouvoir monarchique et l'interprétation qui est faite de la *lex regia*, plusieurs

² Jacques KRYNEN, »De nostre certaine science...«. Remarques sur l'absolutisme législatif de la monarchie médiévale française, dans: André GOURON, Albert RIGAUDIÈRE (dir.), Renaissance du pouvoir législatif et genèse de l'État (Publications de la Société d'histoire du droit et des institutions des anciens pays de droit écrit, 3), Montpellier 1988, p. 131–144.

³ Peter A. BRUNT, *Lex de imperio Vespasiani*, dans: Journal of Roman Studies 67 (1977), p. 95–116.

⁴ »Tous les droits sont contenus dans sa poitrine«.

voix se font entendre⁵. Les légistes romains reconnaissent un rôle au peuple (lequel confère l'*imperium* et la *potestas*) que bien des jurisconsultes tentent par la suite de neutraliser quand d'autres y voient l'instrument d'un pouvoir partagé. Les divergences d'analyse reposent sur la profondeur de ce transfert initial du pouvoir. Pour les uns, il est définitif et ne peut être retiré au prince qui l'a reçu. Pour les autres, il est conditionné par le bon usage qui en est fait⁶. Le problème de la tyrannie est alors au cœur du débat. Avec la théorie de l'origine divine du pouvoir royal, lequel descend directement sur le roi sans transiter par le peuple, la question semble réglée, même si le tyrannicide est encore longuement discuté. Ce déplacement du peuple à Dieu doit d'ailleurs beaucoup aux post-glossateurs des XIV^e et XV^e siècles qui développent la thèse de l'institution divine de l'Empereur, ainsi émancipé du peuple et du pape. Mais ce n'est pas la seule voie empruntée dans l'interprétation de la *lex regia* et, au XVI^e siècle encore, le consentement du peuple est invoqué pour définir la nature de l'autorité royale. Les monarchomaques eux-mêmes se servent de l'argument pour réclamer un partage des pouvoirs entre le roi et les états généraux⁷.

Plusieurs courants s'offrent ainsi à la monarchie, et c'est en choisissant parmi les interprétations que le roi confère à l'héritage polysémique un tour absolutiste⁸. Entre les juristes qui considèrent le droit romain comme historiquement daté (et donc inapte à rendre compte de l'évolution politique) et ceux qui cherchent à l'articuler à la théorie monarchique, la royauté française a tranché en faveur de la seconde, bien plus utile que la première à la consolidation de son pouvoir. Avec Jean Bodin, l'opposition formelle fut neutralisée. En remplaçant les concepts romanistes d'*imperium*, de *jurisdictio*, de *dominium*, par celui de souveraineté (appuyée sur la *majestas*), l'auteur de »La République« (1576) dépassait le clivage entretenu jusque-là par les jurisconsultes. La thématique de la relégation du droit romain pouvait se développer, quand bien même l'héritage fût intégré aux théories du pouvoir. Elle fondait, ce faisant,

⁵ Henri MOREL, La place de la *lex regia* dans l'histoire des idées politiques, dans: Études offertes à Jean Macqueron, Aix-en-Provence 1970, repris dans: Mélanges Henri Morel, Aix 1989, p. 379–390.

⁶ Ibid.

⁷ Quentin SKINNER, Les fondements de la pensée politique moderne, Paris 2001 (éd. anglaise 1978), p. 515–612. Sarah HANLEY, The Discours politiques in Monarchomac Ideology: Resistance Right in Sixteenth-Century France, dans: Assemblee di stati e istituzioni rappresentative nella storia del pensiero politico moderno (secoli XV–XX). Atti del convegno internazionale tenuto a Perugia dal 16 al 18 settembre 1982 (Studies presented to the International Commission for the History of Representative and Parliamentary Institutions, 67), Rimini 1983, p. 121–134.

⁸ Henri MOREL, L'absolutisme français procède-t-il du droit romain?, dans: Jean-Louis HAROUEL (dir.), Histoire du droit social. Mélanges en hommage à Jean Imbert, Paris 1989, p. 425–440.

une monarchie qui se voulait radicalement nouvelle, émancipée du contrat initial si encombrant dans une optique de pouvoir absolu. Par ailleurs, la question de la loi prend une autre dimension avec Jean Bodin. Centrale dans la définition de la souveraineté, la capacité législative du roi dépasse alors le caractère essentiellement spéculatif qu'elle avait jusque-là. Le fait que le champ des lois positives soit subordonné à celui des lois divines garantit le bien-fondé de celles-ci tout en accordant au roi une grande marge d'action. L'œuvre de Bodin apparaît capitale dans le travail théorique qui permet de penser la toute puissance royale. Œuvre de circonstances pour certains, parce qu'elle répond aux contestations suscitées par les guerres de religion⁹, continuité intellectuelle pour d'autres qui insistent sur l'usage fait de la réflexion bodinienne plus que sur l'originalité de la pensée¹⁰, »La République« pousse à sa logique extrême toute l'argumentation sur le monopole royal en matière de loi. Et la portée d'un tel texte est d'autant plus forte qu'il est à la fois concret et formel, appuyant notamment la démonstration sur le modèle du *paterfamilias*¹¹.

Il est possible, aussi, de faire remonter au Moyen Âge la distinction entre *potestas absoluta* et *potestas ordinaria* ou *ordinata*, et de ne retenir dans la définition que la première formule, au détriment de la seconde. Mais il convient d'être attentif au déplacement de sens qui s'est opéré au XVI^e siècle. La puissance absolue du roi telle qu'elle est entendue chez Cardin Le Bret par exemple¹² n'est pas la *potestas absoluta* des légistes médiévaux. De fait, le recours à la *potestas absoluta* est d'ordre extraordinaire au Moyen Âge, par opposition à l'ordinaire qui représente le mode normal d'administration. À l'image de Dieu ou du pape, le roi peut faire des miracles, surseoir à la loi naturelle et recourir à une puissance hors du commun exigée par la situation. Ici, le pouvoir ordinaire est suspendu pour un temps, tandis que la puissance absolue interprétée par les jurisconsultes à la suite de Bodin est inhérente à l'exercice ordinaire de l'autorité royale. Au dessus des lois pour pouvoir la faire, concentrant en sa personne toutes les ressources de la souveraineté, le monarque n'a pas besoin de se placer, à titre d'exception, au dessus du droit commun: Il y est inscrit d'emblée, par définition, précisément pour exercer la fonction royale. La *potestas ordinaria* ne s'oppose plus à la *potestas absoluta*. Elles sont désormais réunies dans la *plenitudo potestatis* du souverain.

⁹ John H. M. SALMON, Bodin and the Monarchomachs, dans: Horst DENZER (dir.), *Verhandlungen der internationalen Bodin Tagung*, Munich 1973, repris dans: ID., *Renaissance and Revolt. Essays in the Intellectual and Social History of Early Modern France*, Cambridge 1987, p. 119–135.

¹⁰ Julian H. FRANKLIN, *Jean Bodin et la naissance de la théorie absolutiste*, Paris 1993 (1973).

¹¹ Pierre MESNARD, *L'État de la Renaissance et son évolution vers l'absolutisme*, *Encyclopédie française*, t. 10: *L'État*, Paris 1964 (parmi beaucoup d'autres).

¹² CARDIN LE BRET, *De la souveraineté du Roy*, Paris 1632.

Le principe de la souveraineté ainsi défini permet de construire une figure du roi infaillible: Délié des lois, placé au-dessus de la société qu'il gouverne, le monarque peut s'inspirer du modèle divin pour asseoir sa prééminence. Si Pierre de Belloy (1593)¹³ n'est pas le premier à proposer un roi qui calque son pouvoir sur la souveraineté divine, il est cependant de ceux qui offrent un exposé clair et construit d'une organisation monarchique centrée sur un roi d'émanation divine. La démonstration, circulaire, enferme le roi dans sa propre logique de souveraineté et l'isole totalement des sujets. Elle peut se résumer ainsi: Oint du seigneur, le roi est la vive image de Dieu; son cœur comme son autorité sont dans la main de Dieu, puisque son pouvoir émane de Lui (selon d'idée que la loi salique étant une loi naturelle, elle est conforme à l'ordre divin). Il exerce donc, à l'échelle du royaume, en lieu et place de l'Éternel. Il est bien son tenant lieu, son lieutenant. Lieutenant, il est à son image; et la boucle est bouclée. De cela, Pierre de Belloy tire deux conclusions majeures: D'une part, la personne du roi n'est pas ordinaire mais »sainte, sacrée et auguste«; d'autre part, la volonté du prince est l'expression de la volonté divine, et à ce titre incontestable¹⁴. En empruntant à Dieu son modèle de suprématie, le roi échappe à l'aspect contractuel du pouvoir contenu implicitement dans la structure féodale et que rappellent encore certaines interprétations de la *lex regia*. Par la suite, les juristes s'appliquent à pousser la démonstration jusqu'à assimiler le roi à l'État. Si Louis XIV n'a jamais dit »l'État c'est moi«, les juristes se sont ingéniés à le faire croire.

Une telle présentation de l'autorité royale, relayée par d'innombrables propagandistes, a une influence directe sur l'image que le prince doit donner de lui-même, tant dans les textes que dans l'iconographie. La figure christique s'impose comme le schème le plus opératoire pour rendre compte de la position exceptionnelle qu'occupe le monarque dans le royaume. À la fois homme et Dieu, procédant du Père mais menant une existence terrestre, le Christ, intermédiaire par excellence entre deux mondes distincts, s'offre en modèle idéal. Bien que le roi ne soit jamais explicitement identifié au fils de Dieu, il en emprunte bien des aspects. Et, pour faire bonne mesure, la reine est associée à la Vierge, reine des Cieux et de la Terre¹⁵. Plus subliminale qu'ouvertement énoncée, l'image d'un Christ-roi étaye ainsi la thèse d'un souverain hors du commun.

¹³ Pierre DE BELLOY, De l'Autorité du Roy et crimes de leze-majesté qui se commettent par ligue, designation de successeurs et libelles escrits contre la personne et dignité du Prince, Paris 1593.

¹⁴ Ce résumé de la pensée de Pierre de Belloy est emprunté à Fanny COSANDEY, Isabelle POUTRIN, Monarchies française et espagnole, XVI^e-XVII^e siècles, Paris 2001, p. 204-205.

¹⁵ Fanny COSANDEY, La reine de France, symbole et pouvoir, Paris 2000.

À ce modèle de roi absolu, il y a cependant des limites dont l'essentiel repose sur les lois fondamentales. Celles-ci permettent d'ailleurs d'affirmer que le souverain, contraint de les respecter, ne peut se comporter en tyran sans que l'édifice ne s'effondre. Elles servent également à développer la notion de droit divin puisque Dieu désigne, par la naissance, tout héritier de la couronne. Invention récente à l'échelle de l'histoire monarchique, formulée à l'issue des crises successorales du début du XIV^e siècle mais validée par une longue pratique¹⁶, la règle de dévolution statutaire du trône est essentielle à la construction de la modernité politique française. Première des lois fondamentales, elle acquiert une dimension mythique dès le début du XVI^e siècle, lorsque les théoriciens du pouvoir en accordent la paternité à Pharamond, premier roi des Français selon la légende monarchique¹⁷. Née avec la royauté dans un premier temps de son parcours mythique, la loi salique obtient un statut d'intemporalité avec les guerres de religion et la défense des droits d'Henri IV à la couronne¹⁸. Second temps de l'encrage mythique, la loi salique devient une loi naturelle (les femmes étant *naturellement* incapables de gouverner¹⁹), et en cela une création de Dieu. Les conséquences institutionnelles de tels principes de dévolution sont multiples: Inaliénabilité du domaine, indisponibilité de la couronne en découlent directement²⁰. Mais au-delà, la loi salique permet d'affirmer que «le roi ne meurt jamais». La théorie des deux corps du roi, empruntée au modèle anglais²¹, peut être transposée au cas français sur la base de cette affirmation. Le corps charnel, mortel, est le support d'un corps intemporel, spirituel, caractérisé par la dignité et incarnant l'essence même de la monarchie. Les grandes cérémonies (sacre, entrées, funérailles, lits de justice), expression des deux corps du roi, peuvent alors être comprises comme un ensemble cohérent développant une sorte de constitution coutumière²². Ce qui n'est pas écrit

¹⁶ Paul VIOLLET, Comment les femmes ont été exclues, en France, de la succession à la Couronne, dans: Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres 34/2 (1895), p. 125–178.

¹⁷ Colette BEAUNE, Naissance de la nation France, Paris 1985.

¹⁸ Elie BARNAVI, Mythes et réalité historique: le cas de la loi salique, dans: Histoire Économie et Société 3 (1984), p. 323–337.

¹⁹ Fanny COSANDEY, La reine de France; et sur les conséquences relatives à l'argumentation de la régence EAD., Puissance maternelle et pouvoir politique: la régence des reines mères, dans: Clio 21 (2005), p. 63–83.

²⁰ Ralph E. GIESEY, Juristic Basis of Dynastic Right to the French Throne (Transactions of the American Philosophical Society, 51/5), Philadelphie 1961; Robert DESCIMON, L'union au domaine royal et le principe d'inaliénabilité. La construction d'une loi fondamentale aux XVI^e et XVII^e siècles, dans: Droits 22 (1995), p. 79–90.

²¹ Ernst KANTOROWICZ, Les deux corps du roi, Paris 1989 (1957).

²² Ralph E. GIESEY, Le roi ne meurt jamais. Les obsèques royales dans la France de la Renaissance, Paris 1987 (1960); Lawrence M. BRYANT, The King and the City in the Parisian Royal Entry Ceremony. Politics, Ritual and Art in the Renaissance, Genève 1986; Richard

est pourtant efficient à travers un rituel qui dit, tout au long de l'existence royale, les principes fondamentaux du fonctionnement monarchique. La théorie de l'absolutisme se heurte alors à une constante qui révoque la thèse de l'innovation. Si l'«école cérémonialiste» américaine reconnaît dans les événements de 1610 une «crise du cérémonial» qui bouleverse les données et rend compte de l'émergence d'un nouveau mode de production symbolique²³, la notion de constitution coutumière du royaume se retrouve encore dans nombre de travaux scientifiques²⁴. Pour un juriste comme François Olivier-Martin, il s'agit avant tout de dégager les aspects permanents de la monarchie, et l'existence d'une constitution semble alors consubstantielle à l'histoire du droit²⁵. Sous une autre forme, Michel Antoine soutient à son tour la présence sous l'Ancien Régime d'une «constitution historique et coutumière» dont il convient de percer à jour toute la profondeur²⁶. Poser ainsi le problème revient à reconnaître à la monarchie une capacité à se maintenir intégralement au-delà de toute contingence historique. Sous la plume des hommes de l'ancien temps, pourtant, la notion de constitution se présente essentiellement comme une métaphore corporative. Le roi est le «chef» d'un corps constitué par le royaume. Sans autre conséquence qu'une déclaration sur l'ordre naturel des choses et du monde, cette constitution-là n'a guère d'implication institutionnelle, si ce n'est que le roi est bien à la tête du royaume. Et cela, quelle que soit la forme que prend le fonctionnement monarchique.

Les implications historiographiques des différentes approches de la théorie politique se ressentent dans les temporalités retenues de l'absolutisme. Il est

JACKSON, *Vivat Rex, Histoire des sacres et couronnements en France 1364–1825*, Strasbourg 1984; Sarah HANLEY, *Le lit de justice des rois de France*, Paris 1991 (1983).

²³ Ralph E. GIESEY, *Cérémonial et puissance souveraine, France, XV^e–XVII^e siècles*, Paris 1987; Sarah HANLEY, *Le lit de justice des rois de France*.

²⁴ Maurice DUVERGER, *Les constitutions de la France*, Paris 1964 (1944) a largement contribué à développer cette thèse. Il commence sa vaste synthèse par: «l'Ancien Régime: dix siècles de stabilité constitutionnelle», titre du premier chapitre. Les historiens du droit ne sont pas les seuls à analyser ainsi l'organisation politique de l'ancienne France. Voir par exemple Arlette JOUANA, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne (1559–1661)*, Paris 1989 (en particulier pages 281–340); ou Francesco DI DONATO, *La puissance cachée de la robe. L'idéologie du juriste moderne et le problème du rapport entre pouvoir judiciaire et pouvoir politique*, dans: Olivier CAYLA, Marie-France RENOUX-ZAGAMÉ (dir.), *L'office du juge. Part de souveraineté ou puissance nulle?*, Paris 2001, p. 89–116; Niccolò MATTEUCCI, article «Costituzionalismo», dans: N. BOBBIO, N. MATTEUCCI, G. PASQUINO (dir.), *Dizionario di politica*, Turin 1983, p. 270–282, pour n'en citer que quelques-uns.

²⁵ François OLIVIER-MARTIN, *Histoire du droit français des origines à la Révolution*, Paris 1948. J. Declareuil est plus nuancé, il inscrit la constitution coutumière dans une dynamique historique; Joseph DECLAREUIL, *Histoire générale du droit français des origines à 1789*, Paris 1925.

²⁶ Michel ANTOINE, *Les institutions françaises du XVI^e au XVIII^e siècle. Perspectives de recherche*, dans: *Journal des Savants* (1976), p. 65–78, repris dans: Id., *Le dur métier de roi*, Paris 1986.

possible, au regard des multiples héritages historiques sur lesquels se fonde l'idéologie monarchique, de soutenir que la royauté contient en elle-même, et de tout temps, les éléments constitutifs de la toute puissance royale. Il est possible aussi, dans une perspective plus fortement historicisée, de faire remonter au Moyen Âge (et dans cette période le XIV^e siècle occupe une place privilégiée) la source de la pensée absolutiste: L'émergence des lois fondamentales, la notion de dignité ecclésiastique transposée au pouvoir royal, ou encore le rôle essentiel des post-glossateurs, sont autant d'indices d'une institution en profonde mutation²⁷. Il est possible, enfin, de voir dans les guerres de religion – et l'œuvre de Bodin en particulier – une réponse qui, pour être conjoncturelle, n'en est pas moins fondatrice d'une pensée nouvelle. Les historiens du politique se rallient plus volontiers à cette dernière proposition, même si certains voient déjà, dans le gouvernement de Louis XII ou celui de François I^{er}, une vocation absolutiste, au moins en théorie, sinon en pratique²⁸.

II. La théorie à l'épreuve des faits

Dans l'exercice d'un pouvoir qui se présente comme absolu, le contrôle de l'Église est une donnée importante. De la pragmatique sanction (1438) au concordat (1516), la monarchie ne cesse de renforcer sa mainmise sur l'Église de France. Après les guerres de Religion, la solution apportée à la pacification religieuse passe par une confessionnalisation qui place le roi au-dessus des querelles spirituelles²⁹. L'édit de Nantes rappelle que le monarque est chef de son Église (héritage gallican³⁰) et que la cohabitation de religions différentes

²⁷ Adhémar ESMEIN, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, Paris 1921; Jacques KRYNEN, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France XIII^e–XV^e siècle*, Paris 1993.

²⁸ Robert KNECHT, *Un prince de la Renaissance: François I^{er} et son royaume*, Paris 1998 (éd. anglaise 1994); Pierre IMBART DE LA TOUR, *Les origines de la Réforme*, Melun 1948, par exemple.

²⁹ Olivier CHRISTIN, *La Paix de religion. L'Autonomisation de la raison politique au XVI^e siècle*, Paris 1997; Wolfgang REINHARD, *Papauté, confessions, modernité*, Paris 1998.

³⁰ Sur le gallicanisme, les travaux sont très nombreux. Rappelons seulement ceux de Victor MARTIN, *Le gallicanisme et la Réforme catholique. Essai historique sur l'introduction en France des décrets du concile de Trente*, Paris 1919, réimpression Genève 1975; ID., *Le gallicanisme politique et le Clergé de France*, Paris 1929; John H. M. SALMON, *Gallicanism and Anglicanism in the Age of the Counter-Reformation*, dans: ID., *Renaissance and Revolt. Essays in the Intellectual and Social History of Early Modern France*, Cambridge 1987, p. 155–188; Alain TALLON, *Conscience nationale et sentiment religieux en France au XVI^e siècle*, Paris 2002.

n'empêche pas les fidèles d'être tous ses sujets. La protection paternelle s'étend ainsi à l'ensemble du royaume dans la tradition d'un souverain qui reprend à son compte la figure du *paterfamilias* si souvent mobilisée pour justifier l'autorité royale³¹. Pour autant, si l'Église est dans l'État³², cette posture institutionnelle ne conduit pas forcément à une sécularisation du pouvoir. La notion de droit divin est trop nécessaire à la justification de l'autorité absolue pour que la monarchie entende s'en passer³³. Mais l'indépendance des deux glaives affirmée avec force par ce gallicanisme, et subséquemment le contrôle exercé par le temporel sur l'Église de France, place le roi en dehors des enjeux spirituels. La raison d'État, théorisée par Richelieu, justifie alors les choix politiques, y compris ceux qui conduisent le royaume à s'allier aux puissances protestantes. Si nombre d'historiens s'accordent à reconnaître dans le «gouvernement Richelieu» une inflexion nette dans la justification de l'action politique³⁴, certains y voient les indices d'une sécularisation de l'État. Le débat sur la raison d'État ferait émerger une conception laïque du pouvoir³⁵; il est pourtant déterminé par celui du droit divin, et étroitement inscrit dans un projet absolutiste qui assure au roi la prééminence précisément parce qu'il est lieutenant de Dieu sur terre. La légitimité de l'action politique, au-delà des querelles confessionnelles, n'implique pas forcément l'émergence d'une autorité sécularisée, ni l'affirmation d'un souverain libéré du religieux³⁶. Il convient d'ailleurs de voir dans les débats de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle

³¹ Pour Jean Bodin (*Les six livres de la République*, Paris 1576) ou pour Louis Turquet de Mayerne (*La monarchie aristodemocratique*, Paris 1611) par exemple, ce thème est un des axes de leur démonstration. Voir à ce sujet le discours tenu par Henri IV devant le parlement de Paris pour faire enregistrer l'édit de Nantes, HENRI IV, *Lettres d'amour et écrits politiques*, éd. par Jean-Pierre BABELON, Paris 1988, p. 238 [n° 194].

³² Marcel GAUCHET, *L'État au miroir de la raison d'État: la France et la Chrétienté*, dans: Yves Charles ZARKA (dir.), *Raison et déraison d'État*, Paris 1994, p. 193–244. Cf. aussi Stéphane-Marie MORGAIN, *L'Église est-elle dans l'État ou l'État est-il dans l'Église? La révolution des années 1615*, dans: Pierre d'angle 5 (1999), p. 77–86.

³³ Sur les développements théoriques et historiques du droit divin, Jean MESNARD, *La monarchie de droit divin, concept anticlérical*, dans: Gérard FERREYROLLES (dir.), *Justice et force. Politiques au temps de Pascal*, Paris 1996, p. 111–136; Marie-France RENOUX-ZAGAMÉ, *Du juge-prêtre au roi-idole. Droit divin et Constitution de l'État dans la pensée juridique française à l'aube des Temps modernes*, dans: Jean-Louis THIREAU (dir.), *Le droit entre laïcisation et néo-sacralisation*, Paris 1997, p. 143–186.

³⁴ Christian JOUHAUD, *La main de Richelieu et le pouvoir cardinal*, Paris 1991; Roland MOUSNIER, *L'homme rouge ou la vie du cardinal de Richelieu (1585–1642)*, Paris 1992; plus récemment, plus nuancée aussi, Françoise HILDESHEIMER, *Richelieu*, Paris 2004.

³⁵ Etienne THUAU, *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Paris 1966, 2000; et la postface de Gérard Mairet à cette édition.

³⁶ À suivre Alphonse Dupront, la théorie de la raison d'État ne peut fonctionner que dans le cadre d'une recharge sacrale de la monarchie. Alphonse DUPRONT, *Réformes et «modernité»*, dans: *Annales E.S.C.* 39 (1984), p. 747–767, repris dans: *Genèses des Temps modernes*, Paris 2001, p. 123–146.

cle une »révolution religieuse de la politique; une révolution politique de la religion« selon la formule de Marcel Gauchet³⁷. Indissociablement lié au religieux, l'absolutisme (»sorte de religion« disait Marc Bloch³⁸) est un concept qui autorise une pratique, laquelle n'a pas vocation à l'omnipotence³⁹. La question est de savoir si elle infléchit sensiblement la politique monarchique et modifie en profondeur le mode de gouvernement de la France d'Ancien Régime; en quoi, aussi, le travail pratique de la monarchie sur elle-même est-elle le prolongement d'une politique entamée bien avant les guerres de religion.

À la question religieuse s'ajoutent évidemment la question des moyens du pouvoir. Le renforcement de l'appareil d'État est un lieu commun de l'absolutisme. La monarchie se dote des moyens de sa doctrine, en accroissant le nombre de ses officiers, en développant l'institution des intendants, en centralisant le pouvoir autour du conseil dans un premier temps, de la personne du roi dans un second temps⁴⁰. Le règne personnel de Louis XIV apparaît alors comme l'apogée de l'absolutisme, avant le déclin confirmé par la monarchie administrative du XVIII^e siècle⁴¹. Pour des historiens des institutions comme Gaston Zeller ou Roger Doucet, le renforcement de l'État est indissociablement lié à l'absolutisme. Il préfigure l'unité nationale et constitue un indéniable facteur de progrès⁴². L'analyse approfondie des différents rouages de l'appareil monarchique révèle cependant un fonctionnement complexe qui implique, de la part du roi, de composer en permanence. Sans révoquer totalement la thèse de l'absolutisme, cette observation nuance cependant le tableau⁴³. L'institution des intendants, agents par excellence du renforcement du pouvoir royal, esquissée sous Henri II mais développée par Richelieu et Louis XIII, puis Louis XIV,

³⁷ Marcel GAUCHET, *L'État au miroir de la raison d'État: la France et la Chrétienté*, dans: Yves Charles ZARKA (dir.), *Raison et déraison d'État*, Paris 1994, p. 193–244. Jean-François COURTINE, *L'héritage scolastique dans la problématique théologico-politique de l'âge classique*, dans: Henry MÉCHOULAN (dir.), *L'État baroque. 1610–1652*, 1985, p. 91–118, dénonce également une analyse de l'évolution politique des pays européens en termes de laïcisation.

³⁸ Marc BLOCH, *Les rois thaumaturges*, Paris 1983 (1924), p. 345.

³⁹ Car ce serait admettre l'absence totale de limites à l'autorité royale, et ferait glisser le roi, de l'autorité absolue, à la tyrannie qui est, elle, parfaitement illégitime.

⁴⁰ Roland MOUSNIER, *Le Conseil du roi de Louis XII à la Révolution*, Paris 1970; ID., *Les institutions de la France sous la monarchie absolue*, t. 2, Paris 1980.

⁴¹ C'est en particulier à cette monarchie administrative que le régime doit l'accusation de despotisme ministériel. Cf. Michel ANTOINE, *Colbert et la révolution de 1661*, dans: Roland MOUSNIER (dir.), *Un nouveau Colbert*, Paris 1985, p. 99–109; Michel ANTOINE, *La monarchie absolue*, dans: Keith M. BAKER (dir.), *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, vol. 1: *The Political Culture of the Old Regime*, Oxford 1987, p. 3–24.

⁴² Gaston ZELLER, *Les institutions de la France au XVI^e siècle*, Paris 1948; ID., *Aspects de la politique française sous l'Ancien Régime*, Paris 1964; Roger DOUCET, *Les institutions de la France au XVI^e siècle*, 2 vol., Paris 1948.

⁴³ C'est à bien des égards sur ces analyses que certains historiens contestent la notion même d'absolutisme.

peut apparaître comme un des outils les plus efficaces⁴⁴. Si le gouvernement par commissaires relève de l'extraordinaire sous le règne de Louis XIII, le mode normal d'administration se faisant par les officiers, l'extraordinaire devient un nouvel ordinaire avec Colbert. C'est aussi une période où le conseil se réduit à quelques rares ministres: Les commissaires s'appuyant sur le conseil, lequel accroît notablement son pouvoir dès 1632 selon Roland Mousnier, il y a là une certaine cohérence dans la politique royale menée par les Bourbons. Pour autant, il n'y a pas lieu d'opposer strictement officiers et commissaires. D'abord parce qu'ils appartiennent au même milieu (les intendants sont choisis parmi les officiers⁴⁵), ensuite parce que ce n'est pas tant l'institution que le contenu politique de celle-ci qui varie dans le temps, avec en particulier l'augmentation du nombre et du pouvoir des commissaires⁴⁶, enfin parce que la monarchie joua subtilement des deux registres comme l'a bien montré William Beik, l'un modernisateur l'autre traditionnel, l'un autoritaire l'autre conciliant⁴⁷. La tendance enregistre malgré tout un recul relatif du pouvoir parlementaire, marqué par l'échec de la Fronde qui constitue en ce domaine un tournant décisif⁴⁸ et l'affaiblissement du droit de remontrance sous le règne personnel de Louis XIV.

Cette évolution apparaît comme un écho de celle du conseil. Héritage féodal, il tend à se transformer en organe de gouvernement resserré autour de la personne du roi. Quand Bodin écrit que »le plus beau souhait qu'on peut faire est d'avoir un sage conseil«, il se réfère moins au devoir vassalique qu'à un Conseil composé de membres choisis par le roi pour l'assister dans ces affai-

⁴⁴ Vivian R. GRUDER, *The Royal Provincial Intendants. A Governing Elite in Eighteenth-Century France*, Ithaca 1968; Anette SMEDLEY-WEILL, *Les intendants de Louis XIV*, Paris 1995.

⁴⁵ Denis RICHET, *La France moderne*; voir aussi Michel DEWAELE, *Les relations entre le parlement de Paris et Henri IV*, Paris 2000 et Albert N. HAMSCHE, *L'héritage de la Fronde: les Conseils du roi et l'autorité judiciaire des parlements pendant le règne personnel de Louis XIV*, dans: Roger DUCHÊNE, Pierre RONZEAUD (dir.), *La Fronde en questions*, Aix-en-Provence 1989, p. 309–316, qui insistent sur l'esprit de collaboration maintenu entre le conseil et les parlements, ces derniers devant avoir les mains libres pour les aspects ordinaires de l'administration. Michel ANTOINE, *Genèse de l'institution des intendants*, dans: *Journal des Savants* (1982), p. 283–317; ID., *Des chevauchées aux intendances: filiation réelle ou putative?*, dans: *Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France* (1994), Paris 1995, p. 35–65, et Robert R. HARDING, *Anatomy of a Power Elite. The Provincial Governors of Early Modern France*, New Haven, Londres 1978, soulignent pour leur part la collaboration fructueuse des intendants et des gouverneurs.

⁴⁶ ANTOINE, *Genèse de l'institution des intendants*; ID., *Des chevauchées aux intendances*.

⁴⁷ William BEIK, *Two Intendants face a Popular Revolt: Social Unrest and the Structure of Absolutism in 1645*, dans: *Canadian Journal of History* 9 (1974), p. 243–262.

⁴⁸ Robert DESCIMON, Christian JOUHAUD, *La Fronde en mouvement. Le développement de la crise politique entre 1648 et 1652*, dans: *XVII^e siècle* 145 (1984), p. 305–322.

res. De fait, à partir d'Henri III, le conseil est plus structuré⁴⁹. La puissance des cardinaux-ministres peut être interprétée comme une nouvelle restriction du champ du conseil, justifiée notamment par la nécessité du secret dont doivent être entourées les affaires de l'État⁵⁰. La fin du ministériat avec le règne personnel de Louis XIV annoncerait ainsi l'accomplissement de la pratique absolutiste⁵¹. Il convient de nuancer une telle proposition. Marc Fumaroli voit dans la déclaration de 1661 une œuvre de circonstance, plutôt que le prolongement d'une trajectoire nettement dessinée⁵². Par ailleurs, l'opposition terme à terme du ministériat et du règne personnel n'est pas absolument justifiée: La puissance des cardinaux-ministres, à bien des égards une conséquence de l'idéal monarchique de pouvoir concentré sur la personne du roi, se reporte par délégation sur les plus proches collaborateurs. La décision de 1661 incarne alors moins un changement qu'une continuité⁵³. Pour Jean-Louis Thireau, le choix adopté par Louis XIV provoque une rupture, mais une rupture qui s'inscrit dans la tradition, la monarchie revenant constamment, et parfois brutalement, aux principes originels dont elle a pu s'écarter⁵⁴. L'identification du roi à l'État dans la seconde moitié du XVII^e siècle résulte ainsi davantage d'une conception dynastique et personnelle du pouvoir royal intrinsèquement lié aux modalités de dévolution statutaire du trône. Le »dynasticisme propriétaire«, c'est-à-dire l'appropriation du pouvoir par Louis XIV, en est l'expression la plus aboutie⁵⁵.

Il faut cependant se garder de voir dans l'idée de règne personnel une stricte description de la réalité. C'est à bien des égards un leurre puisque le roi continue de s'appuyer sur les conseils, et nombre de décisions sont prises par les ministres sans forcément s'en référer au souverain. La puissance des quelques dynasties qui se partagent les affaires de l'État relativise, sans la récuser, l'omnipotence royale. En fait, la figure du gouvernement personnel repose sur les deux notions essentielles que sont d'une part l'identification du conseil à la

⁴⁹ Noël VALOIS, *Le Conseil du Roi aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, Paris 1888; *Id.*, *Étude historique sur le Conseil du Roi*, introduction à: *Inventaire des arrêts du Conseil d'État (règne d'Henri IV)*, t. 1, Paris 1886, p. 38–80.

⁵⁰ Gabriel NAUDÉ, *Considérations politiques sur les coups d'État*, éd. par Louis MARIN, Paris 1988; Jean-Pierre CAVAILLÉ, *Dis/simulations*. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto. Religion, morale et politique au XVII^e siècle, Paris 2002.

⁵¹ Ernest LAVISSE, *Histoire de France*. Louis XIV, t. 1, Paris, 1978 (1911).

⁵² Marc FUMAROLI, Nicolas Fouquet, the Favourite Manqué, dans: John H. ELLIOTT, L. W. B. BROCKLISS (dir.), *The World of the Favourite*, New Haven, Londres 1999, p. 239–255.

⁵³ Madeleine LAURAIN-PORTEMER, *Une tête à gouverner quatre empires (Études mazarines, 2)*, Paris 1997.

⁵⁴ Jean-Louis THIREAU, *Les idées politiques de Louis XIV*, Paris 1973.

⁵⁵ Herbert ROWEN, Louis XIV and Absolutism, dans: John C. RULE (dir.), *Louis XIV and the craft of kingship*, Columbia 1969, p. 302–316.

personne politique du roi et d'autre part le principe d'unité du conseil⁵⁶. Ministériat, gouvernement par conseil et règne personnel se rejoignent de la sorte dans une même conception d'un pouvoir focalisé sur le monarque bien que parfois exercé par d'autres. Dans la pratique en revanche, l'organisation politique se modifie, et la volonté de Louis XIV de tout assumer seul fait l'originalité de son règne.

Un autre élément doit être porté au dossier du renforcement monarchique: la marginalisation des états. Emile Lousse souligne le lien entre absolutisme et non-consultation des états en opposant une période où la monarchie est tempérée par les états à une autre, plus autoritaire, où elle peut s'en passer⁵⁷. Les efforts de la royauté tendent en effet vers une émancipation dans ce domaine. Dès le XV^e siècle, l'impôt se passe du consentement des sujets même s'il relève toujours de l'extraordinaire. Après 1615, les états généraux ne sont plus réunis malgré la tentative de la Fronde dont la régente parvient à se soustraire. Sans disparaître totalement (l'épisode de 1789 en témoigne), les états sont mis en sommeil et ne constituent plus un obstacle majeur à la politique royale. L'effacement des états généraux correspond aussi à une période de réduction des états provinciaux. Les résistances locales ne permirent pas à Louis XIII et Richelieu de supprimer la totalité des pays d'états, mais les élections gagnèrent partout du terrain, facilitant le contrôle fiscal du royaume. Nombre d'historiens s'accordent à ne pas voir dans la marginalisation des états un mouvement linéaire, et il convient là encore de remettre en contexte la politique royale. Les rapports des états avec la monarchie n'ont pas été forcément conflictuels. Pour Alexandra Lublinskaya⁵⁸, l'absolutisme connaît entre 1560 et 1614 un affaiblissement momentané, sorte de parenthèse dans son mouvement ascendant; tandis que Souriac analyse les guerres de Religion comme une période d'opposition qui contraste avec la bonne entente des états et de la monarchie⁵⁹. Le thème de la monarchie consultative, développé en particulier par J. Russell Major, est encore repris par Jean-Marie Bercé qui insiste sur le soutien que les états peuvent apporter à la politique royale en lui permettant de contourner un certain

⁵⁶ Adhémar ESMEIN, La maxime *Princeps legibus solutus est* dans l'ancien droit public français, dans: Paul VINOGRADOFF (dir.), *Essays in Legal History. Read before the International Congress of historical studies, held in London 1913*, Londres 1913, p. 201–214.

⁵⁷ Émile LOUSSE, Absolutisme, droit divin, despotisme éclairé, dans: *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte (Études suisses d'histoire générale)* 16 (1958), p. 91–106.

⁵⁸ Alexandra D. LUBLINSKAYA, Les États généraux de 1614–1615 en France, dans: *Album Helen Maud Cam*, t. 1, Louvain, Paris 1960, p. 232–245.

⁵⁹ René SOURIAU, Décentralisation administrative dans l'ancienne France. Autonomie com-mingéoise et pouvoir d'État 1540–1630, t. 2, Toulouse 1992.

nombre de difficultés, notamment financières⁶⁰. Quant aux pays d'états, ils ne sont pas tous marginalisés⁶¹, et leur intégration politique doit probablement plus à la capacité monarchique à prendre en charge les doléances de ces provinces qu'à une pratique autoritaire⁶².

Ces nuances apportées au processus de centralisation en soulignent le caractère complexe et sinueux. La disparition relative des états, généraux et provinciaux, accompagne la politique fiscale de la monarchie. Pour J. Russell Major, l'établissement d'un État centralisé était nécessaire à l'exercice d'une autorité absolue: Cela passait par un affaiblissement des réseaux locaux et des états provinciaux constitutifs de contre-pouvoirs. La maîtrise de l'impôt était à ce prix⁶³. Cette analyse est partagée par beaucoup d'historiens qui voient dans la guerre un des facteurs de cette concentration du pouvoir. Les besoins financiers imputés aux dépenses militaires obligent la monarchie à davantage contrôler les provinces. La centralisation et le développement de l'appareil administratif en découlent naturellement⁶⁴. Joël Cornette déplace légèrement le problème en faisant de la fonction guerrière l'expression par excellence de la souveraineté, et en cela une nécessité absolue du fonctionnement monarchique⁶⁵. La part prise par la guerre dans la dynamique du renforcement monarchique doit en effet être soulignée, en particulier les conflits religieux qui déchirent la France de la seconde moitié du XVI^e siècle. Roland Mousnier a insisté sur ce point, en reconstituant aux guerres nationales un rôle essentiel dans le développement de l'absolutisme⁶⁶. Sur un plan théorique comme sur un plan pratique, la monar-

⁶⁰ Yves-Marie BERCÉ, Le rôle des États généraux dans la France moderne, dans: *The Proceedings of the International Conference on the Formation of Global History and the Role of Hegemonic States*, 2000, Osaka 2001, p. 154–163.

⁶¹ J. Russell MAJOR, *Representative Government in Early Modern France*, New Haven, Londres 1980.

⁶² Marie-Laure LEGAY, *Les États provinciaux dans la construction de l'État moderne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève 2001.

⁶³ MAJOR, *Representative Government in Early Modern France*; Llewain Scott VAN DOREN, *Civil War and Taxation and the Foundations of Fiscal Absolutism: the Royal Taille in Dauphiné, 1560–1610*, dans: Brison D. GOOCH (dir.), *Proceedings of the Third Annual Meeting of the Western Society for French History*, 4–6 déc. 1975, Santa Barbara 1976, p. 35–53.

⁶⁴ Jean-Philippe GENET, *L'État moderne: un modèle opératoire?*, dans: ID. (dir.), *L'État moderne: genèse. Bilan et perspectives*, Paris 1990, 261–281. Voir aussi ID., *La genèse de l'État moderne. Les enjeux d'un programme de recherche*, dans: *Actes de la recherche en sciences sociales* 118 (1997), p. 3–18; Philippe CONTAMINE, *Introduction*, dans: ID. (dir.), *Guerre et concurrence entre les États européens du XIV^e au XVIII^e siècle*, Paris 1998, p. 1–8.

⁶⁵ Joël CORNETTE, *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris 1993.

⁶⁶ Roland MOUSNIER, *Discussion sur le rapport d'E. Molnar, »Les fondements économiques et sociaux de l'absolutisme«*, dans: *Comité international des sciences historiques*, XII^e congrès, Vienne 1965, *Actes*, vol. 5, Vienne 1967, p. 677–678. La position de David Parker est plus

chie dut s'adapter aux impérieux besoins provoqués par les troubles. Au recul des états répond un renforcement des corps intermédiaires, en particulier celui des officiers: La vénalité des offices a pu apparaître comme une entrave à la toute puissance royale. Le droit annuel institué par l'édit de Paulet de 1604 libère le roi de cette contrainte. Dans les premières décennies du XVII^e siècle, les magistrats, avant tout préoccupés de leur office et du maintien de la paulette que le souverain utilise comme moyen de pression, se rallient à la doctrine absolutiste. Assurés de transmettre par ce biais un bien quasi-patrimonial, spéculant sur le prix d'une charge alors en pleine expansion, les officiers trouvent leur intérêt dans une monarchie à la fois forte et stable⁶⁷. Celle-ci pouvait, de son côté, appuyer son crédit sur ces corps intermédiaires. Consensus et confiance conditionnent un régime financier consolidé quand bien même il n'est pas sans faiblesse⁶⁸. Mais l'accord repose sur un équilibre fragile. La pression pécuniaire que la monarchie, engagée dans la guerre de Trente Ans, exerce sur les officiers et conséquemment la menace qui pèse sur leurs privilèges, l'accroissement des pouvoirs des intendants dans les provinces au détriment des cours souveraines, entraînent un affaiblissement de l'office. Pour Roland Mousnier, Louis XIV parachève l'œuvre politique en réduisant encore la marge de manœuvre laissée à la magistrature. La fixation du prix des offices par Colbert, la paralysie du droit de remontrances, neutralisent pour un temps le potentiel politique des parlements.

Au renforcement de l'appareil monarchique répond un certain nombre de résistances. De fait, l'adhésion à la politique monarchique n'a rien d'évident, et l'affirmation de la puissance royale provoque aussi oppositions et rejets. L'historiographie s'est saisie de ces résistances, structurelles et conjoncturelles, pour souligner les limites d'une autorité qui se veut absolue sans en avoir forcément les moyens. Si certains voient dans ces résistances l'expression même de l'absolutisme, d'autres en retiennent surtout les freins et, plus récemment, l'inadéquation entre la notion d'absolutisme et la pratique du pouvoir.

La célèbre querelle entre Mousnier et Porchnev a marqué le paysage historiographique des années 1950–1960⁶⁹. Elle reflète l'affrontement de deux écoles historiques sur les contenus sociaux de l'absolutisme. Pour Porchnev, les soulèvements populaires expriment la résistance des masses à un État féodal-

nuancée, David PARKER, *Class and State in Ancien Régime France. The Road to Modernity?*, Londres 1996.

⁶⁷ Roland MOUSNIER, *La vénalité des offices*, Paris 1970; Robert DESCIMON, *Il mercato degli uffici regi a Parigi (1604–1665). Economia politica ed economia privata della funzione pubblica di antico regime*, dans: *Quaderni Storici* 96 (1997), p. 685–716.

⁶⁸ Alain GUERY, *Le roi dépensier. Le don, la contrainte et l'origine du système financier de la monarchie française d'Ancien Régime*, dans: *Annales E. S. C.* 39 (1984), p. 1241–1269.

⁶⁹ Cette opposition est parfaitement représentée dans: Comité international des sciences historiques, XII^e congrès, Actes, vol. V.

absolutiste en expansion, la noblesse et la bourgeoisie s'alliant pour renforcer leur domination sur le peuple⁷⁰. Mousnier pour sa part renverse l'analyse, et voit dans les mouvements de révolte une réaction aristocratique contre l'absolutisme bourgeois⁷¹. C'est alors une révolution capitaliste qui se produit au XVII^e siècle⁷². Cette proposition est suivie, en son temps, par des historiens économistes comme Wallerstein⁷³. Posée en termes qui paraissent aujourd'hui surannés, l'analyse des contenus sociaux de l'absolutisme ne mérite pas l'abandon dans lequel elle est tombée⁷⁴. William Beik reprend cette thématique, en relativisant les conséquences d'une telle politique: Si la monarchie protège les intérêts d'une classe privilégiée, celle-ci doit en contrepartie renoncer à son autonomie. L'absolutisme apparaît alors comme la dernière phase d'un État féodal, une société de transition entre féodalisme et capitalisme, ce qui revient à l'inscrire dans un devenir historique et social⁷⁵.

La question des rapports entre construction de l'État et organisation féodale reste posée, mais elle porte actuellement davantage sur une modernité politique confrontée au modèle féodal que sur le compromis qui permet à deux structures apparemment antinomiques de coexister. Les liens de clientèles dé-

⁷⁰ Boris PORCHNEV, *Les soulèvements populaires en France de 1623 à 1648*, Paris 1963 (éd. russe: 1948; éd. allemande: 1954). Cette position du problème est partagée par exemple par Erik MOLNAR, *Les fondements économiques et sociaux de l'absolutisme*, dans: Comité international des sciences historiques, XII^e congrès, Actes, vol. V, p. 155–169.

⁷¹ Roland MOUSNIER, *Les idées politiques de Fénelon*, dans: XVII^e siècle 12–14 (1951–1952), p. 190–206; repris dans: ID., *La plume, la faucille et le marteau*, Paris 1970, p. 77–94; ID., *Monarchie contre aristocratie dans la France du XVII^e siècle*, dans: XVII^e siècle 31 (1956), p. 377–381; ID., *Recherches sur les soulèvements populaires en France avant la Fronde*, dans: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 5 (1958), p. 81–113; repris dans: ID., *La plume, la faucille et le marteau*, Paris 1970, p. 335–368. La pensée de l'historien à cette époque est clairement exprimée dans: ID., *Discussion sur le rapport d'E. Molnar*. Il faut souligner que Roland Mousnier renonce, dans la suite de ses travaux, à analyser l'absolutisme en termes de luttes des classes.

⁷² Roland MOUSNIER, *Histoire générale des civilisations*, vol. 4: *Les XVI^e et XVII^e siècles*, Paris 1965, p. 95–96 et p. 106 pour la révolution capitaliste.

⁷³ Immanuel WALLERSTEIN, *Le système du monde du XV^e siècle à nos jours*, t. 1: *Capitalisme et économie-monde, 1450–1640*, Paris 1980 (1974); t. 2: *Le mercantilisme et la consolidation de l'économie-monde européenne (1600–1750)*, Paris 1984 (1980).

⁷⁴ L'interrogation sur l'intérêt d'un tel questionnement est déjà formulée par Ernst KOSSMANN, *The Singularity of Absolutism*, dans: Ragnhild HATTON (dir.), *Louis XIV and Absolutism*, Londres 1976, p. 3–17.

⁷⁵ William BEIK, *Absolutism and Society in seventeenth-century France. State, Power, and Provincial Aristocracy in Languedoc*, Cambridge 1985. Voir aussi Perry ANDERSON, *L'État absolutiste*, t. I: *L'Europe de l'Ouest*, Paris 1978 (1974). Robert Mandrou y décèle les signes d'une nouvelle Europe en gestation: Robert MANDROU, *Classes et luttes de classes en France au début du XVII^e siècle*, Messine, Florence 1965.

veloppés par la noblesse seraient alors la forme moderne du féodalisme⁷⁶. Jusqu'à la chute de la monarchie, pourtant, la centralisation et le développement de l'appareil d'État ne font pas disparaître les fondements féodaux de l'organisation sociopolitique d'Ancien Régime⁷⁷.

Les soulèvements paysans semblent avoir été relégués au second plan, au profit des révoltes nobiliaires. Les réseaux de clientèles et de fidélités qui justifient le comportement aristocratique dans des rapports de subordinations et de liens personnels multiples apparaissent comme autant d'entraves structurelles à la toute puissance royale. En échange de sa fidélité, le dépendant est en droit d'attendre une récompense à la hauteur des services rendus. Les grands doivent donc être en mesure de répondre à la demande pour garantir leur position de domination. Le soutien des princes à la monarchie, dont la valeur est mesurée à l'aune de leur clientèle, est ainsi conditionnée par leur propre capacité à redistribuer les grâces et privilèges royaux⁷⁸. Le rôle des favoris qui détournent une partie de la faveur royale, mais aussi la centralisation dans la distribution des honneurs et de la puissance publique, avivent les tensions entre les nobles et le gouvernement. Le «devoir de révolte» consiste alors à maintenir, ou réajuster, le prix de la fidélité. Mais il exprime aussi un sentiment plus profond, lié à la défense des valeurs aristocratiques⁷⁹. La noblesse se considérant au cœur de l'État, elle estime juste de contrer une politique qui, en lui étant défavorable, dénature la forme traditionnelle de la monarchie, celle qui est légitime, celle qui assure le bien public. Prendre les armes contre le roi revient à le défendre contre les dérives d'une pratique illégitime. L'attitude de la noblesse représenterait un frein puissant à la volonté centralisatrice, voire modernisatrice, de la monarchie. Les multiples révoltes nobiliaires qui jalonnent l'histoire de France obligent le roi à composer avec ces grands féodaux, ce qui réduit considérablement sa marge de manœuvre politique. Il convient cependant de relativiser le poids de la révolte dans les relations que la royauté entretient avec sa noblesse. Katia Béguin a montré que l'adhésion au projet monarchique est, pour les grands princes, beaucoup plus rentable que l'opposition. Mais le basculement dans la révolte est une menace constante sur l'ordre inté-

⁷⁶ C'est ce qui amène Bruce McFarlane à parler de «bastard feudalism»: K. Bruce MCFARLANE, *Bastard Feudalism*, dans: *England in the Fifteenth Century: Collected Essays*, Londres 1981 (1945), p. 23–43; voir aussi Peter R. COSS, *Bastard Feudalism Revised*, dans: *Past and Present* 125 (1989), p. 27–64.

⁷⁷ François FURET, *Penser la Révolution française*, Paris 1978.

⁷⁸ J. Russell MAJOR, *The Revolt of 1620. A Study of Ties of Fidelity*, dans: *French Historical Studies* 14 (1986), p. 391–408, repris dans: *The Monarchy, the Estates and Aristocracy in Renaissance France*, Londres 1988; Sharon KETTERING, *Patrons, Brokers, and Clients in Seventeenth-Century France*, Oxford 1986; Arlette JOUANNA, *Le devoir de révolte*; nombre de travaux récents sur la noblesse s'inscrivent dans cette perspective.

⁷⁹ JOUANNA, *Le devoir de révolte*.

rieur, au moins jusqu'en 1660⁸⁰. Le mécontentement nobiliaire prend alors d'autres formes, cristallisé dans les cabales de cour ou, au XVIII^e siècle, marqué par l'opposition parlementaire⁸¹.

Parmi les temporalités de l'absolutisme, celle qui est la plus communément admise par les historiens reconnaît au XVIII^e siècle une période d'effondrement du modèle absolutiste. Les crises du siècle des Lumières érodent ainsi en profondeur un mode de gouvernement qui, à force de se concentrer sur la personne du roi, développe d'une part un appareil administratif doté de plus en plus d'autonomie, et, d'autre part, finit par saper les bases mêmes de ce qu'il a si longuement élaboré. La perte de sacralité⁸² ou le despotisme ministériel participent fortement à la corrosion du système, tout comme la privatisation des personnes royales qui remet en cause un édifice construit sur le principe de la transmission par les mâles⁸³. C'est, au XVIII^e siècle, un «colosse aux pieds d'argile» qui se révèle⁸⁴. Les contradictions intrinsèques d'un régime qui se modernise sans pouvoir renoncer aux structures traditionnelles qui fondent sa légitimité entraînent sa perte. Denis Richet l'a exprimé avec force: «Plus l'absolutisme se renforce, plus il s'affaiblit»⁸⁵.

*

Si la tendance historiographique actuelle consiste à remettre en cause la validité du terme «absolutisme» pour qualifier la monarchie d'Ancien Régime, l'incapacité des historiens à proposer une autre dénomination témoigne de l'imprégnation du concept dans l'analyse politique de la France moderne. La question qui se pose alors est double: Peut-on s'en passer d'une part, et s'agit-

⁸⁰ Katia BÉGUIN, *Les princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel 1999.

⁸¹ Là encore, la littérature sur le sujet est considérable. Cf., pour ne citer que quelques ouvrages, Lionel ROTHKRUG, *Opposition to Louis XIV. The Political and Social Origins of the French Enlightenment*, Princeton 1965; Roger BICKART, *Les parlements et la notion de souveraineté nationale au XVIII^e siècle*, Paris 1932; Jean EGRET, *Louis XV et l'opposition parlementaire*, Paris 1970; Paolo ALATRI, *Parlamenti e lotta politica nella Francia del Settecento*, Bari 1977; Joël FÉLIX, *Les magistrats du parlement de Paris 1771-1790*, Paris 1990.

⁸² Jens Ivo ENGELS, *Beyond Sacral Monarchy: A New Look at the Image of the Early Modern French Monarchy*, dans: *French History* 15 (2001), p. 139-158; Jeffrey MERRICK, *The Desacralization of the French Monarchy in the Eighteenth Century*, Baton Rouge 1990; Dale VAN KLEY, *The Damians Affair and the Unraveling of the Ancien Régime 1750-1770*, Princeton 1984; Arlette FARGE, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris 1992.

⁸³ Fanny COSANDEY, *La reine de France*, conclusion.

⁸⁴ Yann FAUCHOIS, *Un colosse aux pieds d'argile*, dans: André BURGUIÈRE, Joseph GOY, Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE (dir.), *L'Histoire grande ouverte. Hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie*, Paris 1997, p. 139-146.

⁸⁵ Denis RICHEL, *La France moderne*, p. 57.

il d'une exception française difficilement exportable d'autre part? En d'autres termes, l'expérience française structurée à partir des lois fondamentales donne-t-elle lieu à un régime original? À considérer que la théorie politique a une efficacité sur la pratique du pouvoir, il est possible alors de définir les caractéristiques de ce qui est appelé, faute de mieux peut-être, l'absolutisme, en l'inscrivant dans la dynamique du travail de la monarchie sur elle-même⁸⁶.

Théorie législative qui consiste d'abord à donner au roi les moyens de faire la loi, l'absolutisme trouve des implications pratiques dans un souverain qui se passe de la consultation des états, et développe un appareil administratif qui en fournisse les moyens. Les modalités de représentation sous-tendent l'ensemble en offrant l'image d'un roi dont la sacralité même est la justification de son autorité. Pour autant, un tel régime n'a pas vocation à être totalitaire. Le pouvoir royal se glisse dans les interstices laissés par la coutume ou les pratiques locales sans chercher à s'y substituer. Trop prêter à l'absolutisme conduit finalement les historiens à en dénier l'existence. S'il ne s'agit pas forcément d'un concept irremplaçable, il est pourtant, aujourd'hui encore, irremplacé.

Deutsche Zusammenfassung

Der Beitrag faßt jüngere Tendenzen der französischen Historiographie zum Absolutismus zusammen. Er zeigt, daß absolutistische Theorie und Praxis in Frankreich in der Regel als eng aufeinander bezogen konzeptualisiert werden. Die intensive theoretische Arbeit der Monarchie über sie selbst und die Legitimation einer »absoluten« Herrschaft erfolgte stets vor dem Hintergrund der Herausforderungen der Herrschaftspraxis.

Während die Existenz der ersteren indes unbestritten ist, sehen nicht wenige Historiker die Existenz einer sich »absolut« verstehenden monarchischen Gewalt als durch die Tatsachen widerlegt an, daß die Monarchie unfähig gewesen sei, sich von jenen Zwängen zu befreien, die ihr von der Gesellschaftsordnung des Ancien Régime auferlegt worden seien. Was das Verhältnis zwischen Theorie und Praxis anbelangt, unterstreicht der Beitrag die Problematik überspannter, den Absolutismus in die Nähe des Totalitarismus rückender Ansätze. Die französische Monarchie des Ancien Régime indes hat keinen totalitären Anspruch erhoben, sondern vielmehr versucht, Freiräume zu besetzen, die lokale Praxis und Gewohnheitsrecht ließen. So verstanden ist der Absolutismus als Konzept zwar nicht unersetzlich, aber bislang unersetzt.

⁸⁶ Fanny COSANDEY, Robert DESCIMON, L'absolutisme en France, conclusion, en particulier p. 294–296.

DER ABSOLUTISMUS ALS DISKURS

L'ABSOLUTISME COMME DISCOURS

ALBERT RIGAUDIÈRE

JEAN JUVÉNAL DES URSINS

Précurseur de l'absolutisme

Évoquer un absolutisme médiéval dans le sens où le définissent, l'acceptent ou le rejettent les historiens de la modernité est une démarche inconcevable¹. Cette notion, tardivement forgée et âprement discutée, n'est guère opératoire pour les siècles médiévaux. Néanmoins, certains historiens juristes du début du XX^e siècle, tels Adhémar Esmein² ou Émile Chénon³ ont cru pouvoir soutenir que la résurgence de certaines normes du droit impérial romain, à partir de la fin du XII^e siècle, aurait véritablement constitué la pierre angulaire d'un absolutisme naissant. Pour étayer leur démonstration, ils insistaient en particulier sur le retour en force dont auraient bénéficié, tout au long des trois derniers siècles du Moyen Âge, deux adages bien connus des juristes impériaux : *Quod principi placuit legis habet vigorem*⁴ et *Princeps legibus solutus est*⁵. Ils y voyaient non seulement l'unique fondement de la renaissance du pouvoir normatif royal, mais aussi la base même du développement d'un pouvoir de plus en plus englobant qui aurait donné au prince une *plena potestas* naturellement porteuse d'absolutisme. Bien que très contestable et fortement remise

¹ La bibliographie qu'ont suscitée les controverses autour de la notion d'absolutisme est considérable. À ne citer que les principaux travaux, on retiendra : Denis RICHET, *La France Moderne. L'esprit des institutions*, Paris 1973 ; Robert MANDROU, *L'Europe »absolutiste«*. Raison et raison d'État, 1649–1775, Paris 1977 ; Perry ANDERSON, *L'État absolutiste. Ses origines et ses voies*, Paris 1978 ; Richard BONNEY, *L'absolutisme*, Paris 1989 ; Jean IMBERT, *La »monarchie absolue«* des Capétiens, Séance publique annuelle des cinq Académies, Institut de France, Paris 1987 ; Henri MOREL, art. »Absolutisme«, dans : Philippe RAYNAUD, Stéphane RIALS (dir.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris 1996, p. 1–8 ; Jean-Louis THIREAU, *L'Absolutisme monarchique a-t-il existé?*, dans : *Revue d'histoire des idées politiques* 6 (1997), p. 291–309 ; et tout récemment, la profonde et stimulante réflexion de Fanny COSANDEY, Robert DESCIMON, *L'Absolutisme en France. Histoire et historiographie*, Paris 2002 qui recense toute la bibliographie sur la question.

² Adhémar ESMEIN, *La maxime Princeps legibus solutus est* dans l'ancien droit public français, dans : Paul VINOGRADOFF (dir.), *Essays on legal history read before the international Congress of historical studies held in London in 1913*, Londres 1913, p. 201–214.

³ Émile CHÉNON, *Histoire générale du droit français public et privé des origines à 1815*, Paris 1921, p. 335–336.

⁴ Dig., I, 4, 1, et Inst., I, 2, 6.

⁵ Dig., I, 3, 31.

en cause tout au long de ces vingt-cinq dernières années⁶, leur position est demeurée solidement ancrée pendant les trois premiers quarts du XX^e siècle. Nombre d'historiens ont alors répété qu'un véritable absolutisme à la française aurait vu le jour dès le règne de Philippe le Bel en se fondant principalement sur un droit romain impérial retrouvé⁷. Ce disant, ils ne faisaient que reprendre en les atténuant seulement quelque peu, les points de vue pour le moins polémiques que les historiens romantiques avaient développés à propos des légistes de Philippe le Bel et de l'utilisation qu'ils avaient pu faire du droit romain dans la construction d'un État à leurs yeux déjà absolutiste⁸.

À y regarder de près, ni la théorie politique, ni la pratique quotidienne du pouvoir des trois derniers siècles du Moyen Âge n'autorisent une telle conclusion. Bien au contraire, au cours des XIV^e et XV^e siècles, la concentration sur la tête du monarque des *regalia* retrouvés préoccupe certains théoriciens du politique. Ils s'inquiètent de l'utilisation excessive par le pouvoir de la *potestas absoluta*, expression qui n'est pas sans intérêt pour qui s'interroge sur l'enracinement médiéval de l'absolutisme. Pour l'heure, leur réflexion ne va cependant pas au-delà. Leur principal souci est davantage de camper le portrait du bon prince que de définir le meilleur régime politique qui puisse être. Au XIV^e siècle, Nicole Oresme est de ceux-là aussi souvent qu'il met en garde le souverain contre une mise en œuvre trop rigide des grands attributs – *imperium, potestas, auctoritas et majestas* – dont on pensait qu'ils avaient pu donner à l'empereur romain une figure absolutiste⁹.

Au siècle suivant, l'éminent esprit qu'est Jean Juvénal des Ursins, aussi polémiste qu'il est moraliste, fait figure de chef de file parmi ceux qui s'intéressent aux nouveaux rapports qui se tissent alors entre le prince et le pouvoir. Très impliqué dans le monde politique et religieux de son temps, il est grand serviteur de Charles VII après avoir été brièvement celui de son père. Avocat (1417), puis maître des requêtes (1421) au Parlement avant d'y devenir avocat général (1426); tour à tour évêque de Beauvais (1432) et de Laon (1444) puis archevêque de Reims (1449), il est l'auteur d'une magistrale série de traités politiques qui réfléchissent en profondeur sur l'état du royaume, la personne

⁶ Albert RIGAUDIÈRE, *Princeps legibus solutus est* (Dig., I, 3, 31) et *Quod principi placuit legis habet vigorem* (Dig., I, 4, 1 et Inst., I, 2, 6) à travers trois coutumiers du XIII^e siècle, dans: Hommages à Gérard BOULVERT, Nice 1987, p. 427–451 et Henri MOREL, L'absolutisme français procède-t-il du droit romain?, dans: Jean-Louis HAROUEL (dir.), Histoire du droit social. Mélanges en hommage à Jean Imbert, Paris 1989, p. 425–438.

⁷ François OLIVIER-MARTIN, L'absolutisme français, Cours dactyl. DES, Les cours de droit, Paris 1950, réimpression Paris 1988.

⁸ Par exemple Jules MICHELET, Histoire de France, Paris 1879, p. 272–273.

⁹ Sur les positions de Nicole Oresme: Jeannine QUILLET, La philosophie politique du Songe du Vergier (1378). Sources doctrinales, Paris 1977, p. 105–106, et EAD., Charles V le roi lettré. Essai sur la pensée politique d'un règne, Paris 1984.

du roi et les pratiques du pouvoir¹⁰. La lecture désormais aisée de son œuvre, tant à travers les remarquables publications de ses écrits¹¹ que les savants commentaires qui en ont été faits¹², incite à s'interroger sur la position souvent ambiguë qu'il adopte à l'égard de la royauté. Intime de Charles VII dont il fut diplomate avisé et conseiller écouté, pénétrant l'intimité de ce souverain défait à la tête d'un royaume déchiré par la guerre civile et anéanti par l'ennemi anglais, il se pose constamment en observateur averti et en maître à penser toujours plus exigeant.

Conscient des faiblesses et des insuffisances de la monarchie des Valois, il fait souvent une critique acerbe de sa pratique du pouvoir. Persuadé néanmoins que le système politique dans lequel il vit est le moins mauvais, il l'accepte en souhaitant le réformer. Peu confiant dans les hommes qui l'animent, il s'érige en censeur impitoyable à leur endroit aussi souvent que l'exige l'intérêt de la chose publique dont le souverain est à ses yeux le seul garant¹³. Voilà pourquoi son pouvoir, souvent fragile et menacé, est l'objet

¹⁰ Pour une courte mais stimulante notice (avec bibliographie) sur Jean Juvénal des Ursins, Gilette TYL-LABORY, Jean Juvénal des Ursins, dans: Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge, préparé par Robert BOSSUAT, Louis PICHARD et Guy RAYNAUD DE LAGE, édition entièrement revue et mise à jour par Geneviève HASENHOR et Michel ZINK, Paris 1994, p. 795–797. Les œuvres suivantes y sont présentées: *Audite illos* (1432), premier grand traité de Jean Juvénal, est une épître aux juges de son diocèse. Il y traite de l'état et de l'exercice de la justice. *Tres reverends et reverends peres en Dieu* (1433), écrit pour les états réunis à Tours en 1433, décrit la situation déplorable du royaume. *Audite celi* (1435) est un traité contre les Anglais en faveur de la couronne de France. *La proposicion faicte par Jehan Juvénal des Ursins esvesque et conte de Beauvais par devant hault et puissant prince le conte d'Eu, lieutenant général du roy*: bref traité qui accompagne la libération de Charles d'Artois, conte d'Eu, fait prisonnier à Azincourt. *Loquar in tribulatione* (après 1439) est une épître adressée au roi pour lui faire connaître l'état lamentable du royaume, en particulier du Beauvaisis. *A, a, a, Nescio loqui* (1445): dans cette épître à l'attention de son frère Guillaume nommé chancelier, J. Juvénal lui donne une longue liste de conseils à partir de la calamiteuse situation politique, administrative et judiciaire du royaume qu'il déplore. *Tres crestien, tres hault, tres puissant roy* ou *Traité compendieux* (1446) est un nouveau traité contre les prétentions anglaises. *Verba mea auribus percipe, domine* (1452), sans doute la plus importante des œuvres, veut être une intéressante réflexion sur les structures politiques et judiciaires du royaume. Deux œuvres mineures, *Exortation faicte au roy* et *Proposicion faicte [...] devant le roy Louys* (1461) incitent le souverain à la clémence judiciaire et à la modération fiscale.

¹¹ Écrits politiques de Jean Juvénal des Ursins, éd. par Peter Shervey LEWIS, avec le concours de Anne-Marie HAYEZ, 2 vol., Paris 1978 et 1985. On ne peut guère compter sur »L'histoire de Charles VI par Jean Juvénal des Ursins«, éd. par Th. GODEFROY, Paris 1614, qui n'est autre qu'une traduction abrégée de la *Chronique du Religieux* de Saint-Denis à laquelle Jean Juvénal aurait au mieux ajouté quelques remarques. Sur ce point, Peter Shervey LEWIS, *Écrits politiques de Jean Juvénal des Ursins*, III: La vie et l'œuvre, Paris 1993, p. 88.

¹² LEWIS, *Écrits politiques*, III.

¹³ Sur tous ces points: Jacques KRYNEN, *Les légistes »tyrans de la France«?* Le témoignage de Jean Juvénal des Ursins, docteur *in utroque*, dans: Jacques KRYNEN, Albert RIGAUDIÈRE (dir.), *Droits savants et pratiques françaises du pouvoir, XI^e–XV^e siècles*, Bordeaux 1992, p. 279–299.

d'une attention de tous les instants. C'est autour de lui que les forces vives de la nation sont naturellement appelées à se regrouper. Pivot du système, le roi doit concentrer entre ses mains toutes les compétences – judiciaires, normatives et fiscales – qu'une souveraineté retrouvée lui permet d'exercer à nouveau.

Voilà qui aurait pu, en ce Moyen Âge finissant, contribuer à l'enracinement d'un absolutisme exacerbé si Jean Juvénal des Ursins n'avait fait montre d'une fine perspicacité politique. Apôtre d'un pouvoir fort, il n'en dénonce pas moins avec véhémence la tyrannie qu'un tel système risque toujours d'engendrer (I). Ce qu'il prône avant tout, c'est l'avènement d'une souveraineté raisonnée, mais aussi enchâssée dans un carcan juridique solide, dont il fait l'éloge (II). Son exercice doit à ses yeux obligatoirement déboucher sur une modération de la puissance (III).

I. Condamnation de la tyrannie

*Les tyrannies cruelles, dampnables
et détestables que seuffre le peuple.*¹⁴

Pour qualifier un pouvoir plein qui s'exerce de manière entière mais sans excès, les auteurs politiques du Moyen Âge utilisent l'expression *potestas absoluta*. Opposée à la *potestas ordinaria*, elle vaut à son titulaire réunion entre ses mains de l'ensemble des prérogatives judiciaires, législatives et fiscales. À suivre l'éminent spécialiste de ces questions que fut Balde (1327–1406), elle le placerait même au-dessus des lois dans la mesure où la *suprema et absoluta potestas principis non est sub lege*¹⁵. Mieux encore, mise en parallèle avec la *plenitudo potestatis* des papes et appliquée de manière rigide, elle risquerait de faire du souverain un maître dont le pouvoir serait sans limites. Une telle concentration de compétences dans les mains d'un seul suscite les craintes des observateurs les plus avertis, tel Jean Juvénal qui dénonce et condamne en permanence tout agissement excessif du prince qu'il qualifie de tyrannie. Tyran et tyrannie, termes qui reviennent si souvent sous sa plume, valent-ils absolutisme (A)? Et comment alors en mesurer la portée dans les domaines où les risques de le voir se manifester sont les plus grands, qu'il s'agisse de l'administration et de la justice (B) et, bien plus encore, de la fiscalité (C)?

¹⁴ JUVÉNAL DES URSINS, *Loquar*, dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 307.

¹⁵ BALDUS DE UBALDIS, *Commentaria in corpus juris civilis*, I, Venise 1577, C, I, 14, 4.

A. Tyrannie et absolutisme

*Et ne veulx pas dire que vous soyés tirant;
mais yl peut y avoir aucunes faulx en vos gens et officiers,
lesquelles apoir on vous impute.¹⁶*

Tyran et tyrannie auxquels il convient de joindre oppression, sont trois termes qui reviennent en permanence sous la plume de notre auteur, sans qu'il en livre véritablement une définition, même si les nombreuses périphrases qu'il utilise à leur sujet permettent de se faire une idée précise de la dimension véritable qu'il leur donne. Aussi souvent qu'ils sont employés, ils permettent de qualifier une situation dans laquelle le pouvoir s'est comporté de manière despotique et a privé ses sujets d'une partie de leurs libertés et de leurs droits. Situations intolérables que dénonce avec véhémence, mais sans grand espoir, l'archevêque de Reims quand il se plaît à rappeler *et se moy mesmes ay point esté trois fois devers vous, exposer les tyrannies que se font par deça, et n'y treuve remede, et semble qu'il ne vous en chaille*¹⁷. Ces tyrannies cruelles, dampnables et détestables que souffre le peuple, tout comme les oppressions que ont souffert vos bons, vraiz et loyaulx subgetz depuis la descente de Harfleur, les batailles d'Azincourt, Verneul et autres¹⁸ sont devenues si insupportables qu'il est urgent pour le souverain de les sanctionner sous peine de perdre tout crédit et d'apparaître comme *un tirant inhumain, non ayant pitié et compassion du peuple* alors qu'il est roi très chrétien¹⁹ à qui il est formellement interdit de *user de manières comme le ferait un tirant*.

Il y a là un constat répété – *vous ont esté montrées les tyrannies et oppressions cruelles que souffrait votre peuple*²⁰ – mais toujours avec une extrême prudence. La démonstration, en permanence habilement conduite, vise à ne jamais qualifier Charles VII lui-même de tyran et à ne lui imputer en aucune situation et directement, des actes qui pourraient lui valoir pareille qualification. Existente-ils et sont-ils effectivement constatés, alors ils sont toujours présentés comme imputables non pas au souverain mais à ses agents. Il arrive que de tels faits soient dénoncés de manière tout à fait impersonnelle en évoquant, à propos des malheurs des sujets, *la tyrannie que on leur faisoit*²¹ ou bien les *tyrannies si horribles ne détestables* qui furent commises au royaume de France²². Le plus souvent, les accusations se font plus précises. Sont alors visés les agents royaux en général et évoquées les *tyrannies que a souffertes le povres peuple*

¹⁶ JUVÉNAL DES URSINS, *Verba mea*, dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, II, p. 218.

¹⁷ *Loquar*, I, p. 383–384.

¹⁸ *Ibid.*, p. 307.

¹⁹ *Verba mea*, II, p. 271.

²⁰ *Loquar*, I, p. 320.

²¹ *Ibid.*, p. 314.

²² *Verba mea*, II, p. 302.

de France par ceux qui les deussent avoir gardés²³. Ou, plus directement, *le tirannement que font voz gens*²⁴. En bien des cas, notre polémiste se fait plus incisif en dénonçant les agissements condamnables à ses yeux d'une catégorie bien précise d'agents royaux. Alors les gens de guerre ne sauraient trouver grâce auprès de l'évêque de Laon, au moment où il constate que *tirannies et cas énormes ont esté commis et perpetrez, et tellement que il n'y a esglise guerres ou plat pais qui ne ait esté ars et brullé, et les curés prins, ransonnés, bastus, pilliez, et par ceulx qui se disaient au roy, et dont les capitaines ont esté en la présence du roy, et sans ce que justice en ait esté faicte*²⁵. Il en va souvent de même des gens de justice qui devraient en permanence se recommander par *leur pureté et netteté de conscience [...], vigueur [...] et bonne renommée*. Voilà bien une des choses que *ung juge doit le plus avoir* alors qu'il en est tellement *ausquelz il n'en chault, et de fait sont vicieux trop publiquement en ribaude-rie, puterie, gourmandise et avarice*²⁶. On le voit, autant de défauts, de fautes, d'absence d'action et d'abus ne sauraient être imputés directement au roi. Tout au plus doit-il en être informé, aussi rapidement et aussi souvent que faire se peut, afin qu'il puisse prendre toute mesure qui s'impose. Ce souci d'information du souverain revient en permanence et apparaît comme une préoccupation majeure du sage conseiller chaque fois qu'il s'adresse à lui en lui rappelant à propos du moindre acte de tyrannie: *en avez par plusieurs fois esté adverty* ou, plus pressant encore, *tant de fois on vous a adverty, et par diverses personnes et par diverses pais; mais vous ne vous povez esveiller et semble que dormés*²⁷. Alors, le prince devient fautif s'il ne fait rien. Et Jean Juvénal de s'appuyer sur le Décret²⁸ pour démontrer que *celui qui peut empescher les maulx a faire et ne le fait, ce n'est que donner faveur aux tirannies*. Pareille attitude ne saurait être adoptée que consciemment, par *trois manières de consentemens* qui, selon les docteurs, sont *négligence, licence et auctoritas*²⁹. Mais tout prince raison-

²³ Loquar, I, p. 309.

²⁴ Ibid., p. 317.

²⁵ JUVÉNAL DES URSINS, *A, a, a, Nescio loqui*, dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 503. Toujours à propos des faits de guerre et dénonçant les abus des gens de guerre, Jean Juvénal poursuit: *la manière de guerre que faisoient les gens du roy estoit plus exercer tirannye sur les subgetz du roy et destruire et persécuter son royaume que faire guerre aux ennemis*, ibid., p. 523.

²⁶ Ibid., p. 517–518.

²⁷ Loquar, I, p. 320, 324. Ce devoir que se fait Jean Juvénal de tenir constamment le roi informé est régulièrement rappelé et toujours avec beaucoup d'insistance. Ainsi, ibid., p. 329: *moy et les autres de ma condition sommes tenus de vous advertir, en vous énonçant que avecques la mutacion des lieux que vous faictes souvent de aller et venir en plusieurs de vos villes vous vueilliez pareillement muer voz délibéracions et pensées; et ne devez pas cuider souffire de lire en vostre retrait et faire oroisons*.

²⁸ Décret, 2, 23, 3, 8: *Qui potest obviare et perturbare perversos, et non facit, nichil est aliud quam favere impietati eorum*, cité par: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 367, n. 2.

²⁹ Loquar, I, p. 367.

nable et éclairé ne saurait se laisser aller à de tels manquements sous peine d'être taxé de tyrannie.

Jean Juvénal se refuse à voir son souverain sous un tel jour. Il se veut tout aussi clair que persuasif quand il écrit à propos de Charles VII *et ne veulx pas dire que vous ayez aucune conditon de tirant mais de vray prince; et que ce que je récite n'est que pour vous advertir, que aucunesfois par mauvais conseil ne enchées en aucunes espesses de tyrannies*³⁰. Cet avertissement ne serait-il pas suffisant? Alors, c'est la position de Jean de Salisbury dans son *Policraticus* qu'on appelle à la rescousse: *Princeps pugnat pro legibus et populi libertate; tyrannus nil rectum putat nisi leges evacuet et populum devocet in servitutem*³¹. Ainsi sont clairement définis, et à plusieurs reprises, les critères qui permettent de distinguer le roi du tyran. Au terme de cette insatiable quête d'éléments distinctifs, Charles VII ne peut être considéré que comme un vrai prince, mais à condition qu'il *obtempère à la loy dont il est ministre et y gouverne son peuple, en exerçant et conduisant les charges sur ses subjectz selon le bénéfice de la loy*³².

La liste est toujours longue des qualités et pouvoirs qui distinguent le bon roi du tyran. Elle prend sans cesse corps au fil de l'œuvre et c'est sûrement dans *Verba mea* qu'elle est présentée avec le plus de vigueur et de netteté en se référant constamment à la vision tout à la fois aristotélicienne et augustinienne du bon prince. Est véritablement roi celui qui est légalement institué, qui n'opprime pas son peuple par des lois injustes, qui ne lève pas de tributs indus et lourds, qui ne commet pas d'injustice, qui ne spolie pas ses sujets et fait en sorte que ses baillis et prévôts se comportent en bons administrateurs³³. En permanence utile à ses sujets, le bon roi s'oppose au tyran qui fait tout le contraire, conquiert son royaume par la force, ne gouverne que pour lui-même, opprime ses sujets et *se prive luy mesmes de la puissance, principauté et dignité que il a*³⁴. Il y avait là autant de travers et de risques qui menaçaient Charles VII et qu'il se devait d'écarter afin de *éviter de avoir blasme et user de manières comme feroit en partie ung tirant*³⁵. Ces manières de tyran dont Jean Juvénal crédite davantage le personnel politique et les agents de l'administration que le roi lui-même n'en reflètent pas moins des pratiques enracinées d'exercice autoritaire du pouvoir dont le prince, même s'il n'est point

³⁰ *Verba mea*, II, p. 299.

³¹ Ibid., p. 299 et p. 300, n. 1, où Peter Shervey Lewis donne la référence (Pol. 8, 17) et le texte exact du *Policraticus* que Jean Juvénal retranscrit avec quelques imprécisions.

³² Ibid., p. 275.

³³ Ibid., p. 217–218. Pour définir cet ensemble de critères, Jean Juvénal se fonde principalement sur AUGUSTIN, *De civitate*, 2, 221, et ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, 8; 12 (1160 b 3). Ces références sont données par LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, II, p. 218, n. 3 et 4.

³⁴ Ibid., p. 274–275. Jean Juvénal emprunte ici de longs développements au *Policraticus* (4, 1) que LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, restitue dans leur intégralité.

³⁵ Ibid., p. 217.

tyran, est en partie responsable dans la mesure où il doit avoir en permanence la haute main sur son administration.

B. Des administrateurs et des juges tyranniques?

*Oster les opprimés des mains de ceux qui les oppriment.*³⁶

Recenser les abus qui mettent à mal l'équilibre d'un bon gouvernement conduit tout naturellement Jean Juvénal à constater que même les plus fidèles serviteurs du prince, et parfois le roi lui aussi, commettent en permanence de véritables excès de pouvoir très diversement qualifiés d'oppression, d'abus, d'exaction, d'extorsion ou de profit. Et tout ceci en raison de fautes graves qui sont le *fait du gouvernement et pollice de ce royaume en général et en particulier*. Peu enclin à les recenser afin de ne pas accabler son roi, l'évêque de Beauvais lui fait savoir qu'elles *seraient trop longues à déclarer*. Et à quoi bon, tellement le souverain a *assez congnoissance [...] des fautes advenues de son temps*? Autant de raisons qui permettent à cet observateur sagace des mœurs politiques de son entourage d'écrire, non sans un certain détachement et un évident dédain, *et pour ce, de les réciter je m'en passe*³⁷. Certes! Mais n'était-ce pas pour mieux les égrainer tout au long de son œuvre et fustiger, chacun à leur tour et à leur place, tous les grands serviteurs du prince dont il se plaît à dénoncer sans concession les moindres excès? Telle est bien sa méthode que quelques exemples suffisent à saisir, qu'ils relèvent de l'administration ou de la justice.

Une administration pléthorique ne pouvait qu'engendrer des désordres et conduire le royaume à sa perte. Le conseiller du souverain en a pleinement conscience qui dénonce régulièrement les *multiplications d'offices* dans lesquelles il ne voit que *mengeries, moqueries et charges* propres à ruiner le domaine. Ainsi en va-t-il des gouverneurs particuliers qui, juxtaposés aux anciens officiers, perçoivent *plus de gaiges que le demaine ne vault*. Pointant du doigt le système administratif du Languedoc, il y relève le meilleur exemple de ce qu'il faut à tout prix éviter et critique vivement feu roi Charles VI pour y avoir nommé Jean de Berry lieutenant général, comme *se le roy n'avait pas assez de sénéchaux ou pays*³⁸! Dans ces conditions, comment ne pas formuler à l'endroit du souverain ce conseil plein de bon sens: *vous devés donner garde que ne pourvoyés plus aux personnes que aux offices, car en pourveant aux offices plus que aux personnes vous ferez le salut de votre arme et vostre honneur*³⁹. Mais encore faut-il, pour que de tels conseils soient entendus, que le souverain soit à l'écoute et non point *comme une personne dormant au mi-*

³⁶ Loquar, I, p. 382.

³⁷ JUVÉNAL DES URSINS, *Tres reverends*, dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 58.

³⁸ Sur tous ces points, *Nescio*, I, p. 526–527.

³⁹ *Verba mea*, II, p. 329

*lieu de la mer, et comme un gouverneur estant en ung vaisseau qui a perdu le clou ou bien encore endormy entre les tyrannies que souffre le peuple. Et le polémiste averti de s'écrier pourquoi dormés vous, pourquoi en somnolence estes vous dans vostre seigneurie [...] polué en immundités alors que ceux qui tyrannisent et destuisent ne dorment pas?*⁴⁰ Une telle passivité face à tant de désordres ne pouvait valoir au souverain qu'un avertissement sévère, celui de se *nectoier* afin que sur lui *on ne treuve que reprendre* et qu'il ne fasse chose dont le peuple ait occasion de parler à son propos, qu'il s'agisse de *vesturer, contenance ou manières en jeux et esbatemens et toutes choses qui peut mouvoir à pescher, et mesmement en chose prohibées de droit [...] comme le jeu de dez ou de tablez*⁴¹. Pareille mise en garde lancée au pouvoir ne s'explique que parce qu'il apparaît comme la seule caisse de résonance des bruits que provoquent excès et abus de ses officiers. Ils rendent malades ses brebis et vulnérable le peuple⁴².

Au premier rang d'entre eux viennent baillis, sénéchaux et prévôts – *ceulx par lesquels la justice se doit principalement gouverner* – et auxquels il est reproché de ne point assumer dignement leur fonction, de se mêler d'affaires étrangères à leur office en vue d'en retirer un profit personnel⁴³. Pis encore. Tant eux-mêmes que leurs lieutenants, à l'encontre des sujets et des gens d'église, procèdent à des ajournements illicites⁴⁴ et tolèrent même que soient commises les violences les plus sauvages sur les membres du clergé⁴⁵.

Ils le font en méconnaissance totale des ordonnances royales qu'ils violent en permanence, préférant se rendre au conseil du roi que de résider dans leur circonscription. C'est pourtant là une des clauses essentielles de leur serment: *résider sur les bailliages, et le doivent et sont tenus de le faire*. Alors, comment donc peuvent-ils *estre dispensés de leurs seremens, car on pourroit dire que ilz seroient parjurés?*⁴⁶ Ce mépris du droit et des ordonnances royales n'est hélas pas l'apanage des seuls administrateurs. Prévôts-fermiers, sergents, receveurs, contrôleurs de mainmorte, tous investis d'un office *en abusent trop grandement au dommage de vostre peuple et de la chose publique*⁴⁷. Même les membres des grands corps de l'État sont happés par cette infernale spirale de l'abus de droit. Voici les membres de la Chambre des comptes qui ne semblent

⁴⁰ *Loquar*, I, p. 326–328. Cette image classique du prince qui dort est empruntée, par Jean Juvénal, à la Vulgate; LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, donne, aux notes des p. 326–328, toutes les références de ces emprunts.

⁴¹ JUVÉNAL DES URSINS, *Audite illos*, dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 58.

⁴² *Verba mea*, II, p. 272.

⁴³ *Tres reverends*, I, p. 59.

⁴⁴ *Verba mea*, II, p. 349.

⁴⁵ Pour un récit détaillé de ces scènes de violence tant à Paris en 1428 qu'à Rouen, Sens, Laon ou Guyenne, voir *Nescio*, I, p. 484–485.

⁴⁶ *Verba mea*, II, p. 340.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 341.

guère y résider tant il est probable qu'ils *ont aultres offices ou ilz soient ocupez* et ce à un point tel que le souverain s'entend dire: *toute la belle ordre de vos prédécesseurs et leurs belles ordonnances sont perverties, qui est un grand mal*. Puis voilà le Parlement où la situation est toute semblable. *Le président n'y est point, et ne sçay se il y fut oncques [...] et quant le chef est hors, comment le demourant se porte?* Ce *demourant* est fait de conseillers clercs et laïcs qu'assiste tout un personnel subalterne et qui *le plus souvent n'y sont pas tous résidens*. Là ne s'arrête pas cette longue liste des libertés prises avec le droit et les obligations qui découlent des offices. Les trésoriers de France – quatre désormais! – n'y échappent guère qui, outre leurs gages et dons, *furgettent et quièrent aultres proffis*, tout comme les maîtres des eaux et forêts qui *font a la grant charge du peuple [...] tant d'abus que merveilles et à proprement parler de pilleries et roberies*. Face à tant d'excès et de malversations liées à une violation permanente d'un ordre juridique encore fragile, conseil aussi ferme que bref est donné au souverain: *il y a de belles ordonnances faictes par vos prédécesseurs, faictes les garder*⁴⁸. Autant de précautions qui ne devaient pas être inutiles si on songe que le procureur du roi lui-même était souvent condamné par la justice royale au bénéfice des plaideurs pour violation du droit⁴⁹.

Des plaideurs qui, trop souvent, avaient à se plaindre d'une justice et de juges parfois trop entreprenants pour faire triompher, en toutes circonstances, les droits d'un roi que Jean Juvénal n'épargne pas non plus dans les critiques qu'il conduit du système judiciaire et des abus qu'il engendre. Toujours prompt à rappeler, en s'appuyant sur saint Augustin et Valère Maxime que *une chose publique ne se peut pas bien gouverner sans très grande justice* et que *la plus grant inimitié que puisse avoir ung empire, cité ou pais c'est injustice*⁵⁰, il s'attache en permanence à vérifier si ces grands principes connaissent au royaume de France une application effective.

Son constat, empreint de pessimisme, laisse apparaître une situation tout autre. Elle est avant tout liée au non-respect de la règle de droit par des juges qui *pour venir à leur intencion gloseront les loys ou ordonnances contre la vraye teneur ou ymaginacion de ceulx qui les firent, pour parvenir ou faire un plaisir desraisonnable à ceulx auxquels ils auront affection, sans avoir regard au bien de la chose publique*⁵¹. Cette attitude condamnable des juges est particulièrement dommageable à la juridiction ecclésiastique dont ils ne respectent ni

⁴⁸ Sur tous ces points, *ibid.*, p. 340–343. Le conseil ainsi donné au roi est maintes fois répété, par exemple, *ibid.*, p. 325: *Et tant au regard de la Chancellerie que des aultres jurisdictions, y a belles ordonnances, qui peuvent estre enregistrées en vos Chambres; faictes les veoir et visiter, car il y a des choses très mal au jour duy gardées*.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 296.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 297. LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, II, p. 297, donne les références des emprunts à saint Augustin et à Valère Maxime.

⁵¹ *Ibid.*, p. 288.

les droits, ni les privilèges que Jean Juvénal se plaît à rappeler en termes toujours parfaitement ciselés: *vous et ceulx qui sont commis à vostre justice excercer et gouverner doivent avoir en honneur et révérence l'esglise et les ministres d'icelle, et leur garder leurs drois et seignouries, tant en justice temporelle et spirituelle que en leurs demaines anciens*⁵².

S'ensuit toute une série de considérations sur les atteintes aussi variées que répétées portées par les agents du roi à la juridiction des prélats. S'inscrivant en faux contre les ordonnances qui stipulent qu'un agent royal ne saurait intervenir dans le ressort d'un prélat haut justicier, baillis et seigneurs laïcs ne se privent pas d'y mettre *lieutenants particuliers faisant tous exploits de justice ou notaires royaux sans leur congé, licence ou permission qui passent tous contrats qui se souloient passer par devant les jurés des haulx justiciers ou de l'esglise*. De même, contre toute pratique, nombre d'officiers royaux prétendent pouvoir exercer un droit de prévention dans les seigneuries ecclésiastiques en maintenant que *ils en ont usé, qui seroit un vray abus, car le roy a la garde, tuicion et deffense des gens d'esglise et de leurs terres et seignouries*⁵³. Voilà pourquoi il doit à tout instant veiller à ce que les prélats et tout autre ecclésiastique ayant droit de juridiction puissent l'exercer sur les clercs et laïcs de leur ressort, tout à la fois dans les affaires spirituelles, mais aussi temporelles en certains cas. Il en va ainsi aussi souvent qu'il y a *foy, serement et promesse et mesmement de tous contrats fais entre lais sur quelconques seaulx, soyent royaux ou aultres dont l'esglise peut congnoistre, mesmement ou les parties en sont contentes*. Solution qui se justifie parfaitement. Qui ne respecte pas la parole donnée, devient parjure. Ce faisant, il commet un péché que seul le juge ecclésiastique peut absoudre et *peschié attrait à soy la congnoissance du contrat*⁵⁴. Il en va de même en matière de nullité de mariage et d'adultère, règle que ne respectent pas toujours les officiers royaux. Ce ne sont là que quelques exemples, parmi tant d'autres, pris au milieu de très longues pages tout au long desquelles Jean Juvénal égrène ses rancœurs et ses déceptions de voir la juridiction ecclésiastique aussi souvent et aussi violemment mise à mal. Chemin faisant, il ne manque pas de supplier le roi d'y mettre fin en s'adressant à lui de manière tout à fait solennelle et en lui disant: *vous estes tenu de garder la ju-*

⁵² Ibid., p. 343.

⁵³ Sur tous ces points, *ibid.*, p. 347. Bien d'autres abus sont dénoncés à cette occasion. En ces seigneuries ecclésiastiques, *les officiers veulent dire que le roy a droit es espaves, mortemains, confiscacions, et y font les recepveurs exploits sans commission du roy ne des juges royaux et ne se aident que d'usage, qui est toutevoye ung vray abbus*.

⁵⁴ Ibid., p. 363. Et Jean Juvénal d'ajouter, en pensant à ceux qui s'étaient opposés à une telle interprétation, et Dieu ait l'arme des notables *advocas et procureurs du roy du temps passé, oncques ne furent d'opinion que on l'empeschast*.

*risdiction espirituelle, ainssi bien que la temporelle, et espoir mieulx, et y avez vostre serement*⁵⁵.

Dénoncer les exactions judiciaires des officiers et demander au roi de veiller à ce qu'elles cessent ne suffit pas. Là ne s'arrête pas le procès en règle que conduit le conseiller de Charles VII. Il va plus loin encore en braquant les projecteurs d'une analyse sans concession sur la plus haute instance du système judiciaire, le roi lui-même. S'adressant directement à lui, il l'invective sèchement: *Je sçay que vous voulés faire justice et que vos officiers la facent. Ce qui m'en fait parler, c'est que on a veu et apperceu que l'avés dissimulé*. Et de reprocher au souverain de n'avoir pas sanctionné ses chanceliers qui avaient fait arrêter plusieurs personnalités dont Robert le Maçon, seigneur de Trèves, en 1426 et Martin Gouge, alors évêque de Clermont, en 1427, tout comme ils avaient ordonné que soient arrêtées et exécutées plusieurs personnalités sans que justice soit faite. Alors que jamais *tirannies si horribles ne détestables* n'ont été commises au royaume de France, *tout s'en est alé par dissimulations, abolissions et rémissions*⁵⁶. Alors que les coupables étaient si proches du souverain, leur *mauvais cas criminel* fut transformé en simple affaire civile *sans que la civilité fut employée au fait de la chose publique*⁵⁷. Dénonçant de tels abus, Jean Juvénal ne faisait que renouveler la condamnation, qu'il avait déjà prononcée, de cette politique de dépénalisation au profit des plus grands serviteurs de l'État quand il s'exprimait en ces termes: *Aucunesfoys on fait des loys et ordonnances, et sont les povres gens qui viennent contre griefvement punis, tant de la personne que de corps ou amendes pécunières, mais les puissans, ou vous leur donnés rémissions, ou convertir les amendes corporelles en civiles, ou les juges en faveur le dissimuleront*⁵⁸. Constat aussi rude était accablant pour un souverain dont la machine judiciaire se trouvait sévèrement mise à mal, tout comme l'était aussi le système fiscal dont il devait, là encore, assumer la pleine responsabilité.

⁵⁵ Ibid., p. 372. Cet appel est précédé, quelques pages auparavant, de plusieurs constats qui vont dans le même sens: *Laquelle jurisdiction vous estes tenu de garder et conserver, car quant vous avés esté sacré de la main de mon prédécesseur vostre chanceillier, vous promistez garder leurs justices, drois et privilèges. Ou bien encore: C'est bien fait que de garder la juridiction ecclésiastique; et vos prédécesseurs l'ont fait aussi anciennement, et ne se trouvera point que la jurisdiction ecclésiastique eust esté en riens empeschée aux prélats qui leur compette, tant de raison escripte que d'usage et que de une manière de privilège ou de permission par vos predecesseurs*, ibid., p. 352.

⁵⁶ Ibid., p. 302. Dans le même sens, p. 304: *Mais de vos subgetz qui ont fait grans crimes et maléfices estes si piteux que tout est pardonné sans faire justice en aucun cas. C'est chose estrange*.

⁵⁷ Ibid., p. 302–303.

⁵⁸ Ibid., p. 288.

C. Une fiscalité accablante

*Quelque argent que leviez, vostre peuple est pillé et robé.⁵⁹
 Peuple tousjours crye et se plaint et tousjours paye.⁶⁰
 N'estoit pas tousjours temps de brebis tondre.⁶¹*

Ces quelques citations éloquentes donnent le ton. Elles pourraient être facilement multipliées. L'archevêque de Reims en appelle une nouvelle fois directement à son souverain pour qu'il fasse cesser des pratiques financières et fiscales qu'il juge condamnables. Répétées, porteuses de rudes tensions et imposées ou à tout le moins acceptées par le pouvoir, elles sont, selon lui, particulièrement dommageables pour la royauté à laquelle elles impriment un caractère absolutiste.

Partout le cri du peuple se fait entendre face à une fiscalité devenue insupportable parce qu'injuste et trop lourde. L'auteur de *Loquar* s'en fait en maintes reprises l'interprète. Ne s'écrie-t-il pas *nonobstant les tyrannies dessus-dictes qui se font par ceulx qui se dient a toy, nous demourons en ton obéissance et te servons, payons taille, aidez et subsides; et obbeissons à tes officiers sans aucune contradiccion. Pour nous ne est ce pas, car nous endurons plus que nous pouvons*⁶². Puis, quelques lignes plus loin, *nous avons tant et si loyamment servi que nostre arme est humiliée [...] et nostre ventre est congelé jusques à la terre; il ne faut plus que faire une fosse et nous bouter dedens, et réduire nostre corps en poldre et en terre, car nous n'en pouvons plus*⁶³. Cette exaspération qui montait du pays tout entier traduit un système fiscal à bout de souffle. Tant par le rythme effréné des impositions qu'il suppose et l'insupportable lourdeur qu'il postule, il contribue à rendre la population exsangue et de plus en plus éloignée d'un pouvoir qui lui paraît chaque jour davantage absent et inefficace, toujours plus dur aussi.

De toutes parts, on dénonce le poids excessif de l'impôt et c'est bien directement au souverain qu'on aime à le faire savoir: *par les tailles, aides et subsides que vous faictes soubz ombre de la guerre, vostre peuple est pillé et robé en plusieurs et diverses manières et tout destruit*. Ce n'était là que premier avertissement. La litanie des observations destructrices continue, plus rude encore puisque *toutes manières de pilleries et roberies sont en vostre maison, et Dieu y vous demande par la bouche du prophète pourquoi vous opprimés et souffrez opprimer son peuple, et la face des povres [...]. Se vous dictes que c'est pour soustenir la guerre à l'encontre des ennemis ce ne vault, car quelque argent que leviez vostre peuple est pillé et robé [...]. Et quand les povres gens viennent de-*

⁵⁹ *Loquar*, I, p. 420.

⁶⁰ *Verba mea*, II, p. 271.

⁶¹ *Ibid.*, p. 271.

⁶² *Loquar*, I, p. 312.

⁶³ *Ibid.*, p. 320.

*vers vous et se plaignent des tirannises que on leur fait, vous n'en tenés compte*⁶⁴. Ce dur procès fait à la fiscalité royale ne valait pas pour autant rébellion et refus de payer l'impôt. Jean Juvénal sait ici se montrer réaliste quand il fait savoir à Charles VII que *ne fait doubte que ung prince comme vous spécialement peut tailler ses subjez et lever aides en certains cas, et mesmement pour deffendre le royaume et la chose publique*⁶⁵. Pour cela, le domaine ne saurait suffire, *il faut doncques aydes de vostre peuple, et mesmement que c'est un grand bien pour eulx, car on ne pille ne ne robe, laboureux labourent, par ce moyen marchans vont par le pais seurement. Et n'est aucune doubte que il fault que le povre peuple aide, mais en toutes choses a manières*⁶⁶. Autant dire que ce droit doit s'entendre raisonnablement alors que *de présent on ne taille point vos subjez et ne les fait on pas tondre simplement mais on les escorche, et ne leur oste non pas simplement la layne mais la peau, et les escorche l'en en leur ostant la peau, la char et le sang jusques aux os*⁶⁷.

Fiscalité aussi lourde est d'autant plus inacceptable qu'elle a de multiples effets pervers et, en ce sens, Jean Juvénal n'était pas loin de constater que «trop d'impôt tue l'impôt». Quand il écrit que le domaine du roi *va si tres mal que on ne pourroit pis*⁶⁸, il s'en explique par ailleurs en constatant que *l'excessive exaction des aides fait abastardir le demaine* si bien qu'il n'est plus possible d'entretenir châteaux, maisons et édifices, tant sont amoindris les moyens des populations. Et ce qui est vrai pour le domaine royal l'est plus encore pour celui des seigneurs⁶⁹. Cet état dramatique du domaine et des finances publiques se trouve sérieusement aggravé du fait que tailles, aides et gabelles normalement levées pour la guerre sont souvent détournées de leur affectation. Elles *n'y sont employez et c'est decepvoir le peuple et la chose publique; et les despandre aultre part c'est vray larrecin, voire se pourrait on dire crisme de lese magesté contre le roi et le bien publique de ce royaume*⁷⁰. Voilà pourquoi Charles VII s'entend dire *vos devez adviser et considérer que vous faictes de l'argent et aides que levés pour la guerre, et se il n'est point employé en aultres usaiges trop plus volontaires que nécessaires, utiles ou pourfitables*⁷¹. Semblables détournements n'étaient pas rares et ne profi-

⁶⁴ Ibid., p. 419-421.

⁶⁵ *Verba mea*, II, p. 270.

⁶⁶ Ibid., p. 266. Ou bien encore: *Je ne dy pas que en choses nécessaires on ne vous doye aider et que ne puissiez tailler vostre peuple en ce cas; mais aussi estes vous tenu en vostre conscience et honneur de luy employer*, ibid., p. 279.

⁶⁷ Ibid., p. 270. Cette image classique revient à plusieurs reprises, par exemple dans *Loquar*, I, p. 419: *Vous avez en hayne le bien et aymès le mal, vous qui ostés les peaulx du povre peuple, et la char de dessus les os*. Ou bien encore: *leur ostés ou voz officiers de par vous la peau de dessus eulx et la char de leurs os*.

⁶⁸ *Nescio*, I, p. 524.

⁶⁹ *Verba mea*, II, p. 267.

⁷⁰ *Nescio*, I, p. 530

⁷¹ *Verba mea*, II, p. 276.

taient parfois même pas à la puissance publique⁷². Ainsi les bénéfices tirés de certaines pratiques du monnayage qui venaient souvent *au dommage du roy et de la chose publique, et au profit des bourses particulières*⁷³.

Les fastes de la cour enfin contribuent davantage encore à ce déséquilibre. Le fin connaisseur des choses de la vie politique qu'est Jean Juvénal les dénonce avec fermeté quand il écrit au souverain à propos des observations qu'il lui adresse, *j'ai délibéré de particulariser, et mesmement aucunement des choses dont on parle publiquement, c'est assavoir des pompes de la cour, en estats excessis, tant des hommes que des femmes*. Suit une description sans concession dans sa précision insidieuse de toutes les dépenses somptuaires qui se font à la cour en fourrures, vêtements et bijoux, le tout acheté à des prix exorbitants. Et notre auteur de poser la question en parfaite adéquation avec la situation: *et ou se prent cest argent et or que telles choses coustent? Il n'est doubte que sur les aides ordonnées pour la guerre. Hélas quels crimes, delictz et peschez de telz exces qui sont la dampnacion des armes, ou deshonneur du roy et dommage de la chose publique, et au profit d'aucuns particuliers que on doit mieulx réputer larons publiques que ceux qui desrobent les gens en ung bois*⁷⁴.

Au terme de cette critique sans concession des pratiques politiques, administratives, judiciaires et fiscales du temps, que la monarchie sans doute ne cautionne pas, mais dont elle n'ignore pas l'existence, le lecteur s'interroge sur le dessein de son auteur. De toute évidence, Jean Juvénal a voulu avant tout donner un coup d'arrêt à ce qu'il considérait comme une déviation vers un régime tyrannique du système politique de son temps. Il ne fait aucun doute qu'il aurait sûrement parlé de pratiques absolutistes si le terme avait existé. Ce qu'il dénonce, comme étant de la tyrannie, vaut absolutisme. Ce qu'il veut avant tout, c'est éviter que ces dérives du système ne deviennent institution. Et s'il condamne fermement la tyrannie, tout en mettant parfois directement en cause le souverain, il lui garde sa confiance, à condition qu'il sache prendre ses distances avec une machine politique, administrative, judiciaire et fiscale qui pourrait le conduire à sa perte. Voilà pourquoi il prône l'existence d'un prince fort et donc capable de résister à des pratiques tyranniques – voire de les éradiquer – parce qu'il est doté d'une souveraineté pleine et entière.

⁷² Ibid., p. 281: *les excessives finances que on liève superflues, de quoi il semble que on ne scet aultre chose que faire que les employer en très meschans œuvres*.

⁷³ Nescio, I, p. 529.

⁷⁴ Ibid., p. 531.

II. Éloge de la souveraineté

*Et ainsi, nostre souverain seigneur, vous estes le chef
de la chose publique, et nostre roy auquel tous devons obeyr.⁷⁵
Vous estiez celluy qui deviez dominer au peuple de France.⁷⁶*

En dépit des sévères critiques que Jean Juvénal formule à l'encontre du système politique dont il démonte avec acuité les mécanismes, tout comme des jugements parfois lourds de conséquences qu'il porte à l'encontre de Charles VII, il ne cesse de voir en lui le seul prince souverain autour duquel doit être conduite la reconquête territoriale et reconstruite l'unité politique du pays. C'est toujours en termes choisis que le fidèle conseiller s'adresse à celui qu'il estime être l'unique titulaire d'une souveraineté à asseoir sur de nouvelles bases. Son *roi [...] souverain seigneur*⁷⁷ n'est-il pas présenté comme *le vray espoux et mary de la France, de cette douce France, douce ville de Paris* qui, toutes les deux, étaient si *plaine de peuple et de toutes choses plaisantes* et qui, désormais, sont *comme veuve sans mary, gouverneur ou gouvernement*. Et France de répondre, *le roy qui est mon souverain seigneur [...] m'a mise désolée, et de pleurs toute consummée*⁷⁸. Cette France déchirée et défaite n'en demeure pas moins le symbole de la personnalisation de la *chose publique* dont Jean Juvénal se plaît tant à dire qu'elle *est constituée de personnes souveraines, moyennes et basses, et le souverain et chef c'est le roy*. Voilà donc le *princeps* qui s'impose comme l'*anima rei publicae*. Nul doute alors que *le roy ou prince, c'est l'ame de la chose publique*⁷⁹, celui qui coiffe et transcende toutes les souverainetés princières et seigneuriales pour les fédérer en une souveraineté unique dont il doit devenir le maître incontesté⁸⁰. De cette souveraineté retrouvée, Jean Juvénal fait en permanence l'éloge, mais toujours de manière implicite et souvent au détour des multiples réflexions qu'il conduit tant sur la nature et l'exercice du pouvoir que sur l'usage qu'en font le prince et ses agents. Un *princeps* désormais souverain seigneur (A), législateur, justicier et parfois oppresseur (B), ce qui tend à le poser en maître de plus en plus affirmé de ses sujets (C).

⁷⁵ *Verba mea*, II, p. 204.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 187.

⁷⁷ *Tres reverends*, I, p. 55.

⁷⁸ *Loquar*, I, p. 360–363.

⁷⁹ *Verba mea*, II, p. 203–204.

⁸⁰ Sur cette évolution, Marcel DAVID, *La souveraineté et les limites juridiques du pouvoir monarchique du IX^e au XV^e siècle*, Paris 1954.

A. Le princeps souverain seigneur

*Mon souverain seigneur, vous estes le chef
de toute la chose publique de vostre royaume.*⁸¹

Quand l'archevêque de Reims et premier pair de France qualifie Charles VII de *très hault, très excellent, très puissant [...] roy et empereur, victorieux, auguste et souverain seigneur*⁸², il écrit en homme averti et fin connaisseur des réalités politiques de son temps. C'est à dessein qu'il utilise tous les qualificatifs dont il pare la personne du roi. Son objectif avoué est d'en faire un *princeps* souverain à la romaine et non point un *princeps* qui aurait recouvré l'ensemble de ses pouvoirs en s'imposant lentement aux princes territoriaux par le biais d'une féodalité maîtrisée. Cependant, il ne néglige pas cette voie et la considère comme indispensable pour assurer la primauté du Valois. Évoquant comment ses prédécesseurs archevêques avaient régulièrement *fait foy et hommage lyge et serement de feaulté lesquelz sont grans*, il se plaît à rappeler à Charles VII combien ses *prédécesseurs très doucement les oyaient et très grant gré leur en savoient*⁸³. Et ne s'indigne-t-il pas de constater que *les pers de France ecclésiastiques, qui devoient user de tous droits que le roy peut faire sauf les foy, hommage et souveraineté, en usent-ilz de présent?*⁸⁴ Il y avait là véritable détournement du serment féodal et usurpation caractérisée d'un moyen qui devait être à la disposition du seul roi en vue de reconstruire une souveraineté qui lui avait échappé. Jean Juvénal ne pouvait être plus catégorique sur ce point quand il écrivait sans la moindre nuance *n'est doute que tout ce qui est en ce royaulme est tenu en foy et hommaige de luy, ou en fief, ou en arrière fief, ou en censive*⁸⁵. C'était déjà poser, en termes clairs, les grands principes de la directe universelle, règle si fondatrice des rapports absolutistes que la monarchie était appelée à entretenir avec ses sujets à propos de ses droits éminents sur l'ensemble des terres du royaume. Tout aussi évocatrice de cette impérative obligation pour les grands de prêter serment au souverain est l'acte final de la fiction des quatre dames Sapience, Prudence, Puissance et Patience. Symbolisant les quatre plus grandes seigneuries du royaume

⁸¹ *Verba mea*, II, p. 203.

⁸² *Ibid.*, p. 185.

⁸³ *Ibid.*, p. 186.

⁸⁴ *Nescio*, I, p. 508.

⁸⁵ *Tres reverends*, I, p. 83–84. Se fondant sur le Décret 2, 22, 5, 8, Jean Juvénal rappelle ici les devoirs de tout vassal à l'égard de son seigneur, donc au roi *Incolume*, *vous lui devez garder son corps et sa sancté corporelle en toutes choses*; *tutum*, *vous le devés tenir seur, et que ne luy faichiez dommaige par révelacions de ses consaulx ou autrement*; *honestum*, *son honneur et sa justice et toutes les autres choses qui appartiennent à honnesteté*; *utile*, *luy faire son proffit de son demaine et aultres droiz royaulx*; *facile et possible*, *vous lui devez toutes choses possibles, et ne devez riens reputez estre à vous impossible*. Et à toutes ces obligations négatives que sont *soy abstenir de mal faire* s'ajoutent, évidemment, le conseil et l'aide.

en conflit de pouvoir, elles acceptent finalement de se plier au jugement qui les place sous la tutelle du seul souverain. Elles le font *en bonne amour et fraternelle obéissance, en ressort et souveraineté, foy et hommage lige à ung seul qui seroit roy et empereur sus tous; sans diminucion aucune de leurs droiz demainnes, ne plus ne moins que leur roy, hors les dictes foy, hommage, ressort et souveraineté*. Tous les participants, très satisfaits de cet accord, vinrent *devers luy faire les foys et hommages et se soubzmidrent en sa seignorie en ressort et souveraineté et en toutes autres choses que vassaulx doyvent faire à leur souverain seigneur*⁸⁶. On sait aussi combien Jean Juvénal utilise à de multiples reprises l'argument du serment féodal et de la vassalité pour plaider la cause du roi de France face à son rival anglais dont il répète sans cesse qu'il tient de lui nombre de terres *en foy et hommage lige, ressort et souveraineté*⁸⁷.

Il y avait là autant de moyens offerts au Valois pour restaurer une souveraineté si concurrencée par les grands princes et si mise à mal par tant d'épreuves. Néanmoins, son conseiller se place dans une autre perspective. À ses yeux, même si serment et vassalité peuvent en certaines situations toujours constituer des armes efficaces pour une reconquête du pouvoir, l'essentiel est désormais ailleurs. Camper le portrait d'un *très puissant [...] roy et empereur, victorieulx, auguste*, n'était-ce pas dessiner l'image d'un souverain héritier de toutes les prérogatives du *princeps* romain? La réponse est d'évidence tant celui qui est appelé à *dominer le peuple de France* se voit attribuer toutes les prérogatives qui avaient placé l'empereur au sommet de la hiérarchie des pouvoirs et en avaient fait le maître absolu de ses sujets. Pour l'heure, le souverain français se trouve ainsi drapé dans une vêtue de romanité trop ample pour lui. Mais qu'importe, l'essentiel n'est-il pas de poser les premiers jalons d'une souveraineté véritablement retrouvée et de persuader ceux qui pourraient en douter que leur *souverain seigneur* est le seul destinataire de ce triple héritage fait de *potestas*, d'*auctoritas* et de *majestas* (1) que viennent rehausser d'exceptionnelles qualités (2).

1) Nouveau pivot de l'institution royale, cette *potestas principis*, que Jean Juvénal qualifie toujours de puissance publique et parfois de puissance ordinaire⁸⁸, n'est autre qu'un pouvoir civil très fortement réglementé par le droit, contrairement à la *potestas absoluta* qui laisse au souverain une grande liberté d'appréciation et de manœuvre. Même maître de la chose publique, le souverain doit toujours savoir distinguer entre ce qui relève de la *potestas absoluta* et ce qui entre dans le champ de la *potestas ordinaria*. Autant la première postule une large capacité d'action, autant la seconde lui impose le respect absolu des droits de ses sujets. Il y a là un impératif majeur tant est *la puissance du prince si haulte, si*

⁸⁶ Loquar, I, p. 343–344.

⁸⁷ Ibid., p. 422.

⁸⁸ *Verba mea*, II, p. 271: *Et quelque chose que aucuns dient de vostre puissance ordinaire, vos ne povez prendre le mien bien.*

*grande et si resplandissant que de ses sujets en choses nécessaires il se peut aider, et n'est chose si pourfitable au peuple que la voulenté du prince en nécessité soit accomplye, et que sa voulenté ne soit point contraire à raison et justice*⁸⁹. Soumis à la raison et à la justice, ce pouvoir que le prince a *en terre et porte en soy comme l'ymage de la divinité* le contraint en même temps à *craindre celluy dont il a la puissance, c'est assavoir Dieu [...]* en faisant en toutes choses la doctrine de clémence et de justice⁹⁰. Bien que le plus souvent réduite à une simple *potestas ordinaria*, limitée par le droit comme elle l'était dans le système politique romain et désormais soumise aux lois divines dans le contexte médiéval, cette *potestas publica* reconnue au *princeps* en fait véritablement l'*anima rei publicae*, si bien que nul n'est semblable à lui tant est grande et haute sa renommée partout dans le monde⁹¹. Dans ces conditions, *toute personne est subjecte aux puissances du roy comme souverain et très excellent, et à ses officiers comme envoyés par luy à la loenge des bons et vengeance des mauvaiz*. Voilà qui justifiait assez que gens d'église, nobles et gens des bonnes villes, tous obligatoirement soumis à la *potestas* du roi pour être ses sujets, soient tenus de l'honorer et de veiller au maintien de ses prérogatives, lui qui était le père de la chose publique, seigneur et maître universel de l'ensemble du royaume⁹². Ainsi la *potestas* reconnue au Valois suffisait-elle à elle seule à fonder la souveraineté sur de nouvelles bases et à faire de lui un *roy très puissant, plus puissant que ses ennemis* et capable par sa puissance de *donner paix au royaume de France*⁹³.

De cette *potestas*, dont le souverain ne doit pas abuser en sachant garder tant sobriété que tempérance et en n'opprimant personne, découle aussi pour lui toute une série d'obligations et de pouvoirs. En ces temps de guerre, défendre *fort et justement* le pays contre ses adversaires s'impose comme un premier devoir. Il en va de même aussi souvent qu'il s'agit de *faire justice sans acception de personnes* et de se poser en défenseur inconditionnel des pèlerins et des étrangers, des pupilles et des pauvres tout en leur faisant aumône, sans oublier de *restrindre les larrecins, punir ribauderies et puteries et perdre de la terre les non piteux, c'est assavoir les criminieux de crimes terribles et détestables*. Là ne s'arrête pas cette longue liste d'obligations que la *potestas* retrouvée impose au souverain. Avoir *conseillers anciens, sages et sobres* lui est indispensable s'il ne veut *mettre son entendement en enchanteurs, arrioleurs, sorciers ou sorcières ou autres supersticions*. Et comment ne point laisser vivre les *patricides et parjures contre la chose publique* sans commettre

⁸⁹ Ibid., p. 276.

⁹⁰ Ibid., p. 273. Jean Juvénal ne fait ici que reprendre le *Policraticus*, 4, 1. *Princeps potestas publica et in terris quaedam divinae maiestatis imago*. Il rappelle par ailleurs à ce propos en se fondant sur la Vulgate: *Toutevoye, je ne dis pas que ung prince de quelque condicion qu'il soit ne se doye révéler et honorer, car toute puissance vient de Dieu*, *ibid.*, p. 226.

⁹¹ Ibid., p. 202–203.

⁹² *Tres reverends*, I, p. 82–83.

⁹³ *Loquar*, I, p. 387, 391 et 397.

gens justes et preudhommes du royaume en vue de sanctionner leur comportement?⁹⁴

À elle seule, cette *potestas* revivifiée ne saurait donner au roi une assise suffisante à son pouvoir, même si elle lui vaut d'avoir en charge la *bonne police et bon gouvernement* du royaume⁹⁵. Elle n'est qu'une des composantes de ce pouvoir à côté de l'*autoritas* elle aussi retrouvée par certains auteurs médiévaux en vue d'être intégrée à une souveraineté pleinement remodelée. Jean Juvénal traite peu de cette *autoritas* pourtant si caractéristique de la capacité qu'avait l'empereur romain de valider, en les cautionnant, les décisions des autorités inférieures. Il ne l'évoque guère que couplée avec la notion de puissance pour supplier le souverain de ne point trop abuser de sa *puissance et auctorité royal* quand il décide de lever tailles et aides⁹⁶. L'*autoritas* n'entre pas dans la vision constructive d'un pouvoir revu et remodelé par l'archevêque de Reims. Elle ne saurait constituer, comme dans le système politique romain, une des pierres angulaires de la suprématie du pouvoir du Valois. Tout au plus l'autorise-t-elle à se passer en certaines occasions de l'avis des états pour lever l'impôt et à considérer que son pouvoir leur est supérieur, ce qui lui vaut alors le cinglant reproche de se sentir *comme au dessus*⁹⁷.

C'est sur une autre base que le souverain est appelé à asseoir cette suprématie: la *majestas* dont Jean Juvénal pare à maintes reprises son roi *victorieux*⁹⁸. Destinée à hisser l'empereur romain au sommet de la hiérarchie des dignités en faisant de lui un être hors norme que nulle entreprise ne devait pouvoir atteindre, elle permet d'assurer au Valois une position toute particulière. Cette *majestas* qui lui est conférée, désormais à la fois royale et impériale⁹⁹, lui apporte tout autant d'honneurs et de protection que de responsabilités. Il n'est que de laisser parler celui qui s'en fait l'apôtre pour s'en convaincre: *l'impérial ou royal magesté, vous le devez adviser, considérer et recongnoistre [...] est grand charge, peine et travail [...] Je croy que long temps a n'y a eust roy qui eust si grans paines et travaux ne que avez eulx a tout bien considérer*¹⁰⁰. Mieux en-

⁹⁴ *Verba mea*, II, p. 211.

⁹⁵ *Tres reverends*, I, p. 55–56.

⁹⁶ *Verba mea*, II, p. 214.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 268.

⁹⁸ Sur le devenir médiéval de la notion de *majestas*, Jacques CHIFFOLEAU, Sur le crime de majesté médiéval, dans: Henri BRESCH et al. (dir.), *Genèse de l'État moderne en Méditerranée. Approches historique et anthropologique des pratiques et des représentations. Actes des tables rondes internationales tenues à Paris les 24, 25 et 26 septembre 1987 et les 18 et 19 mars 1988*, Rome 1993, p. 183–213. Voir aussi, Bernard GUENÉE, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans. 23 novembre 1407*, Paris 1992, p. 26–27.

⁹⁹ Sur ce double aspect, voir la stimulante analyse de Gilbert DAGRON, *Empires royaux, royautés impériales. Lectures croisées sur Byzance et la France médiévale*, dans: Rainer Maria KIESOW, Regina OGOREK, Spiros SIMITIS (dir.), *Summa Dieter Simon zum 70. Geburtstag*, Francfort/M. 2005, p. 81–97.

¹⁰⁰ *Verba mea*, II, p. 201–203.

core, l'impériale et royale majesté contribue à transformer le souverain en faisant de lui une personne unique et hors du commun¹⁰¹. Nul désormais n'est semblable à lui. Il est si grand et sa renommée si resplendissante dans le monde que chacun ne peut que craindre sa force et sa puissance¹⁰². Voilà qui le situe dans une sorte d'univers où règne un absolu que nul, ni rien ne saurait atteindre. Dans ces conditions, porter atteinte à la personne du souverain, c'est attenter à sa *majestas* et commettre un crime de lèse-majesté. Doivent alors impérativement être sanctionnés tous ceux qui *ont mesprins contre vostre majesté royale*¹⁰³.

2) En marge de ces trois attributs fondamentaux que sont *potestas*, *auctoritas* et *majestas*, dont on a souvent voulu faire les piliers de l'absolutisme, Jean Juvénal pare son roi de toutes les qualités traditionnelles qui, depuis longtemps, ne cessent d'enrichir la toile de fond du portrait du prince idéal¹⁰⁴. Il ne fait ici que puiser dans les œuvres de ses prédécesseurs, tels Jean Gerson ou Christine de Pisan. Sans véritablement apporter de touches nouvelles à ce tableau, il en modifie quelque peu l'équilibre, partagé qu'il est entre un prince gouverné par la raison et un roi tenté de se laisser aller à certaines pratiques absolutistes. *Roi très crestien*¹⁰⁵, le monarque n'est *pas simplement personne laye mais prélat ecclésiastique*, le premier qui soit dans le royaume après le pape et le bras droit de l'Église¹⁰⁶. Vaillant prélat qui a *grant sapience de soy gouverner luy mesmes*, il se doit d'en avoir toutes les qualités dont inventaire est ici donné avec minutie en se fondant aussi bien sur les Écritures que sur les auteurs de l'Antiquité ou les œuvres les plus récentes. La liste est des plus classiques. La première évoquée est d'avoir *es misères des créatures pitié et miséricorde*, avant même de faire preuve de *vérité en jugement* ou *vaillance en armes*. *Craindre et doubter Dieu, et sur toutes choses avoir fiance en lui, deffendre l'esglise et les droits d'icelle*, tout comme *avoir en révérence et honneur les ministres de l'esglise*, voilà bien une des premières missions qui s'impose au roi très chrétien toujours disponible pour *orer et prier Dieu* aux heures ordonnées. En charge de ses sujets, il se doit aussi de *deffendre fort et*

¹⁰¹ Il est essentiel de souligner que le Religieux de Saint-Denis attache lui aussi une importance capitale à la notion de *majestas*. Cette remarque prend tout son sens quand on sait la lecture que, selon toute vraisemblance, Jean Juvénal a faite du Religieux. Sur le Religieux et la *majestas*, Albert RIGAUDIÈRE, *Le Religieux de Saint-Denis et le vocabulaire politique du droit romain*, dans: Françoise AUTRAND, Claude GAUVARD, Jean-Marie MOEGLIN (dir.), *Saint Denis et la royauté. Études offertes à Bernard GUENÉE*, Paris 1999, en particulier p. 270–274.

¹⁰² *Verba mea*, II, p. 202.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 357.

¹⁰⁴ Pour une étude précise de cette question, Jacques KRYNEN, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380–1440). Étude de la littérature politique du temps*, Paris 1981.

¹⁰⁵ *Verba mea*, II, p. 271.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 208–209.

justement son pais contre les adversaires et faire raison et justice sans acception de personnes. Semblable mission accomplie jusqu'au bout dans toute sa rigueur risquerait de conduire le prince à des excès s'il ne lui était fortement recommandé de non vouloir abuser de sa puissance, et garder sobriété et tempérance en toutes choses, sans personne opprimer ou défouler par puissance. Incité aussi à ne pas vouloir occuper aultres seigneuries ou principautez indeuement et injustement ou icelles usurper, il lui est aussi conseillé de eschever [...] vaine gloire. Ce n'est qu'en respectant cette chartre de prescriptions que le souverain aura un royaume en prospérité et sera conduit au resgne des ceulx¹⁰⁷. Conseil enfin lui est donné que ne doit pas ung roy donner vaine gloire, supposé qu'il soit eslevé: car un grain de millet sur une montaigne est bien hault et toutevoye tousjours est petit¹⁰⁸.

Jean Juvénal est ici partagé entre autorité et tempérance dans le portrait qu'il campe du souverain Valois. Mais, comme il le sait perpétuellement appelé à conduire des opérations de guerre, il considère qu'une des *choses principales que doit avoir ung prince en tel cas, c'est une vertu qui se appelle force que je tieng vaillance de courage et nous le appelons hardiesse¹⁰⁹*. Telles sont bien les qualités maîtresses de celui qui était tout naturellement appelé à *dominer le peuple de France*. Lui seul était capable de réunir en sa personne les quatre vertus que se disputent âprement les quatre enfants des quatre dames imaginaires de la fiction que nous relate Jean Juvénal: Prudence, duchesse de Normandie dont le fils se nommait *Duco*; Puissance, duchesse d'Aquitaine qui avait pour fils *Facio*; Sapience duchesse de Bourgogne avec son fils *Dico* et enfin Patience duchesse de Reims représentée par son fils *Fero*. Ne pouvant mettre un terme à leurs rivalités et comme *nul d'eulx n'estoit digne d'estre roy*, ils se rendirent à Paris et se placèrent sous l'obéissance, le ressort et souveraineté de *Pharamond seigneur de Lutèce* en reconnaissant à celui qui n'était autre que le roi Charles, lesdites quatre vertus. Seul digne d'être roi, il fut à la fois *Duco, Facio, Dico* et *Fero*, donc prudent, puissant, sage et patient¹¹⁰, situation particulièrement favorable pour renforcer sa *haulte et grande renommée* qu'il doit, avec son nom, sans cesse s'efforcer d'accroître¹¹¹. Dans ce contexte, puissance lui valait certes une forte capacité d'action mais qui, en aucun cas, ne risquait de le conduire à un exercice personnel et absolu du pouvoir dans la mesure où prudence, sagesse et patience se trouvaient en permanence et obligatoirement à ses côtés pour freiner et tempérer ses entreprises que rendaient toujours possibles les larges pouvoirs qui lui étaient reconnus.

¹⁰⁷ Pour un développement plus approfondi sur tous ces points, *ibid.*, p. 207–210.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 214.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 225.

¹¹⁰ Pour un récit plus détaillé de cette allégorie, *ibid.*, p. 187–190.

¹¹¹ *Loquar*, I, p. 371, *Verba mea*, II, p. 201.

B. Le princeps législateur, justicier et oppresseur

*Et est un roy réputé vrai prince quand par belles loys et ordonnances il gouverne son peuple en bonne justice et non mie le presser et opprimer par violence de dominacion.*¹¹²

*Et devez tellement vostre gouvernement et manière de conduire la vocacion ou vous estes appelez ou gouvernement de justice que les subgetz, et aultres venans en ceste ville, ayent singulière fiance que justice leur sera faicte.*¹¹³

*Par les taillez, aides et subsides que vous faictes soubz umbre de la guerre, vostre peuple est pillé et robé en plusieurs et diverses manières et tout destruit.*¹¹⁴

Exalter la souveraineté et en définir avec précision les composantes ne sont qu'une première étape dans la démarche de Jean Juvénal. Tout au long de ses écrits et sans procéder de manière systématique, il envisage comment donner dans la pratique toute sa mesure à la capacité d'action que doit progressivement retrouver son *souverain victorieux* dans lequel il se plaît à voir l'héritier direct de l'empereur romain. Un héritage qu'il sait toujours faire habilement prospérer dans les trois secteurs fondamentaux que sont la loi, la justice et l'impôt. Faire du roi un véritable *princeps* législateur était, depuis le début du XIV^e siècle¹¹⁵, une des préoccupations premières de tous les théoriciens favorables à la monarchie (1). Assurer sa position au sommet de la hiérarchie judiciaire et décliner ses qualités de souverain justicier¹¹⁶ n'était que s'inscrire dans une longue tradition (2). Tenter de le poser en maître incontesté d'une fiscalité royale encore fragile était une entreprise périlleuse qui risquait de lui donner l'image d'un roi véritablement oppresseur (3).

1) Jean Juvénal croit à la force de la loi pour assurer le pouvoir de son roi. Il en fait un véritable dogme et ne cesse d'évoquer tous les bienfaits que Charles VII pourrait retirer d'une législation renouée, connue de tous, appliquée et respectée sur l'ensemble du royaume. À ses yeux, elle est l'image d'un authentique roi souverain.

Glosant un passage du *Policraticus*, il écrit que *sans loys, la chose publique ne scet tenir rigle et les Rommains par faisant loys et les garder ont sublimé et exaussé la chose publique*¹¹⁷. Puis il rappelle comment, selon la tradition, le premier roi chrétien – Clovis – aurait édicté la mythique loi salique *laquelle fut gardée et observée en ce royaume jusque au temps du roy Charlesmaingne*, lui-même grand législateur qui *fist faire et ordonner belles loys et ordonnances*.

¹¹² *Verba mea*, II, p. 299.

¹¹³ *Audite illos*, I, p. 28.

¹¹⁴ *Loquar*, I, p. 419.

¹¹⁵ Sophie PETIT-RENAUD, «Faire loy» au royaume de France de Philippe à Charles V (1328–1380), Paris 2001.

¹¹⁶ Arlette LEBIGRE, *La justice du roi. La vie judiciaire dans l'ancienne France*, Paris 1988.

¹¹⁷ *Verba mea*, II, p. 284. Jean Juvénal retranscrit ainsi le passage du *Policraticus*: *Quod sine legibus policia regulam nescit, et Romani suis legibus suam policiam sublimarunt*.

*ces en ung bien gros volume divisé en sept livres qu'il dit avoir vu. Puis sont évoquées les belles et notables ordonnances des Capétiens et des Valois tant sur le fait de la guerre que de la justice, que de la police. C'est alors pour se lamenter et déplorer le vide normatif qu'a creusé jusque-là le règne de Charles VII. Il y a XXX ans que estes roy et n'ay point sceu que en ayez faictes aucunes, ne visité les anciennes et icelles confermer et approuver comme vos prédécesseurs. Puis, comme pour sauver la face d'un roi peu passionné par la loi et faire oublier cette carence, le sage conseiller se sent obligé de déclarer j'ay tous-jours dit en vous excusant que vous voulés qu'elles soyent gardées quant vous ne les avez point révoquées, aultrement on pourrait dire que souffriez que venist contre. Suit une véritable ode à la loi tant ces ordonnances sont présentées comme étant la perfection et la garantie contre tous les maux. C'est belle chose que de les veoir; elles sont enregistrées en la Chambre des comptes, tous les jours alléguées tant en Parlement que aultre part. Voilà qui valait invitation à les faire veoir et visiter par qui serait assez expert pour dire ce qu'il convenait d'en conserver ou d'en changer et surtout pour en faire de nouvelles en vue de pourvoir le royaume de belles loys et ordonnances*¹¹⁸. Ce thème des lois anciennes qu'il convient de conserver, de revoir et d'améliorer revient constamment, comme si la législation des prédécesseurs était autant un cadre immuable qu'un modèle à imiter et un capital à faire fructifier¹¹⁹.

Assurément, mais quelle doit être cette loi que le *princeps* est appelé à faire triompher afin de pouvoir modeler, comme il l'entend, un nouvel ordre juridique? Jean Juvénal choisit de répondre à cette question en s'inspirant de la définition qu'en donne Isidore de Séville: *les loys sont faictes ad ce que la fole volenté ou hardiesse des gens soit coerchée, et que entre les mauvais les innocens soient tenus en seureté, et que les fols et vivans moins honnestement la faculté de nuyre soit réfrénée*. À cela, il convient d'ajouter que la la *loy ou ordonnance doit estre honneste, juste et possible, selon nature, de la coustume*

¹¹⁸ Sur tous ces points, *ibid.*, p. 285–286.

¹¹⁹ Voir par exemple, *ibid.*, p. 278, à propos des ordonnances somptuaires: *Et se il vous plaisoit sur ceste matière veoir les ordonnances anciennes faictes par vos prédécesseurs sur le fait des estats, c'est assavoir quelz draps et pennes chacun devoit porter et quel pris, vous les trouverez en vostre Chambre des comptes: que pleust à Dieu que vostre plaisir feust d'en faire de pareilles*. *Ibid.*, p. 325, à propos des juges: *Et tant au regard de la Chancellerie que des aultres jurisdictions, y a de belles ordonnances faictes par vos predecesseurs, qui peuvent estre enregistrées en vos Chambres; faictes les veoir et visiter, car il y a des choses très mal au jour duy*. *Ibid.*, p. 334, à propos du Parlement: *Vos prédécesseurs touchant le Parlement et vos justiciers ont fait de belles ordonances; faictes les visiter et renouveler, en monstrant que vostre magesté royal veult legibus ornari, et que voulés que ilz soient telz en vostre Parlement que ilz doivent estre et facent leur devoir*. *Ibid.*, p. 341, à propos de la Chambre des comptes: *Pareillement, vous avez ceulx de la Chambre des comptes; faictes regarder se ilz gardent les ordonnances anciennes de leur chambre [...], en vérité toute la belle ordre de vos prédécesseurs et leurs belles ordonnances sont perverties, qui est ung grand mal*.

*du pais, convenable estre gardée selon les lieu et temps, neccessaire et pourfitable, clere et manifeste, sans acune obscurité, faicte non mee pour interest au profit particulier mais pour la chose publique*¹²⁰. Porteuse pour le devenir du pouvoir normatif du souverain, cette définition en était tout autant limitatrice en raison des nombreuses conditions qu'elle posait pour qu'une loi puisse être considérée comme juste, valable et partant applicable. À s'en tenir à elle seule, ce pouvoir se serait trouvé comme enserré dans un carcan qui en aurait considérablement limité les capacités d'action et la portée. Voilà qui aide à comprendre pourquoi Jean Juvénal a été conduit à rechercher des fondements solides au pouvoir du roi de faire loi, sans toutefois tomber dans un légicentrisme de caractère absolutiste. Loin de lui cette idée. Tout, au contraire, doit être mis en œuvre pour définir un pouvoir normatif qui, tout en conférant au souverain une large capacité d'action, s'exerce dans le respect des grands principes.

Dans un tel contexte, le prudent conseiller de Charles VII ne pouvait ignorer le célèbre passage des *Institutes* qui dispose que la *majestas* impériale ne doit pas être seulement parée d'armes mais aussi de lois¹²¹. Il y revient sans cesse¹²², tout comme il a en permanence présent à l'esprit les deux dispositions du *Corpus juris civilis* que certains auteurs ont voulu si fondatrices de l'absolutisme monarchique qu'elles en sont devenues adages. Chacun aura reconnu ici les deux célèbres formules *Quod principi placuit legis habet vigorem*¹²³ et *Princeps legibus solutus est*¹²⁴. Fort de ce bagage de romanité, comment Jean Juvénal réussit-il à concilier l'exercice d'un pouvoir normatif fort avec les caractères rigoureux de la loi et le nécessaire respect que le souverain doit, selon lui, porter à ses sujets?

À le lire, on constate qu'il ne se départ jamais de l'obligation faite au prince d'édicter de nombreuses lois *quod oportet imperatoriam majestatem legibus esse ornatam*. Oui, *il faut que l'impérial majesté soit adornée de loys, constitutions ou ordonnances car sans loy, la chose publique ne scet tenir rigle et les Romains par faisant loys et les garder ont sublimé et exaussé la chose publique*¹²⁵. Pareil devoir ne saurait être accompli sans donner au prince les moyens nécessaires *car quelque chose que il veuille faire nous le devons endurer et supporter et tenir ferme et estable, voire supposé qu'il semblast dur et desrai-*

¹²⁰ Cette définition que Jean Juvénal approfondit encore est, pour l'essentiel, empruntée au Décret, I, 4, 1; I, 4, 2 et I, 4, 3, dont LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, II, p. 286–287, donne le contenu.

¹²¹ Inst., Préf.: *Imperatoriam majestatem non solum armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus et bellorum et pacis recte possit gubernari*.

¹²² Par exemple, *Verba mea*, II, p. 201, 224 et 284.

¹²³ Dig., I, 4, 1, et Inst., I, 2, 6.

¹²⁴ Dig., I, 3, 31. Sans citer de manière exacte la formule, Jean Juvénal y fait largement référence dans *Verba mea*, II, p. 271–272 où il invoque très directement la constitution *Digna vox*, Cod., I, 14, 4.

¹²⁵ *Verba mea*, II, p. 284.

sonnable, nam Quod principi placuit legis habet vigorem. Et comme si cette justification de poids ne suffisait pas, sont invoquées *les maladies de ce povre royaume tout désolé, destruit et gasté* auxquelles il faut rapidement porter remède, *spécialement par le bon plaisir du roy*¹²⁶. Ce *bon plaisir du roi*, qu'il faut entendre dans les sens du *placere* latin – ce qui plaît parce que jugé bon et nécessaire – une nouvelle fois invoqué avec l'expression *bon plaisir et voulenté du roy* à propos d'une décision prise suite à une insistante demande du pouvoir¹²⁷, fait-il alors son entrée dans la sémantique législative royale? La question vaut d'être posée tant on a dit et soutenu que la formule en avait été à jamais bannie¹²⁸.

Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que sous la plume de Jean Juvénal cette expression n'a nullement le sens quelque peu dévoyé et porteur de pratiques absolutistes qu'on a parfois voulu lui donner. Bien au contraire. Écoutons plutôt celui qui n'hésite pas à l'utiliser pour juger de la prudence avec laquelle il le fait. Plusieurs, écrit-il, seraient enclins à *maintenir que tout est licite au prince de faire ce qu'il veult et que sa voulenté est réputé pour loy* [...] Hélas, *ils doivent appliquer ceste puissance ad ce que ung vray prince doit faire, tellement que celle voulenté ne se puisse appliquer à voulenté de tirant*. Et de conclure que si les décisions d'un prince ne sont point raisonnables, il se doit de les changer¹²⁹. C'était poser toute la question si débattue de la position du roi par rapport à la loi. Au terme de longues considérations, Jean Juvénal prend clairement parti: *est un vray prince celluy qui obtempère à la loy dont il est ministre et y gouverne son peuple, en exerçant et conduisant les charges sur ses subietz selon le bénéfice de la loy*¹³⁰. Certes, la charge du roi est considérable et pourrait permettre bien des écarts par rapport à la loi, mais c'est *encores plus grant chose de soubzmettre a raison et aux loys le royaume*. Écrivant cela, le conseiller de Charles VII ne faisait que se référer à la constitution *Digna vox*¹³¹ au terme de laquelle, tout en reconnaissant que l'empereur est juridiquement *legibus solutus*, il ne peut en réalité se comporter ainsi, tout simplement parce que son *auctoritas* dépend de la loi qu'il doit en conséquence respecter dans la pratique. Tout au plus peut-il y déroger pour juste et raison-

¹²⁶ Nescio, I, p. 483–484.

¹²⁷ Ibid., p. 490.

¹²⁸ Sur la formule *Car tel est notre plaisir*: Louis DE MAS LASTRIE, De la formule *Car tel est notre plaisir* dans la chancellerie française, dans: Bibliothèque de l'École des chartes 42 (1881), p. 560–564. Gabriel DEMANTE, Observations sur la formule *Car tel est notre plaisir* dans la chancellerie française, dans: Bibliothèque de l'École des chartes 54 (1893), p. 86–97.

¹²⁹ *Verba mea*, II, p. 300.

¹³⁰ Ibid., p. 275.

¹³¹ Cod., I, 14, 4: *Digna vox majestate regnantis legibus alligatus se principem profiteri: adeo de auctoritate juris pendet auctoritas nostra. Et re vera majus imperio est submittere legibus principatum*. Jean Juvénal n'est sans doute pas sans connaître aussi l'adage *Licet [...] legibus soluti sumus, attamen legibus vivimus*, Inst., II, 17, 7.

nable cause *car aultrement on pourroit dire que ce seroit fait de tirant et non mie de roy*¹³².

Cette règle de la soumission aux lois postule leur respect absolu tant de la part du souverain que de ses sujets et implique que *on doit bien adviser quant on les fait et avant qu'elles sont faictes, car quant elles sont faictes, il les faut garder et selon icelles juger*¹³³. Voilà un idéal qui devient rarement réalité, situation que constate, désabusé, Jean Juvénal. Comme s'il était impossible d'y remédier: *on fait bien des ordonnances, mais il souffist de les escrire et publier, qui est une grande moquerie, derrision et deshonneur pour le roy*¹³⁴. Leur non-respect est sanctionné de manière fort inégale. Voici *les povres gens qui viennent contre griefvement punis, tant de la personne que de corps ou amendees péccunieres* et voilà les puissants auxquels rémissions sont données ou qui voient leurs peines corporelles converties¹³⁵. Alors, au-delà du non-respect de la loi et de l'incapacité du roi à faire triompher sa norme – ce que constate avec tristesse Jean Juvénal – c'est tout le système judiciaire qui se trouve mis en cause.

2) Ce n'est pourtant pas faute de proclamer, à maintes reprises, la souveraineté judiciaire du roi. Englobante, elle s'adresse à tous. Nulle acception de personne ne peut alors jouer et chacun doit pouvoir y avoir recours, *sive sit civis, sive sit peregrinus*¹³⁶. Sur ce point, le regard sagace que l'archevêque de Reims porte sur le système politique de son temps manque d'originalité. Il traite certes souvent de la justice et du pouvoir éminent qui revient au souverain en ce domaine, mais en s'appuyant sur des sources bien classiques et en martelant quelques grands principes. Ne répète-t-il pas à l'envi que *la chose au monde présent qui est la souveraine, et le plus grand bien, c'est faire justice, et garder à chascun son droit, et non permettre faire es subjetz ce que on pourroit bien faire, mais faire garder ce que équité veult, nam placuit equitatem preferri rigori?*¹³⁷ Quand il rappelle solennellement à Charles VII *vostre principale charge est de faire justice par vous, vos commis ou vos députés [...], la propriété d'un roy c'est de faire justice et relever et conforter opprimer*¹³⁸, il ne fait que gloser la disposition bien connue du *Décret* d'après laquelle *Regnum enim est proprium, facere judicium et justiciam*¹³⁹. Il emprunte tout autant à saint Augustin en affirmant que *une chose publique ne se peut*

¹³² *Verba mea*, II, p. 271–272. Ou encore, p. 274: le roi *se doit tellement submettre aux loys que il congnoisse que rien ne luy est licite qui soit discordant de équité*.

¹³³ *Ibid.*, p. 285.

¹³⁴ *Loquar*, I, p. 366.

¹³⁵ *Verba mea*, II, p. 288.

¹³⁶ *Audite illos*, I, p. 27 et 35.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 26.

¹³⁸ *Verba mea*, II, p. 293. Cette affirmation est reprise dans *Nescio*, I, p. 513: *la justice que le roy doit à tout son peuple, qui est le propre d'un roy*.

¹³⁹ *Décret*, 2, 23, 5, 23; cité dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 382, n. 6.

*pas bien gouverner sans très grande justice*¹⁴⁰ ou bien encore à saint Jérôme quand il s'adresse en ces termes au souverain *c'est vostre charge et vraye office, et chose propre à vous de faire jugement et justice et oster les opprimés des mains de ceulx qui les oppriment et destruisent, bailler aide au pèlerin, pupille et veufve, qui de legier sont opprimés, et garder que par autres ne soient troublés*¹⁴¹. Et il puise de même dans Cyprien pour définir ce que doit être la justice du roi. C'est grâce à elle que le roi doit pouvoir apporter la paix et assurer la garde de son peuple, aider et soigner ceux qui sont malades, rendre les hommes heureux, l'air pur, la mer sûre et féconde la terre¹⁴². C'était interpréter dans son sens le plus large la mission du roi justicier dont on n'avait plus seulement à attendre justice, mais aussi bienfaits de toutes sortes. Ainsi le roi juge devenait-il le souverain justicier comptable du bien-être de ses sujets.

Il l'était d'autant plus que, même dans les cas les plus graves où intervient sa justice, il doit toujours rendre ses jugements avec clémence et modération. Jean Juvénal s'attache ici à dresser le portrait d'un roi juge qui est tout à l'opposé d'un roi dont le pouvoir judiciaire serait exercé de manière rigide et absolue. La leçon ne saurait être plus claire: *ou fait de vostre justice vous devez avoir clémence et miséricorde*, à condition cependant que ces deux correctifs soient utilisés avec discernement. Alors, c'est une chose magnifique que la *clémence, puissance et miséricorde du roy, car à toutes manières de gens, qu'ils soient clerks ou laïques et quelles que soient les affaires, il peut étendre sa clémence en donnant rémission aux délinquans* ce que ne peut faire le juge ecclésiastique car il n'a *ceste puissance de remettre ung cas*. Tout au plus peut-il dire *pugnivimus* et jamais *remittimus*¹⁴³. Voilà bien ce qui fait de la justice royale une justice souveraine. Même si le *princeps* doit en user avec modération, il est le seul à pouvoir remettre crimes et délits¹⁴⁴. Droit éminent et unique qui contribue à placer son pouvoir judiciaire dans un absolu au sens le plus fort du terme dans la mesure où la capacité royale à remettre n'est limitée par aucune loi ni soumise à aucun contrôle. Il n'en va pas de même en matière de fiscalité.

¹⁴⁰ AUGUSTIN, *De civitate*, 2, 21; cité dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, II, p. 297, n. 6.

¹⁴¹ Décret, 2, 23, 5, 26; cité par LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, I, p. 383, n. 1.

¹⁴² *Verba mea*, II, p. 294.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 303–309, tout au long desquelles Jean Juvénal disserte sur la place de la clémence et de la miséricorde dans la justice royale. Voir aussi *ibid.*, p. 273: le prince doit craindre celluy dont il a la puissance, *c'est assavoir Dieu, que il ne se despare point de sa voulenté divine mais en use par luy et ses commis et dessputez en faisant en toutes choses la doctrine de clémence et de justice; et n'est doute que il fault que en justice ait miséricorde et clémence, nam justicia sine misericordia severitas est*.

¹⁴⁴ Claude GAUVARD, L'image du roi justicier en France à la fin du Moyen Âge d'après les lettres de rémission, dans: La faute, la répression et le pardon. Actes du 107^e congrès des sociétés savantes. Philologie et histoire jusqu'à 1610 (Brest 1982), I, Paris 1984, p. 165–192.

3) En ce domaine, le souverain apparaît bien plus souvent comme un roi oppresseur que comme un prince apte à faire régner la loi et la justice, même si la décision d'imposer relève parfois de la loi et si l'impôt peut, en certaines situations au moins, permettre de faire régner une manière de justice fiscale à l'occasion de la répartition des charges publiques. Cette vision équilibrée du pouvoir fiscal du souverain demeure bien théorique et, à lire Jean Juvénal, on a le sentiment que la plupart des situations de tyrannie et d'oppression qu'il dénonce sont de nature fiscale, comme occasion a été donnée de le constater.

Voilà pourquoi l'archevêque de Reims s'élève avec véhémence contre une telle évolution et multiplie les arguments invoqués en vue de freiner ce qui pourrait être qualifié d'absolutisme fiscal rampant. Il dénonce avec conviction l'utilisation éventuelle de l'adage *Omnia esse principis*¹⁴⁵ dont on sait la caution que lui ont apportée certains glossateurs en vue de renforcer le pouvoir de l'empereur et lui permettre d'imposer librement ses sujets¹⁴⁶. Tout appartiendrait-il donc au prince, s'interroge Jean Juvénal, et pourrait-il de ce fait lever comme il l'entendrait tailles et autres subsides? Faut-il accorder crédit à ce que soutiennent certains officiers royaux quand ils affirment *selon leur ymagination que vous faire le povés et »quod omnia sunt principis« et »quod nullus est qui possit dicere: Hoc est meum, nisi princeps?* La réponse ne se fait pas attendre. Certes, le souverain peut tailler ses sujets et lever des aides en certains cas, en particulier pour la défense du royaume et de la chose publique. Mais il s'entend dire aussitôt *ce qui est mien n'est point votre: peut bien estre que en la justice vous estes souverain et va le ressort à vous, mais en droit demaine vous avez vostre demaine et chascun particulier a le sien*. Jean Juvénal ne se départit jamais de ce point de vue comme l'atteste encore la position qu'il prend, en 1468, à l'occasion des états de Tours. Évoquant alors, sans en donner la référence, ce qu'aurait écrit un de ses contemporains *Exigés et taillés hardiment, tout est vostre*, il récusait hardiment ce qu'il estime être des *parolles de ung tirant non dignes de estre entendues*¹⁴⁷.

Dans ces conditions, il ne saurait être question de décider la levée d'un impôt en invoquant seulement la règle *sic volo, sic jubeo; sic pro racione, voluntas*. À cet argument s'en ajoute un autre tout aussi péremptoire. Jean Juvénal admet que certains systèmes juridiques (sans préciser lesquels) autorisent effectivement le prince à *prendre ce qui est à son subject* pour le *profit de la chose publique*, mais il constate en même temps qu'ils ne peuvent le faire qu'en posant la règle d'après laquelle ce même prince est *pardessus les loys*, ce qui n'est pas admissible comme le démontre par ailleurs avec rigueur l'archevêque de Reims¹⁴⁸.

¹⁴⁵ Cod., VII, 37, 3.

¹⁴⁶ Sur ce point, MOREL, L'absolutisme français, p. 425–433.

¹⁴⁷ *La deliberacion faicte à Tours*, dans: LEWIS (éd.), Écrits politiques, II, p. 443–444.

¹⁴⁸ Sur tous ces points, *Verba mea*, II, p. 270–272.

Défenseur inconditionnel des droits des sujets face à l'impôt, il se fait l'apôtre de l'impôt consenti, alors que les partisans d'un pouvoir royal fort et totalement libre de ses choix en matière fiscale, s'efforcent de faire triompher le système de l'impôt décrété d'autorité. Face à de telles pressions, il n'y a à ses yeux qu'un seul remède, freiner les ambitions fiscales du prince en lui opposant les franchises immémoriales de ses sujets et en le contraignant à négocier la levée de chaque impôt. Sa position est des plus tranchées, *se on vouloit dire que le roy peut mettre sur son peuple charges que on appelle indictum et super indictum pour ses nécessités urgentes, on peut respondre que ceulx de ce royaume sont frans et en possession et saisine, que sans leur consentement on ne le doit point charger; et ne fault comme dit est, que regarder en vostre Chambre des comptes et es ordonnances de vos prédécesseurs et vous le trouverez*¹⁴⁹. C'était tout simplement souhaiter revenir à une pratique régulière de convocation des états pour octroyer le subsidie. Ce rappel à l'ordre se termine par un vibrant plaidoyer en faveur des sujets que le roi doit savoir *garder et conserver [...] et mettre en tel estat qu'ils puissent porter pourfit*. Le pauvre peuple est exsangue constate l'archevêque et il *en a tant que n'en peult*; aussi exhorte-t-il son roi en lui disant: *pensez doncques de le aléger et non mie de le aggraver de charges ainsi que on fait de présent*, faute de quoi il risque de n'être plus qu'un maître ayant *beaucoup affaire* à la tête d'un corps dont les membres ne sont plus sains¹⁵⁰.

C. Le maître affirmé de ses sujets

*La chose publique est comme ung corps compaginé de plusieurs membres dont le roy c'est le chef, les officiers de justice les membres, comme baillis et prévostz les yeulx et oreilles, les sages conseillers le cuer, les chevaliers et nobles les mains et les laboureux et marchans les piez.*¹⁵¹

*Toute personne est subjecte aux puissances du roy comme souverain et très excellent, et à ses officiers comme envoyés de par luy à la loenge des bons et vengeance des mauvaiz. Et pour ce vous, gens d'église, nobles et gens de bonnes villes qui estes cy assemblés, honnorez le roy et le gardés et conservés. Vous y estes tenus, car vous estes ses subgetz.*¹⁵²

*Ung roy a puissance de ses subgetz et sans eulx ne peut comme riens.*¹⁵³

Les longs développements que Jean Juvénal consacre à son souverain seigneur qu'il veut avant tout justicier et législateur, lui paraissent sûrement trop abstraits et les arguments avancés trop techniques pour assurer auprès de l'opinion la position d'un roi qu'il voit encore bien fragile. Utile certes, mais insuffisante, une telle argumentation doit être étayée d'une démonstration plus convain-

¹⁴⁹ Ibid., p. 268.

¹⁵⁰ Ibid., p. 272-273.

¹⁵¹ Ibid., p. 203.

¹⁵² *Tres reverends*, I, p. 83.

¹⁵³ *Verba mea*, II, p. 214.

cante et surtout plus accessible à tous ceux dont le prince veut gagner la sympathie et obtenir l'adhésion. Les convaincre qu'ils font partie d'un vaste corps ne constitue qu'une première démarche (1) en vue de les soumettre à une sujétion toujours plus poussée (2) et porteuse d'un indéfectible soutien (3).

1) Pour toujours mieux camper le portrait d'un roi souverain et maître de ses sujets, l'archevêque de Reims utilise volontiers l'image classique du corps¹⁵⁴. Ce qu'il appelle la *chose publique* et qui à ses yeux n'est autre que *la chose du peuple, du pays et commune*¹⁵⁵, c'est-à-dire le royaume entendu dans son sens le plus large, peut être assimilée à un corps dont le roi est le chef, les officiers de justice les membres, les conseillers le cœur, les chevaliers et les nobles les mains, tandis que laboureurs et marchands en constituent les pieds¹⁵⁶. Cette structure politique ainsi solidement charpentée ne peut se concevoir que placée sous la férule du prince qui en est tout à la fois l'élément pensant, agissant et fédérateur. C'était là schéma merveilleusement porteur pour le développement continu, rectiligne et sans faille d'un pouvoir royal en quête d'absolu. En réalité, les évolutions ne sont pas aussi simples. Parfaitement au fait des réalités quotidiennes et conscient des graves difficultés auxquelles est alors confronté le royaume de France, Jean Juvénal sait mettre en garde le souverain en attirant son attention sur tous les maux qui peuvent affecter ce corps politique, le conduire à sa perte et, par là même, paralyser son propre pouvoir dont la recherche de plénitude devient alors chimère. Le constat est sévère qui diagnostique quatre causes susceptibles de le faire *venir à mort*. Et de s'interroger alors pour savoir si *au corps de ce royaume sont point toutes ces quatre maladies*. La première tend à faire que les os – princes du sang et nobles – se séparent du *corps de la chose publique* au lieu d'assumer la fonction qui leur est tout naturellement dévolue, garder le corps du peuple et le défendre. La seconde, qui est perte irréversible du sang, figure un royaume qui se vide lentement de ses richesses en biens immobiliers et mobiliers. Épuisé et ruiné, le pauvre peuple s'en est alors *alé demourer en estrange pais et terres, et est tout ce royaume comme incultivé et non labouré*. La troisième sévit quand le poulx vient à faillir *et que la créature est si foible que nature ne luy peut plus aider*. Or, voici que le royaume est dans cet état, si affaibli qu'il n'en peut plus respirer. Gens d'église, nobles et peuple directement affectés par cette situation de misère ont dû vendre à vil prix tout ce qu'ils avaient pour pouvoir manger et subsister. La quatrième enfin, véritable *signe de mort quant la créature rêve et*

¹⁵⁴ Sur cette image si souvent reprise par les auteurs médiévaux, Jean BARBEY, La fonction royale. Essence et légitimité d'après Les Tractatus de Jean de Terrevermeille, Paris 1983, en particulier p. 157–268.

¹⁵⁵ Jean Juvénal ne fait ici que reprendre la définition que donne saint Augustin de la chose publique: *Res publica est res populi, res patrie, res communis*. LEWIS, Écrits politiques, II, p. 203, n. 5, donne les références de ces citations: AUGUSTIN, *De civitate*, 2, 21 et 19, 21 et ID., *Epistolae*, 138, 10.

¹⁵⁶ *Verba mea*, II, p. 203.

*ne scet qu'elle dit pour la forte fièvre affecte gravement le royaume en ces jours sombres. Voilà qui contribue à faire des sujets un peuple désespéré et enragé qui ne fait que maudire vous mesmes et ceulx qui se dient à vous, et sont comme gens sans raison et sans entendement*¹⁵⁷.

Ce sombre tableau du corps politique qui risque de se déliter à tout instant ne peut être corrigé que si le prince y veille et s'impose véritablement comme en étant la tête. À lui revient d'intervenir en permanence pour maintenir la cohésion et l'unité des composantes de l'ensemble. Jean Juvénal en est si convaincu qu'il voit, dans toute tentative de sédition des princes *réputés les membres et les os de la chose publique*, une atteinte si grave à la majesté royale que le souverain se doit d'intervenir aussitôt pour la sanctionner. Se séparer de la chose publique et résister au roi qui en est le chef, *est chose défendue et prohibée et commettre crisme de leze majesté*¹⁵⁸. Face à tant de risques d'éclatement, chacun attend tout naturellement du roi qu'il apporte paix civile et cohésion sociale. *Et à tout ce, vous povez bien remédier par faire la paix*¹⁵⁹ lui lance-t-on! Une paix qui avait entre autres pour mission de lui permettre d'affirmer sa position de maître incontesté et de placer toutes les composantes de la *chose publique* en situation de sujétion.

2) Aux *bon, vrais et loyaulx subgetz* est constamment rappelé leur devoir d'obéissance¹⁶⁰ à un souverain qui, désormais, joue de moins en moins des règles de la féodalité pour s'imposer. Tout au plus Jean Juvénal les évoque-t-il pour remettre en mémoire des pairs de France qu'ils ne doivent en aucun cas user des *foy, hommage, ressort et souveraineté* réservés au roi¹⁶¹ ou que leurs prédécesseurs évêques ou chapelains, vassaux du roi, avaient coutume de lui faire *foy et hommage lige et serement de féaulté*¹⁶². Ou bien encore pour remettre dans le droit chemin tous ceux qui pourraient oublier que *tout ce qui est en ce royaume est tenu en foy et homaige de luy, ou en fief ou en arrière fief ou en censive* et qu'en raison de cette situation fort ancienne, chacun est tenu de respecter le contrat qui le lie au souverain dont le contenu est évoqué en détail¹⁶³. C'est sans doute à l'occasion des multiples conflits qui émaillent les rapports de la France avec l'Angleterre qu'il est davantage et régulièrement fait appel au carcan juridique de la vassalité afin de justifier les droits du Valois. Ainsi, à l'occasion de la négociation conduite à Calais (1439) est-il suggéré au souverain de n'accepter la paix et la cession de terres qu'à condition que le roi d'Angleterre reconnaisse les tenir du roi de France *en foy et hommage lige, ressort et souveraineté*¹⁶⁴.

¹⁵⁷ *Loquar*, I, p. 428–430.

¹⁵⁸ *La deliberacion*, II, p. 438–439.

¹⁵⁹ *Loquar*, I, p. 430.

¹⁶⁰ *Proposicion*, dans: LEWIS, *Écrits politiques*, I, p. 290.

¹⁶¹ *Necio*, p. 508.

¹⁶² *Verba mea*, II, p. 186.

¹⁶³ *Tres reverends*, I, p. 83–84.

¹⁶⁴ *Loquar*, I, p. 422.

Pour l'archevêque de Reims, là n'est pas l'essentiel qui peut assurer sujétion, soumission, obéissance, amour et loyauté. Autant de termes qui reviennent sans cesse sous la plume de celui qui, sans toujours l'avouer ouvertement, plaide en permanence pour l'affirmation de rapports nouveaux entre le prince et ses sujets. Son succès dépend principalement de leur loyauté dont il précise en termes choisis le contenu: *par trois choses se peut monstrier la loyauté de ung subget envers son prince*. La première est *d'exposer ses corps et biens en son service [...] et congnoistre la foy que on luy doit par loyauté, netecté et pureté de cuer*. La seconde consiste à obéir à ses commandements, tandis que la troisième impose à tous ceux qui veulent la lui témoigner de *souffrir adversités pour luy*. Cette loyauté encore fortement imprégnée de vassalité est désormais toute teintée de souveraineté. Se soumettre aux ordres du roi ne tient plus d'un contrat mais de ce nouveau pouvoir dont dispose désormais le souverain d'édicter des normes et d'en imposer de manière unilatérale application et observation¹⁶⁵. Ce thème de la loyauté émaille en permanence le discours, avec comme une pointe de lassitude, tant elle semble peser à des sujets constamment opprimés dont Jean Juvénal prend parfois le parti. Ne va-t-il pas jusqu'à écrire, *nous vous avons tant et si loyalment servy que nostre arme est humiliée jusques à la pouldre* en évoquant ce *povre et loyal peuple* qui, joyeux de la venue du souverain, lui faisait *ouverture* lors de son entrée dans plusieurs villes d'Île-de-France¹⁶⁶? Et comment ne pas souligner ces reproches à son endroit: *veu que vostre peuple ne voit vostre face et que vous ne faictes faire aucune justice, ilz sont comme désespérés car ilz vous ont loyalement servy*, ou bien encore *tu as confondu et esbahy le visage de tous tes serviteurs qui t'ont servy si loyalment, et ont mis cuer, corps et biens pour la salvacion de ton âme*¹⁶⁷.

Loyauté ne saurait aller sans amour et obéissance. Cet *amour vraye*, les sujets doivent à tous moments le témoigner à leur roi en montrant qu'ils ne l'oublient point et qu'ils ont *toujours le cuer à lui*¹⁶⁸. Pareille exhortation s'adresse à tous, aussi bien aux *bourgoiz, marchans et habitans de bonnes villes* auxquels il est demandé de *roy amer et honorer*¹⁶⁹ qu'aux *nobles, ducs, comtes, princes, chevaliers et escuiers* qui s'entendent, eux aussi, dire *amez et honnorez le roy de voz personnes en exposant voz cors au fait de roy et de chose publique*¹⁷⁰. Les gens d'église ne sont pas non plus oubliés dans cette invitation permanente à aimer le prince. À eux dont *les principalles armes sont oraisons et pleurs*, il revient de prier *pour l'estat de ce royaume, en especial pour le roy*

¹⁶⁵ Sur tous ces points, *ibid.*, p. 318–319.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 320–321.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 352–353.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 355.

¹⁶⁹ *Tres reverends*, I, p. 77 et 80.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 87.

qu'ils se doivent aussi d'honorer¹⁷¹. En bref, nul ne saurait se tromper dans la mesure ou le commandement est le même pour tous, à savoir *amer et honorer le roy Charles nostre souverain seigneur qui à présent est, car il est amé de Dieu*¹⁷². Dans ces conditions, il convient d'agir *tous ensemble en bonne amour et fraternité [...] sans y espergner corps ne biens*¹⁷³.

Cette *bonne et vraye amour, union et subjection* postule obligatoirement l'obéissance. Devoir maintes fois rappelé, il oblige, lui aussi, tous les sujets du royaume auxquels il permet d'imposer bien des contraintes, en particulier dans le domaine fiscal et militaire. Jean Juvénal s'en fait souvent l'écho quand il écrit *moy et mes povres subgets aymerions mielx à mourir, et pareillement est-il des autres villes et habitants qui se sont réduits à vostre obéissance, par quoy appert leur grant loyaulté*¹⁷⁴. Le poids ressenti et ouvertement exprimé de cette obéissance contrainte se fait plus lourd encore quand l'évêque de Beauvais s'exprime en ces termes *nous sommes tous les jours mortifiés et fais comme povres brebis simples et débonnaires »propter te«, pour toy qui es nostre roy et nostre souverain seigneur, pour toy obéir et servir. Car non obstant toutes les tyrannies es dessus dictes qui se font par ceulx qui se dient à toy nous demourons en ton obéissance et te servons, payons taillez, aidez, subsides et obbéissons à tes officiers, sans aucune contradiccion*¹⁷⁵. Le seuil d'une obéissance voulue se trouvait ainsi franchi. Elle devenait obéissance imposée et requise de la part des sujets dont un pouvoir royal de plus en plus englobant attendait encore davantage.

3) Voilà qui prouve assez combien un indéfectible soutien était attendu par le prince, à chaque instant, de toutes les forces vives du royaume. Pour qu'il fût efficace, il y fallait un contexte bien particulier de paix civile et d'harmonie sociale car *par union et concorde, petites choses crescent et grandes, par discordes, se destruisent*¹⁷⁶. Alors, que chacun se mette à l'œuvre et entende la demande qui lui est faite pour que ce concours si attendu de tous devienne réalité: *soyez fermes, estables et mobiles au service du roy en traveillant et prenant peine pour luy et la chose publique*¹⁷⁷. À ce propos, deux maîtres mots reviennent en permanence qui rythment un discours fait tout à la fois d'exhortation et de résignation: soutenir et supporter.

Jean Juvénal se plaît souvent à rappeler combien *nostre roy, nous l'avons soustenu et nous nous esjouirons en sa santé et salut. Et s'il en y a aucuns qui aient eu aucune sinistre volenté contre luy ou sa querelle, ou lascheté de cou-*

¹⁷¹ Ibid., p. 85–86.

¹⁷² Ibid., p. 80.

¹⁷³ Ibid., p. 90.

¹⁷⁴ *Loquar*, I, p. 317.

¹⁷⁵ Ibid., p. 312.

¹⁷⁶ *Tres reverends*, I, p. 70–71.

¹⁷⁷ *Nescio*, I, p. 466.

*rage de ne luy vouloir aidier, délaissent tout et luy aident à toute puissance*¹⁷⁸. Il faut impérativement que toutes les divisions cessent dans le royaume, que tous rejettent *envies et haynes particulières et que chacun pense au bien du roy et de la chose publique* pour enfin entendre cet appel: *besongnez en armes et autrement virilement, confortez vostre ceur et soustenez le seigneur, c'est assavoir le roy et sa querelle, délaissez tous les vices et prenez les vertuz que nobles doivent avoir*¹⁷⁹. Un seul mot consigne paraît alors être à l'ordre du jour: *debetis sustinere dominum*!¹⁸⁰ Mais jusqu'où et à quel prix? Jean Juvénal ne fixe à cette obligation impérative de soutien au souverain aucune limite car *quelque chose que il veuille faire, nous le devons endurer et supporter et tenir ferme et estable, voire supposé qu'il semblast dur et desraisonnable, »nam quod principi placuit legis habet vigorem*¹⁸¹.

C'était une nouvelle fois affirmer la puissance du prince dans une vision qui se voulait avant tout pratique d'une souveraineté retrouvée. Moins enclin à emboîter le pas des grands principes dont il connaît les limites que soucieux d'efficacité, Jean Juvénal préfère s'adresser directement à la base pour l'exhorter à se ranger derrière un roi dont le pouvoir se reconstruit lentement dans les esprits et dans les faits. Ce souverain seigneur qui reconquiert progressivement ses prérogatives doit être placé au centre du jeu politique pour que chacun lui apporte un soutien sans condition, même s'il implique une soumission trop rigide et une abnégation de tous les instants. Il est alors davantage fait appel à la morale, à la sensibilité et au sens du devoir qu'au droit et au politique pour fonder le pouvoir sur un nouvel ordre épris d'autorité, de contrôle et d'absolu. L'amour inconditionnel du prince, l'obéissance volontaire à la loi et le culte de tous les instants à la chose publique doivent l'emporter sur l'intimidation, la peur et la contrainte qu'imposerait un pouvoir qui s'exercerait sans limites.

III. Modération de la puissance

*Tout homme qui est chef en une chose publique
se il fait son devoir ne peut estre de tous aimé.*¹⁸²

Voilà qui vaut à la fois avertissement et invite. Avertissement car tout prince qui se limite strictement à remplir ses obligations doit savoir que c'est déjà là motif à ne pas être aimé de tous ses sujets. Invite surtout faite au souverain à

¹⁷⁸ *Tres reverends*, I, p. 82.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 72–73.

¹⁸⁰ *Nescio*, I, p. 483.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 483.

¹⁸² *Ibid.*, p. 476.

ne pas outrepasser ses pouvoirs, ce qui risquerait de le transformer en roi haï de tous. En s'adossant à ces principes, Jean Juvénal retrouve le chemin de ceux qui naguère, comme Nicole Oresme, se posaient en farouches défenseurs de l'exercice d'une *potestas* modérée. Sur bien des points, il lui emboîte le pas. Apôtre certes d'une souveraineté entière reconstruite en faveur du souverain, il sait tout autant qu'elle ne peut encore lui permettre de donner toute sa mesure dans une France déchirée et en proie au doute. Ainsi, la voie de la modération s'impose et l'heure n'a pas sonné d'un pouvoir qui ne saurait agir sans conseil (A), sans prendre le pouls du pays par le biais des états (B) et emprunter la voie tranquille de la réforme réclamée de toutes parts (C).

A. La sagesse du conseil

*Dieu vous a donné sens et entendement à ouyr les oppinions
de vos conseilliers et considérer de quelle affection ilz parlent.*¹⁸³

Le ton est donné. C'est de la nature divine même du pouvoir que procède l'obligation de conseil et *c'est ung grant bien a ung roy que de avoir conseil*¹⁸⁴. La cause est entendue. Néanmoins, s'adressant à son frère Guillaume alors chancelier et au roi lui-même, Jean Juvénal croit utile ce rappel pressant: *le roy et vous devez bien adviser quels conseilliers vous appelez au conseil ou matieres se traitent touchant tout ce royaume*¹⁸⁵. Il sait se montrer plus incisif encore à l'endroit du seul souverain en lui disant *ne crees pas tousjours vos oppinions ou ymaginacions singulieres, et quoy que ce soit ayez avant l'opinion et le conseil d'autres*¹⁸⁶, ou bien encore *pour faire loys et ordonnances en justice [...] il fault que ayez conseil et c'est aussi grant descharge pour vostre arme et honneur et enfin, ceulx qui longuement veullent estre roys et seigneurs se aident de l'aide et conseil de leurs subgetz, en suadant tousjours bien*¹⁸⁷. Autant de mises en garde et d'exhortations que l'archevêque de Reims finit par ériger en principe de gouvernement qu'il veut universellement valable: *et n'est pas possible que une chose publique se puisse bien gouverner se le prince n'a bon conseil*¹⁸⁸. Cette insistance à rappeler ce qu'il présente comme une véritable obligation de gouvernement permet de comprendre les développements substan-

¹⁸³ *Verba mea*, II, p. 319.

¹⁸⁴ *Nescio*, I, p. 460.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 454.

¹⁸⁶ *Verba mea*, II, p. 207.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 309. Dans le même sens: *devez avoir et tout prince conseil*, *ibid.*, p. 311. Ou bien encore: *Et n'est doute que demander conseil est sainte chose* et aussi *C'est ung grant bien a ung roy que de avoir bon conseil*, *Nescio*, I, p. 459–460.

¹⁸⁸ *Verba mea*, II, p. 312.

tiels qu'il consacre au conseil tout au long de ses écrits¹⁸⁹. Ils mériteraient un examen particulier. Qu'il suffise d'en évoquer les grandes lignes.

En tout premier lieu, il s'attache à répertorier par le menu et principalement en fonction de leurs options politiques, les catégories d'hommes suffisamment capables et influents pour entrer au conseil. Il en distingue trois. Tout d'abord, ceux qui ont toujours tenu le parti du roi sans jamais fléchir ni abandonner leurs terres et seigneuries et que, pour cette raison, on peut sans hésiter *nommer bons et loyaux français*. Ensuite, ceux qui ont pris le parti du duc de Bourgogne au lendemain de l'assassinat de Jean sans Peur, mais qui *n'avoient aucune amour aux Anglois, si non en tant qu'ilz s'en aidoient* et qui, depuis la paix signée, font preuve de *bon et loyal courage* envers le roi. Ceux qui, enfin, *se sont montrez tenus en courage et aultrement vrais et parfaits Anglois, plus à peine que les Anglois natifs d'Angleterre* et qui seraient toujours dans les mêmes dispositions s'ils n'avaient craint confiscation complète de leurs biens. Les premiers doivent, sans le moindre doute, être appelés au conseil car on ne saurait imaginer un seul instant que des sujets aussi loyaux puissent fléchir. Quant aux seconds, ils peuvent aussi y entrer, tant leur soumission, spontanée et volontaire, permet de les *réputer bons, vrais et loyaux*. De ceux qui ont trahi, on ne peut vraiment rien espérer et il convient de les exclure tant *ils pourroient faire ung si grand mal au roy que on ne le sauroit amender*¹⁹⁰. Banales certes, ces considérations n'en témoignent pas moins d'une capacité absolue reconnue au roi d'appeler au conseil qui il veut, quand il le souhaite et comme il l'entend.

Maître à part entière de sa composition, c'est à lui aussi que revient de déterminer les qualités requises de ceux qui prétendent pouvoir siéger à ses côtés. Les critères retenus sont si nombreux qu'à les réunir, ils figurent, dans ses moindres contours, le portrait du parfait conseiller. Jean Juvénal s'y attarde longuement, tout en les résumant en une formule décapante. À ses yeux, les *conseillers doivent estre netz et purs, plains de vertus, de bonnes meurs et de expérience, et de tous vices maculés et estrangés*¹⁹¹. Il se prend ensuite à les détailler quelque peu en montrant que trois lots de qualités fondamentales sont indispensables à qui veut conseiller le roi. Les premières valent à tout bon conseiller la sagesse que vient renforcer l'amour du salut de son âme et de son honneur. C'est dire qu'une telle exigence postule que le roi puisse exclure du conseil tous ceux *qui sont rennommez d'estre putiez, ribaulx, plains d'orgueil, de gloutonnie et de vices* et qui ne prennent plaisir qu'à boire et manger *en parlant ou grant deshonneur du roy*. Le second florilège de qualités qui caractérise le bon conseiller *c'est justice en soy et vérité ferme et estable, sans adulation, flaterie ou mutacion* ce qui doit lui permettre de rendre une *justice de plonb* et de savoir attendre le moment favorable pour contredire le roi qui au-

¹⁸⁹ En particulier dans *Verba mea*, II, p. 309–310 et dans *Nescio*, I, p. 451–452.

¹⁹⁰ *Ibid.*, I, p. 455–457.

¹⁹¹ *Verba mea*, II, p. 316 et *Nescio*, I, p. 461.

rait pris une décision qui ne paraîtrait pas raisonnable. Avant d'en arriver là, il convient de patienter *jusques ad ce que il ait rongié son frain* et qu'ait pu être trouvé un *expédient mitigué ou adoulcissé son ymagination*. Dans ces conditions même, les conseillers les plus avisés ne sauraient s'inscrire en faux à l'encontre d'une décision souveraine dont Jean Juvénal dessine parfaitement le présent et imagine avec acribie un avenir porteur pour le prince législateur. Dépositaire d'une vérité ferme et stable qu'il doit dire en toutes situations, le bon conseiller ne saurait parler *au plaisir de celluy que on conseille*, *sed secundum rei veritatem*. Hélas, il n'en va pas toujours ainsi tant on use trop souvent du beau parler et tant il y a d'hommes d'armes et autres qui *mettent entente toute et ymaginacion à bien prononcer leurs parolles, mieulx à paine que ung avocat, en conseillant par une manière de flatterye, en cuidant plus complaires que conseiller*. Tout au contraire, le bon conseiller se doit d'être stable et constant dans ses opinions *sans tituber ou varier en justice et raison, en servant le roy et la chose publique*. Mais cela ne signifie pas pour autant *que aucunesfoys il ne fault pas estre si constant et ferme que on ne mue bien son opinion, voire en mieulx, car »sapientis est mutare consilium in melius*. Il est enfin une troisième série de qualités requises de ceux qui prétendent pouvoir conseiller au mieux le roi. C'est d'avoir une longue expérience acquise au service de la chose publique au terme d'une fréquentation suivie des cours et tribunaux, des avocats et des juges. Elle seule peut permettre à un conseiller chevronné de savoir revenir sur une *opinion ou ymaginacion* qu'il croyait pourtant bien fondée. Elle seule aussi est apte à en faire un véritable expert capable de dire la vérité et de prendre la décision juste¹⁹².

Tant de qualités requises impliquent obligatoirement que les choix se portent sur des *gens aagez, sages et expérimentez*¹⁹³ dans la mesure où on peut douter qu'*ung josne d'aage sauroit concevoir les choses dessudictes, car un vieil homme y auroit assez affaire*¹⁹⁴. Et voilà que la chasse est ouverte à ces *jeunes gens ignorans [...] sans sapience, prudence, justice ne raison ne expérience* qui souvent disent *leur opinion en une manière de hativité, courroux, ire et cruelté, là où il deussent conseiller miséricorde*¹⁹⁵.

Occasion était ainsi donnée pour dénoncer tous les abus à éviter au conseil et y mieux assurer l'autorité du roi. Le premier est l'*activeté* qui fait de certains membres du conseil des conseillers parfois *si hastifs que ilz veulent dire leur opinion avant que on leur demande* et interrompent constamment leurs

¹⁹² Sur tous ces développements autour des qualités du bon conseiller, *Nescio*, I, p. 460–468, ainsi que *Verba mea*, II, p. 316–317.

¹⁹³ *Nescio*, I, p. 468.

¹⁹⁴ *Verba mea*, II, p. 314.

¹⁹⁵ *Nescio*, I, p. 454. Pour parfaire ce tableau, Jean Juvénal ajoute que certains de ces jeunes au conseil *caquetoient et parloient et ne ne entendoient aux matières que on tractoit, qui estoit une grant irrision, et dont on deust faire punicion*, *ibid.*, p. 454–455.

interlocuteurs avant même de penser à ce qu'ils vont dire. De telles précipitations sont à blâmer et doivent être sérieusement réprimées. Le second excès à proscrire impérativement *c'est cruelle opinion ou tendant à crudelité* dont Jean Juvénal dit vouloir taire le contenu tant il est déshonorant pour leurs auteurs. Ce ne serait que *réciter vices de princes* alors que ceux d'entre eux qui sont appelés au conseil ont pour mission première de faire en sorte que le roi soit *piteux et misericors [...] clément et non cruel*. Troisième travers enfin dans lequel il convient de ne point tomber, conseiller *par ire, hayne ou courroux*. Il y a là autant d'obstacles à cerner sereinement la vérité, ce qui risque de faire aller les choses hors de raison¹⁹⁶.

Or, dans l'esprit de l'archevêque de Reims, il convenait avant tout de retrouver la voie de la raison par le biais du conseil. Un conseil dont la pratique par le roi lui paraissait indispensable, mais à condition qu'il ne fût pas un obstacle à sa liberté de décision. Un conseil dont devaient en définitive être écartés tous ceux qui risquaient de lui faire ombrage, de ne point s'y comporter en dignes conseillers, ou de contrer la mise en œuvre de son dessein politique qu'il convenait ensuite de faire accepter au pays.

B. La consultation nécessaire des états

*Vous devez assembler voz trois estas en vostre ville de Paris, capital de vostre royaume, pour avoir advis de trouver les moiens de remectre vostre royaume sus.*¹⁹⁷

Voilà qui dit assez l'attachement profond de Jean Juvénal à une consultation régulière des états, au moins à l'échelle du royaume. Conception aussi solennellement et souvent affichée qu'elle est en permanence battue en brèche dans la pratique. Réalité tenace à laquelle – dépité – il doit toujours se ranger. Qu'il en soit immédiatement pris acte, tellement est profond le fossé entre un discours incantatoire et ses retombées peu porteuses. Que la détermination soit résolue, nul n'en peut douter. Il n'est que de lire, pour s'en persuader, ce qu'écrit à ce propos l'habile polémiste dans son projet d'ordonnance de réforme: *se le roy veult avoir aide du peuple et traiter de paix ou de guerre, que il appelle bien et notablement des trois estas*¹⁹⁸. Et il se plaît aussi à rappeler très souvent à Charles VII combien ses prédécesseurs ont accoustumé, quant ilz avaient affaire pour la guerre, ilz faisoient assembler les trois estas, en demandant aux gens d'esglise, nobles et commun peuple que ilz feussent vers eulx en quelque bonne ville et y venoient. Mieux encore constate l'archevêque en 1452, vous mesmes l'avés tousjours fait jusques ad ce que vous avez veu ed congneu que Dieu et fortune [...] vous avoient aidé tellement que vous vous sen-

¹⁹⁶ Sur tous ces points, *Nescio*, I, p. 468–472.

¹⁹⁷ *Loquar*, I, p. 435.

¹⁹⁸ *Nescio*, I, p. 551.

tiez comme au dessus¹⁹⁹. Allusion directe et nostalgique, résignée aussi, à un temps révolu où, jusqu'au tournant des années 1440, le souverain avait assez régulièrement convoqué les états²⁰⁰. Dès ce moment-là déjà, en rédigeant son épître *Loquar in tribulatione* à l'occasion de la réunion des états réunis à Orléans en 1439, Jean Juvénal se plaît à évoquer, en forme de regret parce que leur rythme n'est plus, toutes les réunions passées. Et de rappeler à son roi *vous savez que par plusieurs fois et en divers lieux de vostre royaume vous avez fait assembler vos trois estas avant vostre sacre*. Qu'ont-ils fait alors? Ils l'ont instruit des *tirannies et oppressions cruelles* dont souffrait son peuple. Et qu'a-t-il fait en conséquence? Il a promis d'y mettre remède en leur demandant, dans ce dessein, de lui octroyer *aides d'argent*. Ce qu'ils ont fait volontiers. Et elles furent effectivement levées, mais rien ne s'en est suivi, sinon que l'argent ainsi réuni *estoit exposé en bourses particulières*. Pis encore. Alors que l'année passée (1438), *vous aviez ordonné à tenir voz trois estas en la ville capital de vostre royaulme, c'est assavoir Paris pour le fait de la paix* et que les sujets étaient tous *joyeux* de s'y rendre, ils ont été aussitôt convoqués à Orléans. *Moult vexés et traveillez* par de longues marches, ils s'y rendirent néanmoins pour y jouir à peine de la présence du roi *seulement à l'entrée, c'est assavoir à faire la proposicion et à l'issue à faire la responce*; dès qu'on entra *en vostre chambre pour y vous faire aucunes requestes, vous vous boutiez en un petit retrait et fermoit on l'uyz afin que on ne parlast à vous. Que n'avez vous esté présent à ouir débatre la matière de ceste paix qui si grandement vous touche et ouir les oppinions alors que votre aïeul le roi Charles, si présent à l'occasion de ces réunions, voulait tout ouir et savoir, s'intéressait à chacun et leur demandoit de leur estat et de leurs villes et pais?*

Or voilà que le roi fait *tout le contraire*. Il se cache en ses châteaux sans se *monster et ouir les plaintes*, se contentant de donner, en réponse, simple *confort verbal sans aucun effect*. Bien d'autres faits semblables sont directement rappelés à un souverain peu enclin à se souvenir. La session des états de Chinon, par exemple, en *l'an 1430 environ* (1428), au cours de laquelle un notable de Senlis attira l'attention du roi sur *les maulx et tirannies que souffroit vostre peuple* et que ses gens jugèrent fou en demandant qu'il soit jeté à la rivière. Et que dire de la rencontre d'Amboise de 1422, sinon qu'aux plaintes déposées *sont encore les provisions à venir* et que ceux qui les ont formulées n'ont eu que *responses verbales, illusoires et derrisoires et non effectuelles*²⁰¹?

¹⁹⁹ *Verba mea*, II, p. 268. La même constatation revient peu après: *or est ainsi que de tout le tems de vos prédécesseurs et de vous, si non depuis aucuns temps en ça, on a accoustumé de appeler les trois estas, et en tant que ne l'avez fait ce n'est pas selon l'usage ancien*, *ibid.*, p. 276.

²⁰⁰ Sur le rythme de ces réunions et leur chronologie, Peter Shervy LEWIS, *La France à la fin du Moyen Âge. La société politique*, traduit de l'anglais par C. YELNICK, Paris 1968, p. 490-493.

²⁰¹ Sur tous ces points, *Verba mea*, II, p. 320-325.

Il y avait là remise en cause et critique directe de ce qui pouvait apparaître comme un absolutisme naissant que Jean Juvénal dénonce sans détour, même s'il souhaite préserver les acquis d'une souveraineté péniblement restaurée. Ce qu'il veut avant tout, c'est en modérer la puissance et en tempérer l'exercice par un dialogue équilibré avec les états. Sur ce point, il ne saurait y avoir de doute, tandis que le lecteur s'interroge sur les propositions concrètes qu'il avance en ce sens. Elles sont bien minces et rejoignent, pour l'essentiel, les lieux communs de la littérature politique du temps.

Qu'il faille réunir régulièrement les états pour *savoir et enquérir de toutes les doléances et complaints que voudront faire*²⁰², la cause était entendue depuis longtemps et la pratique en était bien connue. Que ce soit principalement pour imposer au peuple *charges que on appelle »indictum et superindictum« pour nécessités urgentes*²⁰³, la procédure était devenue bien classique depuis au moins le règne de Philippe VI. Et que les sujets de ce royaume fussent *frans et en possession et saisine que sans leur consentement on ne le doit point charger*²⁰⁴, tant Jean le Bon que Charles V ou Charles VI en avaient souvent fait la malheureuse expérience. Marteler à l'envi cette règle connue de tous, s'indigner à constater qu'*une moult merveilleuse et périlleuse taille ait pu être levée sans le consentement des états et prévoir dans le projet proposé d'ordonnance de réforme que si le roy veult avoir aide du peuple [...] que il appelle bien et notablement des trois estats, car en telles manières on doit bien appeler ceulx qui y ont intéretz*²⁰⁵, n'était que ressasser sans même l'énoncer le vieux *Quod omnes tangit ab omnibus approbari debet* sur lequel canonistes et civilistes dissertaient depuis des lustres et dont certains politistes, peu enclins à la montée précoce d'un pouvoir royal en quête d'absolu, s'étaient péniblement approprié le devenir²⁰⁶. Écrire enfin *que le roy du consentement du peuple de tout le royaume [...] peut exiger ce que les états lui auront octroyé, même si les plus influents seigneurs s'y opposent et soutenir que ces mêmes seigneurs ne peuvent, du consentement mesme de leurs subgetz mettre taille, aides ou tributs*, c'était nier une réalité que Jean Juvénal connaissait fort bien, mais que de toute évidence il préférait ignorer²⁰⁷.

Aucune pensée originale, on le voit, ne se dégage de cette réflexion – ou mieux de cette énumération à rebours – des rapports que le souverain se doit d'entretenir avec les états en matière fiscale. À la théorie alors presque bicen-

²⁰² Ibid., p. 403.

²⁰³ Ibid., p. 268.

²⁰⁴ Ibid.

²⁰⁵ *Nescio*, I, p. 551.

²⁰⁶ Sur ce principe la littérature est considérable. Pour l'essentiel: Yves CONGAR, *Quod omnes tangit ab omnibus tractari et approbari debet*, dans: Revue historique de droit français et étranger 36 (1968), p. 210–259, et pour une mise au point récente André GOURON, Aux origines médiévales de la formule *Quod omnes tangit*, dans: HAROUËL (dir.), Histoire du droit social, p. 277–286.

²⁰⁷ *Verba mea*, II, p. 268–269.

tenaire de l'obligation faite au roi de convoquer les états en vue d'obtenir leur consentement à l'impôt, s'oppose une pratique contraire qui tend chaque jour davantage au cantonnement de leur compétence en ce domaine. En dépit de ses efforts à remettre en avant cette vieille règle et de sa constance à toujours vouloir contraindre un roi qui tend de plus en plus à faire de la fiscalité sa chose, il ne parvient pas à endiguer les effets dévastateurs de cet absolutisme rampant qui s'imisce, de manière aussi sûre que subreptice, dans les relations complexes que le souverain entretient avec ses états dans le domaine de la fiscalité. Ils lui servaient davantage à *amadouer le peuple au préalable* qu'à en faire un instrument de libéralisation d'un système monarchique constamment en quête d'autorité²⁰⁸.

S'il y avait un secteur dans lequel l'archevêque de Reims aurait pu freiner quelque peu ce tout royal, c'était bien celui de la fiscalité. Le reste est peu de choses. Certes, en cette période de guerre, de négociations permanentes et de traités toujours en discussion, il n'est pas négligeable d'affirmer le rôle des états et d'en faire, sinon des agents de la diplomatie, à tout le moins des partenaires. Bien sûr, mais le lecteur peine quelque peu à recenser en ce domaine des occurrences qui laisseraient à penser que Jean Juvénal est un partisan convaincu et inconditionnel du droit des états à intervenir de manière franche aussi souvent que des questions diplomatiques sont en jeu. Il en relève néanmoins quelques-unes. Mais sont-elles assez significatives et probantes? Le souhait formulé dès les premières pages de l'épître *Loquar* est si convenu et si vague qu'on ne saurait répondre par l'affirmative. Que conclure en effet de ce *toutevoye pacience est nécessaire, en ayant espérance que Dieu nous inspirera à ceste assemblée à conseiller le roi à paix ou à guerre*²⁰⁹? Et que penser du vœu exprimé en forme de conclusion à propos de la paix à conclure avec les Anglais: *je conclus selon mon pauvre entendement que devez entendre à ce traictié de paix et que de ce fait vous devez assembler vos trois estas en vostre ville de Paris pour [...] trouver expédiens en toutes les doubtes qui peuvent sourvenir*?²¹⁰ Vœu mal exaucé sans doute et qui dut être repris quelque six ans plus tard dans *Nescio loqui*. À ceux qui *se esmerveillèrent [...] que ceulx qui sont près du roy ne ont conseillé que avant que on procedast si avant a trèves ne à faire paix, que on eust assemblé les trois estas pour eux consentir* et que *ou temps passé les roys le souloient ainsi faire*, Jean Juvénal répond que à Orléans aux trois estas il fut conclut que on entendroit à paix et que de nouvel ne faloit ja les assembler²¹¹. Voilà qui permet de juger de la force

²⁰⁸ Sur le rôle joué par les états en cette période charnière, Peter Shervey LEWIS, Pourquoi aurait-on voulu réunir des états généraux, en France, à la fin du Moyen Âge?, dans: Joël BLANCHARD (dir.), Représentation, pouvoir et royauté à la fin du Moyen Âge, Actes du colloque organisé par l'université du Maine les 25 et 26 mars 1994, Paris 1995, en particulier p. 120-121.

²⁰⁹ *Loquar*, I, p. 304-305.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 435.

²¹¹ *Nescio*, I, p. 525.

de ses convictions pour ce qui touche au rôle diplomatique des états! Tout au plus est-il envisageable de les appeler à ratifier la cession d'une partie du domaine ou des droits y afférant, comme cela aurait pu se produire si le roi de Navarre avait été jadis en mesure de transférer, au bénéfice du roi d'Angleterre, les droits qu'il prétendait alors avoir sur le royaume de France. Cela aurait été *manière de contract qui ne se pourroit parfaire sans le consentement de ceux qui y ont ou avoient intérêt, c'est asçavoir de tous les trois estas du royaulme de France*²¹².

Autant de données qui, les unes comme les autres, laissent à penser que Jean Juvénal demeurait bien pour l'essentiel un partisan convaincu et sincère du rôle des états. Il voyait effectivement en eux des relais efficaces entre le prince et le pays, des modérateurs aussi d'une vie politique dont il redoutait que le prince et son entourage ne devinssent le centre exclusif. La réalité est tout autre en cette France du milieu du XV^e siècle où reconstruction et renouveau qui s'annoncent passent inévitablement par un centralisme toujours plus englobant d'une périphérie dont les états, qui en étaient le vivant symbole, se trouvaient quelque peu mis en retrait. Au moins pour un temps. De cette situation résultait un blocage grandissant du dialogue. Et ce que les états perdaient en efficacité, la royauté le gagnait en compétences. Cette évolution était particulièrement sensible dans le domaine de la législation et de la fiscalité qui devenaient, l'une et l'autre, de plus en plus la chose d'un roi, qu'à défaut de pouvoir contraindre à dialoguer, il fallait convaincre de réformer.

C. La voie de la réforme

*Et est chose nécessaire, que qui se voudra réformer, de regarder et considérer les faultez horribles et détestables délitz que on a veu faire et commectre par aucuns en ce royaulme.*²¹³

C'est surtout dans l'épître qu'il avait préparée à l'adresse des états de Tours en 1433, et où elle ne fut jamais lue, que Jean Juvénal aborde le thème de la réforme²¹⁴. *Veuillez vous réformer, en prouvant et monstrant par réelle exécution quelle est la voulanté de Dieu* projetait-il de lancer à leurs députés. Dans

²¹² JUVÉNAL DES URSINS, *Tres crestien*, dans: LEWIS (éd.), *Écrits politiques*, II, p. 52.

²¹³ *Tres reverends*, I, p. 56.

²¹⁴ Sur ce thème: Raymond CAZELLES, Une exigence de l'opinion depuis saint Louis: la réformation du royaume, dans: *Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, années 1962–1963, p. 90–99; Claude GAUVARD, Ordonnance de réforme et pouvoir législatif en France au XIV^e siècle (1303–1413), dans: André GOURON, Albert RIGAUDIÈRE (dir.), *Rennaissance du pouvoir législatif et genèse de l'État*, Montpellier 1988, p. 89–98; Philippe CONTAMINE, Le vocabulaire politique en France à la fin du Moyen Âge: l'idée de réformation, dans: Jean-Philippe GENET, Bernard VINCENT (dir.), *État et Église dans la genèse de l'État moderne*, Actes du Colloque organisé par le CNRS et la Casa de Velazquez à Madrid, 30 nov. et 1^{er} déc. 1984, Madrid 1986, p. 144–156; Jacques KRYNEN, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France. XIII^e–XV^e siècle*, Paris 1993, p. 419–455.

son esprit, les états doivent en permanence aider le souverain dans son entreprise de réforme dont il demeure, en définitive, le seul comptable par le biais de ses ordonnances. Elle doit donc être l'œuvre de tous, chacun étant appelé pour la mener à bien, à se ranger derrière la volonté de Dieu et à recenser au préalable tous les manquements à la religion, au droit, à la morale et à la chose publique dont une liste aussi détaillée que terrifiante est donnée. Elle constitue un des tableaux les plus noirs de la France de ces années-là. Les choses y *ont esté tellement depuis trente ans [...] si mal gouvernées que ce royaume en est destruit et dépeuplé [...] et que aucun remède n'a esté mis aux choses dessus dictes*. C'en était trop pour qu'un nouveau et vibrant appel à la réforme ne fût lancé *›reformemini ergo in novitate sensus vestrici: réformés vous et [...] y mectés remede*, non sans avoir en permanence présent à l'esprit le bon conseil de saint Pierre, *craignez et doubtés Dieu, servez et honnorés le roi nostre souverain*²¹⁵. Après cette exhortation générale, chacun des états est invité à se prendre en main, à procéder à sa propre réforme et à aider inconditionnellement le roi à conduire celle du royaume. Aux nobles, ducs, comtes, chevaliers, et écuyers, il est demandé de retrouver toute la noblesse qu'ils tiennent de leurs devanciers et à renoncer à ce que fut *le mauvais gouvernement des nobles*. Aux bourgeois, marchands et habitants de bonnes villes qui auraient quelque chose à se reprocher, il est fortement conseillé de vendre leurs *marchandises bien et loyalment, sans excessivement gagner [...] sans grans convoitise ou avarice* et de ne point *prester à usure en plusieurs et diverses manières*, tandis que les gens d'église sont incités à prier pour le roi, ses sujets et le royaume. Alors, si chacun se plie à ces injonctions et s'il y a *bonne union et concorde*, le royaume pourra se restaurer²¹⁶. Tous derrière le souverain pour la réforme, n'était-ce pas vouloir faire de lui, une nouvelle fois, le maître incontesté de tous et celui par lequel passait le salut de chacun?

Cette réformation générale, que Jean Juvénal appelait si fortement de ses vœux et à laquelle chacun était convié à participer, devait effectivement être obligatoirement conduite par le souverain. C'est de lui, qu'il attend un véritable renouveau. Après lui avoir décrit tous les maux du royaume, car un médecin ne saurait *bien mettre remesde aux maladies* s'il ne les connaît, il conviendra de concevoir pour lui *une manière de provision par ordonnances royaulx et remettre tout sus, ›reformando et cogitando que sit voluntas Dei*²¹⁷. Ce dessein, qui lui tient véritablement à cœur, ne le quitte jamais au point qu'il termine l'épître *Nescio loqui* qu'il adresse en 1445 à son frère Guillaume, alors

²¹⁵ *Tres reverends*, I, p. 56–62.

²¹⁶ Sur tous ces points, *ibid.*, p. 67–85.

²¹⁷ *Nescio*, I, p. 483.

nommé chancelier de France, par un long projet de réformation du royaume en *manière de ordonnance royal*²¹⁸.

Ce texte qui résume en forme de proposition toute la pensée polémique de Jean Juvénal est d'un grand intérêt, même s'il a été souligné qu'il était en bien des points une somme de lieux communs²¹⁹ et qu'il ne faisait bien souvent que reprendre la plupart des thèmes abordés par la grande ordonnance de réformation de 1413²²⁰, sans réellement préparer celle de 1454²²¹. Voilà qui n'est qu'en partie exact et qui relègue quelque peu dans l'ombre le rôle cardinal que Jean Juvénal souhaite voir jouer au souverain, par l'intermédiaire de son chancelier, dans le processus de réformation du royaume. Il y a là un élément essentiel qui permet de mieux saisir l'apport de sa réflexion au développement d'une assise toujours plus forte de la *potestas* royale. Riche de ses quelque 63 articles, ce projet ne saurait être examiné dans le détail. L'essentiel n'est que d'en retenir les seules idées qui, d'une manière ou d'une autre, ont pu contribuer à l'enracinement de certaines pratiques absolutistes, même s'il est des données de ce texte qui s'inscrivent en faux contre une telle évolution.

Que Jean Juvénal n'innove guère et reprenne souvent les poncifs accumulés par le mouvement réformateur depuis saint Louis, la chose est entendue. Les trois grands thèmes qui ont de tout temps contribué à façonner l'esprit de réforme dominant en permanence son projet. Réformer l'Église d'abord et faire en sorte que de nouveaux rapports se nouent avec le pouvoir temporel, voilà bien la démarche prioritaire à laquelle Jean Juvénal consacre près du tiers de son texte (les seize premiers articles et quelques autres). Toutes les grandes questions de l'heure, si largement débattues tout au long de l'œuvre, y sont évoquées avec des ébauches de solution: grâces expectatives, collation des bénéfices, régale, juridiction ecclésiastique et fiscalité sur les clercs ne figurent que les principaux points abordés. Réformer la justice et le monde judiciaire ensuite, telle doit être la seconde tâche du monarque réformateur (principalement articles 17 à 35). Ici encore, le maître à penser donne le sentiment qu'il baigne dans la routine, traitant tout à fois et sans beaucoup d'imagination des réformes de fond à entreprendre au sein des grandes institutions judiciaires, de la procédure ou des rapports de la juridiction laïque avec les tribunaux d'église. Réformer l'administration et remettre dans le droit chemin ses agents constitue obligatoirement le troisième grand chantier du souverain s'il veut attacher son nom à la réforme (en particulier articles 35 à 40 et nombreux au-

²¹⁸ Ibid., p. 536–551. Ce texte est composé de 63 articles qui ne sont pas numérotés. Un numéro leur est cependant affecté pour la commodité de la suite de l'exposé.

²¹⁹ LEWIS, *Écrits politiques*, III, en particulier p. 84 et 131–132.

²²⁰ Alfred COVILLE, *L'ordonnance cabochienne* (26–27 mai 1413), Paris 1888.

²²¹ Françoise AUTRAND, *Rétablir l'État: l'année 1454 au Parlement*, dans: *La reconstruction après la guerre de Cent ans* (Actes du 104^e Congrès des sociétés savantes, Philologie et histoire jusqu'à 1610, Bordeaux 1979, t. I), Paris 1981, p. 7–23.

tres). Ici, à nouveau, le lecteur n'est rien moins qu'invité à retrouver ce que fut l'ambiance réformatrice du beau XIII^e siècle: des agents trop nombreux, qui commettent trop d'exactions, qui résident trop peu, qui sont mal recrutés et qui coûtent fort cher à la chose publique. Il faut donc réduire leur nombre, substituer l'élection à la nomination directe par le souverain, mieux les former et ne les rémunérer qu'en fonction de leur travail effectif. Outre ces trois grands pôles de réformation, Jean Juvénal s'attache aussi à évoquer les thèmes qui, de tout temps, furent emblématiques de cette politique, tout comme des ordonnances somptuaires: la morale, la discipline du corps et de l'esprit, l'économie bonne et loyale²²².

À s'en tenir à ce constat de surface et à ne juger qu'à l'aune de ces clichés récurrents, admettre que Jean Juvénal n'innove guère serait parfaitement admissible. En réalité, il convient de le lire entre les lignes. Alors, bien des éléments permettent de constater que ce projet se veut particulièrement porteur pour un souverain en quête d'une *potestas plena* annonciatrice d'absolutisme. Plus que la réforme en elle même, c'est la réforme par le souverain et pour le souverain que souhaite Jean Juvénal. Au milieu de ses longues propositions avancées pour réformer l'Église – souvent banales – se profile tout un gallicanisme insidieux propre à placer le souverain moins en arbitre qu'en maître dans les rapports que l'Église de France entretient avec le Saint-Siège. Voilà qu'il reconnaît au roi pouvoir d'assembler ses prélats en vue de régler les questions pendantes en matière de grâces expectatives et ainsi *on trouverroit manières comme ses serviteurs capables seront pourveux*. Et voici un roi qui, face à des gens d'Église qui ne se comportent pas comme ils le devraient, les remet dans le droit chemin *en executant les décrés de Basle confermés par la Pragmatique*²²³. Or, qui dit application des textes, dit aussi interprétation, voire adaptation. C'est à tout le moins ce que laisse à penser l'aveu que fait Jean Juvénal quelques années plus tard, en 1452, dans *Verba mea* à propos de la Pragmatique: *la valoit mieulx muer [...] et changer [...] que d'en user comme on fait, car la forme d'en user comme on fait estoit inciville et desraisonnable*²²⁴. La voie était ainsi ouverte à un souverain toujours mieux qualifié et plus apte à revoir, sous prétexte de les amender, des textes aussi fondamentaux que les décisions des conciles ou ceux qui avaient pu être conclus au terme de longues négociations avec le Saint-Siège. Il y a plus encore dans cette évolution. Au cœur de la réforme de l'État, le souverain se voit souvent invité à intervenir, par le biais de sa loi, pour faire avancer aussi celle de l'Église de France et régler les problèmes qui l'opposent au pouvoir temporel. La question de la juridiction ecclésiastique vient-elle à être débattue? Alors, qu'on fasse *renouveler les ordonnances royaulx qui ont esté faictes ou temps passé par le*

²²² Sur tous ces points, *Nescio*, I, p. 536–551.

²²³ Ibid., p. 536 et 539, art. 16.

²²⁴ *Verba mea*, II, p. 292–292.

*roy saint Louis et depuis et que on les gardast bien. Et toujours à propos des mêmes problèmes, les ordonnances royaulx des prédécesseurs du roy en font mencion, mais en vérité je croy qu'il seroit expédient de une fois en faire une déclaration. Quant à la prise des clerks, sera bien fait de en faire une decision [...] et si sembleroit que le roy le devoit faire et ordonner*²²⁵. Voici donc un roi placé au cœur de la réforme des rapports qui agitent la monarchie et l'Église de France.

Il l'est plus encore aussi souvent que sont en jeu les affaires de l'État. Toute entreprise de réforme doit alors passer par la restauration de la législation de ses prédécesseurs ou celle, toute nouvelle, qu'il est en permanence invité à édicter en vue d'accélérer la mise en place d'un ordre juridique contrôlé par lui et chaque jour plus unitaire. Les exemples déjà cités à propos de l'Église sont particulièrement évocateurs. D'autres, qui vont dans le même sens et en des domaines bien différents, ne manquent pas. Revenir à une législation qui a fait ses preuves et la remettre au goût du jour en l'amendant, voilà bien ce qu'a été l'esprit premier de réforme. Il ne vise rien d'autre qu'à replacer au sommet de l'ordre juridique des normes royales désuètes, mais auxquelles il convient de redonner vigueur. *La chose mise à l'estat ancien*²²⁶, une législation nouvelle pourra alors être édictée si elle apparaît nécessaire. Il y avait là procédure courante et vérifiable dans tous les secteurs. Pour combattre le refus des maîtres des requêtes de résider à Paris, *y a certaines ordonnances, que on les garde*²²⁷. Il en va de même pour un meilleur fonctionnement du Parlement où il n'est besoin que de faire *garder les anciennes ordonnances*²²⁸. Les choses ne paraissent pas poser davantage de problèmes pour le *salairé et gouvernement* des huissiers et sergents: *les ordonnances anciennes en font mention [...] ce sera bien fait de les renouveler et garder*²²⁹. Bien souvent, modifications et compléments sont apportés à ce fond normatif ancien. Voici le statut des généraux sur le fait des aides en question. La réponse ne se fait pas attendre puisque *on y devoit adviser et veoir les ordonnances sur le fait des aides, se il faloit riens adjouster ou diminuer, que on le feist*²³⁰. Et voilà les gages des maréchaux et connétables qui viennent à discussion. Une fois encore, le problème doit pouvoir trouver solution en conciliant ancienne et nouvelle législation: *il fault quérir les choses anciennes de la Chambre des comptes [...] et sur ce faire ordonnances, car ce que on gardoit ou temps passé est mis en oubly*²³¹. Enfin, alors que l'existence même de la juridiction des eaux et forêts

²²⁵ Sur tous ces points, *Nescio*, I, p. 538–539, art. 9, 12 et 10.

²²⁶ Ibid., p. 550, art. 59.

²²⁷ Ibid., p. 543, art. 31.

²²⁸ Ibid., p. 540, art. 19.

²²⁹ Ibid., p. 546, art. 42.

²³⁰ Ibid., p. 543, art. 33.

²³¹ Ibid., p. 550, art. 56.

pose problème, il *semble estre expédient que on refreschisse les deux articles qui sont contenus es ordonnances royaulx*²³². Il n'en va pas toujours ainsi. Il arrive souvent alors que Jean Juvénal suggère au prince de reprendre totalement le système existant et d'édicter une législation entièrement nouvelle. Fortement critique à l'égard de l'administration des baillis et sénéchaux, il pense qu'il *seroit bon que le roy deppointast tout*²³³. Dans de telles situations, le souverain est en permanence invité à *faire et ordonner*²³⁴, à *faire une déclaration*²³⁵ ou à aviser en son conseil²³⁶.

C'est alors pour intervenir en des domaines essentiels. Ceux qui constituent les fondements d'un État dont le roi doit avoir la pleine maîtrise. Sans doute n'a-t-on pas accordé assez d'importance à ce projet d'ordonnance de Jean Juvénal, tant il s'efforce d'y dessiner l'image d'un roi maître de son droit, de sa monnaie, de ses poids et mesures aussi. Parfait précurseur de plusieurs dispositions de l'ordonnance de Montils-les-Tours sur la justice, il l'est plus encore pour celle qui touche directement à l'ordre juridique: la mise par écrit des coutumes dont il souhaite que le souverain ait la plus large maîtrise possible. Comment pourrait-on en douter à lire la disposition selon laquelle *seroit expedient que on réformast toutes les cours de ce royaume, et mesmement des baillis, tant en usages, stilles que coustumes*²³⁷ et à la comparer à la disposition de l'article 125 de l'ordonnance de Montils-les-Tours qui décide la rédaction des coutumes: *ordonnons [...] que les coustumes, usages et stiles de tous les pays de nostre royaume soyent rédigez et mis en escrit, accordez par les coustumiers, praticiens et gens de chascun desdiz pays de nostre royaume*²³⁸. Mieux encore, en un temps où la position du pouvoir central demeure des plus timides face au droit privé et en particulier celui des personnes, ne voit-on pas Jean Juvénal inciter le souverain à intervenir directement en matière de mariage et de mainmorte? Et de lui suggérer alors, pour attirer de nouvelles populations dans le pays, d'ordonner que *tous ceulx et toutes celles qui voudroient venir en son royaume se peussent marier franchement et tester et ordonner de leurs biens en testament et aultrement*²³⁹.

À de telles dispositions était assignée la mission de faire savoir que le souverain avait vocation à devenir le maître du droit, comme il devait l'être aussi de la monnaie, véritable expression, au même titre que la loi, de la souveraineté retrouvée. Une nouvelle fois, l'appel lancé en ce sens est dépourvu de toute

²³² Ibid., p. 545, art. 38.

²³³ Ibid., p. 543, art. 35.

²³⁴ Ibid., p. 538, art. 10.

²³⁵ Ibid., p. 539, art. 12.

²³⁶ Ibid., p. 539, art. 14.

²³⁷ Ibid., p. 544, art. 36.

²³⁸ JOURDAN, DECRUSY, ISAMBERT, Recueil des anciennes lois françaises depuis l'an 1420 jusqu'à la révolution de 1789, Paris 1821-1833, IX, p. 252-253.

²³⁹ *Nescio*, p. 545, art. 41.

ambiguïté: *au regard des finances seroit expédient que le roy feist monnoie forte, comme ses prédécesseurs [...] et que on se osast prendre aultre monnoye que celle du roy, et que se estranger ou autre du royaume aportoit aultre monnoye en ce royaume et il ne la portoit en la monnoye, que tout fut confisque*²⁴⁰. Réaffirmation de principes fort anciennement énoncés, dont certains l'étaient depuis les grandes ordonnances monétaires de saint Louis²⁴¹, mais si clairement et si fortement exprimés qu'ils témoignent de la ferme détermination de Jean Juvénal de fixer définitivement le principe qui veut que la monnaie soit la chose exclusive du prince. Pareille disposition serait-elle insuffisante, alors les deux grands princes toujours menaçants pour le roi sont sérieusement mis en garde. *On feist déffense aux ducs de Bourgogne et de Brethaingne que ilz ne feissent aultre monnoye que ilz doivent faire, et doit on advertir que ilz doivent faire si forte monnoye qu'elles se puissent billonner aux monnaies du roy*²⁴². Imposer progressivement l'unité monétaire au royaume ne saurait être qu'une étape pour un roi qui a vocation à concentrer entre ses mains l'ensemble des attributs de la souveraineté. Il fallait encore *que on ordonnast que en tout ce royaume n'eust que une aulne, et mesure, et livre ou poix [...] Et que partout on ensuivist la ville de Paris qui est le capital*²⁴³. Vouloir unifier tous les poids et mesures à partir des pratiques parisiennes, n'était-ce pas tout à la fois affirmer la toute puissance du prince en la matière et confirmer le rôle éminent de la capitale comme siège du pouvoir et centre de décision?

Législation, monnaie, poids et mesures, toutes les universités aussi qu'il *seroit expédient que le roy advisast de réformer*²⁴⁴, doivent inexorablement passer sous contrôle exclusif du prince. N'était-ce pas clairement annoncer le projet que quelques décennies plus tard Philippe de Commines a prêté à Louis XI d'unifier l'ensemble des coutumes du royaume²⁴⁵ et le vœu que formeront en permanence tous les théoriciens de l'absolutisme de voir le royaume de France régi par une même loi, dans lequel circule une même monnaie et dont tous les ressortissants utilisent mêmes poids et mêmes mesures²⁴⁶? Mainmise progressive sur l'ordre juridique – même s'il est encore trop tôt, tant s'en faut, pour parler de légicentrisme –, monopole de la monnaie, contrôle des poids et mesures, mise en tutelle du savoir, voilà bien réunis tous les ferments d'un absolutisme naissant.

²⁴⁰ Ibid., p. 550, art. 57.

²⁴¹ Sur l'importante législation de saint Louis en la matière, Étienne FOURNIAL, *Histoire monétaire de l'Occident médiéval*, Paris 1970, p. 82–87.

²⁴² *Nescio*, I, p. 550, art. 58.

²⁴³ Ibid., p. 546, art. 45.

²⁴⁴ Ibid., p. 548, art. 50.

²⁴⁵ René GANDILHON, *L'unification des coutumes sous Louis XI*, dans: *Revue historique* 194 (1944), p. 317–324.

²⁴⁶ Sur cette question, Joseph VAN KAN, *Les efforts de codification en France. Étude historique et psychologique*, Paris 1929.

C'est à peine si Jean Juvénal réussit à concevoir un système pratique d'exercice modéré de la puissance qu'il souhaite voir se mettre en place. Si le modèle politique qu'il appelle de ses vœux – un roi puissant en permanence éclairé par un conseil vigilant et encadré par des états régulièrement convoqués – semble bien construit dans son esprit, il n'en va pas de même lorsqu'il scrute son fonctionnement quotidien. Trop d'abus, trop de tyrannie et trop d'insuffisances tant de la part du souverain que de ses agents font que les rouages de cette mécanique politique se grippent rapidement. Alors, la seule voie pour retrouver le droit chemin est celle de la réforme. Perverse elle aussi, elle remet constamment en selle un souverain toujours épris de plus de puissance.

*

Dans le contexte de la première moitié du XV^e siècle, cette puissance avait des limites. Jean Juvénal les connaît bien. Pris comme en étau entre un prince dont il sait les insuffisances et une royauté qu'il veut forte, il choisit de dénoncer sans ménagement les excès du système dont le souverain est le chef pour préserver l'institution qu'incarne le roi. Là est le jeu subtil qu'il conduit et qui le contraint à cheminer constamment sur un sentier de crête, pris entre les écueils d'une condamnation sans appel des hommes du prince et sa ferme volonté de sauvegarder une monarchie forte.

Partir d'un constat exigeant s'imposait pour dénoncer tous les abus d'un système parfois proche de l'oppression et de la tyrannie. L'archevêque de Beauvais ne s'y dérobe jamais et condamne, avec autant de force que de conviction, les exactions fiscales permanentes, les manquements criants au devoir de justice et les refus répétés d'entendre la voix des états. Tant de déviations existaient. Les reconnaître et les révéler au grand jour devenait nécessité pour qu'elles fussent éradiquées. Toute l'habileté de Jean Juvénal est alors de plaider qu'elles ne sont point le fait direct du souverain. Clef de voûte d'un vaste édifice encore fragile, il ne saurait en contrôler tous les rouages. Or, ce sont ces rouages – conseillers, juges et administrateurs – qui sont trop souvent défaillants sans que le prince puisse vraiment intervenir, les sanctionner et les remettre dans le droit chemin. C'est donc le corps qui est malade et non la tête qu'il faut préserver à tout prix. Ce corps de serviteurs fait bloc au sein d'une machine politique qui tend souvent à la perversion et que Jean Juvénal aurait sûrement qualifiée de système absolutiste – entendu dans son plus mauvais sens – si le terme avait existé.

Aux yeux de l'opinion néanmoins, c'est plus souvent le roi que le système qu'il incarne qui est mis en cause. Un roi, au départ défait et fragile, qu'il faut à tout prix sauver tant les Français sont désormais viscéralement attachés à l'institution qu'il incarne: la monarchie. Tout l'art de Jean Juvénal est de proposer, à travers les critiques qu'il formule – même si elles atteignent parfois directement le souverain – une vision rénovée du pouvoir, de son contenu et

de son exercice. Tous les arguments qu'il avance, sous couleur de la nécessité de faire bloc derrière le souverain et de le soutenir sans réserve en raison des circonstances de guerre, vont toujours dans le même sens. Elles n'ont d'autre visée que de renforcer la position du roi souverain en réunissant en sa personne l'essentiel des *regalia*: juger, faire loi et battre monnaie. Une concentration qui tend incontestablement vers une manière d'absolutisme, si on n'entend par là qu'une forme de régime politique dans lequel tous les pouvoirs sont aux mains d'un seul.

À en rester là, on pourrait affirmer sans la moindre hésitation que Jean Juvénal est un authentique précurseur de l'absolutisme. Dans la pratique, les choses ne sont pas aussi simples. À côté de l'absolutisme de l'esprit – celui d'une concentration pensée des pouvoirs en de mêmes mains – il y a l'absolutisme vécu, celui qui pourrait s'exercer au quotidien si une main unique en pouvait avoir la maîtrise. La question a été posée de savoir si une telle modalité d'exercice du pouvoir avait jamais existé. La réponse, en permanence en attente, ne saurait être discutée dans l'esprit de l'archevêque de Reims. Temps, hommes et lieux du royaume de France qu'il connaît si bien lui interdisaient pareille affirmation. Un roi maître de sa législation, de sa justice et de sa monnaie, oui. Mais alors, un roi attentif aux commandements de Dieu, aux conseils de son entourage, source de toute loi mais soumis à elle, clément dans sa justice et contraint de faire bon usage de la monnaie qu'il frappe, voilà bien le roi dont Jean Juvénal dessine le portrait. Celui d'un roi fait de tous les pouvoirs, mais condamné à en user dans le respect des commandements, la concertation et le partage. Farouche partisan d'un absolutisme de l'esprit et théoricien éclairé de sa mise en œuvre raisonnée, Jean Juvénal fait figure de maître à penser de tous ceux qui, après lui, en ont jeté les bases.

Et Claude Seyssel n'est-il pas un de ses premiers héritiers quand il écrit: *Et néanmoins, demeure toujours la dignité et autorité royale en son entier, non pas totalement absolue, ni aussi restreinte par trop, mais réglée et réfrénée par bonnes lois, ordonnances et coutumes, lesquelles sont établies de telle sorte qu'à peine se peuvent rompre et annihiler*²⁴⁷?

²⁴⁷ Claude SEYSSSEL, *La monarchie de France et deux autres fragments politiques*. Première partie, section II, chap. VIII, éd. par Jacques POUJOL, Paris 1961, p. 115.

Deutsche Zusammenfassung

Der Beitrag fragt am Beispiel der Texte des Jean Juvénal des Ursins (1388–1473) nach dem Gebrauch »absolutistischer« Formeln und Argumente im Frankreich des 15. Jahrhunderts. Er weist nach, daß dieser Autor, Doktor beider Rechte, Bischof und enger Berater Karls VII., in seinen Aussagen über die königliche Gewalt ganz unverkennbar »absolutistische« Argumente verwendet. Wenn es darum geht, die Rechte des französischen Königs als Gesetzgeber oder als oberster Richter zu verdeutlichen, läßt Juvénal des Ursins keinen Zweifel an dessen absoluter Gewalt.

Die weitgehende Unbegrenztheit dieser Gewalt verpflichtet den König Juvénal des Ursins zufolge freilich auch, sich ihrer mit größter Mäßigung und Zurückhaltung zu bedienen. Der Absolutheitsanspruch des Königs steht in seinen Augen also nicht im Widerspruch zum Ideal eines Königs, der sich von den Weisungen Gottes leiten läßt, auf seine Ratgeber hört, als Gerichtsherr Milde walten läßt und sein politisches Handeln am Gemeinwohl ausrichtet.

DENIS CROUZET

LANGAGES DE L'ABSOLUTITÉ ROYALE (1560–1576)

Il me semble nécessaire de sortir des débats qui ont gravité autour du concept d'absolutisme dans les années 1970–1980. Ces débats ont été reproblématisés et réactualisés dans le livre récent de Fanny Cosandey et Robert Descimon et ont conduit ces deux auteurs à souligner le fait que »l'historiographie de l'absolutisme fait apparaître que la notion n'a été construite ni avec les moyens intellectuels des ›hommes du temps‹, ni avec ceux des sciences humaines d'aujourd'hui«¹. Mon objet sera donc non pas de déterminer s'il y eut un »absolutisme« évolutivement en œuvre ou au travail dans la France moderne, voire s'il n'y en eut pas plusieurs qui s'emboîterent selon des chronologies différenciées, voire encore de discerner un angle privilégié par lequel pourrait être cernée une légitimation pratique ou théorique de l'»absolutisme«. Il sera d'essayer au contraire de mettre en valeur le fait qu'à la Renaissance tardive française la monarchie a été conduite à jouer par le langage sur l'idée même de pouvoir absolu et qu'en fonction de ce jeu elle s'est en quelque sorte reconfigurée en privilégiant l'émergence d'une raison politique appréhendée comme source de la décision du prince.

Deux occurrences

Je voudrais partir d'une première constatation. Les occurrences d'»absolu« sont rares dans le discours politique. L'»absolu« inquiète d'autant plus que les huguenots, depuis 1560, se sont attachés à défendre l'idée d'une monarchie mixte. Je voudrais toutefois commencer par deux citations de personnages du temps des guerres de Religion qui montrent une situation d'oscillation, de la part de l'imaginaire monarchique, entre deux postures signifiantes.

La première concerne les jours qui suivent le massacre de la Saint-Barthélemy. Elle se trouve dans une lettre écrite le 12 septembre 1572 par Charles IX à Gaspard de Schomberg qui est son émissaire dans le Saint-

¹ Fanny COSANDEY, Robert DESCIMON, *L'absolutisme en France. Histoire et historiographie*, Paris 2002, p. 20.

Empire². Le roi cherche à justifier l'exécution de Coligny et de ses fidèles en tant qu'action préventive d'

ung grand mal et inconvenient qui m'estoit bien certain qu'il [l'amiral] tenoit ordinairement les peuples divisés, oultre la particuliere entreprise et conspiration qu'il avoit recemment faicte pour le subvertir et transferer à aultruy ma couronne, dont il a reçu juste punition; car il avoit plus de puissance et estoit mieulx obey en la part de ceulx de la nouvelle religion que je n'estois, ayant moyen par la grande auctorité usurpée sur eulx de me les sublever et leur faire prendre les armes contre moy toutes et quantes fois que bon lui sembloit.

Charles IX souligne que des mandements secrets avaient été adressés par l'amiral, à *tous ceulx* de la nouvelle religion, de confluer en armes le 3 septembre à Melun, à proximité de Fontainebleau où le roi devait alors se trouver. Outre qu'il préparait une action criminelle, selon les dires du roi, Gaspard de Coligny s'était arrogé une puissance sur ses co-religionnaires telle que Charles IX ne pouvait plus prétendre se dire *roy absolu*. Dieu en a fait *juste jugement*. Il faut l'en louer et Charles IX l'en loue, et *estime qu'il n'y a prince qui pour cette seule considération et sans attendre à veoir une malheureuse conspiration, telle qu'elle s'estoit découverte, eust peu souffrir avec si longue patience ung de ses subjects*. Le roi dit avoir pris la résolution de laisser s'exercer une justice extraordinaire, *autre que je n'eusse désiré*, mais qu'il *estoit necessaire* de mettre en pratique contre de telles personnes qui, donc, s'étaient appropriées une part d'une puissance déléguée par Dieu. Le risque était en effet de rencontrer le danger *d'allumer ung nouveau feu en mon royaume*. Il n'y a pas eu préméditation, pas de *secrete intelligence* en vue d'une extermination des religionnaires, et la restitution de l'absoluité du pouvoir par la violence s'est faite par nécessité, de manière contrainte pour le souverain. Si l'on analyse cette lettre reprenant l'argument du complot qui avait déjà été avancé lors de la Séance royale du 26 août, il est évident tout d'abord que le roi revendique un pouvoir «absolu» dont le propre est de ne pas pouvoir accepter qu'un pouvoir alternatif s'érige face à lui. Le roi absolu se définit ainsi par le monopole ou le non-partage de l'obéissance. Et d'autre part il est évident que ce pouvoir «absolu», en dernier lieu, dispose d'une arme qui l'exprime dans sa vérité, une arme de la *nécessité* qu'est la violence et qui n'intervient qu'en cas d'extrémité.

Pour aller plus loin dans ce sens d'une définition assumée par le discours monarchique, une autre lettre peut être complémentirement utilisée³. Elle émane de la reine mère chargeant Arnauld du Ferrier de faire savoir à la répu-

² Cité dans: Timothée PROFFIT, Gaspard de Schomberg homme de guerre, diplomate et négociateur de la paix 1540–1599. Mémoire de maîtrise, université de Paris IV-Sorbonne, 2004, Ircm-Centre Roland Mousnier, p. 70.

³ Hector DE LA FERRIÈRE (éd.), *Lettres de Catherine de Médicis*, 10 vol., Paris 1890–1909, vol. IV, Paris 1885, p. 130–132.

blique de Venise, contre l'*opinion* et les discours qui circulent, sa vérité des faits et surtout elle définit plus précisément la nature de cette altération du pouvoir absolu qui est censée avoir justifié la mise en pratique de la nécessité de justice. L'amiral, depuis la mort de Henri II, avait fait la démonstration, par tous ses déportements, qu'il ne souhaitait que la subversion de l'État et qu'il ne voulait qu'ôter la couronne à la dynastie à qui elle revient légitimement. À l'opposé de se reconnaître comme sujet, Gaspard de Coligny avait acquis, sur les fidèles de sa religion, des pouvoirs régaliens, au point de n'avoir point hésité, en se rebellant, à tenir *par force* des villes en la présence même de son roi ou du duc d'Anjou. Il n'avait pas craint non plus de donner plusieurs batailles contre l'armée royale et s'était rendu responsable de la mort *d'un si grand nombre de personnes qui ont esté tuées pour ceste occasion*. Surtout, depuis la paix de Saint-Germain, il était devenu un conspirateur, agissant occultement contre son souverain. Catherine de Médicis, alors, observe vouloir avoir l'assurance *que l'on dira que le Roy mondict sieur et fils a faict ce qui appartenoit à sa grandeur, estant roy et prince souverain*. L'amiral, du fait de la puissance qu'il détenait dans le royaume, ne pouvait pas être châtié autrement de sa rébellion et de sa désobéissance que de la manière qui a été pratiquée: *par la voye que l'on a esté contrainct d'executer tant en sa personne que de ceulx qui tenoyent son party*. Le souverain absolu de la Renaissance, il faut le redire, est un souverain dont l'absoluté inclut la violence quand elle est remise en cause.

Mais ce sur quoi ces deux lettres consécutives à la Saint-Barthélemy, qui sont destinées à informer des puissances étrangères des raisons qui ont poussé Charles IX à faire procéder à l'exécution de l'amiral, insistent, c'est sur le fait que cette exécution n'est intervenue qu'au terme d'un long délai de temps. L'image du roi »absolu« ou souverain, jaloux de sa souveraineté, cohabite avec celle du roi patient, ne se résolvant que contre lui-même à faire justice quand il ne peut plus faire autrement que de lâcher la bride à une violence qui fait retour vers l'essence de son pouvoir qu'est la justice. Le roi »absolu« est un roi qui a accepté, précisément, de rester longuement en amont de cette absoluté qu'il possède par effet d'une grâce divine. Il est comme de l'essence de cette absoluté du pouvoir de ne pas se révéler dans son expression paroxystique en tant que permanence, de ne surgir qu'au terme d'une durée flottante. Le pouvoir absolu est, par là-même, un pouvoir qui relève d'une épiphanie de la contingence. Dans sa normalité, il ne se montre pas tel et sourd ici l'idée de cette empathie naturelle entre le roi et ses sujets qui avait été revendiquée sous les règnes de François I^{er} et Henri II et qui faisait que le monarque était d'autant plus »absolu« que ses lois et ordonnances étaient reçues par les gouvernés de manière immédiate.

Mais il est alors possible de citer une seconde occurrence de »absolu«, dans un texte de Loys Le Roy, qui permet de préciser que l'absoluté peut être pen-

sée à la Renaissance comme ambivalente, qu'il lui est reconnu d'avoir une part d'ordinaire et une part d'extraordinaire⁴. C'est dans la continuité de Claude de Seyssel que celui qu'on appelait le Platon françois rédige une *Exhortation aux François pour vivre en concorde, et jouir du bien de la Paix*, publiée aux lendemains immédiats de la paix de Saint-Germain, en août 1570, deux ans avant précisément le massacre de la Saint-Barthélemy. Il y définit la royauté héréditaire comme le meilleur gouvernement parce que gouvernement usant de la modération. Les Français y sont rattachés avoir choisi

le gouvernement Royal comme le plus juste, plus modéré, plus supportable et durable, plus paisible, puis reiglerent l'autorité des Roys par bonnes loix et costumes: à fin qu'elle ne fust totalement absolue: ne trop astrainte: lesquels aussi de leur part se sont monstrez tant faciles envers leurs sujets, que pour se faire obeïr, ils n'ont eu besoin d'estre servis à genoux et testes nues, comme les Roys d'Angleterre [...] mais par leur seule bonté ont esté mieux servis et suivis, que tous les autres: trouvant leurs subjects tousiours prests d'exposer avec singuliere affection non seulement le biens, mais aussi les vies, pour leur dignité et majesté.

L'important est que Loys Le Roy reconnaisse que la royauté française comporte une part d'absoluité, mais une part d'absoluité relative qui s'explique moins par un système de freins que par l'idée de mesure ou d'équilibre assurant une continuité ou une stabilité de l'ordre de la société humaine. Il y a comme l'évocation d'un mode de compensation de l'absoluité par le fait que le roi doit se soumettre à des limitations inhérentes au juste exercice de son autorité.

Ce pouvoir fondé sur une mesure de l'absoluité s'inscrit dans un cadre cosmologique. Il est, selon Loys Le Roy, un reflet de la modération qui régit l'univers et dont Dieu a été le créateur. Un Dieu architecte d'un univers de l'équilibre des contraires. Un Dieu régissant un ordre allant sans cesse de la similarité à la dissimilarité et vice-versa⁵.

Les hommes ont besoin d'un gouverneur: car particulièrement cherchent leur bien, par lequel ils diffèrent l'un de l'autre [...] car Premièrement il y a en l'univers un esprit entretenant perpetuellement les quatre Elements, et infus en eux agit le grand corps du monde et le ciel, se meslant en sa masse, lequel accompagné de lumière et de chaleur, penetre, vivifie, nourrit, modere toutes choses. Il y a un mouvement perdurable contenant les autres mouvements dissemblables, une cause première d'où dependent les inférieures. En chacun animal plusieurs membres différents en offices sont compris et recueillis en union et accord par l'ame: sur laquelle préside raison, et sur raison intelligence. Semblablement il est requis en toute grande seigneurie, y avoir quelcun reiglant et unissant plusieurs parties diverses, ne-

⁴ ANONYMUS, *Exhortation aux François pour vivre en concorde, et jouir du bien de la Paix*, Paris, Imprimerie Federic Morel 1570, p. 29-31.

⁵ L'*Exhortation aux François* [...] peut être complétée par Loys LE ROY, *De l'excellence du Gouvernement royal*, Avec l'exhortation aux François de perseverer en iceluy, sans chercher mutations pernicieuses, Paris, Imprimerie Federic Morel 1575.

cessaires à son établissement, par autorité et conseil souverain: d'où procède la conduite de la religion, justice, armes, finances, loix, mœurs, magistrats. Platon l'appelle ancre de l'estat, par lequel il est arrêté et affermi comme le navire en l'eau: dict s'avantage que cela tient tel lieu en la police que fait l'ame et la teste és animaux: d'autant que l'intellect est infus en l'ame: et en la teste sont mises la veuë et ouye, tellement que l'intelligence jointe à deux beaux sens, et conduite en un, conserve chasque choses.

Par-delà l'écriture de Loys Le Roy, il faudrait faire encore intervenir, dans la même perspective, le chancelier de France lorsqu'il justifie la politique de concorde civile et le refus de la lutte à outrance contre les hérétiques que réclament les exclusivistes catholiques en vertu de la définition d'un devoir royal de suivi des commandements divins. Pour Michel de L'Hospital, il faut le rappeler, le pouvoir du prince est absolu dans l'exercice même de sa modération, dans une sorte d'auto-contrôle de soi: le bon roi, détenteur de l'autorité et distributeur de la justice par laquelle il entretient la *res publica* dans l'ordre du bien commun, est le roi qui se modère lui-même dans une pensée humble face à la toute-puissance de Dieu, un roi qui témoigne dans ses décisions et dans ses lois d'une manière de contrainte qu'il exerce sur lui-même, qui le porte à se déposséder de ses passions et à promouvoir une politique départialisée; rien ne doit s'opposer à lui, aucun de ses sujets ne doit s'ingérer de remettre en question sa loi et sa volonté, mais il se doit surtout de gouverner sans user de violence et de contrainte à l'égard de ceux que leur religion porte à se détourner de la foi romaine. La violence serait contraire à Dieu, elle le séparerait de Dieu s'il acceptait de l'exercer parce qu'elle tenterait de résoudre avec les moyens purement humains de la force ce qui ne relève que de la miséricorde ou de la clémence divine. Le pardon est acte d'humanité puisqu'il évite de mettre le royaume en hasard, témoignant de ce que le souverain accomplit sa mission divine en s'élevant au-dessus de ses propres passions et des passions de ses sujets; il impose que l'État se place au-dessus, en raison de l'urgence, de la nécessité, du droit, qu'il produise, pour une durée provisoire mais indéterminée car relevant seulement de la miséricorde divine, un droit supplétif qui impose à ses sujets d'accepter la cohabitation de la foi romaine et de la foi calvinienne; un droit alternatif qui assurera la paix entre les hommes, une politique de l'humilité remettant entre les mains de Dieu la destinée de cette unité de foi qui est le sens et la fin de l'histoire des hommes. Comme le Christ qui s'est fait homme, le roi doit agir par compassion et humanité, afin d'éviter les troubles sanglants vers lesquels le péché originel attire l'humanité. Le savoir politique, dans ces conditions, est fondé sur l'*heuresis*, une capacité d'invention qui veut non pas résister au temps, mais le refonder en tenant compte de ce qu'il passe et qu'il ne peut pas se reproduire immédiatement tel qu'il a été. Le bon politique est celui qui s'ajuste aux contingences d'un temps qui, pour le présent, est en mutation. La paix qui conduit à tolérer l'hérésie dans le royaume, à faire vivre les Français à ses côtés, souligne le *grand per-*

sonnage, n'est pas une défaite pour l'autorité absolue du souverain, elle n'en est pas la négation, contrairement à ce que pourraient dire certains pour qui le pouvoir n'est pouvoir que s'il est absolument et univoquement obéi. Elle en est au contraire la plus haute expression, elle est la manifestation même d'une majesté consciente devant Dieu et les hommes de son humanité, signe de victoire et de gloire, puisqu'au mal ne pourra que succéder le plus grand bien dans le retour de tous vers l'humanité. Dans la paix, il y a signe de victoire et de gloire encore, parce qu'il y aura retour vers l'essence des États et des seigneuries, vers ce désir originel qui leur a donné naissance, la nécessité qu'éprouvèrent les hommes à vivre dans la concorde, hors de la violence, de la défiance, du danger et qui fit jadis *reconoistre le plus fort du plus foible, et assujettir volontairement les hommes les uns aux autres*. Le *naturel office* du roi, dans la construction idéologique de Michel de L'Hospital, est de maintenir, envers et contre tout, cette paix première, qui est la justification à la fois de l'organisation sociale et de l'ordre politique et dont le rétablissement permettra de briser la chaîne infinie des vengeances, soupçons, angoisses. En octroyant son édit de paix, le roi fait ce qui est le plus *magnifique* pour un prince: justement donner sa loi à ses sujets pour le salut de la République; et en leur laissant par cette loi leur *juste* liberté, en l'occurrence leur conscience en liberté, *il se constitue leur Prince: c'est à dire, protecteur de leur salut et liberté*, obtenant en échange que, comme jadis, ils se proclament ses sujets, *obligez à maintenir et garder son estat*. Et Charles IX se fait ainsi monarque absolu dans l'exercice et dans la conscience de cette magnanimité qui relève d'une *mediocritas*. Ce qui semble une faiblesse de son pouvoir est une expression même de vertu, de justice, de charité et d'espérance⁶.

On le voit, il y eut en réalité deux définitions du prince »absolu« qui furent proposées et qui renvoient à deux séquences de la monarchie des derniers Valois, voire à deux instrumentalisation de leur jeu politique. La première, postérieure à la Saint-Barthélemy, entrevoit l'absoluité sous l'angle d'une certaine invisibilité ne se révélant qu'au terme d'une longue épreuve, une expérimentation épiphanique de l'extraordinaire. La seconde, antérieure à 1572, discerne un lien entre absoluité et *mediocritas*, et voit au contraire cette *mediocritas* s'accomplir dans l'établissement et la consolidation d'une permanence de durée, à travers un projet de pacification conflictuelle. Dans l'approche de Charles IX, la violence exprime l'absoluité du prince et c'est de manière soudaine, dans la discontinuité, que cette absoluité peut être exprimée. Dans celle de Loys Le Roy, c'est la douceur et la paix qui contribuent à façonner l'absoluité, dans un travail de continuité mettant en valeur la magnanimité du prince. Dans les deux cas toutefois, le souverain s'auto-contraint, n'accède à l'absolu que dans une manière de sacrifice de lui-même. La question qu'il faudra alors po-

⁶ Pour une analyse de la pensée du Chancelier à partir à la fois des *Carmina* et des harangues, voir Denis CROUZET, La sagesse et le malheur. Michel de L'Hospital chancelier de France, Seyssel 1998, p. 364-448.

ser sera la suivante: comment put-il y avoir glissement d'une forme d'auto-contrainte à une autre? Comment, de la contrainte de la paix assurant de cette *mediocritas* de l'absoluité put-il y avoir le basculement à la contrainte d'une violence permettant au roi de renouer avec l'essence sacrale de son pouvoir et comment put-il y avoir une telle redéfinition du lien entre l'absolu et la politique?

La communication cherchera dans un premier temps à ausculter le pouvoir royal dans les années qui précèdent la Saint-Barthélemy comme une mesure de l'absolu, dans la valorisation d'une instance possédée par la reine mère, le langage, don divin destiné à agir sur les passions des hommes et à les amener à accepter la concorde civile. Il y eut un âge politique de l'absolu relatif, qui recourut à la magie des mots et des procédés de symbolisation pour faire dialoguer et se désarmer les forces qui s'affrontaient dans le royaume et qui utilisa le concept de *nécessité des temps* pour aider à comprendre que la cohabitation temporaire de deux religions était la seule solution immédiatement viable pour éviter l'inhumanité. Mais surtout à partir des deuxième et troisième guerres de Religion, le pouvoir, quand sa quête fondée sur cette puissance magique du langage s'avéra inefficace, en vint à accepter que la *nécessité des temps* prenne une implication négative. Il y eut la progressive découverte alors que la défense de l'absoluité du pouvoir pouvait passer par la violence, que la violence pouvait intervenir comme outil de résolution de la crise de l'autorité. C'est-à-dire que dès avant le massacre de la Saint-Barthélemy avait surgi l'idée d'un lien entre violence et royauté absolue – et que ce fut, précisément, en raison de l'échec d'une monarchie mettant en avant la puissance pacifiante du langage que ce lien fut appréhendé.

Le temps d'un pouvoir des mots

Pour tenter de répondre à la question de la redéfinition du lien entre l'absolu et la politique, il nous faut partir de la figure centrale du débat politico-religieux du temps des guerres de Religion, Catherine de Médicis. Parce que c'est elle qui semble, à partir de 1560, avoir pris en charge d'assumer la dimension d'absoluité modérée du politique dans son lien avec une programmation de la paix nécessaire. S'éclaire alors un système de pouvoir original, qui fonctionne avant tout sur le langage et sur la maîtrise du langage que la reine mère se voyait reconnue ou revendiquait de posséder. Le langage à la fois comme outil et modérateur de l'autorité. Brantôme consigne dans son panégyrique qu'elle savait bien manier les mots, avec beaucoup de minutie et d'attention *et connaissait bien où il fallait jeter sa pierre, et son mot, et où il y avait à re-*

*dire*⁷. Il se remémore sa capacité, qui lui venait de sa finesse et de son habileté, à *escouter et savoir toutes choses*⁸. Parler signifiait aussi faire parler, utiliser les mots pour accéder à des choses cachées, chercher à acquérir un savoir permettant de gouverner contre le négatif de l'absoluité, les passions des hommes, leurs pulsions de violence. Et ici se devinerait un statut de cette parole de la reine, qui marquerait sa vie. La parole ne servait pas seulement à communiquer et à autoriser la mise en scène de soi dans le monde curial, elle aurait aussi pour fin de percer des mystères, d'affiner son propre champ de connaissance pour acquérir ainsi un savoir permettant l'exercice d'un pouvoir mesuré. La reine mère, pour reprendre l'expression de l'auteur des *Vies des dames illustres françoises et étrangères*, était une princesse qui *faisoit fort paroistre son beau dire aux grands, aux estrangiers et aux ambassadeurs*, sa parole était une parole de *belle grace et majesté*⁹, elle était un savoir parler et un savoir gouverner parce qu'elle était un savoir. Francès de Alava constate soupçonner qu'elle utilise sa parole pour pénétrer les pensées des protagonistes du jeu politique, pour comme pénétrer dans les arcanes de leur intimité: *et quand elle veut savoir quelque chose d'important, elle importune sans fin, en promettant le secret. Elle est très craintive; elle aimait qu'on lui parlât doucement des choses dont elle voulait traiter, répondant avec infiniment de grâce, et approuvant ce qu'on lui disait*¹⁰. Mais ce qu'il faut voir est que cette connaissance des mécanismes de la rhétorique n'était pas gratuite, qu'elle avait une finalité qui renvoyait au principe d'une mission divine. Le pouvoir, alors, peut se redéfinir en tant que pouvoir »absolu«, dans la mesure où il vise à dispenser dans le monde humain, en rusant souvent avec les hommes et leurs passions, la volonté de Dieu. Au sens encore où ce par quoi il cherche à s'imposer sur les gouvernés, le langage vient de Dieu, est un don divin qui a pour fin de permettre aux hommes de vivre ensemble, d'accéder à l'humanité même qui est en eux mais que les passions risquent toujours de subvertir. Le politique, alors, utilise comme outil le langage, en qui il voit une force lui permettant de s'opposer aux forces de dissociation et d'agression. Et il se veut alors une lumière illuminant l'ordre humain, l'empêchant de basculer dans les ténèbres. Un principe vital.

Comme le chanta Ronsard dans *Le premier Livre des odes*, Catherine de Médicis se voulait donc sans pareille par *le comble* de son savoir et de ses vertus¹¹. Et le poète d'ajouter, dans le cours de sa *laudatio*, que le Ciel *nous* a donné la princesse florentine favorisée par les astres, *pour estre nostre lumière*. En

⁷ Edith SICHEL, *Catherine de Médicis and the French Reformation*, Londres 1905, p. 11.

⁸ Claude B. PETITOT (éd.), Brantôme. Œuvres complètes de Brantôme augmentées de plusieurs fragments inédits extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, Paris 1823, t. V, p. 35.

⁹ Ibid., t. V, p. 62.

¹⁰ Cité par Denis CROUZET, *La nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris 1994, p. 307-308.

¹¹ Isidore SILVER (éd.), Pierre de Ronsard. Œuvres. Texte de 1587, 8 vol., Paris, Toronto 1970, t. III, p. 32.

évoquant donc cette image d'une *lumière* qui, tout en étant référente d'un savoir, devait éclairer la vie des Français, Ronsard ne faisait que reprendre la symbolique même dont voulut s'entourer Catherine de Médicis – à une date indéterminée – après son arrivée dans le royaume de France et qui fut plus tard l'objet d'une attaque frontale de la part des Malcontents lorsqu'ils élaborèrent la légende noire de la princesse florentine¹². Il semble y avoir eu, de sa part, immédiatement, une volonté d'articuler son union avec un prince de la maison de Valois à un motif spécifique. Elle se montrait comme venant dans le royaume de France avec une mission qui faisait d'elle une intermédiaire entre le divin et l'humain. Sa devise fut axée sur l'appropriation d'une identité médiatrice: *elle apporte la lumière et la sérénité*¹³.

Plusieurs interprétations, qui d'ailleurs sont plus complémentaires que contradictoires, sont ici possibles¹⁴. La plus évidente relierait cette *impresa* au motif du beau temps qui revient après la pluie et pourrait ainsi renvoyer à l'imaginaire laurenzien de 1469, *il tempo si rinnova*. Le retour d'un âge saturnien faisait partie de la mythologie médicéenne et il y aurait eu la volonté de la princesse florentine de dire que sa venue dans le royaume de France opérait une sorte de translation symbolique¹⁵. Une autre interprétation prendrait en compte, précisément, ce savoir que Catherine de Médicis revendiquait de posséder et qui devait lui permettre d'introduire la France à une nouvelle histoire: avec elle, s'annonçait ainsi la venue d'une lumière, la lumière du jour symbolisant la vérité des *bonae litterae* restituées dans une Florence dont la famille des Médicis revendiquait d'avoir fait un pôle de la connaissance retrouvée, et ouvrant à une bonification des âmes. L'ignorance entendue comme ce qui maintient les humains dans la sphère basse de l'opinion et des passions, après un long temps de règne, allait être chassée. L'ignorance au sens d'une régression ou d'une plongée dans l'animalité, comme l'humanisme en général et Guillaume Budé en particulier l'envisageaient. Non moins intéressante est surtout l'emblématique distinctive qui aurait visé à la fois à densifier et à clarifier le sens de la devise: ce fut l'adoption de l'image de l'écharpe d'Iris déployée, l'arc-en-ciel révélant le retour, après le temps sombre de la tempête ou de l'orage, de la lumière du soleil sur le monde humain: Catherine de Médicis se laissait ainsi identifier à la messagère divine, fille de Thaumás et d'Électre, qui était représentée ailée et revêtue d'un voile léger; la messagère dont la venue

¹² Il s'agit bien sûr du *Discours merveilleux de la vie, actions et déportemens de la reyne Catherine de Médicis, déclarant tous les moyens qu'elle a tenus pour usurper le gouvernement du royaume de France et ruiner l'estat d'iceluy*, de 1574, dans: Charles CIMBER, Félix DANJOU (éd.), *Archives curieuses de l'Histoire de France*, t. VI, 1^{ère} série, Paris 1836, p. 4–113.

¹³ Brantôme a sans doute ici utilisé Claude PARADIN, *Devises heroiques et emblemes*, Lyon 1551 et 1557.

¹⁴ Pierre et Françoise JOUKOVSKY, *À travers la galerie François I^{er}*, Paris 1992, p. 160–161.

¹⁵ Paola VENTRONE (dir.), *Le temps revient – 'Il Tempo si rinnova. Feste e spettacoli nella Firenze di Lorenzo il Magnifico*, Milan 1992.

ne pouvait qu'instaurer un règne de paix parce que de fécondité pour le royaume, qu'annoncer donc toujours et encore un âge d'or¹⁶. C'est à nouveau peut-être l'imaginaire médicéen qui resurgirait en filigrane, puisqu'Iris, servante de Jupiter, et surtout truchement de Junon, telle une sorte de Mercure féminin, est parfois la mère d'Eros... Mercure qui est le médiateur de la concorde... Selon Michel de L'Hospital, c'est Jupiter qui *précipite du haut ciel Iris* après la tempête et au moment où le soleil réapparaît¹⁷. Et il faut rappeler encore que l'iris est la fleur symbolisant aussi le printemps, le temps du renouveau de la vie et de l'amour¹⁸. Le motif de la fécondité serait alors inhérent à la symbolique de l'arc-en-ciel, qui vient absorber les eaux terrestres pour en emplir les nuées afin que celles-ci les reversent sur terre et assurent ainsi éternellement la vie de la nature. L'air et l'eau, dans ce système de communication perpétuelle, sont les sources de vie terrestre et donc humaine¹⁹. Mais l'arc-en-ciel aux couleurs *caméléonesques* unit aussi la terre au ciel, n'apparaissant que grâce au feu du soleil qui l'éclaire et laissant sa voûte prendre appui doublement sur la terre. Et la devise de Catherine de Médicis voudrait signifier l'engagement dans une inlassable activité tendue pour faire en sorte que cette communication, dont le langage qu'elle dispense et fait articuler aux hommes est le truchement sacré, soit toujours en action. Et la traduction de l'allégorie aurait précisément pour sens d'évoquer la nécessaire intervention de la parole, pour le service de Dieu, la parole comme un instrument terrestre de l'absoluité qu'est Dieu.

Et alors il est frappant de constater que le travail de Catherine de Médicis, dès qu'elle parvient à asseoir son autorité politique et quand elle en vient à revendiquer de capitaliser ce qu'elle nomme *la principale autorité comme de disposer de tous les Etats de ce royaume, pourvoir aux offices et bénéfices, avoir le cachet et les dépêches et le commandement des finances*²⁰, est centré sur une lutte du langage contre ceux qui sont les ennemis d'un Dieu qu'elle veut être un Dieu de paix et de concorde. À la lumière qu'elle incarne, elle oppose le mal qui agite ceux qui s'opposent à la paix. Dans ses lettres, plus que

¹⁶ Eneas BALMAS (éd.), Étienne Jodelle. Œuvres complètes, 2 vol., Paris 1965, t. II, p. 231: *Le recueil des inscriptions, figures, devises et masquarades ordonnées en l'Hostel de ville à Paris le Jeudi 17 de febvrier 1558*. Sur ce problème, voir Alain MICHEL, Rhétorique et philosophie de l'emblème. Allégorie, réalisme, fable, dans: Marie-Thérèse JONES-DAVIES (dir.), *Emblèmes et devises au temps de la Renaissance*, Paris 1981, p. 23–31.

¹⁷ CROUZET, La sagesse et le malheur, p. 28.

¹⁸ La fleur a été créée par la nymphe Chloris devenue Flora après son mariage avec Zéphyr. L'iris blanc est le symbole de Florence et dans le printemps de Botticelli, des iris jalonnent la terre sous les pieds de Flora; Mirella LEVI D'ANCONA, Botticelli's Primavera. A Botanical Interpretation Including Astrology, Alchemy and the Medici, Florence 1983.

¹⁹ Il s'agit d'un motif présent dans la poétique de Mellin de Saint-Gelais: Donald STONE (éd.), Mellin de Saint-Gelais. Œuvres complètes françaises, 2 vol., Paris 1995, t. II, p. 318 (*Chanson des Astres* qui dépeint des dames de la cour de François I^{er}).

²⁰ Cité dans : Yvan CLOULAS, Catherine de Médicis, Paris 1979, p. 159–160.

sur tout adversaire de cette puissance souveraine qu'elle détient, Catherine de Médicis ne cesse de revenir sur un adversaire qu'il lui faut dévoiler et terrasser: il s'agit du mensonge par lequel on cherche à soustraire à son amitié ceux qui lui sont plus ou moins proches. Là encore il y a les mots et les mots, et les lettres servent de mises en garde. Le 3 août 1561, le premier président au parlement de Bretagne, monsieur de L'Isle, reçoit l'avertissement de se méfier des *mauvais bruietz et nouvelles qui circulent à tort*. Il doit faire en sorte de les réfuter²¹. La rumeur est l'arme des ennemis de la paix et du roi et elle peut aussi être véhiculée par des livres et des opuscules diffamatoires dont la diffusion doit être dans les mêmes jours contrecarrée par le parlement de Paris, au plus vite²². Écrire, c'est dénoncer la calomnie, c'est démonter les mécanismes de tromperie des mots en confiant encore au pape, peu de temps après, le 22 novembre 1567, qu'il ne doit pas ajouter foi aux mensonges, et être assuré au contraire qu'elle est *princesse chrestienne, n'ayant jamais tourné ni vacillé en la religion*²³. Une assertion qu'elle répètera à de nombreuses reprises tant en direction de Rome que de Madrid. Puis c'est le duc de Nemours qui, au cours du mois de décembre suivant, est informé qu'il ne doit pas tenir compte d'une *menterye* qui circule. Dire et redire toujours qu'elle n'a jamais eu d'autre volonté que de conserver l'amitié qu'elle porte à son correspondant et qu'elle veut le détourner de passer sous l'influence de ceux qui ne pense qu'à *barbiller le monde*²⁴. Un monde fait de *mauvaises intentions* qui ne cessent de surgir²⁵. Barbouiller, c'est-à-dire noircir le monde contre le message de lumière, contre l'absoluité revendiquée par une parole de paix.

Une conceptualisation du langage dans laquelle la parole humaine se veut un reflet du Verbe divin, et a pour mission de restaurer, pour citer le poète Rémy Belleau, l'amitié qui est le principe structurant de l'univers: *tout marche, roule, et suit sous la sainte ordonnance / De ce grand dieu [Amour], qui tient ce monde en balance*²⁶. Si, face à la tentation et à l'exercice de violences exclusivistes qui montaient dans le royaume, la reine et ses conseillers firent le choix d'essayer de faire se parler les hommes, il faut penser que ce fut dans le cadre de ce que Floyd Gray a appelé une «utopie linguistique»²⁷. L'humanisme français de la Pléiade est assuré qu'il y a une «énergie de la langue» qui renvoie à l'origine même du parler, la communication entre les hommes des «conceptions et intelligences de l'esprit».

²¹ LA FERRIÈRE (éd.), *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I, p. 224.

²² Ibid., t. I, p. 226.

²³ Ibid., t. III, p. 77.

²⁴ Ibid., t. III, p. 82, *barbiller* pour barbouiller, ceci à propos d'un bruit: *car je n'é jeannés ayscript ny méné à neul capytaine qui tinse bon contre vous*.

²⁵ Ibid., t. III, p. 153, lettre à Elisabeth.

²⁶ Cité dans : Yvonne BELLENGER, *Le jour dans la poésie française de la Renaissance*, Tübingen, Paris 1979, p. 116.

²⁷ Floyd GRAY, *La poétique de Du Bellay*, Paris 1978, p. 20.

Un des grands temps fut bien sûr le colloque de Poissy, autorisant temporairement la création d'un espace relationnel où la parole devait permettre aux théologiens catholiques et protestants de prendre conscience de ce que les différences qui les opposaient et entraînaient les fidèles dans la spirale de la violence n'étaient pas irréductibles. Il y eut échec de ce projet de concorde, mais tout indique la part décisive de Catherine de Médicis dans son montage²⁸. Il s'agissait, pour la reine mère et son entourage, de donner une chance à une raison politique contre la diversité des opinions; une raison qui ne plia pas, malgré le blocage sur la théologie eucharistique, puisque ce fut par une réunion de *grands personnages*, une assemblée informelle de notables, qu'une autre tentative de solution fut expérimentée sur la fin du mois de décembre 1561, débouchant sur la rédaction de l'édit de janvier 1562 qui accordait la liberté de culte et de conscience aux huguenots. Du côté du pouvoir royal, cet édit ne prend de sens que dans la certitude que le fait de vivre pacifiquement en commun laisserait précisément aux catholiques et aux calvinistes le temps pour parler ensemble, pour vivre ensemble, pour ne pas basculer dans les violences vers lesquelles le langage sauvage des *séditieux* voulait les entraîner; le temps pour prendre donc conscience de ce qu'il y avait une possibilité, si Dieu donnait son pardon à un royaume s'amendant dans la paix de ses péchés et retrouvant l'humanité de la parole partagée, de rapprochement et de réunion sur le moyen ou court terme. L'assemblée tenue à Saint-Germain vit certains des participants présenter leurs avis sur la question de la coexistence religieuse, elle vit la monarchie recourir à un vote après avoir entendu discourir, pour faire en sorte qu'une sagesse semble comme sortir de la rencontre et de la confrontation des paroles. Elle fut un colloque au sens étymologique du mot, donnant lieu ensuite à un débat entre théologiens qui, à nouveau, tenta de trouver sur la fin du mois de janvier, pour ce qui était des images, une *via media* évitant aussi bien l'idolâtrie dénoncée par les calvinistes que l'action iconoclaste proliférant alors.

Dans un sonnet qu'il dédie à la reine en 1563, Estienne Jodelle revient sur ces années capitales durant lesquelles la paix se trouvait contestée par *ardeur sainte ou faincte*. Il se remémore alors comment la souveraine, identifiée à Atlas portant la France, n'a pas cessé de se vouer, *sans crainte / D'aucun hasard*, à essayer de ranimer la raison dont l'*ardeur* était éteinte. Surtout Catherine de Médicis s'est donnée à *peiner, sonder, aller / deçà delà, mander, desseigner, et parler*²⁹. Un labeur au sein duquel la parole se dressait contre les tentations de violence, s'efforçait de conjurer les forces négatives qui montaient de partout. Un travail qui renvoyait peut-être au précepte édicté par Cicéron dans le *De oratore*. Précepte selon lequel les hommes possèdent une supériorité sur les ani-

²⁸ Voir Alain TALLON, Conscience nationale et sentiment religieux en France au XVI^e siècle. Essai sur la vision gallicane du monde, Paris 2002, p. 102–105.

²⁹ Eneas BALMAS (éd.), Étienne Jodelle. Œuvres complètes, t. I, p. 204–206.

maux en ce qu'ils entrent en conversation entre eux et qu'ils disposent du pouvoir de décrire par la parole leur pensée...³⁰ Les poètes n'hésitent pas à chanter alors la gloire de celle dont le langage permet même de comprendre la mission, par la mise en valeur d'une homophonie qui concerne son prénom. Une reine qui allégorise le sens même de son œuvre qui a été une œuvre de *longue patience* et de *prudence*³¹. Ce fut elle qui, *par fatale influence*, fut appelée à venir libérer les Français *insensés* de leurs luttes civiles. Elle a été la purificatrice, *par destin*, la purificatrice qui a purgé la France avec une *grande, bonne et sage médecine* dans laquelle se lit sa parole. Ce fut elle qui a éteint l'*ardeur* qui brûlait le royaume³². De Catherine à la catharsis...

Il y eut donc, avec Catherine de Médicis, un primat accordé au langage, un logocentrisme pluriforme de l'art politique. En témoigne de manière accentuée l'hymne de Ronsard *De l'Hyver*, publié pour la première fois en 1563 dans le recueil *Les Quatre saisons de l'An*, il raconte comment l'Hiver naquit laid et fut, après leur avoir été présenté par Mercure, rejeté par les dieux, se réfugiant en Thrace où le dieu des vents Borée l'exhorta à réclamer par la guerre le titre de roi des *Neiges glaces frimas*. Le conflit se prépara, la guerre débuta, et l'Hiver, aidé par le géant Briarée et des monstres venus de l'Enfer, remporta des victoires. Jupiter dut réagir, mettant à profit la nuit qui était tombée. L'Hiver, endormi par un stratagème dû à Morphée, à la Nuit et à Mercure, fut fait prisonnier. Sans Junon qui envoie Iris pour délivrer l'Hiver et le convier à un festin, Jupiter l'eut foudroyé. *Il n'est rien si cruel, que le cœur féminin / Ne rende par douceur gracieux et bénin*. L'hiver libéré, Junon donna donc un festin qui réunit tous les dieux: un banquet où d'innombrables mets furent apportés, où le manger et le boire furent accompagnés de musiques, danses, chants. La réconciliation fut scellée, l'espace céleste revenant à Jupiter et l'espace terrestre à l'Hiver pour trois mois par an: *je te délivre / Afin qu'en amitié le monde puisse vivre*. Il est frappant de constater que Mercure, dieu de la parole, est présent au cœur de cette fête de réconciliation, signifiant avec son caducée la supériorité du verbe et de l'éloquence sur la violence. Mais il est encore frappant de relever que l'apaisement vient de Junon, la sœur et épouse du *Saturnien*, à travers un *convivium* dont on a vu qu'il n'est que l'allégorie d'une fête de la parole, d'un temps au cours duquel, en commun, hommes et femmes échangent leurs points de vue, devisent et parlent ensemble pour retrouver une union, pour sceller une nouvelle fraternité.

³⁰ Voir Marc FUMAROLI, L'art de la conversation, ou le Forum de l'éloquence, dans: ID., La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine, Paris 1994, p. 289–290, avec un développement sur La Civil Conversazione de Guazzo, p. 292–295: «cet idéal bienveillant et souriant de convivialité». Benedetta CRAVERI, La civiltà della conversazione, Milan 2001, p. 30–37, donne quelques détails sur les mises en garde contre la femme et son rôle dans le discours. Pour le XVI^e siècle, voir Gisèle MATHIEU-CASTELLANI, La conversation conteuse, Paris 1972.

³¹ Samuel M. CARRINGTON (dir.), Amadis Jamyn. Les œuvres poétiques. Premières poésies et Livre premier, Genève 1973, p. 46 (*Pour la Junon nopcière à la même entrée*, 1571).

³² Ibid., p. 37.

L'analyse de Jean Céard est ici précieuse, révélant en se fondant sur Macrobre que Junon est l'air. Elle est la sœur de Jupiter, puisque, «des semences dont a été créé le ciel, l'air aussi a été créé; et son épouse parce que l'air est soumis au ciel». Junon a, par ce double lien, «pouvoir au ciel, et [...] elle peut donc, si Jupiter l'y autorise, gagner les hommes». Sa messagère est Iris, qui *se paît des fleuves*³³. L'Hiver, quant à lui, est bien sûr l'allégorie du monde terrestre et de l'humanité, toujours attirée par la guerre, mais disponible à une paix qui est un reflet de la volonté divine. Il apparaît alors que la parole du poète, suscitée par le pouvoir royal, participe de la mise en œuvre d'une pensée incantatoire. La poésie, en ce qu'elle chante la vie des hommes sous l'habillage de mythes et par l'activation d'une «sympathie» cosmique, a la mission de prendre part à un combat conjuratoire contre les forces du mal. Il y eut ainsi un âge de la magie de la parole, un âge où il était rêvé que, face aux misères et rigueurs du temps, des mots pouvait surgir un nouvel âge d'or. Parce que les mots et les images qui étaient leur référents étaient comme venus du ciel et donc possédaient une puissance d'absoluité. À l'occasion des *Mascarades* données à Bar-Le-Duc, Ronsard avait exalté la force de *l'éloquente parole / Persuadant l'esprit dedans le cœur s'en-vole, / Et que rien n'est si fort qu'il ne soit combattu / Par la voix dont le charme est d'estresme vertu*³⁴. Le fait que, telle Junon et en s'appropriant une vocation quasi sacerdotale qui témoigne de sa *caritas*.

³³ Jean CÉARD, *Au travers du voile*. L'Hymne de l'Hyver de Ronsard, dans: Philippe TESSIER, Loris PETRIS, Marie-Jeanne LIENGME BESSIRE (dir.), *Les fruits de la Saison. Mélanges de littérature des XVI^e et XVII^e siècles offerts au professeur André Gendre*, Neuchâtel, Genève 2000, p. 209–222, ici p. 220: «Iris est à Junon ce que Mercure est à Jupiter. Or dans *L'Hymne de l'Hyver*, Mercure deux fois s'empare de l'Hiver et le livre à Jupiter, avant qu'Iris ne le délie. Ce sont tous deux, directement ou non, des *vincula*: Mercure montre *a divina natura res humanas non esse pentus seiunctas*; et Iris *des fleuves se paît*, comme si, en retour, les choses humaines soutiennent la *divina natura*, et naissant dans la partie inférieure de l'air, sous les nues, elle annonce les changements qui vont affecter le monde d'ici-bas, mais qui sont sous la dépendance des choses supérieures. Ici, si elle délie l'Hiver, c'est pour le faire participer au régime du monde; en l'invitant *au festin de Junon*, qui se tient au Ciel, elle met au jour ces liens». Voir aussi Guy DEMERSON, *La mythologie classique dans l'œuvre lyrique de la Pléiade*, Genève 1972; Jean SEZNEC, *La survivance des dieux antiques: essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et l'art de la Renaissance*, Londres 1949 et Don Cameron ALLEN, *Mysteriously Meant. The Rediscovery of Pagan Symbolism and Allegorical Interpretation in the Renaissance*, Baltimore, Londres 1970.

³⁴ Ronsard, *De Mercure. II^e Livre des Hymnes*, cité dans: Marie-Laure DURET, *Langage, symbole et politique dans l'œuvre d'Antoine Caron. Mémoire de maîtrise*, Université de Lyon – Jean Moulin, année universitaire 1992–1993, p. 80–81. Pour un commentaire seulement littéraire, Jean CÉARD, *Au travers du voile*, qui démontre que, pour Ronsard, «voilà une armée de combattants liés à divers mouvements du monde sublunaire qui suggèrent qu'à travers la violence, l'impétuosité et même la destruction et la mort, ce monde est soumis à un règlement où le cycle agité des générations obéit à une volonté divine attachée à la vie et à son renouvellement» (p. 217).

Mais cette utopique linguistique finit par éclater. Et, comme on l'a vu, le massacre de la Saint-Barthélemy aurait autorisé le surgissement d'un pouvoir revendiquant d'être absolu et recourant à la violence. Il faut reconstituer la trame de ce surgissement qui précède le temps paroxystique du massacre d'août 1572.

Découvertes de la nécessité

Il y eut peu à peu transition vers une conception alternative du pouvoir. La revendication d'une maîtrise du langage comme donnée élémentaire du pouvoir s'articule à une argumentation nouvelle qui tend à se préciser au cours des années, celle de la capacité du pouvoir à manier la nécessité. Et la reine mère s'attache tout d'abord à souligner qu'il y a une *superficie des affaires*³⁵.

C'est-à-dire qu'elle donne à entendre qu'il y a, dans la conduite de l'État, comme un domaine réservé, qui est invisible aux esprits communs et qui est construit sur la possession de la «vérité», sur un savoir des faits et des hommes inaccessible à tous. Il y a une sphère de la maîtrise du langage dont seule la monarchie détient le sens. Ronsard, dans l'*Institution* qu'il versifie, détaillera les conditions d'accession du prince à cette maîtrise faisant de lui un roi-philosophe à la manière platonicienne³⁶. L'autorité est souveraine, parce qu'elle est le savoir de ce qui est caché au commun des mortels et que le souverain détient grâce à une vertu unique qui lui est donnée par Dieu. Elle accède au secret des mystères de l'univers, au langage de la Création même. C'est dans cette optique que la reine mère justifie par exemple l'édit de Janvier et sa politique de concorde. Si elle s'est résolue à entériner l'idée d'une liberté de culte donnée aux religionnaires, c'est en vertu de ce qu'elle nomme la nécessité des temps, la malice des temps. Le monde a changé et il n'est plus possible de gouverner comme avant. Il faut plier devant le changement, avant tout pour éviter l'explosion de la violence, mais en pliant ainsi devant le temps, le pouvoir monarchique n'abdique pas de son autorité. Au contraire, il se replace au centre des enjeux, comme instance médiatrice initiée divinement aux secrets du devenir, car la cohabitation des religions doit permettre aux hommes d'attendre le pardon divin pour les fautes qui leur ont valu le châtiment de la division religieuse.

³⁵ LA FERRIÈRE (éd.), *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I, p. 228–229.

³⁶ Robert AULOTTE, Ronsard et l'*Institution* pour l'adolescence de Charles IX, dans: Frieda S. BROWN (dir.), *French Renaissance Studies in Honor of Isidore Silver*, Lexington, Ky. 1974, p. 29–38, qui insiste sur les parallélismes avec Michel de L'Hospital, dans les modèles d'Achab, de Charlemagne et de David, le refus de la force brutale par le Prince ayant pour point de compensation le devoir d'obéissance absolue.

Quand la reine mère sollicite monsieur de Rennes afin qu'il justifie auprès de l'Empereur l'inflexion qu'est l'édit de janvier 1562, elle élabore son argumentation en deux points: d'abord elle n'agit que pour la conservation de *notre* religion et la politique qu'elle mène n'est pas *entièrement* celle qu'elle voudrait mener. Ensuite, il la faut excuser, car elle agit sous la contrainte, elle fait ce qu'elle peut dans des circonstances qui exigent d'elle l'accommodation, qui déterminent encore qu'elle s'adapte parce qu'il ne peut en être autrement: *j'ay tant de choses qui s'y opposent*. Sa volonté, peut-on dire, est une volonté qui se dit et semble s'accepter contrainte, de manière positive pourrait-on dire puisque cette contrainte doit éviter la guerre. Ce qui a pesé lourdement sur sa décision de publier l'édit qui concède aux huguenots la liberté de culte et qui dresse contre le pouvoir royal une partie de la population parisienne, a été *la malice du temps et nécessité de l'affaire*³⁷. Et une autre manière de dire ce suivi des contingences, qui révolte ceux qui n'ont accès qu'à la *superficie des affaires*, est d'invoquer *le temps tel qu'il ayst*³⁸, une réalité d'aujourd'hui qui n'est pas la réalité d'hier et face à laquelle le recours est de procéder par ajustement, de paraître changer soi-même ce que l'on pense et ce que l'on veut sans pour autant ne pas se situer toujours dans le registre de la vertu³⁹.

La *nécessité*, Catherine de Médicis en parle aussi à don Francés de Alava, dès son arrivée à la cour de France, en février 1564. Ce dernier vient en France pour remplacer Thomas Perrenot, comte de Chantonnay, à qui la reine ne pardonne pas sa volonté, qu'elle juge intransigeante et méchante, de la calomnier auprès de Philippe II. Le nouvel ambassadeur a reçu des instructions: il doit essayer de sonder les véritables intentions de la reine mère, et si elle ne se découvre pas, il devra aller jusqu'à lui faire peur. Après un échange rituel de propos bien étudiés, sur le soir, Catherine de Médicis entraîne dans une promenade l'ambassadeur qui lui fait part des inquiétudes de Philippe II, de son angoisse, pour ce qui est de la religion, que la temporisation et la dissimulation ne fassent aller les choses de mal en pis. La réponse de son interlocutrice est que *les choses de la religion estoient en tels termes qu'il ne s'y pouvoit faire ny mieux, ny pis*. Elle évoque donc sa politique de paix comme une sorte de point d'équilibre minimal, de neutralisation, voire de suspension de l'histoire. Et la raison qu'elle en donne, précisément, est la contrainte de la nécessité: nécessité de la conservation du royaume qui rend compte de l'édit d'Amboise de mars 1563, qui a mis fin à la guerre civile. Mais nécessité qui s'est transmuée en une utilité qui, désormais, le rend inviolable, parce que, grâce à la paix qui est ainsi assurée, *partye du royaume avoit esté saulvé et par là il le falloit*

³⁷ LA FERRIÈRE (éd.), *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I, p. 275.

³⁸ *Ibid.*, t. I, p. 282–283.

³⁹ Pour le passé de cette politique qui accepte et intègre la dissimulation comme expression de la vertu de prudence, développements in Denis CROUZET, Charles de Bourbon, connétable de France, Paris 2003, p. 115–238.

*conserver; d'aultre part que demeurant le royaume, la religion seroit conservée, et le ruynant, l'on n'auroit quie faire se soucyer de religion*⁴⁰. La nécessité, en conséquence, cesse d'être seulement une contrainte subie et acceptée simultanément par le gouvernant, quand elle se révèle profitable; et ce que veut dire Catherine de Médicis est qu'elle a été positive pour la religion catholique. Qu'il y a comme une sorte d'ironie, un développement ludique de l'histoire. Et désormais, écrit-elle quelques jours plus tard à monsieur de Rennes, il faut faire savoir que cette nécessité de la paix a pour cause l'épreuve pratique même de la guerre qui vient de se terminer, le peu de *proffict* qui en a été *experimenté*.

Une lettre du 31 janvier 1561, également adressée à Sébastien de L'Aubespine, serait à interpréter comme une expression de la conscience politique de Catherine de Médicis. Une conscience en gestation au fil des événements. La reine mère commence par évoquer la clôture des états d'Orléans, puis elle expose les grandes lignes de la politique qu'elle a faite sienne, reprenant à son compte d'ailleurs ou accommodant librement les arguments qui avaient été tout récemment développés par le chancelier de l'Hospital. Pour ce qui est de la religion, les exemples récents ont prouvé qu'un unique remède n'était pas apte à guérir le mal dont souffre le royaume. Selon les *nouveaux accidens*, il faut changer, écrit-elle, de médicament jusqu'à ce que soit découvert celui qui pourra donner la guérison. La politique doit donc être plastique, mouvante. Depuis vingt ou trente ans, c'est par la cautérisation que l'on a cru entraver la contagion des idées nouvelles, mais la violence du remède a été inopérante: les peines répressives n'ont eu pour effet que de confirmer dans l'opinion nouvelle *une infinité de pauvre peuple*. La mort des adeptes des nouvelles opinions – et il y a là comme une paraphrase ou un écho de la parole irénique de Michel de L'Hospital –, loin de détourner l'attention des hommes et des femmes du royaume, n'a fait que les fortifier dans la foi calviniste. Les choses en sont venues à un point tel, que le royaume n'a plus été qu'une grande sédition, heureusement apaisée pour l'instant par la grâce de Dieu. Si un nouveau re-

⁴⁰ LA FERRIÈRE (éd.), *Lettres de Catherine de Médicis*, t. II, p. 150–151. Est publié la même année un texte qui semble d'inspiration très érasmienne: Jean SAUGRAIN, *Les louanges et recommandations de la Paix*, extraites de l'écriture sainte. Plus est monstré que cest chose fort deshonneste que les Chrestiens ayent guerre ensemble. Avec Une suasion à faire la Paix, au regard du grand travail qu'il faut souffrir à mener la guerre, et des grans fraiz qu'il y faut faire, Lyon 1563. Ce texte définit le pouvoir politique comme un pouvoir d'amitié et de concorde, et la foi comme tendant à amitié et charité. Être chrétien, c'est participer *d'un mesme chef, qui est Iesus Christ, ayans un mesme pere és cieus, estans visitez et conservez d'un mesme esprit, ayant faict la profession d'une mesme foy, estans rachetez d'un mesme sang, regenerez d'un mesme baptesme*. La guerre est le mal, n'apportant que malheur, donnant la gloire à des hommes n'accomplissant que des forfaits, faisant de l'injustice la justice, rabaisant les Chrétiens à se montrer pires que les païens. Ce que l'on appelle le droit de la guerre est le *droict du Diable*.

mède a été testé après celui de la violence, cela a été, selon la reine, sur l'avis de tous les princes du sang, et des princes et seigneurs du conseil du roi. Il fallait faire d'autant plus attention que Charles IX était mineur et surtout que les cendres du feu de la sédition venaient de s'éteindre, qu'elles étaient encore chaudes et que la moindre étincelle pouvait les ranimer en un plus grand flamboiement que jamais il n'avait été.

C'est donc par *esgard à la saison* qu'il a fallu changer de cap. Catherine de Médicis sort ici de la logique du discours de Michel de L'Hospital pour s'aventurer dans d'autres perspectives que le seul alignement sur la métaphore d'une médecine alternative. Il a fallu entrer dans un autre champ de la rationalité politique. Celui dans lequel on ne pénètre que *quelques foys*, sous la contrainte des événements, et où on est comme forcé de *dissimuler beaucoup de choses que en aultre temps l'on n'endureroyt pas*. Catherine de Médicis définit empiriquement, ici, la politique comme un apprentissage de la différence, comme un travail sur un monde qui change, un travail sur la *malice des temps*, une aptitude à toujours se repenser en fonction du présent et de ses potentialités. Entre une auto-analyse et une maïeutique suggérées par l'histoire, par le théâtre des insatiables passions des hommes qu'est l'histoire.

Le remède nouveau est un remède d'exception, qui n'a été adopté que de manière transitoire et qui a exigé que soit désormais suivie *la voye de douceur*. Cette voie, précisément, a ceci de spécifique d'être balisée par des tentatives de prises de parole : *honnestes remonstrances, exhortations et prédications* destinées à ramener ceux qui errent dans la foi...⁴¹ C'est la volonté de *douceur* qui revendique ici d'être l'impératif d'une politique qui reconferme le primat à la parole. Le 31 mars 1561, cette voie devient celle qu'impose *la nécessité du temps*⁴², une nécessité qui, le 20 juin, devient de plus en plus forte car elle *nous presse et contrainct de fason que nous ne pouvons faire moins que cela*⁴³.

Cependant, dans un second temps, il y eut transition vers une autre découverte de la *nécessité*, toujours sans doute pensée en fonction de la raison des temps et des hommes. Il est évident qu'après la surprise de Meaux, après l'incompréhension – feinte ou réelle – des premières heures, Catherine de Médicis donne à savoir qu'elle a changé sa façon de voir; que ses personnages, de doubles ou triples, deviennent encore plus nombreux. C'est le moment au cours duquel la reine mère laisse soupçonner un certain désarroi. Dans la nuit du 28 au 29 septembre 1567, elle informe avec brièveté monsieur de Fourquevaux de l'*infâme entreprise* qui vient d'avoir lieu et dont elle espère que Dieu *nous préservera*. Elle écrit, dès le 29 septembre, ainsi au duc de Savoie, de sa propre main à la fin de la missive rédigée par le secrétaire Robertet, visible-

⁴¹ LA FERRIÈRE (éd.), *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I, p. 577.

⁴² *Ibid.*, t. I, p. 587.

⁴³ *Ibid.*, t. I, p. 599–600.

ment dans l'urgence: Dieu *nous* a donné son aide pour échapper *de la plus grande méchanceté du monde*⁴⁴.

C'est là où Catherine de Médicis, après cette tentative de concertation, modifie son attitude, comme si elle jugeait que la fin de non-recevoir donnée à ses propositions d'amnistie constituait une rupture unilatérale de la situation de communication qu'elle s'est efforcée de rétablir après la surprise de Meaux. Comme si l'ordre de la parole était brisé par la volonté de surenchère huguenote et par leur prise d'armes. Elle dit bien n'entrevoir aucun moyen pour pacifier les remuements, d'autant qu'elle a reçu l'information de la prise de villes importantes comme Nîmes, Orléans. Elle réclame de l'aide à tous les grands, Tavannes, Nevers..., et même au duc de Savoie. Il y a, dans cette séquence précise, un moment où, quand des limites ont été outrepassées et quand le processus dialogique cesse de fonctionner, quand une des parties dénie à la reine mère son rôle de modératrice et de dispensatrice d'une parole de concertation, le pouvoir monarchique accepte la violence comme le symbole même de son autorité bafouée, comme une revanche et une réplique de cette parole d'amitié qu'il souhaite cultiver pour rétablir ou entretenir la concorde. C'est Michel de L'Hospital qui, alors, se voit accusé d'être responsable par sa politique de modération, de la crise présente. Non seulement Catherine de Médicis assumait sans doute la critique virulente des huguenots à l'égard des Italiens comme un défi à elle-même, mais elle opta soudain pour un raidissement. Elle fait écrire par Charles IX à monsieur de Gordes, afin qu'il empêche les huguenots de faire le moindre remuement en Dauphiné. S'il constate qu'ils s'apprêtent à partir pour se rendre à l'armée huguenote, elle exige qu'il les fasse tailler en pièces, *sans espargner un seul, car tant plus de morts, moins d'ennemis*⁴⁵. Il s'agit sans doute d'une lettre-type comme en reçurent tous les gouverneurs et lieutenants généraux. Avec Philippe II, elle est plus directe dans l'expression de son indignation: elle parle de la méchanceté des huguenots, qui ont voulu capturer leur roi sans raison, et qui ont accompli une *peure tréyson*⁴⁶. Au duc de Savoie, elle décrit les événements comme la manifestation d'un impensable, ce dont elle n'aurait pas pu se douter et qui ne tend qu'à la subversion de l'État et à la mise en danger des vies de ses enfants et d'elle-même. Au duc de Nevers, elle parle de *mechanceté*. On ne peut qu'être frappé par le fait qu'elle paraît ne plus tergiverser cette fois-ci, qu'elle est extrêmement virulente dans sa dénonciation des pratiques du parti huguenot. Elle ne

⁴⁴ Ibid., t. III, p. 63.

⁴⁵ Ibid., t. III, p. XI.

⁴⁶ Ibid., t. III, p. 62.

parle plus de paix, mais de châtement, se mettant cette fois-ci comme au diapason des appels de la rhétorique papiste à une guerre totale⁴⁷.

Le 10 novembre 1567, l'armée royale fut déployée dans la plaine de Saint-Denis. Anne de Montmorency est tué durant les combats. Ce fut non pas la défaite de l'armée protestante, mais son décrochement qui conclut la rencontre et, pour la première fois, Catherine de Médicis laisse percer une attitude diffidente face à la guerre. Le lendemain en effet, elle écrit à monsieur de Gordes que, si le soleil ne s'était pas couché, la victoire aurait été totale⁴⁸. Après que Charles de Téligny a, au nom du prince de Condé, tenté de parlementer, les huguenots délogent de Saint-Denis le 14 novembre. La reine mère se prend alors à rêver d'une seconde bataille qui réglerait le problème du parti huguenot. Cette seconde victoire, elle en fait part à Philippe II, au duc de Nevers, au duc de Ferrare... Elle s'émerveille d'une *fort honteuse fuite*. Et elle dit prier Dieu pour qu'après la violence de l'engagement dramatique qui a coûté la vie à son *compère* le connétable, il octroie bientôt *la fin de toust cesi*. Elle charge monsieur de Fourquevaux de faire savoir au roi d'Espagne que le temps est proche, *quand nous aurons nettoiyé le mal qui est en nous* et qu'alors lui-même pourra plus aisément se faire obéir dans ses pays où la *vermine* est actuellement active⁴⁹. Encore le 3 décembre, elle évoque, pour presser le duc de Nevers de rejoindre l'armée royale avec ses hommes, une victoire qui serait la fin de *nos maulx*⁵⁰. Le vocabulaire de ses lettres n'est pas sans témoigner d'une certaine radicalisation. De même que la paix se légitimait en vertu du temps qui change l'ordre des hommes et des choses, de même la guerre à outrance peut se justifier parce que les circonstances ont été modifiées.

La reine mère entrevoit donc, dans ce temps où, par la force des choses et surtout la désobéissance des huguenots, il n'est plus pour elle question de politique de concorde, que la violence puisse être l'outil qui décisivement et nécessairement mettra fin à l'instabilité du présent. Il ne faut donc pas limiter le déchiffrement de la figure politique de Catherine de Médicis aux pratiques qui ont été isolées durant la première guerre civile. Au gré des événements, la reine mère invente une position réactive nouvelle. Dans les jours qui suivent la surprise de Meaux et surtout la bataille de Saint-Denis, il est certain qu'elle se laisse séduire par une tentation radicale; une tentation qui la porte à imaginer brièvement une destruction, par la force, de combattants huguenots qui sont pour elle des séditeux, des ennemis parce qu'ils ont réduit à néant son œuvre entreprise pour la gloire de Dieu et la fraternité des hommes. Lorsque la parole

⁴⁷ Par exemple, Frère Thomas BEAUX-AMIS, Remonstrance salutaire aux devoyez qu'il n'est pas permis aux subjects, sous quelque pretexte que ce soit, lever les armes contre leur Prince et Roy, le tout prouvé par l'escriture sainte, Paris, Imprimerie Guillaume Chaudiere 1567.

⁴⁸ LA FERRIÈRE (éd.), Lettres de Catherine de Médicis, t. III, p. 73.

⁴⁹ Ibid., t. III, p. 75.

⁵⁰ Ibid., t. III, p. 84.

se brise, la parole qu'elle a elle-même façonnée comme moyen de neutralisation des passions humaines, lorsque les rapports nouveaux de forces font que le champ de la communication n'existe plus, seule demeure la solution de la violence, et la reine mère s'y rallie, sans marquer, semble-t-il, beaucoup d'hésitations cette fois-ci. Et le 7 décembre, elle confie à monsieur de Fourquevaux que *lon pourra maintenant juger si nous prenons les matières à cœur pour nous délivrer premièrement puis toute la chrestienté de ceste vermine*⁵¹.

Et lorsqu'elle apprend la victoire de Jarnac, le 13 mars 1569, c'est un de ces retournements de l'histoire qu'elle perçoit et qui l'incline à repositionner son point de vue dans le sens d'un durcissement accentué. À la quête recommencée d'une union des princes souverains, elle substitue la politique de l'offensive à outrance en laquelle elle avait déjà cru en 1567. Il y a, alors, une sorte de spirale de la nécessité qui exerce sa force d'attraction. Il faut le dire, de plus, la bataille de Jarnac n'est pas qu'une victoire⁵² : elle décrit bien l'ambiguïté ou les contradictions de la politique royale, s'insinuant toujours dans ce qu'elle nomme la *nécessité* et qui renvoie à sa capacité de s'adapter aux réalités immédiates des rapports de forces, de les faire jouer. Ceci dans la mesure où elle peut apparaître, le 13 mars au soir, comme un achèvement de l'entreprise présumée de Noyers. Le prince de Condé, c'est indéniable et probablement sur ordre du duc d'Anjou, fut exécuté par le sieur de Montesquiou alors qu'il s'était rendu aux seigneurs d'Argences et de Saint-Jean. Sont aussi tués de sang-froid deux capitaines huguenots qui s'étaient illustrés par des actes réclamant vengeance : le sieur Châtellier-Portault, qui avait jadis assassiné sur le pont-Neuf un proche de la reine mère, le capitaine Charry, et l'Écossais Stuart, meurtrier du connétable de Montmorency lors de la bataille de Saint-Denis⁵³. La symbolique qui accompagne la sortie du cadavre de Condé est significative d'une volonté de théâtralité : le prince est emporté loin du champ de bataille sur une ânesse, en dérision. Il est celui qui, exposé deux jours durant à la risée de l'armée royale, a comme voulu se faire plus que le roi et dont la mort prouve la honte et le châtement. Certes, on peut penser que l'initiative de ces actes revient au duc d'Anjou, mais elle révèle une volonté particularisée qui avait sans doute caractérisé la surprise possible de Noyers : celle de fermer une page d'histoire, en décapitant à la tête le protestantisme militaire, pour le réduire au moins à la négociation si ce n'est l'éradiquer. Jean Dorat compose un *Paean ou hymne de victoire*⁵⁴. Il évoque le fait que Condé se serait fait sa-

⁵¹ Ibid., t. III, p. 88.

⁵² ANONYMUS, *Le vray Discours de la bataille donnée (par Monsieur) le 13. jour de Mars, 1569 (où est tombé mort le prince de Condé). Avec le roolle des mortz, prisonniers et blessez*, Paris, Imprimerie Guillaume Nyverd 1569.

⁵³ Ce dernier fut exécuté par le marquis de Villars, dont le connétable était le beau-père.

⁵⁴ Charles MARTY-LAVEAUX (éd.), Jean Dorat. *Œuvres poétiques* de Jean Dorat, poète et interprète du Roy, nouvelle impression Genève 1974, p. 35–39.

luer comme roi. Geneviève Demerson considère que la politique du prince, depuis 1567, aurait fait basculer un homme modéré comme Dorat dans un discours exaltant désormais les *pia bella* de l'armée royale et la colère divine s'abattant sur des rebelles qui sont des coupables⁵⁵. Mais la vision de la reine mère est plus sûrement à l'origine de cette volonté de décrire une guerre qui est une guerre sainte parce que dirigée contre les ennemis du roi.

Il y a là l'émergence ou l'invention d'une technique politique alternative à la voie traditionnelle de la paix obtenue par la négociation. Catherine de Médicis se laisse même jusqu'à déclarer à don Francés de Alava, début avril, qu'elle aurait décidé *la sonaria*, le massacre au son des cloches, des chefs militaires de la réforme, de fortes récompenses étant promises à qui tuerait l'amiral, d'Andelot et La Rochefoucauld⁵⁶. Quand, quelques mois plus tard, elle est informée de la mort de François d'Andelot, dans la nuit du 6 mai, elle ne peut s'empêcher d'écrire qu'elle s'en réjouit et qu'elle espère *que Dieu fera aux autres à la fin recevoir le traitement qu'ils méritent*⁵⁷. Comme si la peste avait poursuivi le travail accompli par le sieur de Montesquiou. Les ennemis du roi, chante dans ce contexte Amadis Jamyn, ont été enfin foudroyés comme si une tempête s'était abattue sur leurs têtes⁵⁸.

Alors que, depuis le mois d'avril 1569, l'armée royale cherchait la confrontation directe, le 3 octobre, survient la victoire de Moncontour. La reine mère écrit deux jours plus tard à Philippe II pour l'informer de la victoire donnée par la grâce divine, *un si grent œuvre*⁵⁹. Les poètes de cour se lancent dans une entreprise apologique, s'associant aux occasionnels qui rendent grâce à Dieu de la défaite des rebelles⁶⁰. Laurent de Bourg annonce déjà le retour d'Astrée maintenant que le bras de Dieu a frappé les mutins⁶¹. Ronsard glorifie le duc

⁵⁵ Geneviève DEMERSON, Dorat en son temps. Culture classique et présence au monde, Clermont-Ferrand 1983, p. 275–277. Dorat ne fera retour vers l'idéal de paix qu'avec la paix de Saint-Germain, qu'il chantera comme une victoire de la clémence royale.

⁵⁶ Pierre CHAMPION, La jeunesse de Henri III 1556–1571, Paris 1941, p. 176.

⁵⁷ LA FERRIÈRE (éd.), Lettres de Catherine de Médicis, t. III, xlvii.

⁵⁸ CARRINGTON (dir.), Amadis Jamyn. Les œuvres poétiques, p. 210–213: *Ode, sur la bataille de Jarnac, à Monsieur Belot, Maître des Requestes*.

⁵⁹ LA FERRIÈRE (éd.), Lettres de Catherine de Médicis, t. III, p. 277.

⁶⁰ ANONYMUS, Discours de la Bataille et cruelz assaultz, Donnez entre Mont-contour, Herxvaux, Et de la tres-memorabile victoire obtenue (par la grace de Dieu et de la bonne conduite de Monsieur) le lundy troisieme jour d'octobre, MDLXIX. Ensemble les noms des régiments des Huguenotz deffaictz, Et les noms de ceux qui sont morts et blessez, de la part du Roy, Paris, Imprimerie Guillaume Nyverd 1569.

⁶¹ Laurent DE BOURG, Discours sur la victoire qu'il a pleu à Dieu d'envoyer au Roy, sur les heretiques et rebelles: avec diverses preuves de l'assurance de nostre victoire: jointe une exhortation à se resituer en Dieu et à louer les chefs de ceste guerre, et un chant d'allegresse à tout le peuple de France. A Monsieur de Mandelot gouverneur de Lyon, Paris, Imprimerie Denis du Pré 1570, p. liiii–liiii.

d'Anjou pour ce succès dans *L'Hydre desfaict*⁶². Un poème qui cerne bien une des perspectives qui pouvait alors s'ouvrir au pouvoir de Catherine de Médicis et le porter à croire qu'une séquence temporelle était désormais close. L'hérésie combattante y est comparée à l'hydre de Lerne, *aux yeux ardents, à la gueule escumeuse, / A la poitrine infecte et venimeuse*, elle est telle un serpent à trois têtes ayant dévoré les villes et les provinces du royaume, avant de subir sa dernière décapitation sanglante à Moncontour. Le duc d'Anjou, nouvel Hercule, est interpellé pour *parfaire* l'œuvre entreprise, en s'attaquant désormais au corps de l'adversaire. *Il faut du tout veindre son ennemy*, aller jusqu'au bout enfin de ce qu'est la volonté divine. Ronsard compose aussi un *Chant triomphal pour joüer sur la lyre*: *Monsieur a enfin coupé le nœud gordien des destinées, et les loups peuvent désormais se repaître des cadavres sans sépulture des ennemis du roi*⁶³. Une gigantomachie a eu lieu, qui a vu les géants orgueilleux être terrassés⁶⁴. Les images sont destinées à faire de l'événement simultanément un don et une grâce de Dieu. Le duc est allé combattre sans s'être alimenté et sans voir absorbé une boisson, *en ceste foy et fiance qu'en la vertu du corps et sang de Jesuschrist Nostre Seigneur qu'il venoit de recevoir au saint sacrement de l'autel, il surmonteroit et vincroit l'ennemy de Dieu et dudit sacrement, du roy et le sien*.

Mais ce qui compte aussi, est la mémoire. La mémoire de la peur, et de l'offense. La mémoire des émotions qu'il ne faut pas oublier et qui ne s'oublient pas. Dans ces années difficiles, Catherine de Médicis a peut-être expérimenté les limites de son utopie rhétorique en constatant la brisure de la parole consécutive à ce qu'elle pouvait considérer comme une rupture de foi, par deux fois, de la part des huguenots. Elle a peut-être expérimenté que, dans certaines conjonctures critiques, quand sa parole ne pouvait plus rien et quand l'enjeu devenait l'autorité même de la monarchie sacrée de son fils, il lui fallait s'engager dans une histoire qui était une histoire tendue vers la réduction violente de l'adversaire.

Il y eut probablement, dans sa pensée, une approche plus certaine et plus savante du concept de nécessité, une découverte de ses potentialités et à la confrontation avec la dureté même de l'histoire. Au sens d'une inclusion ou

⁶² Gustave COHEN (éd.), Ronsard. Œuvres complètes, 2 vol., Paris 1938, t. II, p. 625–629: *L'Hydre desfaict ou la louange de Monseigneur le Duc d'Anjou, Frère du Roy, à présent Roy de France*. Une pièce qui fut publiée en 1569 dans les *Pœnes sive hymni in triplicem victoriam*, Paris, Imprimerie Jehan Charron.

⁶³ *Chant triomphal pour joüer sur la lyre*: *Sur l'insigne victoire qu'il a pleu à Dieu donner à monseigneur frère du roi*, dans: ANONYMUS, Recueil sans titre, BNF, 8° Pièce Ye 5977, qui contient des pièces se rapportant aux victoires de la troisième guerre de Religion et aussi à la Saint-Barthélemy, d'auteurs aussi divers que Christofle de Bordeaux, Artus Desiré, Frère Legier Bon-Temps et enfin Ronsard, le tout imprimé après le massacre d'août 1572.

⁶⁴ Nuccio ORDINE, Giordano Bruno, Ronsard et la religion, Paris 2004, p. 93.

d'une acceptation plus grande de la violence qui pouvait devenir une alternative à la politique de mesure et de paix quand celle-ci semblait dépassée.

Le pouvoir du secret

Et alors, il est important de relever que la situation, en août 1570, quand la paix mal assise est enfin signée, est plus complexifiée qu'auparavant, qu'il y a des paramètres – dont celui d'une mémoire d'un contentieux avec le protestantisme militaire, non seulement tenté par la rébellion mais aussi soupçonné de projets subversifs ou criminels à l'égard de la monarchie – qui sont latents. Il y a surtout cette flexibilité des esprits au changement, à la mutation qui semble ne plus poser de problèmes même aux plus engagés dans les rêves iréniques. Il y eut une mutation dans le rapport à l'absoluité politique, qui débute sans doute après la surprise de Meaux et connut son point d'accomplissement lors de la Saint-Barthélemy, comme l'a laissé envisager la lettre de Charles IX précédemment analysée.

Un document peut permettre d'aller encore plus loin dans l'histoire des rapports teintés d'ambiguïté du pouvoir royal et de la violence. Il propose en effet une analyse assez poussée et particularisée de ce qui s'est passé dans le Paris de la seconde quinzaine d'août. Il s'agit d'un texte irénique, mystérieusement signé P. D., publié en octobre 1576 par un imprimeur qui est proche du pouvoir, Robert Le Mangnier⁶⁵. Notons encore qu'il est dédié à l'humaniste Guy du Faur de Pibrac, lui-même négociateur de la paix récemment conclue à Etigny puis confirmée par la promulgation de l'édit de Beaulieu⁶⁶. *Amiable Accusation et charitable excuse, des maus et evenemens de la France, pour monstrer que la pais et reünion des subjets n'est moins necessaire à l'estat, qu'elle est souhaitable à chacun en particulier.*

⁶⁵ Il est significatif de voir que ce texte est contemporain de la critique anti-machiavélienne d'Innocent GENTILLET, *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume ou une principauté, divisé en trois parties, à savoir, du Conseil, de la religion, et Police que doit tenir un Prince*, contre Nicolas Machiavel Florentin, s.l. 1576. Innocent Gentillet adhère au groupe des Malcontents. Mais comme on le verra P. D. s'attaque à ce qui est la cheville-ouvrière de la démonstration de Gentillet et aussi des monarchomaques, c'est-à-dire la thèse de la préméditation et de l'influence des mauvais courtisans teintés de machiavélisme. C'est aussi en 1576, que Jean Bodin donne *Les six livres de la république*.

⁶⁶ Sur cette paix, ANONYMUS, *Discours de la paix* publiée au camp de Setigny et à sens et depuis aussi à Paris, le Roy seant en sa cour de Parlement, Paris, Imprimerie Denis du Pré [mai] 1576, p. 9–10.

Chacun y expose en effet, après le dîner, un point de vue particulier dans un discours qui a l'apparence d'une harangue. Un des trois orateurs se nomme Ambroise.

Ce qui est intéressant dans le discours d'Ambroise est en effet qu'il pose un rapport très particularisé du pouvoir à ceux qu'il régit et qu'il construit sa systématisation sur la pensée de Francesco Guicciardini: il conseille aux Français, en effet, de regarder sans aigreur ceux qui sont en charge de l'administration des affaires. Nul autre que le prince, avec également ceux qui l'entourent au plus près, n'est en mesure de pouvoir donner un jugement – positif comme négatif – sur l'exercice du pouvoir même et, par extension, sur les *particuliers evenemens de nostre Tragedie Française*⁶⁷. Une manière de clôture du pouvoir sur lui-

⁶⁷ ANONYMUS, Amiable accusation et charitable excuse des maus et evenemens de la France, pour monstrier que la pais et reunion des subjects n'est moins necessaire à l'Estat qu'elle est souhaitable à chacun en particulier, Paris, Robert Le Mangnier 1576, p. 49: *nous ne devons nous plaindre de ceus qui establis par une quasi forcée suite des choses d'estat, non tant administrateurs des affaires de leurs tans, comme instrumens de la corruption de leurs devanciers, y ont tousiours apporté quelque chose du leur, poussez des respects et considerations humaines*. Sur l'attribution de cet écrit à Pierre de Dampmartin et sur ce dernier, je remercie Pierre-Jean Souriac pour m'avoir fourni des renseignements sur le personnage, avec la question non résolue de ses origines toulousaines. Il s'installa à Montpellier à une date non élucidée, épousa Yolande des Urcières, fille de Jean des Urcières, seigneur de Castelnaud, et de Marguerite Fizes (la sœur de Simon Fizes). Jean des Urcières transmet à Pierre de Dampmartin sa charge de gouverneur de la justice à Montpellier en 1586 (à moins que la transmission ne soit passée de manière intermédiaire par Simon Fizes). Sa présence à Montpellier est à l'origine de ses liens avec François de Châtillon. On peut trouver quelques données dans: François SECRET, Postel revisité. Nouvelles recherches sur Guillaume Postel et son milieu. Première série, Paris, Milan 1998, chap. VIII, «Pierre de Dampmartin et François d'Alençon», p. 51–61. Voir aussi François BERRIOT, Entre Plutarque et Montaigne: Pierre de Dampmartin dans sa Connaissance et merveilles du monde et de l'homme, dans: ID., Spiritualités, hétérodoxies et imaginaires. Études sur le Moyen Âge et la Renaissance, Saint-Étienne 1994. Une autre attribution permettrait d'envisager Guy du Faur de Pibrac, à qui le texte est dédié et qui apparaît sans doute sous le masque du premier personnage qui prend la parole, Fabrice, suivi ensuite par Octavian. Les pages iii–iiii, *Au lecteur*, p. 1, donnent la tonalité du texte qu'il faut bien sûr rapporter au contexte agité des états de 1576:

*Nature sent et fait ce qui luy est contraire
A l'extreme besoin espargnant ses efforts
Mais l'aigreur se jettant au danger volontaire
Un ennemy forcé cherche entre les plus fors.
Le courage vainqueur du François debonnaire,
Portoit la pais chés soy, et la guerre au dehors,
Mais le rusé conseil du voisin adversaire,
De nos playes et sang deffend son faible cors,
Ainsi desnaturés tout en nous or se charge,
Pour des biens des malheurs nous avons en eschange,
Ainsi mal conseillés à exercer la haine
De la douce union nous mesprisons les lois,
Nous perdons nostre los, l'ennemy l'a sans peine,
Nous sommes estrangers, l'estranger est François*

même qui renvoie à une conception de l'autorité comme inscrite dans une sphère à part par rapport aux dominés. Il y a, là, la reconnaissance d'un écart ontologique du sujet par rapport au prince, qui tient d'une situation de méconnaissance du politique et aussi de l'immense distance entre le privé et le public. Le souverain se tient hors du jugement de ses sujets et une autre approche de la *nécessité* de l'État surgit ici, une approche positive qui inverse le principe de la contrainte. Comme on le verra, le souverain exerce la plénitude de son autorité non pas en contraignant la volonté de ses sujets, mais en contraignant volontairement sa propre volonté pour ne pas laisser son État basculer dans l'anarchie et pour préserver le bien commun. Mais lorsqu'il vient à exercer la violence, c'est qu'un point limite a été atteint, qui n'aurait pas dû être atteint.

De ceci découle qu'il ne revient pas aux sujets de savoir ce que le prince a voulu. La volonté de ce dernier est par essence secrète, car lui seul connaît la raison de ses actes et décisions:

*comme a dit Guiciardin en l'un de ses conseils, les hommes privez ne peuvent bien louer ou blamer beaucoup ce que font les Princes, non seulement pour ignorer l'estat des affaires, et que l'on ne sçait ce qui les touche et qu'ils projettent, mais aussi pour ce que la difference est grande qui gist entre la prudence et volonté des Princes, et celle de l'homme privé [...] aussi je penseroiy raisonnable qu'un Prince és choses qui sont proprement de la royauté, ne devroit avoir que des roys pour juges, ou ceux qui les representent, et non des personnes privées, dont la petitesse ne peut mesurer qu'à vue de pays ce qui est de la grandeur*⁶⁸.

Le prince agit et décide dans le cadre de ce qu'Ambroise appelle *le secret de l'estat*⁶⁹, les *secrettes necessités de l'estat*⁷⁰. S'il y a une absoluité du pouvoir à la

Mack P. HOLT, *The Duke of Anjou and the Politique Struggle during the Wars of Religion*, Cambridge 1986, p. 101 et 109, montre toutefois qu'à partir de 1577 Pierre de Dampmartin est un agent important du duc d'Anjou. En mai 1578, il est envoyé pour le représenter aux états généraux; ensuite, il présente une remontrance aux états généraux qui se tiennent à Anvers le 25 juin. À l'automne 1578, il repart pour Anvers pour une rencontre avec Cobham et Walsingham. On peut rappeler ici qu'Innocent Gentillet, pour qui Machiavel est l'*Alcoran des courtisans* de son temps, fait partie des supports du duc d'Anjou. J'opterai toutefois pour l'identification qui est donnée par le Père Lelong, celle de Pierre de Dampmartin, en fonction de certains croisements avec un autre ouvrage de ce dernier: De la connaissance et merveilles du monde et de l'homme dédié au roy tres-chrestien Henry III. Roy de France et de Pologne, Paris, Chez Thomas Perier 1585, par exemple p. 26, dans l'opposition du monde de Dieu au monde de l'homme qui était déjà apparue dans l'*Amiable accusation*: le monde lieu de plaies, douleurs, et travaux, de maladies, inconveniens, peurs, effrois, embusches, meurtres, trahisons, adultères, et vices detestables: ou presque rien ne se void, ne se sent, et ne se fait qu'en vanité et mensonge. Bref un cercle qui tourne toujours du mal au mal, dont le centre est misère, les rayons qu'en sortent misère, et la circonférence misère. À quoi on pourrait ajouter une technique d'écriture qui se retrouve dans les ouvrages dont Pierre de Dampmartin est l'auteur, c'est-à-dire l'insertion de petites pièces versifiées dans le cours du discours.

⁶⁸ ANONYMUS, *Amiable accusation*, p. 51-54. Avec cette précision: *le feu Roy, quoy qu'on le die avoir esté aspre et enclin à se courroucer*.

⁶⁹ Ibid., p. 68.

renaissance, elle serait à cerner dans cette indicibilité. Alors que jusqu'alors le pouvoir était travail et exercice de langage, se caractérisait par le fait qu'il était un pouvoir en mots, un pouvoir parlant, il devient un pouvoir sans mot, silencieux parce qu'ontologiquement il est mystère. Le prince est et doit être pour ses sujets, dans l'idéal qui est ici analysé, un souverain de l'énigme, un prince dont la forme du pouvoir est l'énigme. Ce qu'il décide et révèle de ses décisions propres est indépendant de ce qu'il est authentiquement, voire de ce qu'il a décidé réellement. Un écart entre le paraître et l'être, entre le dire et le faire, est avéré essentiel. C'est ce qu'il faut savoir. La cour et le royaume sont effectivement parcourus par l'ambition des grands, par un jeu de forces qui voit ces derniers sans cesse chercher à accroître leur puissance et à se quereller, et le prince doit lui-même *tousiours estre en action*⁷¹. En action pour ne pas se laisser prendre lui-même dans les menaces d'un devenir inconstant, pour ne pas, en laissant connaître ses projets et ses décisions par ses sujets, se présenter en position de faiblesse face aux ambitions des grands. Il doit se vouer à un véritable travail d'anticipation sur l'histoire à venir. L'utilisation de Francesco Guicciardini est loin de déboucher sur une apologie de l'étatisme et de la raison d'État moderne telle qu'elle fut pensée durant les premières décennies du XVII^e siècle. C'est une autre raison qui intervient dans l'exercice de style développé d'Ambroise: la raison non pas justifiant la force comme expédient extraordinaire du pouvoir, mais démontrant par la négative que la force est l'antinomie du pouvoir juste, ce à quoi il ne peut être contraint que malgré lui pour le cas où les partialités et les ambitions vont au-delà de certaines bornes⁷².

Fondamental est alors qu'Ambroise donne un récit inédit des événements du 24 août 1572, montrant que le roi, s'il a été impliqué dans la décision de mise à mort de l'amiral, a eu sa volonté contrainte. Il replace l'événement dans une durée plus longue qui est celle d'un mode vertueux de gouvernement cherchant, malgré leurs volontés antagonistes à imposer aux sujets un ordre politique par le truchement d'une science du secret. Il nous permet peut-être de soupçonner que l'idée des *secrettes necessités de l'estat* s'ancre dans tout un jeu savant de manipulations, qu'elle dépasse la seule définition cicéronienne du salut de l'État. Charles IX devient, dans ce récit, un souverain qui s'est trouvé forcé à la violence, qu'il n'a jamais voulue et méditée, même quand il s'est résolu à la cautionner, dans la nuit du 24 août et aussi le 26 août. Tout, aux yeux d'Ambroise, a eu pour origine, précisément, l'ambition des grands et les haines qui opposaient certains d'entre eux. Le roi, ajoute-t-il, n'a rien eu à voir avec l'attentat dirigé contre l'amiral de Coligny le 18 août; d'où découle que ce qui s'est passé

⁷⁰ Ibid., p. 89.

⁷¹ Ibid., p. 63.

⁷² C'est ici qu'on peut se demander si ce texte n'est pas un exercice de style qui aurait émané des discussions de l'Académie du Palais (dont justement Guy du Faur de Pibrac fut un des membres à côté de Philippe Desportes ou d'Amadis Jamyn...).

après, dans la nuit du 24 août, n'implique pas sa responsabilité véritable. Il y a comme une manière de loi de l'histoire qui est intervenue dans l'événement du mois d'août 1572, qui a déprogrammé la politique royale de paix et a déclenché les matines parisiennes, la loi de la vengeance entre les grands seigneurs, celle de la *diversité de volontez*. Là est le mal et le malheur, issus du *venin de la bile rouge* ayant fini par s'épancher hors de la tumeur qui la dissimulait mais où elle était comme en attente d'exploser.

Et Ambroise, dans un fragment de son discours particulièrement complexe parce qu'appelant le lecteur à se référer à différentes séquences du passé et surtout à tenter de cerner l'implicite de sa pensée, dit ensuite comparer la *bleceure du feu Admiral* à la mort du Duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui eut lieu le 10 septembre 1419 à Montereau et qui fut le fait de Tanneguy du Châtel⁷³; il affirme être certain que, comme jadis, *l'aveu et consentement du Roy*

⁷³ Un libelle, ANONYMUS, Remonstrance d'un bon Catholique françois, aux Trois estats de France, Qui s'assembleront à Blois, suivant les lettres de sa Majesté du VI. D'Aoust, presente année (M.D.L.XXVI.), s.l. 1576, est largement construit sur une comparaison des troubles présents avec ceux du temps des Armagnacs et Bourguignons, avec, p. 55, l'événement de l'assassinat de Montereau: *mais ledit Duc estant là venu, et s'estant mis à genoux pour faire la révérence à Monsieur le Dauphin, il fut incontinent enveloppé et massacré par les gens du Dauphin [...]; par la suite Charles VII, ce bon Roy cognoissant qu'il avoit fait massacrer contre sa foy ledit Duc Jean de Bourgogne, (encore qu'il l'eust bien mérité, parce qu'il avoit meschamment fait tuer à Paris le Duc d'Orleans) voulut bien recognoistre sa faute et s'amender envers ledit Duc Philippe. De maniere que l'an M.CCCC.XXXV. fut entre eux accordée une VIII. paix, par l'advis et conseil de tous les plus grands Seigneurs de France et de toute la Chrestienté, laquelle fut appelée la paix d'Arras. Par laquelle fut accordée, que punition seroit faite de ceux qui avoyent executé le massacre dudit Duc Jean, s'ils pouvoient estre apprehendez et cependant furent bannis, et leurs biens confisquez. On le voit, le meurtre de Montereau, là aussi, est comparé à celui de l'amiral et la culpabilité du roi est évoquée, avec toutefois la distinction entre le roi et les exécutants qui, eux, doivent être châtiés. Il s'agit d'un libelle irénique, probablement de facture protestante, qui réclame la continuation de l'observation de l'édit de paix accordé en mai 1576 (p. 37): *je ne doute pas que plusieurs ne trouvent mauvais de souffrir deux Religions en un Royaume, et de fait il seroit à desirer qu'il n'y en eust qu'un pourveu que ce fust la vraye. Mais dautant que l'ignorance des hommes est telle, que l'on s'en resolt diversement, et que chacun croit, et a des raisons persuasives pour croire, qu'il tient la vraye Religion, il faut en ceste perplexité attendre que Dieu par sa bonté y ait mis la main et face esvanouir l'ignorance, de quelque costé qu'elle soit, pour nous amener et unir tous ensemble à sa pure verité. Car de vouloir en fait de liberté de conscience et de Religion user de force et d'autorité, cela n'a point de lieu, parce que la conscience est comme la palme, laquelle tant plus elle est pressée, tant plus elle resiste, et ne se laisse commander que par la raison et bonnes remonstrances.* L'auteur reprend l'idée du risque de pousser les réformés vers l'athéisme si la liberté de conscience leur est retirée et il réclame la réunion d'un concile national qui traiterait les différends des deux religions. Il reprend à son compte les exemples des Albigeois, exalte la *moderation* du règne de Valentinien et donne le contre-exemple de la cruauté d'Antiochos au temps des Maccabées. Il décrit la France dévastée après la mort de Henri II du fait du choix de la répression. Il authentifie une impossibilité de réduction par la violence, *car (comme dit le bon Docteur Gamaliel) si ceste Religion est de Dieu, nous ne la pouvons abbatre: si elle ne l'est pas, Dieu luy-mesme l'abattrà* (p. 45). À ce libelle on peut trouver une réponse éga-*

ne précéderent pas mais au contraire suivirent le développement de la trame historique qui prit sa dynamique après l'attentat de Maurevert: Charles IX s'est, selon Ambroise, inséré dans le cours des événements, par une décision soudaine et extraordinaire qui ne répondait qu'au désir de tirer, pour lui-même et d'abord pour le bien de son État, parti au mieux – ou au moins pire – d'un attentat dont il n'était pas responsable et d'une détermination criminelle des ennemis de l'amiral dont il savait la force, dans le sens qui lui était le plus favorable:

pource que, d'un costé, le premier coup donné ayant assez manifestement pour auteurs les ennemis du blecé, quelque reconciliation qui semblast avoir esteint la souvenance de leur pere occis [François de Guise], et ceste haine que les affaires avoient rendue hereditaire entre leurs maisons, je n'estime point qu'il soit besoin pour trouver la verité de la chose, de joindre à l'entreprise [la mise à mort de Coligny, le 24 août au petit matin] la personne du Roy mesme, qui ayant ores desavoué puis avoué le fait, ne monstre point y avoir apporté une longue et certaine pensée, ains un conseil pris sur le champ selon ce qu'il fut persuadé, et pensa devoir mieux reüssir pour le bien, et assurance de ses affaires.

La violence a été imposée par la nécessité, l'utilité.

L'assassinat de l'amiral, au petit matin du dimanche 24 août, fut une décision d'exception, non préméditée, non édictée par des maximes machiavéliennes, elle fut volontairement et consciemment prise contre ce qui était la volonté même du roi, son rêve de paix, mais parce que l'histoire s'était comme fermée sur elle-même pour ne plus laisser d'ouverture qu'à la violence. Là se tiennent les *secrettes nécessités de l'Estat* dont Ambroise fait part à ses amis, dans cette reconnaissance par le roi de la nécessité de recourir à ce qui est le plus contradictoire de sa volonté politique même et dans le but de redonner une marge de manœuvre à cette politique. Et parce que des hommes avaient monté l'attentat contre Coligny, des hommes en qui le lecteur du XVI^e siècle ne pouvait que deviner les Guises et leurs alliés...

À l'instant d'origine du cycle événementiel, il y a eu donc la pratique d'une vengeance qui est la seule vérité de ce qui s'en est suivi. Régner, en ce sens,

lement irénique, mais d'inspiration royale: ANONYMUS, *Advertissement aux trois estats de la France, sur l'entretenement de la Paix*. Au Roy tres-chrestien Henry III. Du nom Roy de France et de Poulongne, Paris, Pour François Tabert 1576. Quant à [Innocent GENTILLET], *Briesve remonstrance à la noblesse de France, sur le fait de la Declaration de Monseigneur le Duc d'Alençon*, s.l. 1576, p. 53–54, ce texte voit le duc déclarer son vœu que justice soit faite et en revenir à l'assassinat de Montreuil: *Monseigneur a considéré que l'impunité du massacre, qui fut inhumainement perpetré en l'an 1407. du règne du Roy Charles VI. En la personne du duc d'Orleans, par la machination et embusches du Duc de Bourgogne, fut cause de grandes guerres civiles, qui durerent en France plus de soixante ans*. Les Anglais purent envahir la France, et s'emparèrent alors de Paris. C'est pour cette raison que le duc d'Anjou, discernant que l'impunité du massacre de Vassy et des massacres de la Saint-Barthélemy a été à l'origine de guerres impossibles à éteindre, *s'est proposé de poursuivre la punition de tous les massacres perpetrez contre les Edicts, et mesmement de ceux qui ont esté cruellement et barbarement commis en ladicté année 1572 et depuis*.

c'est aussi jouer avec l'histoire, c'est bien être en mouvement dans la fixité même, s'adapter au plus court de l'histoire, se mettre dans les virtualités les plus contraignantes du devenir pour ruser avec le malheur qui menace d'autant plus qu'il a commencé à étendre son ombre dangereuse sur le présent. Ou du moins c'est en ces termes qu'Ambroise recompose la trame de l'événement d'août 1572. Le pouvoir est absolu quand il travaille sur le relatif, quand il accepte de recourir à ce qui est le contraire de son outillage politique, la violence.

Charles IX, argumentant d'un complot fictif, s'est vu obligé devant sa cour souveraine non seulement d'assumer une violence collective qu'il n'avait pas voulue mais aussi de couvrir les ressorts secrets d'un événement à l'origine duquel il y avait l'initiative criminelle des Guises et dans le déroulement duquel la fureur populaire s'est développée:

*pource que le Prince a esté forcé quelquefois par les secrettes necessités de l'estat, d'avouer, ou clore l'œil à ce qui estoit fait contre le repos public, et l'observation de ses edits: tellement que les hommes qui ont esté esloignez des affaires, et qui moins y ont entendu, ont estimé que toutes choses se passoient par dissimulation, haine et conspiration: et ay veu qu'il n'y avoit sorte de dessain si estrange et malheureux, dont le bruit ne fut receu comme de chose pleine d'apparence: pour ce que tout ce qui se fait a quelques bornes de raison et discours, mais ce qui se craint n'en a point*⁷⁴.

C'est donc une autre définition du pouvoir politique qui est argumentée pour être critiquée: celle d'un pouvoir du secret, poussé à se *rendre partisan* par la force des pressions aristocratiques et aussi à camoufler partiellement la vérité des responsabilités; un pouvoir qui, malgré les buts qu'il s'était fixé, par défaut pourrait-on dire, et surtout parce qu'il était enfermé dans une histoire tragique, a basculé dans le Mal.

Pour conclure

Aurait alors été capitale, dans le processus de sortie de l'absolu du champ de la modération et donc d'une absoluité régie par le langage, la tension d'une

⁷⁴ Pierre de Dampmartin doit être cité à nouveau, dans un ouvrage qui lui est tardivement attribué et qui est intitulé significativement *La fortune de cour [...]*, Paris 1642 (une première édition en 1592, à Anvers, sous le titre *Du bonheur de la cour, et vraie felicité du monde*. Au cours de son développement, il en vient à s'intéresser à nouveau au massacre de 1572 et reprend le principe d'une décision royale: la mort de Coligny est le fait d'une action aristocratique réunissant les ducs de Guise et d'Aumale, le bâtard d'Angoulême, le duc de Nevers et aussi les sieurs de Tavannes et de Lansac. Tout part du roi, mais ensuite, il est impossible de savoir pourquoi le roi a fait l'acte de violence. Toutes les hypothèses, pour lui, qui pourraient expliquer les raisons de ce *coup d'État*, se révèlent tellement contradictoires qu'il ne demeure que le mystère insondable de l'acte.

prise de conscience de la nécessité, qui est au travail sur elle-même tout au long des années tragiques qui vont de la mort d'Henri II aux matines parisiennes d'août 1572.

Certes par la magie du langage, le réel peut être attiré dans l'ordre du désir d'harmonie éternelle qui traverse la Création, mais, face à la temporalité et à sa méchanceté, le pouvoir établi par Dieu parmi les hommes doit aussi user de moyens à la fois pragmatiques et empiriques. Catherine de Médicis aurait été, dans la France du temps des guerres de Religion, l'artisane d'une sorte de découverte progressive des contraintes qui peuvent être imposées par les événements et par les hommes à la volonté politique et des conséquences que cette dernière doit être amenée à en tirer: d'où la concession, surtout, de la liberté de culte et de celle de la conscience aux huguenots, la constatation qu'il faut accepter l'inacceptable parce qu'il est impossible, à qui veut préserver l'humanité d'une vie commune des sujets du roi de France et aussi l'autorité de l'État, de faire autrement. La première phase de la confrontation de Catherine de Médicis à l'usage de la nécessité dans l'histoire aurait été celle du primat d'une approche positive. Mais, surtout après la révélation qu'aurait été la surprise de Meaux, il semble qu'il y ait eu un progressif cheminement dans la découverte du potentiel du concept de nécessité et donc de la valorisation d'une acception négative. Face à la *malice des temps*, tout se passe comme si la reine mère en était venue à envisager que l'histoire puisse aussi être infléchie par la violence, qu'il puisse être procédé dans la quête de la paix civile par l'outil antinomique même de la paix, la violence. Ceci, dans des circonstances particularisées et de manière limitée et toujours dans la perspective d'un ordre du monde régi par la contradiction; dans lequel la disharmonie peut être réduite par la disharmonie même. La politique de la nécessité aurait donc été traversée par deux usages contradictoires, auquel il pouvait être recouru alternativement, selon le cours même de l'histoire, selon les accidents ou les occasions de l'histoire. Et l'un de ces usages aurait entraîné Catherine de Médicis à oblitérer l'écart entre le Bien et le Mal, à ne plus penser le Mal et le Bien dans un rapport d'antagonisme.

Et, alors, le massacre de la Saint-Barthélemy serait venu au terme de cette découverte ou invention conceptuelle, mais hors de la sphère systématique de ce qui sera plus tard appelé la »Realpolitik«: quand l'énergie pacifiante et modératrice de la parole et de la magie, auto-astreinte par la conscience de ce que, dans l'univers, la volonté de Dieu est une volonté d'équilibre entre le même et l'autre, le semblable et le dissimilaire, se brise après l'attentat contre Coligny, quand l'âge d'or s'éloigne brutalement, quand les rapports de forces deviennent tels que la royauté se trouve prise dans un étau qui lui paraît serrer tragiquement le devenir, il ne serait plus resté à Catherine de Médicis et à son fils qu'à tenter d'éliminer un des protagonistes de cette histoire qui n'était plus, apparemment, qu'ouverte qu'au malheur et à la haine; en l'occurrence les

chefs du protestantisme militaire par qui la guerre pouvait se déclencher à tout instant et qui avaient, durant les deuxième et troisième guerre de Religion, donné des indices de leur adhésion à une culture subversive de la rébellion. La volonté fut contrainte une première fois par l'histoire, mais dans un empirisme de la création d'un jeu aussi savant que dramatique. Ce serait peut-être à ce contexte que Montaigne fera savamment allusion dans le chapitre XLVII du Livre I des *Essais*, lorsqu'il affirmera que la nécessité est une *violente mais-tresse d'escole* et qu'elle est d'autant plus violente qu'elle est aux abois: *gravissimi sunt morsus irritatae necessitatis*⁷⁵. Pour neutraliser le retour maléfique des partialités, ou pour être en mesure de reconstituer un ordre du langage dans les temps à venir, et surtout parce qu'aucune solution alternative ne pouvait être proposée, un accord serait intervenu avec les Guises, qui leur aurait attribué la responsabilité des meurtres en échange de l'accomplissement de leur vengeance de sang, mais l'expansion des violences à un grand massacre sacré dans la matinée du 24 août aurait déterminé une sur-intervention de l'idée de nécessité. Pour essayer d'endiguer la vague de violences éradicatrices qui submergeait Paris, le pouvoir aurait dû contraindre sa volonté politique une seconde fois, en acceptant d'assumer la responsabilité du massacre parisien en vertu d'un complot présumé de la faction huguenote. Là serait la logique virtuelle de l'histoire de la Saint-Barthélemy et du surgissement d'une conception alternative de l'absoluité: une violence décidée par la royauté contre elle-même, puis assumée dans sa globalité sous l'indéniable pression des torrents de sang qui coulaient dans une ville de Paris emportée dans un rêve mystique. Mais pas par désir de violence ou par l'accomplissement d'une conscience froide assimilant le pouvoir à la force et donc à la terreur que pouvait imposer la cruauté. Car le désir de paix et d'humanité primait, car la paix et l'humanité étaient la fin de l'histoire pour Catherine de Médicis. Il y aurait donc eu, dans les profondeurs mêmes de l'événement de la Saint-Barthélemy, la rencontre de deux tensions contradictoires et rendues complémentaires par la *malice des temps*, l'attachement au rêve d'un retour de l'âge d'or et une confrontation à la dramatique du réel faisant intervenir la part négative de la nécessité, une raison portant à l'usage d'exception tragique qu'est la violence. Idéalisme et pragmatisme se seraient articulés l'un à l'autre. Deux raisons se croisant et se recroisant. Deux absoluités. Mais surtout l'émergence d'une conception du pouvoir attaché à un usage de la raison autorisant le recours à la justice immédiate, à la violence.

⁷⁵ Maurice RAT (éd.), Michel de Montaigne. Les *Essais*, 2 vol., Paris 1962, t. I, p. 314, une citation de Porcus Latro qui peut être traduite ainsi: «les morsures de la nécessité aux abois sont très graves». Voir Robert J. COLLINS, Montaigne's rejection of Reason of State in *De l'utile et de l'honneste*, dans: *Sixteenth Century Journal* 23 (1992), p. 71-94.

Deutsche Zusammenfassung

Der Beitrag geht der Verwendung und Funktion des sprachlichen Rekurses auf die absolute Gewalt des französischen Königs während der ersten Jahrzehnte der Religionskriege nach. Er zeigt, daß auch in dieser Krisenzeit die Absolutheit der königlichen Gewalt nur relativ selten thematisiert wird, wobei zwei Argumentationslinien unterschieden werden können. Vorherrschend ist zunächst die auf eine lange europäische Tradition zurückgehende, bei Autoren wie Loys Le Roy, aber auch bei Michel de L'Hospital begegnende Argumentation, wonach gerade die herausgehobene Stellung des Königs und die weitgehende Unbegrenztheit seiner Gewalt eine besondere Pflicht zur Mäßigung begründet. Diese Argumentation erscheint eingebettet in die Idealvorstellung eines goldenen Zeitalters, in dem es dem König bzw. der Königinmutter allein aufgrund ihrer Vernunft und ihrer Sprachmacht gelingen sollte, den Zusammenhalt des Gemeinwesens zu sichern.

Im Kontext der Bartholomäusnacht des Jahres 1572 vollzieht sich insofern eine Wende, als nun die Berufung auf die Absolutheit des Königs zusammen mit den traditionellen Figuren der »nécessité« und der »malice des temps« der Begründung außerordentlicher Gewaltmaßnahmen dient. Diese Gewaltmaßnahmen sollen angeblich den behaupteten, durch den drohenden Verlust der königlichen Gewalt gekennzeichneten Notstand überwinden und die gesellschaftliche Ordnung wiederherstellen.

DER WIDERSPENSTIGEN ZÄHMUNG?
ABSOLUTISMUS, HOF UND ADEL

LA DOMESTICATION DES REBELLES?
ABSOLUTISME, COUR ET NOBLESSE

LEONHARD HOROWSKI

HOF UND ABSOLUTISMUS

Was bleibt von Norbert Elias' Theorie?

*Voyez-vous, avec l'homme à qui j'ai affaire (c'était le Roi), il faut que je me mette bas, bas, bas comme cela (montrant de la main), pour m'élever haut après*¹. Wenn man dem Duc de Saint-Simon vertrauen will, dem üblichen Kronzeugen aller klassischen Interpretationen des französischen Hofes unter Ludwig XIV., so waren es diese gestikulierenden Worte, mit denen der Oberkammerherr Duc de Gesvres ihm 1699 sein Amtsverständnis als einer der ranghöchsten und königsnächsten Hofwürdenträger erläuterte. Freilich ist jenes »wenn« kein kleines Wort bei einem Autor wie diesem, der so großartig deutlich auf der Basis persönlicher Antipathien schrieb und der gerade hier hinreichenden Grund dafür hatte, die entsprechenden Passagen mit *Noirceur étrange du duc de Gesvres* zu überschreiben. Saint-Simon hatte Gesvres darum gebeten, sich bei der Huldigung des Herzogs von Lothringen vor Ludwig XIV. von seinem Sohn vertreten zu lassen, damit nicht aus der Tatsache, daß der Lothringer Hut, Degen und Handschuhe in die Hand eines Oberkammerherren von herzoglichem Range geben werde, später ein zeremonieller Präzedenzfall zugunsten der in Versailles etablierten Lothringer Prinzen und zum Nachteil der französischen Herzöge gemacht werden könne. Gesvres erklärte ihm zuerst mit den zitierten Worten die Schwierigkeiten einer solchen Verweigerung, machte ihm aber damit auch Hoffnung, er werde sich tatsächlich absentieren können. Gleich darauf berichtete er jedoch dem Herrscher und allen mächtigen Verwandten des Lothringers spottend von Saint-Simons Ansinnen, ironisierte den *petit duc* als lächerlichen jugendlichen Unruhestifter und übernahm, obwohl der König das nach Intervention weiterer Herzöge gar nicht mehr verlangte, den Dienst auch während der Huldigungszeremonie, um dem Monarchen zu beweisen, wie sein treuer Diener selbst die kollektiven Ranginteressen seiner Standesgenossen dem reibungslosen Ablauf eines international sichtbaren Zeremonialaktes unterzuordnen bereit war; fünf Wochen

¹ Yves COIRAULT (Hg.), Louis de Rouvroy, Duc de Saint-Simon. Mémoires, 8 Bde., Paris 1983–1988, hier Bd. I, S. 674 bzw. A. DE BOISLISLE (Hg.), Louis de Rouvroy, Duc de Saint-Simon, Mémoires. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe [...], 45 Bde., Paris 1879–1930, hier Bd. VI, S. 404.

später wurde ihm für seine unverheiratete Tochter eine jährliche Pension von 2000 *écus* verliehen².

Überspringen wir, wie Saint-Simon charakteristischerweise über eine Hofchargeninhaberin von seinem Unglück erfuhrt, wie er drei weitere verwandte und befreundete Hofchargeninhaber noch rechtzeitig mit Richtigstellungen beauftragen konnte, um Schlimmeres zu verhüten, oder wie er darauf verzichtete, sich bei der ebenfalls wütenden, aber als *oiseau de passage*³ für seine Karriere unwesentlichen Herzogin von Lothringen entschuldigen zu lassen. Überspringen wir selbst die schönen Zeremonialargumente und Präzedenzfälle aus dem 15. Jahrhundert, mit denen sich Saint-Simon später die Hut-, Handschuh- und Degen-Dienstleistung eines *duc pair* am Lothringer als hochmütig-überlegenes Entreißen der Herrschaftsinsignien schönredete, und kehren wir zum eingangs angeführten Zitat zurück, dessen Problematik nunmehr sichtbar genug geworden sein dürfte. Ob Gesvres wirklich ein Mann von so entschieden serviler Gesinnung gewesen sei, wird sich kaum ermitteln lassen und muß hier auch gewiß am wenigsten interessieren. Ganz unabhängig davon erscheint das Zitat geeignet, in diesen Aufsatz einzuführen, ist es hier doch ausgerechnet der polemische Kronzeuge der Theorie vom entmachteten Adel selber, der den Weg zu einer nuancierteren Interpretation weist. Wenn Saint-Simon mit dem Zusatz »en cela, il n'avait pas tort« seinem ärgsten Widersacher, dem verachteten und beneideten Gegner ein Bild höfischer Interaktion in den Mund legen konnte, in dem der hohe Adel am Ende aller symbolischen Unterordnung doch wieder ganz oben stand, dann lohnt es sich auch, die Anteile von Unterwerfung und Wiederaufrichtung am höfischen Machtsystem der ludovizianischen Ära vorurteilslos neu zu vermessen. Welcher Autor, welches Buch aber böten dafür einen besseren Ausgangspunkt als Norbert Elias und »Die höfische Gesell-

² Für die Details vgl. COIRAULT (Hg.), Saint-Simon. Mémoires, I, S. 673–677 bzw. BOISLISLE (Hg.), Saint-Simon. Mémoires, VI, S. 401–410. Alle Fakten mit Ausnahme der Rolle Saint-Simons und des Zitats werden durch unverdächtige zeitgenössische Quellen bestätigt, etwa Eudoxe SOULIÉ u. a. (Hg.), Philippe de Courcillon, Marquis de Dangeau, Journal de la Cour de Louis XIV, 19 Bde., Paris 1854–1860, VII, S. 196f., sowie Gabriel-Juste Comte de COSNAC, Édouard PONTAL (Hg.), Louis du Bouchet, Marquis de Sourches, Mémoires sur le règne de Louis XIV, 13 Bde., Paris 1882–1892, VI, S. 230, und den Mercure Galant (November-Ausgabe 1699) für die mit der Zeremonie vom 25. November 1699 verbundenen Rangprobleme und das Pensions-brevet vom 31. Dezember 1699 (Archives nationales, Paris, O¹ 43, fol. 435v). Vgl. auch das Protokoll der Huldigungszeremonie in PÈRE ANSELME, Histoire généalogique et chronologique, 9 Bde., Paris ²1726–1733 (ND New York 1967), V, S. 503 f. Saint-Simon zufolge erzählte Gesvres dem König *d'une manière burlesque*, Saint-Simon habe ihn zum rechtzeitigen Vortäuschen eines Schlaganfalles aufgefordert, und fügte hinzu, er habe als 79-jähriger von schwerer Statur nicht riskieren wollen, wie seinerzeit Molière während des vorgespielten Anfalles an einem echten zu sterben.

³ COIRAULT (Hg.), Saint-Simon. Mémoires, I, S. 677.

schaft«⁴? Nicht nur, daß diese weit über den deutschen Sprachraum hinaus rezipierte Untersuchung die so lange durch allerhand Vorurteile verbarrikadierten Türen zur ernsthaften Beschäftigung mit höfischer Sozialgeschichte eigentlich überhaupt erst aufgestoßen hatte; sie bot auch eine Interpretation frühneuzeitlicher aristokratischer Herrschaftsformen, die sich so rasch und für lange Zeit durchsetzte, daß selbst ihre in den letzten Jahrzehnten nach und nach vorgenommene Relativierung sich bis auf den heutigen Tag nicht über die engere Fachwelt hinaus und vielleicht noch nicht einmal dort in alle Winkel und Ecken herumgesprochen hat⁵.

Bevor es jedoch gilt, Elias' Thesen zusammenzufassen und zu erörtern, sei kurz und notwendigerweise erläutert, auf welche Elemente seiner Arbeit hier bewußt *nicht* eingegangen werden soll. Am offensichtlichsten ist zuerst das lange einleitende Kapitel zum Verhältnis von »Soziologie und Geschichtswissenschaft«⁶ auszusparen. Es mag, da Elias taktvollerweise auf die Anführung von Beispielen verzichtet, dahingestellt bleiben, ob die in diesem Kapitel enthaltene Gegenüberstellung einer auf beliebige einmalige Ereignisse fixierten Geschichtswissenschaft und einer erstmalig überhaupt nach Strukturen und größeren Zusammenhängen Ausschau haltenden Soziologie in den 1920er Jahren (also der Zeit, in der Elias den größeren Teil seines Textes konzipierte und zu verfassen begann) noch zutraf oder ob sie nicht auch damals schon eher der wissenschaftssoziologischen Konstante geschuldet war, der zufolge eine noch junge Disziplin die Splitter im Auge der längst etablierten Konkurrenzfächer

⁴ Norbert ELIAS, Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie, Frankfurt a.M. 1992 (Erstauflage Darmstadt, Neuwied 1969).

⁵ Eine neue und umfassende kritische Erörterung dieser Eliasschen Interpretation findet sich nunmehr bei Claudia OPITZ (Hg.), Höfische Gesellschaft und Zivilisationsprozess. Norbert Elias' Werk in kulturwissenschaftlicher Perspektive, Köln 2005; von besonderem Interesse für die hier zu behandelnden Fragen sind darin die Aufsätze von Ronald G. ASCH, Hof, Adel und Monarchie. Norbert Elias' Höfische Gesellschaft im Lichte der neueren Forschung, S.119–142, und Jeroen DUINDAM, The Keen Observer versus the Grand Theorist: Elias, Anthropology and the Early Modern Court, S.85–99. Insbesondere Duindam, dem der Verfasser dieses Aufsatzes für viel Inspiration und produktive Diskussionen sehr zu Dank verpflichtet ist, hatte in einem ersten Werk (Myths of Power. Norbert Elias and the Early Modern European Court, Amsterdam 1995) die Plausibilität der zentralen Thesen Elias' hinterfragt und einer differenzierten Elias-Debatte den Weg gewiesen; in seinem zweiten Buch (Vienna and Versailles. The Courts of Europe's Dynastic Rivals, 1550–1780, Cambridge 2003) legte er eigene Antworten auf die Eliasschen Fragen vor. Beide Werke stützen die Schlußfolgerungen dieses Aufsatzes in einem Maße, daß sie ihn überflüssig gemacht hätten, wäre nicht die Fragestellung Duindams eine vergleichende, zudem zeitlich viel weiter gefaßte und könnte ich mich hier nicht zusätzlich auf meine demnächst in Buchform erscheinenden eigenen Forschungen und prosopographischen Untersuchungen zum französischen Hof stützen.

⁶ ELIAS, Die höfische Gesellschaft, S. 9–59.

gerne durch ein Vergrößerungsglas sieht⁷. Achtzig Jahre später jedenfalls liest man das bei Elias skizzierte Programm einer historischen Soziologie mit etwas ungeduldiger Zustimmung bloß noch als einen Katalog dessen, was heutzutage wie selbstverständlich von jeder ernsthaften Geschichtswissenschaft verlangt und geleistet wird. Aber auch die Frage nach der Anwendbarkeit des Elias'schen Modells auf andere Fälle außerhalb Frankreichs, die einen großen Teil der neueren innovativen Hof- bzw. Absolutismusforschung beschäftigt hat und inzwischen weitgehend mit Nein beantwortet wird⁸, darf hier wohl ausgeklammert werden, zumal schon Elias selbst eine solche Anwendbarkeit nicht explizit in Anspruch genommen und an verschiedenen Stellen bereits auf sehr wesentliche, geradezu neuralgische Unterschiede vor allem zu den deutschen Höfen und Staaten hingewiesen hatte⁹. Statt dessen soll im folgenden einzig von Elias' Beschreibung und Interpretation des französischen Hofes vor allem in der Zeit Ludwigs XIV. und seiner Nachfolger die Rede sein; komplex genug für das bescheidene Format eines Aufsatzes ist auch das noch allemal.

Komplex auch deswegen, weil selbst ein Bewunderer Elias' schwerlich versucht wäre, seinem Text eine besonders eingängige Gliederung, eine Neigung zur eindeutigen Formulierung zentraler Aussagen oder ein konsequentes Verbleiben bei einer Hauptfrage nachzusagen. Gerade weil der Autor eben sein Buch als ein allgemeines Plädoyer für eine neuartige historische Soziologie versteht und den französischen Fall lediglich als eines von vielen Demonstrationsobjekten dieser Methode ansieht, springt er nicht allein oft über die Grenzen Frankreichs, sondern auch innerhalb der französischen Geschichte so oft vom späten Mittelalter in die Zeit Ludwigs XIV., von dort in die kaum ausdifferenzierten Regna von dessen Nachfolgern und dann wieder zurück, vom Zeremoniell des frühen 18. zum Schäferroman des späten 16. Jahrhunderts und im Exkurs auch schon einmal zu den Herrschaftsträgern des Nationalsozialismus, daß man als Leser streckenweise kaum mehr weiß, auf welche Epoche welche Aussage im einzelnen zutreffen soll. Da Elias aus

⁷ Vgl. hierzu wie überhaupt zu allen Fragen der inneren Logik und Entstehungsgeschichte der »Höfischen Gesellschaft« den in Anm. 5 zitierten Sammelband und die diversen Arbeiten Jeroen DUINDAMS.

⁸ Vgl. beispielhaft als erstes Auftauchen dieser Position Aloys WINTERLING, Der Hof des Kurfürsten von Köln 1688–1794. Eine Fallstudie zur Bedeutung »absolutistischer« Hofhaltung, Bonn 1986; als umfassendsten Vergleich Ernst HINRICHS, Fürsten und Mächte. Zum Problem des europäischen Absolutismus, Göttingen 2000, sowie Andreas PEČAR, Die Ökonomie der Ehre. Der Höfische Adel am Kaiserhof Karls VI. (1711–1740), Darmstadt 2003, als eine der neuesten und tiefsten Studien eines außerfranzösischen Vergleichsfall.

⁹ Vgl. etwa ELIAS, Die höfische Gesellschaft, S. 258–260, 284f., über die für weitere Entwicklungen ausschlaggebenden Unterschiede zwischen französischer Bereitschaft zur gelegentlichen Mesalliance und deutschem Ebenbürtigkeits- bzw. Ahnenprobensystem sowie über die Tatsache, daß sich in Deutschland nie ein Äquivalent der eigenständigen, klar vom Schwertadel geschiedenen *noblesse de robe* Frankreichs gebildet habe. Eine nähere Untersuchung beider Themen steht nach wie vor aus und wäre von höchstem Interesse.

Deutschland flüchten mußte und sein Werk erst Jahrzehnte später aus disparaten Einzelteilen zusammenfügen und abschließen konnte, kann man ihm die Nachteile einer Konstruktion aus lauter Exkursen und Anhängen kaum ernstlich zum Vorwurf machen: Bestehen bleiben sie dennoch und haben ihren Anteil an einem Buch, aus dem zu viele Leser zu viele sehr verschiedene Eindrücke und zu wenige unmißverständliche, gar veri- oder falsifizierbare Befunde herauslesen konnten.

Will man dennoch die Essenz und die wichtigsten, auch für die weitere Hofforschung maßgeblichen Punkte zusammenfassen, so ergibt sich etwa Folgendes. Zwei jahrhundertelange Tendenzen der französischen (und europäischen) Geschichte, nämlich der graduelle Aufbau einer zentralstaatlichen Autorität samt bürokratischen Apparats sowie die im Zuge zunehmender Geldwirtschaft und Technisierung des Kriegswesens unvermeidliche Marginalisierung des alten Schwertadels, seien im 17. Jahrhundert in einer Situation kulminiert, in der sich Bourgeoisie einerseits und alter Adel andererseits als gleichstarke Rivalen gegenüberstanden und in einem unauflösbaren Gleichgewicht der Kräfte (wie es sich in der Fronde, also den sukzessiven Aufständen des hohen Adels und der städtischen Juristen ausgedrückt habe) gleichsam gefangen gewesen seien. In dieser Situation sei es dem König gelungen, seine eigene vermittelnde Oberherrschaft endgültig als noch am ehesten akzeptables Drittes durchzusetzen, indem er den hohen Adel an seinen Hof zog, ihn mit zeremoniellen Vorteilen auszeichnete, gleichzeitig aber eben dieses Zeremoniell zur ständigen Disziplinierung nutzte, den alten Adel durch ruinöse Repräsentationsverpflichtungen finanziell von sich abhängig machte und die eigentlich politische Macht bürgerlich geborenen Ministern und Bürokraten vorbehielt. Dieses raffinierte Gegeneinander-Ausspielen der beiden Hauptkräfte gelang, solange Ludwig XIV. herrschte; unter seinen Nachfolgern jedoch sei die systemimmanente Gefangenschaft des Monarchen in seiner eigenen vergoldeten Falle zum Problem geworden und habe das ganze System schleichend gelähmt, ohne daß recht eigentlich erklärt würde, was sich denn gegenüber der Zeit Ludwigs XIV. geändert habe. (Daß in Ermangelung einer solchen Erklärung die altüberkommene These von der alles entscheidenden, alles verderbenden persönlichen Inkompetenz Ludwigs XV. und Ludwigs XVI. auch bei Elias im Raum stehen bleiben muß, darf man vielleicht als hübsche ironische Reminiscenz an die von ihm doch so vehement und so zu Recht abgelehnte Große-Männer-Geschichtsschreibung der grauen Vorzeit ansehen.) Die höfischen Eliten und der König hätten sich so schließlich derartig unauflösbar ineinander verhakt und gegenseitig paralysiert, daß das ganze dysfunktional gewordene System schließlich 1789 mit historischer Zwangsläufigkeit vom aufstrebenden Bürgertum habe umgestürzt werden müssen.

Nun zur Kritik. Deren ersten Stufe muß sich mit den methodischen Problemen des Eliasschen Ansatzes beschäftigen und läßt sich hier vergleichsweise

kurz halten, da gerade ihre Befunde recht deutlich auf der Hand liegen und im übrigen auch bereits von Jeroen Duindam systematisch abgehandelt wurden. Insbesondere für die naturgemäß essentielle Problematik der ganz unzureichenden Literatur- und Quellengrundlage Elias' sei auf die dort gebotene systematische Übersicht verwiesen¹⁰ und diese hier nur kurz zusammengefaßt. Von 63 Zitaten aus mehr als einmal zitierten Originalquellen stammen allein 24 aus den Memoiren Saint-Simons (dort sämtlich aus schon zu Elias' Zeiten längst überholten und unvollständigen Auswahleditionen bzw. Übersetzungen), 23 weitere aus der Diderot-d'Alembertschen Encyclopédie, also einem Werk, das weder zeitlich noch von seiner Mentalität her besonders authentischen Einblick in den Hof Ludwigs XIV. zu geben geeignet erscheint, je drei Zitate von den immerhin hofnäheren Moralisten La Bruyère und Gracian (letzterer freilich ein Spanier), sechs weitere aus zwei Texten des späten 16. Jahrhunderts und die letzten vier aus zwei Architekturtraktaten von 1728 und 1737. Wer sich in Erinnerung ruft, wie Saint-Simon als einziges Kind eines 68 Jahre älteren Vaters aufwuchs, der als jugendlicher Favorit Ludwigs XIII. zu höchstem Rang und Hofämtern aufgestiegen, unter dem Nachfolger aber kaltgestellt worden war und nun bis zum Ende seiner Tage ein von keiner Differenzierung getrübt Loblied jener guten alten Zeit sang, wer weiterhin sieht, wie konsequent der Sohn sein Lebtage lang die Machtposition des alten Adels nicht an den realen Alternativen (von denen noch zu reden sein wird), sondern an dieser mythischen Vorzeit maß und wie er schon den Zeitgenossen als besessener Fanatiker des Zeremoniells erschien, wird sich die Verzerrungen ausrechnen können, die eine nahezu allein auf diesen Kronzeugen gegründete Interpretation der höfischen Gesellschaft zwangsläufig enthalten muß¹¹. Freilich hätte die Einarbeitung einer ihrerseits stärker quellengesättigten Sekundärlite-

¹⁰ DUINDAM, *Myths of power*, S. 185 f.

¹¹ Für eine Untersuchung der Welt Saint-Simons, mit deren hofhistorischen Detailbefunden der Autor dieses Aufsatzes nicht in allen Punkten übereinzustimmen vermag, die aber ein sehr komplettes und plausibles Bild von Saint-Simons Weltbild und Obsessionen zeichnet, vgl. Emmanuel LE ROY LADURIE, Jean-François FITOU, *Saint-Simon, ou le système de la Cour*, Paris 1997, v. a. S. 43–180. Verstärkt wird die Saint-Simon innewohnende Tendenz zur Überzeichnung adeligen Ausgeliefertseins im Eliasschen Text noch durch dessen mehrfachen Rekurs auf Beschwerde-Petitionen des französischen Adels anlässlich der Generalstände des 17. Jahrhunderts – also auf eine Quellengattung, die erstens die Situation der Verfasser *per se* in sehr düsteren Farben schildern mußte und zweitens von der Rechtsfiktion eines sozial homogenen und solidarischen [alten] Adels mit gemeinsamer Interessenlage lebte – sowie durch die ebenfalls gelegentlichen Verweise auf die Schwägerin Ludwigs XIV., Elisabeth Charlotte, Herzogin von Orléans (vulgo »Liselotte von der Pfalz«). Wie die unglückliche Ehe und Isolation dieser Prinzessin im höfischen System sich in der tief-schwarzen Perspektive ihrer nach Deutschland geschriebenen Briefe vom Hofleben ausdrückte, die im übrigen schon aufgrund des königlichen Sonderstatus der Verfasserin nicht leichterding als Illustration hofadeliger Mentalität schlechthin herangezogen werden sollten, schildert Dirk VAN DER CRUYSE, »Madame sein ist ein ellendes Handwerk«. Liselotte von der Pfalz – eine deutsche Prinzessin am Hof des Sonnenkönigs, München 1990.

ratur diesem Problem noch einigermaßen entgegenwirken können. Von den beiden konsultierten Hauptautoritäten war jedoch die eine, Leopold von Ranke's »Französische Geschichte« (Leipzig 1876–77) noch entstanden, als erst ein kleiner Teil der französischen Quellen publiziert und zugänglich war (vom Problem, ausgerechnet auf solcher Basis gegen die angeblich überholte und zum Strukturdenken unfähige Geschichtsschreibung anzuschreiben, sei hier gar nicht weiter die Rede). Die zweite dieser Hauptautoritäten – Ernest Lavisse, »Histoire de France« (Paris 1905) – bleibt dagegen bei aller grundsätzlichen Solidität in der Hauptsache doch das unbestrittene Meisterwerk jener Teleologie ohne Wenn und Aber, die in Ludwig XIV., seinem unhinterfragten Absolutismus und seinem Heldenminister Colbert hauptsächlich die Baumeister einer bürgerlich-pragmatischen, wirtschaftlich effizienten und nationalglorösen Dritten Republik *avant la lettre* sah und alles dazu nicht Passende (also das Hofsystem) entweder als bedauerlichen, letztlich irrealen Anachronismus oder, eleganter, als raffiniertes Ablenkungsmanöver des Monarchen wegzuinterpretieren geneigt war.

Paradoxerweise ist es nun nach diesen offensichtlichen Schwächen gerade der eklatanteste eigentlich sozialhistorische Kategorienfehler der Eliasschen Darstellung, der seiner Grundthese auf den ersten Blick den geringsten Abbruch tut – also jene Fehlbesetzung des Begriffes »Bürgertum«, die sich ja bereits darin abzeichnet, daß Elias einerseits die Übertragung der »wirklichen«, nämlich administrativen Macht auf Vertreter dieses Bürgertums als konstitutiv für das Herrschaftssystem Ludwigs XIV. ansieht, andererseits aber den Untergang des Systems ausgerechnet einer Revolte des außen vor gehaltenen... Bürgertums zuschreibt. Der scheinbare Widerspruch klärt sich auf, wenn man begreift, daß Elias im ersten Kontext (und also fast überall in seinem Text, der das Ende nur ganz summarisch anspricht) unter Bürgertum die *noblesse de robe* versteht, also den in der Tat aus dem Bürgertum hervorgegangenen Justizadel¹², den er zwar implizit immer wieder als adelig, als vom eigentlichen Bürgertum gesondert erkennt, deswegen aber nicht weniger, ja geradezu mit einer gewissen Sturheit immer wieder von neuem als Bourgeoisie oder Bürgertum bezeichnet¹³. Erstaunlicherweise wird nun die innere Logik seiner Argumentation hierdurch kaum kompromittiert, sobald man nur an allen entsprechenden Stellen für »Bürgertum« »noblesse de robe« einsetzt; so sehr nämlich die mit Ausnahme nur Colberts seit mehreren Generationen nobilitierten Minis-

¹² Dieser Begriff wird hier bewußt der gängigeren und eingeführten Übersetzung Amtadel vorgezogen, da letztere einen in dieser Form nicht gegebenen und ganz irreführenden Unterschied suggeriert. Gerade der französische Schwertadel, dem mit Ausnahme einer winzigen (herzoglichen) Spitzengruppe eine klare Rangordnung nach Titeln fehlte, war für seine Distinktionsbedürfnisse ganz genauso auf den mit Ämtern einhergehenden gesicherten Status angewiesen wie die *noblesse de robe* und unterschied sich von ihr nur nach der Art der angestrebten und anstrebbaren Funktionen (also hier Heeres-, Hof- oder Gouverneurs-Posten).

¹³ ELIAS, Die höfische Gesellschaft, S. 96, 100, 271, 312.

ter und Chefbürokraten Ludwigs XIV. sich gewundert hätten, wenn man sie auf ihre angebliche Zugehörigkeit zum Bürgertum angesprochen hätte, so sehr bleibt doch die unzweifelhafte Tatsache bestehen, daß der französische Adel des 17. und auch noch des 18. Jahrhunderts in die zwei ohne große Mühe voneinander unterscheidbaren Gruppen Schwertadel (*noblesse d'épée*) und Justizadel (*noblesse de robe*) zerfiel¹⁴.

Es ist folglich am wenigsten die klare Unterscheidung beider Gruppen, die es hier zu kritisieren gilt. Um so problematischer ist dafür die Annahme, daß aus dieser den Zeitgenossen klaren Unterscheidung notwendigerweise auch jene grundsätzliche Feindschaft, jener erbitterte Kampf um gemeinsam bean-

¹⁴ Einen handlichen Überblick über die Entwicklung und Definition beider Gruppen bietet Arlette JOUANNA, Art. »Noblesse, Noblesses«, in: Lucien BÉLY (Hg.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris 1990, S. 887–893. Wenn aus Gründen der korrekten sozialhistorischen Interpretation soviel Wert auf die Unterscheidung beider Gruppen gelegt werden muß, ist dies nicht als Behauptung ihrer kastenmäßigen Abgeschlossenheit, wohl aber ihrer Wahrnehmung als distinkte und hierarchisch ungleiche Gruppen zu verstehen. Der Aufstieg einzelner und durchaus vieler Familien der *robe* in die *épée* war stets möglich; wichtig ist jedoch die Präzision, daß die Zeitgenossen eine Familie erst dann als schwertadelig werteten, wenn sie endgültig auf sämtliche *robe*-spezifischen Ämter verzichtet hatte. Familien des Justizadels, die nur jüngere Söhne zu Offizieren machten, die Erbsöhne aber in den geerbten *charges de judicature* nachfolgen ließen, blieben Angehörige des Justizadels und sind auch statistisch als solche zu werten. Berücksichtigt man diese Definition, zeigt sich, daß den zahllosen Fällen erfolgreicher Assimilation früherer *robe*-Familien in den Schwertadel bestenfalls infinitesimal wenige Fälle gegenüberstehen, in denen Angehörige bisheriger Schwertadelsfamilien in die *robe* wechselten (die regelbestätigende Ausnahme: das immer auch mit Schwertadeligen besetzte *parlement* der Bretagne). Nach dem 1615 erfolgten Wechsel eines anscheinend wirklich schwertadeligen Voyer de Paulmy d'Argenson in die *robe* ist dem Verfasser dieses Textes überhaupt nur noch ein einziger Fall bekannt (nämlich ein verarmter Châteaubriand, Bruder des Schriftstellers und bezeichnenderweise Bretone, der 1786 eine Charge als *maître des requêtes* erwarb, sie aber schon im Folgejahr zugunsten der Militärlaufbahn wieder aufgab), in dem ein Angehöriger einer unzweifelhafte Schwertadelsfamilie in die justizadelige Laufbahn einstieg. Alle in diesem Sinne sonst zitierten Fälle betreffen entweder jüngere, nur vorübergehend die Militärlaufbahn einschlagende Söhne von eindeutigen Justizadelsfamilien, solche Familien, die ihrer unbestreitbaren Tradition als Justizadel mittels mehr oder weniger durchsichtiger genealogischer Fälschungen eine glorreiche *épée*-Vergangenheit vorschalten wollten oder bestenfalls noch den einen oder anderen Angehörigen einer dem Hofadel niemals je auch nur zu Ohren gekommenen Familie einziger Provinzjunker. Der zu Beginn dieses Textes zitierte Léon Potier de Luxembourg, Duc de Gesvres (1620–1704) war der Sohn des Duc de Tresmes, des einzigen und zugleich letzten Mannes, der (1648/63) zum Herzog ernannt wurde, obwohl andere Linien seiner Familie noch immer in der *robe* aktiv waren (wohlgemerkt nur auf allerhöchster Ebene). Dieser Duc de Tresmes profitierte von seiner Charge als *capitaine des gardes du corps*, die er als Sohn eines Ministers erlangt hatte, von seiner Langlebigkeit (1579–1670), die ihn nach 52 Jahren als Kommandant der Leibgarde den Moment der Auszeichnung noch erleben ließ, von seiner Treue im Bürgerkrieg, von seiner Heirat mit einer Tochter des einst souveränen Hauses Luxembourg (*ex matre* Lothringen!) sowie vom mit dem Blut seiner beiden ältesten Söhne erkauften Einstieg in den Militäradel – der eigentlich inakzeptable Status wurde also ausnahmsweise durch eine Kombination von Faktoren ausgeglichen, die weder vorher noch nachher je wieder zustande kam.

spruchte Ressourcen folgen mußten, auf die sich ja Elias' Grundannahme einer den König begünstigenden Pattsituation alleine stützt. Eben diese prinzipielle Gegnerschaft aber geben die Quellen nicht her, die im Gegenteil vielmehr gerade verdeutlichen, wie selbstverständlich etwa altadelige Zeitgenossen abstrakte soziale Wertungen (z. B. der »niedrigen Geburt«, des »neuen Namens« etc.) und persönliche Sympathien, Allianzen und Kooperationen auseinanderzuhalten vermochten. Gerade eine für ihre Existenz so auf die Prinzipien von Hierarchie und Ungleichheit angewiesene Elite wie der Adel produzierte notwendigerweise auch, ja besonders *in ihrem Inneren* derartig viele Distinktionen, daß Rangkonflikte zwar im gesellschaftlichen Leben jener Zeit tatsächlich fast der Normalfall gewesen zu sein scheinen, diese Konflikte sich jedoch fast immer im Inneren von *robe* und *épée* und nur selten zwischen beiden Gruppen abspielten. Schon der zu Beginn dieses Textes kurz zitierte Fall aus dem Jahre 1699 ist ein absolut repräsentatives Beispiel, basiert er doch auf der Rivalität der schwertadeligen Herzöge mit den erst recht schwertadeligen Lothringer Prinzen (*princes étrangers*) und zeigt am Beispiel Gesvres', wie wenig man sich selbst innerhalb der winzigen, untereinander engstens verschwägerten und sozial weitgehend homogenen Gruppe der Herzöge auf rein ständische Solidarität verlassen konnte¹⁵: Muß man ausführen, wieviel weniger selbstverständliche Gemeinsamkeiten solche höfischen Herzöge und Amtsträger zwischen sich selbst und einem altadeligen, aber rang- und mittellosen Provinzedelmann zu sehen bereit waren? Gemessen an der Energie, die Prinzen von Geblüt, legitimierte Prinzen, *princes étrangers*, Herzöge (noch zu unterscheiden nach *ducs pairs*, *ducs héréditaires* und *ducs à brevet*), Marschälle und andere schwertadelige Funktionsträger für ihre Rangstreitigkeiten untereinander aufwandten, müssen ihnen die wesentlich selteneren ritualisierten Zeremonialkonflikte mit den ganz wenigen ranghöchsten Parlamentariern von Paris, die es überhaupt auf so etwas ankommen lassen konnten, fast schon wieder erholbar vorgekommen sein.

Vor allem aber war es eben jene von Elias richtig erkannte deutliche Demarkationslinie zwischen *robe* und *épée*, die die strukturell bedingten Konflikte zwischen Angehörigen beider Gruppen in engen Grenzen hielt, indem sie beiden fast vollständig voneinander getrennte Karrierefelder zuwies. Einzig die geistliche Laufbahn stand ohne Einschränkungen den Söhnen beider Gruppen offen, und nur hier kam es ausweislich der präzisen Untersuchung

¹⁵ Daß Gesvres überhaupt nur deswegen in die Verlegenheit kam, Hut, Handschuhe und Degen entgegennehmen zu müssen, weil der an sich dafür zuständige Großkämmerer Duc de Bouillon sich mit einer verwaschenen Ausrede und Zustimmung des Königs auf sein Landgut abgemeldet hatte, sei einzig deshalb am Rande vermerkt, weil das Dilemma des armen Bouillon, der sowohl *duc pair* als auch *prince étranger* war, leider aber aus einer mit den Lothringern rivalisierenden sogenannten »neuen« Prinzenfamilie stammte, die latente Unlösbarkeit der meisten Rangkomplikationen besonders schön versinnbildlicht.

Joseph Bergins¹⁶ auch zu einer tatsächlich einigermaßen ausgewogenen Verteilung der großen Positionen, wenngleich natürlich selbst hier vornehmere Geburt bzw. bessere Verbindungen zum Machtzentrum Wartezeiten abkürzen und gewisse Qualifikationsmängel wettmachen konnten¹⁷. Da aus dynastischen Gründen notwendigerweise nur jüngere Söhne die geistliche Laufbahn einschlagen durften, ging es hier zudem keiner der beteiligten Familien so fundamental um die eigene soziale Weiterexistenz wie auf den anderen Feldern. In der Diplomatie standen justizadelige Amtsträger Seite an Seite mit schwertadeligen, konnten aber ihrer Geburt wegen nicht in allen Funktionen und an allen Höfen eingesetzt werden; zudem war die Gesamtzahl der attraktiven Gesandten- und Botschafterposten viel zu gering und mit dem allzu großen Karrierenachteil sehr langer Entfernung vom Machtzentrum verbunden, als daß um diese Posten ein nennenswerter Streit zwischen den beiden Adelsgruppen hätte ausbrechen können. Dagegen war das gesamte Feld der Justizämter, nach denen ohnedies kein Schwertadelliger strebte, ebenso der *robe* vorbehalten, wie andererseits die *épée* ein Monopol auf sämtliche größeren Hofämter besaß und vor allem im Gegensatz zu den wenigen funktionsbedingt zum Hofe gerufenen Justizadeligen auch ihre Frauen zu höfischen Veranstaltungen an den Hof bringen konnte. Unterlag währenddessen die Offizierslaufbahn als solche formal keinem adeligen und also erst recht keinem schwertadeligen Monopol, so kam doch in der Praxis kaum ein nichtadeliger Offizier über die alleruntersten Ränge hinaus und mußte auch die *robe* (hier wiederum nur durch jüngere Söhne vertreten) *de facto* mindestens lange Karriereverzögerungen in Kauf nehmen; an die Spitze der Militärhierarchie gelangten ihre

¹⁶ Joseph BERGIN, *Crown, Church and Episcopate under Louis XIV*, New Haven 2004, hier v. a. S. 59–70. Von den 250 zwischen 1661 und 1715 ernannten Bischöfen waren nach Bergins Kriterien 196 (78%) adelig, wobei hier aber auch z. B. der kurz vor der Nobilitierung seines Vaters noch bürgerlich geborene spätere Erzbischof von Rouen Jacques-Nicolas Colbert (1655–1707) als Nichtadeliger gezählt wird, obwohl er zum Zeitpunkt seiner Ernennung seit 19 Jahren adelig und der Schwager dreier Herzöge war. Von den 196 adeligen Bischöfen stammten 115 (58,7%) aus dem alten Adel, d. h. aus einer Kategorie, die bei Bergin alle u. U. ebenfalls alten, aber durch Ämter geadelten *robe*-Familien ausschließt.

¹⁷ Bezeichnenderweise machte Ludwig XIV. von seiner an sich strengen Regel, niemanden ohne vorheriges Bischofsamt direkt zum Erzbischof zu machen, fünf Ausnahmen für Vertreter schwertadeliger Familien (1667 Arles für Grignan, 1694 Bourges für Gesvres, den Sohn des zitierten Oberkammerherrn, 1695 Cambrai für Fénelon, 1697 Arles für Mailly, 1714 Lyon für Villeroy), von denen außer dem ersten alle Hofchargeninhaber bzw. deren engste Angehörige waren, zwei Ausnahmen zugunsten der mächtigsten Ministerfamilien (1668 Le Tellier für Reims, 1680 Colbert für Rouen) und nur eine weitere Ausnahme, die dem unwichtigsten Erzbistum und einer ehemals ministerialen Familie galt (1668 Embrun für Brulart). Als der entschieden zu neuadelige königliche Leibarzt d'Aquin 1693 eine ähnliche Gnade für seinen Sohn zu erwirken suchte, besiegelte dies seine Ungnade und kostete ihn das Amt.

Vertreter praktisch nie¹⁸. Provinzgouverneur oder Herzog konnte kein *robin* je werden, den Heiliggeistorden als sichtbarsten Ausweis der Elite-Zugehörigkeit nicht als vollgültiger Ritter und nur auf dem Umwege eines Ämterkaufmechanismus erlangen, der den Empfänger als für die echte Ordensmitgliedschaft nicht vornehm genug stigmatisierte. Wohl war ein Aufstieg in diese Höhen möglich, der aber stets mehrere Generationen dauerte und die Aufgabe der Justizadels-Zugehörigkeit zur Voraussetzung hatte.

So bliebe als letzter denkbarer Austragungsort der angeblichen Fehde zwischen Schwert- und Justizadel nur jene Sphäre, die aus allen traditionellen Perspektiven ja ohnedies die vornehmste und einzig wirklich relevante wäre: der Kampf um »wirkliche politische Macht«. Wo aber findet man und wo kämpft man um diese? Klammert man die Provinzen einen Moment aus und akzeptiert man die Prämisse einer seit dem Sieg über die Fronde 1652/53 konsolidierten zentralen Kronautorität, so fällt das Augenmerk recht zwangsläufig auf die oberste Ebene der Ministerialpolitik – das aber heißt, wie auch Elias es in augenfälligem Widerspruch zur Idee vom goldenen Käfig hervorhebt¹⁹, auf den Hof. Ungeachtet der zu jener Zeit bereits weitgehend ausdifferenzierten Unterscheidung zwischen Hof- und Regierungsfunktionen waren die Minister als Inhaber der allerobersten Regierungsämter zwar nicht mehr institutionell, wohl aber nach wie vor räumlich in den Hof integriert²⁰; die Existenz einer zunehmend wachsenden (nach modernen Maßstäben freilich immer noch lächerlich kleinen) außerhöfischen Bürokratie änderte nichts daran, daß nicht nur alle wichtigen, sondern eine für den heutigen Beobachter geradezu unfaßliche Anzahl auch marginalster Entscheidungen vom Minister selber getroffen und meistens dann noch dem König persönlich zur Zustimmung vorgelegt

¹⁸ Von 36 während der Selbstherrschaft Ludwigs XIV. ernannten Marschällen von Frankreich (*maréchal de France*, was nicht mit dem viel rangniedrigeren *maréchal de camp* [Generalmajor] zu verwechseln ist) stammten nur zwei (Catinat 1693 und Bézens 1709) aus zum Zeitpunkt ihrer Geburt noch aktiv der *robe* angehörigen Familien; die für schwertadelige Marschälle typische Dynastiebildung gelang dem einen überhaupt nicht, dem anderen nur auf unterster Ebene und ohne irgendeinen der üblichen Hauptpreise (Provinzgouvernement, Hofcharge, Herzogstitel) zu erlangen.

¹⁹ ELIAS, Die höfische Gesellschaft, S. 181. Der Widerspruch, der sich, wie im folgenden zu erläutern sein wird, daraus zu Elias' Aussage ergibt, wonach der hohe Adel durch die Krone konsequent »von jedem Anteil, auch jedem inoffiziellen Anteil an der Herrschaft« ausgeschlossen worden sei (ibid., S. 261), wird von ihm nicht aufgelöst.

²⁰ Für eine wesentlich detailliertere Darstellung und Interpretation der Machtbalance und des Verhältnisses zwischen Ministern und anderen, zwangsläufig schwertadeligen Hofakteuren, wie sie den Rahmen dieses Aufsatzes sprengen müßte, sowie für die Beschreibung individueller Karrieremuster samt chronologischer Übersicht über die Geschichte der verschiedenen höfischen Allianzen vgl. Leonhard HOROWSKI, Das Erbe des Favoriten. Minister, Mätressen und Günstlinge am Hof Ludwigs XIV., in: Jan HIRSCHBIEGEL, Werner PARAVICINI (Hg.), Der Fall des Günstlings. Hofparteien in Europa vom 13. bis zum 17. Jahrhundert (Residenzenforschung, 17), Ostfildern 2004, S. 77–125.

werden mußten²¹. Die Minister waren also alles andere als vom Hof abgesonderte Bürokraten; daran änderte es auch nichts, daß unter Ludwig XIV. sämtliche Ressortminister (Kanzler, Staatssekretäre, Generalkontrolleur der Finanzen) und damit die überwiegende Mehrheit der Mitglieder des Ministerrats der *noblesse de robe* entstammten. Was hier auf den ersten Blick wie die erfolgreiche Ausschaltung des Schwertadels von den wichtigsten politischen Machtpositionen aussah, muß bei näherem Hinsehen erneut einem nuancierteren Bild weichen.

Waren die Minister nämlich bis zum Tag ihrer Ernennung einem außerhöfischen *robe*-Parcours gefolgt, so waren sie von diesem Tag an um so mehr für Beibehaltung und Ausbau ihres Einflusses genauso wie alle anderen höfischen oder militärischen Amtsträger auf die Gunst des Königs angewiesen, die sich nur bei Hofe erlangen und dauerhaft behalten ließ. Gleichzeitig waren sie jedoch den anderen Hofakteuren gegenüber darin benachteiligt, daß sie zum einen der immensen Amtspflichten wegen sehr viel weniger Zeit für die hofspezifische Kontakt-, Observierungs- und Intrigenarbeit hatten (sich übrigens ja auch in diesem labyrinthischen System als Neuankömmlinge erst einmal wesentlich weniger auskannten) und daß sie zum anderen auch ihre der *robe* entstammenden Verwandten nicht dauerhaft an den Hof mitnehmen konnten, ergo keine automatisch verlässlichen und hinreichend königsnahen Verbündeten hatten, an die sie diese höfischen Notwendigkeiten hätten delegieren können. Das zwingende Resultat waren folglich jene engen und immer bald durch Heiratsverbindungen abgesicherten Bündnisse von Minister- und Hofchargenfamilien, die zum Nutzen beider Seiten ausfielen, weil beide Seiten über die ihnen fast symbiotisch angeschlossenen Schwiegerfamilien auf das zugreifen konnten, was die Standeskonventionen der Ämtervergabe ihnen direkt zu erwerben unmöglich machte: Ressortministerposten und administrative Macht in Steuer- oder Justizsachen für den hohen Schwertadel, Provinzgouvernements, militärische Kommandoposten, historisch gewachsene höfische Verwandtschaftsnetzwerke und konkurrenzlos königsnah Hofchargen für die Minister²². Wie nach dem Tode der »Großminister« der ersten Stunde, Colbert

²¹ Noch 1761 bedurfte es beispielsweise für die Ausführung eines Urteils, das wegen Diebstahls eines dem *tapissier du bureau de la guerre* gehörenden leicht vergoldeten Degenknaufs ergangen war, eines vollständigen Schriftwechsels der entsprechenden Justizinstanzen mit dem Kriegsminister (dem man mitten im Siebenjährigen Krieg genügend wichtigere Aufgaben unterstellen darf) und eines komplett von der eigenen Hand dieses Ministers geschriebenen Zustimmungsbriefts (Jacques LEVRON, *Les inconnus de Versailles*, Paris 1988, S. 195–198). Unter solchen Umständen verwundert es kaum noch, daß etwa kein Hauptmann in der Armee ohne ausdrückliche Zustimmung des Königs ernannt werden konnte und dementsprechend erst recht alle Entscheidungen, die Wohl und Wehe des höfischen Adels betrafen, dem Monarchen zu Auge kommen mußten.

²² Man beachte, daß diese Standesgrenzen der Ämterbesetzung in beide Richtungen ähnlich wirksam waren, also dem hochgeborenen Hofmann die Annahme bestimmter als zu unritter-

(1683) und Louvois (1691), dieses System sich zu Gunsten der herzoglichen Ministerschwiegersöhne neu ausbalancierte, wie die letzten zwanzig Jahre ludovizianischer Hofpolitik von drei bis vier Hofparteien dominiert wurden, deren keine mehr ministerial geführt wurde, und wie diese Parteien 1709 sogar einen vom König bis zuletzt persönlich begünstigten Chefminister stürzten, kann hier nur angedeutet werden und ist an anderer Stelle bereits ausführlicher beschrieben worden²³. Hier reicht es aus, die enge Zusammenarbeit der einzigen bei Hof relevanten *robe*-Akteure mit dem ranghöchsten Schwertadel hervorzuheben und die logischen Konsequenzen zu bedenken, die dies nicht allein für die Bewertung der Elias-These vom Ständekonflikt, sondern vor allem auch für die grundsätzlichen Prioritäten beider Typen von Akteuren hatte.

Sobald man nämlich anerkennt, daß kein Minister ohne Integration in die familiären und Klientelnetzwerke des höfischen hohen Adels auskommen konnte, drängt sich auch die Frage auf, wie dies mit dem Bild des tapfer nur an Sachfragen und Stärkung der Königsmacht orientierten Technokraten einher-

lich angesehener Positionen nahezu genauso unmöglich machten, wie sie andererseits den »niedrig geborenen« *robe*-Minister für die meisten schwertadelig konnotierten Positionen disqualifizierten. Ein nicht oft genug zu zitierendes Schlüsselzitat aus dem Munde des so gerne als bürgerlicher Technokrat dargestellten Colbert beschreibt bezeichnenderweise sein Amt als für die Marine und den Hof zuständiger Staatssekretär als [*la*] *charge la plus belle de toutes celles qu'un homme de ma condition puisse avoir*, womit nicht nur die geringere Wertigkeit seines nach modernen Kriterien viel relevanteren Amtes als Generalkontrollleur der Finanzen, sondern vor allem auch die geburtsbedingte Unerreichbarkeit noch besserer Positionen klar ausgesprochen wird (Pierre CLÉMENT [Hg.], Jean-Baptiste Colbert. Lettres, instructions et mémoires, 7 Bde., Paris 1863–1873 [ND Nendeln 1979], III, S. 47 [Instruktionen für den Sohn als designierten Amtsnachfolger; Hervorhebung L. H.]. Der Begriff *condition* bezeichnete in jener Zeit stets die Vornehmheit der Herkunft). Umgekehrt schwebte selbst Saint-Simon in seinen politischen Phantasien nie die Besetzung der traditionellen Ressortministerien durch ranghohe Schwertadelige, sondern stets nur ihre Degradierung und Unterordnung unter hochadelig besetzte Ratsgremien nach spanischem und österreichischem Vorbild vor, also jenes Modell der Polysynodie, das nach dem Tode Ludwigs XIV. 1715 tatsächlich an die Stelle der bisherigen Ministerialorganisation trat, schon 1718 aber seiner vom Regenten Orléans wohl auch geförderten Ineffizienz zum Opfer fiel. Erst 1758 nahm zum ersten Mal ein unbestreitbarer Schwertadeliger, zudem auch Marschall und Herzog, einen Staatssekretariatsposten an (sinnigerweise der inzwischen vollkommen in den Schwertadel und die ehemalige Colbert-Partei hineinassimilierte Enkel des 1661 gestürzten *robe*-Ministers Fouquet). Das Kanzleramt als faktisches Justizministerium blieb stets der *robe* vorbehalten; das Finanzministerium, welches in seiner prä-ludovizianischen ranghöheren Form als *surintendance* noch für einen Duc de Sully akzeptabel gewesen war, wurde als *contrôle général* ebenfalls nie mehr von Schwertadeligen, gar Herzögen angenommen, die dafür ein Monopol auf den weitgehend kompetenzlosen, aber sehr reich dotierten Posten des *chef du conseil des finances* behielten. An der tatsächlich weitreichenden und auch im moderneren Sinne »politischen« Machtausübung von Hofgranden wie z. B. Villeroy (1644–1730), Beauvillier (1648–1714), Noailles (1678–1766), d'Estrées (1695–1771) oder Soubise (1715–1787), die sich »nur« auf die Kombination von Hofcharge und Sitz im Ministerrat stützten, änderte dies nichts.

²³ HOROWSKI, Erbe des Favoriten, S. 93–98, 118–122.

gehen kann, das zum herkömmlichen Bild des absolutistischen Ministers gehört. Da Elias selber eine Entmachtung des Adels zwar durchweg impliziert, das in der klassischen Absolutismusthese damit meistens komplementäre Bild einer nunmehr bürokratischen Herrschaftsform, deren Hauptzweck die administrative Durchsetzung eines rationalen Modernisierungsprogrammes gewesen sei, aber weder verneint noch näher ausführt, mag hier ein kurzer Verweis auf die Angreifbarkeit dieses Bildes genügen. Beim näheren Hinsehen erweist sich selbst die administrative Aktivität der am stärksten mit solch ideologischen Programmen identifizierten Minister, sei sie nun auf die verbesserte Kontrolle der Provinzen²⁴, auf den Aufbau des bei Elias ausgeblendeten riesigen stehenden Heeres²⁵ oder auf die Reform der Finanzen²⁶ ausgerichtet gewesen, in genau dem starken Maße von klientelären Methoden und Imperativen geprägt, wie das zuvor Ausgeführte es erwarten ließ. Damit soll nicht negiert werden, daß Minister prinzipiell natürlich die Effizienz des königlichen Verwaltungsapparates zu stärken suchten; wohl aber ist in Erinnerung gerufen, wie selbstverständlich sie dies mit dem Imperativ der Versorgung ihrer Angehörigen und Klienten verbanden²⁷ oder notfalls ihm auch unterordneten, wie sehr sie auch in ihren Sachentscheidungen der höfischen Geographie der Gunst verpflichtet waren und wie sehr selbst ihre noch am deutlichsten ideologisch anmutenden Positionen (also z.B. Colberts Insistieren auf einer geldsparenden, handelsfreundlichen Marine- und Kolonialpolitik, Louvois' Plädoyer für eine massive kontinentaleuropäische Militärexpansion) mit den Interessen der an ihre jeweiligen Ressorts angehängten Familienklientelen übereinstimmten.

Was sich aber in diesem Punkt von den Ministern sagen läßt, galt in noch viel offensichtlicherem Maße vom höfischen Schwertadel: Sein Interesse an Sachpolitik im modernen Sinne verblaßte völlig neben dem Streben nach op-

²⁴ Sharon KETTERING, *Patrons, Brokers and Clients in Seventeenth-Century France*, New York 1986; Julian SWANN, *Provincial power and absolute monarchy. The Estates general of Burgundy. 1661–1790*, Cambridge 2003.

²⁵ André CORVISIER, *Louvois*, Paris 1983.

²⁶ Daniel DESSERT, *Argent, pouvoir et société au Grand Siècle*, Paris 1984. Die äußerst detaillierte Untersuchung belegt nicht nur, wie sehr auch noch Colberts Finanzpolitik von klientelärer Manipulation geprägt war, sondern demonstriert nebenher, in welch starkem Maße die bürgerlichen oder gerade erst geadelten Financiers und Steuerpächter, auf deren Schultern der Staatskredit ruhte, als Strohmänner des offensichtlich keineswegs ruinierten großen höfischen Adels wirkten.

²⁷ Vgl. Jay M. SMITH, *The Culture of Merit. Nobility, Royal Service, and the Making of Absolute Monarchy in France, 1600–1789*, Ann Arbor 1996, für eine plausible Erörterung der Kompatibilität einer meritokratischen Sprache mit selbstverständlicher Bevorzugung geborener Aristokraten, denen das ihrem Stand entsprechende (also v. a. militärische) Verdienst eben angeboren sei. Smiths emphatische Betonung der Rolle des Königs als Augenzeuge und Schiedsrichter in Fragen des Verdienstes trifft sich gut mit der Annahme eines *freiwilligen* Strebens des alten Adels zum Hofe.

timaler Versorgung, vor allem aber dynastischer Verewigung des eigenen Hauses in großen Positionen und hohen Rängen²⁸. Von den rückblickend mit großer Politik assoziierten Themenfeldern waren für die überwältigende Mehrheit dieses höfischen Adels höchstens die nicht regelmäßig anstehenden fundamentalen Fragen der Religionspolitik oder die Frage, ob Krieg geführt werde (weniger schon, gegen wen), interessant genug, um prinzipiell Anteil an den Aktivitäten der Ressortminister zu nehmen und gegebenenfalls zu bedauern, daß man selber keiner war. Die ungleich höhere Priorität galt jedoch unzweifelhaft der Versorgung des eigenen Hauses mit Rangtiteln, Zeremonialprivilegien, Hofämtern, Gouvernements, Militärkommandos, geistlichen Pfründen, königlichen Pensionen oder Geldgeschenken und den durch Chargen wie Rangtitel magnetisch angezogenen reichen Heiraten. All das aber wurde direkt bei Hof und nie ohne direkte Konsultation des tagaus, tagein von seinen Hofchargen umgebenen Königs verteilt: Muß man sich wundern, wenn diese Königsnähe keineswegs als Gefangenschaft, sondern ganz im Gegenteil als Krönung jeder Familienlaufbahn empfunden wurde? Ein fast beliebig ausgewähltes Beispiel unter vielen ist die Bewertung eines höfischen Personalwechsels des Jahres 1672 in einem Brief der Marquise de Sévigné an ihre Tochter:

Voici une nouvelle: écoutez-moi. Le Roi a fait entendre à MM. de Charost qu'il vouloit leur donner des lettres de duc et pair, c'est-à-dire qu'ils auront dès à présent les honneurs du Louvre tous deux, et une assurance d'être passés en parlement la première fois qu'on en passera²⁹. On donne au fils la lieutenance générale de Picardie, qui n'avoit point été remplie depuis longtemps, avec le gouvernement de Calais, et vingt mille francs de pension, et deux cent mille francs de M. de Duras, à qui moyennant cela ils cèdent leurs charges de capitaine des gardes du corps. Raisonnez sur tout cela, et voyez si M. de Duras ne vous paroît pas plus heureux que M. de Charost. Ces places sont d'une telle beauté, par la confiance qu'elles marquent et l'honneur d'être proche de Sa Majesté, qu'elles n'ont point de prix. Il ira à l'armée pendant son quartier³⁰ avec Sa Majesté, commandera toute la maison du Roi³¹. Il n'y a point de dignité qui console de cette perte³².

²⁸ Dieser Aspekt wird wesentlich ausführlicher in meiner Doktorarbeit ausgeführt werden; vgl. inzwischen Leonhard HOROWSKI, »Such a great advantage for my son«. Office-holding and career mechanisms at the Court of France, 1661–1789, in: *The Court Historian* 8 (2003), S. 125–175, hier v. a. S. 141–145.

²⁹ Also eine Zusage, den vorerst *ad personam* erteilten Herzogsrang durch Registrierung im Parlament von Paris in einen vollgültigen und dann erblichen *duché-pairie* umzuwandeln, bevor diese Ehre irgend jemand anderen zuteil werden würde (der Hofrang der Pairs richtete sich nach diesem Registrationsdatum). Diese Zusage wurde 1690 realisiert, nachdem Charost junior mittels des ihm ebenfalls 1672 verliehenen *brevet d'entrées* den König bei seinem *coucher* regelrecht in die Enge gedrängt und zur Einlösung des Versprechens genötigt hatte.

³⁰ Die Hauptleute der Leibgardekompanien versahen ihren Dienst, der sie ständig an der Seite des Königs hielt, reihum in Vierteljahresabschnitten; die bisherige *compagnie de Charost* hatte jeweils vom 1. April bis zum 30. Juni Dienst.

³¹ Das heißt sämtliche Einheiten des königlichen Militärhaushaltes (neben den *gardes du corps* noch *gardes françaises*, *gardes suisses*, *gendarmes*, *cheval-légers* und *mousquetaires de la garde*), also der Elite des französischen Heeres. Innerhalb von drei Jahren war der be-

Aufschlußreich ist hieran nicht nur, wie relativ weich Hofchargeninhaber im Vergleich zu Ministern fielen; selbst wenn es sich wie hier um den Schwiegersohn des als Staatsfeind Nr. 1 behandelten ehemaligen Ministers Fouquet und den Vater dieses Schwiegersohnes handelte, die der König aus Zweifel an ihrer Loyalität entgegen dem üblichen Prinzip lebenslanger Amtsausübung als Kommandanten einer der vier Leibgardekompanien ablösen wollte, verzögerte sich diese Ablösung bis ins elfte (!) Jahr nach der Einkerkierung des Ministers, um schließlich durch die übliche Ablösesumme, den höchsten herzoglichen Rangtitel, das für die Heereskarriere als Sprungbrett ideale Gouverneursamt einer kriegsrelevanten Grenzprovinz und ein hier nicht einmal erwähntes *brevet d'entrées* (also die privilegierte Zulassung zum königlichen *lever* und *coucher*) versüßt zu werden – von den ohnehin nicht verlierbaren Verwandtschaftsbeziehungen zu anderen großen Hofchargenfamilien gar nicht zu reden, die dem nächsten Duc de Charost dann 39 Jahre später ein als verdient empfundenes ›Comeback‹ auf genau dieselbe Charge ermöglichten³³. An diesen immensen Belohnungen selbst für in latenter Ungnade aus dem Amt geschiedene Inhaber ist wie auch am pointierten Kommentar der Marquise vor allem abzulesen, welchen enormen Wert der Schwertadel genau jenen Ämtern und Belohnungen zumaß, auf die er unter Ludwig XIV. sein Monopol nicht einfach nur behielt, sondern aufgrund der von diesem Monarchen wiederhergestellten politischen Stabilität noch ausbauen konnte.

Zu häufig werden ja die seiner Herrschaft vorausgehenden Jahrzehnte undifferenziert als eine Epoche adeliger Freiheit mit der angeblichen Unterwerfung unter den Absolutismus kontrastiert, ohne zu bedenken, daß jene Zeit ständiger Bürgerkriege und blutig niedergeschlagener Aufstände dem hohen Adel nur sehr zweifelhafte Freiheiten zu bieten gehabt hatte. Mit Ausnahme Saint-Simons sah der höfische Adel seiner Zeit weit weniger die Gegenwart als vielmehr die eben beendete Ära der rücksichtslosen Kardinal-Premierminister Richelieu und Mazarin als eine Epoche brutaler Unterdrückung an und schätzte sich glücklich, daß die Zeit dieser übermächtigen ›Königs-Alter Egos‹ vor-

reits 1668 zum Herzog erhobene Duras Marschall von Frankreich; sein Bruder Lorges erhielt 1676 in kurzem Abstand eine weitere Leibgardekompanie, dann ebenfalls den Marschallstab und 1691 auch einen Herzogstitel. Bis zum Ende der Monarchie hatten ihrer beider Nachkommen in jeder Generation höchste Hofchargen inne, drei von ihnen auch wieder den Marschallstitel.

³² Mme de Sévigné an ihre Tochter Mme de Grignan, Paris 9. März 1672; Émile GERARD-GAILLY (Hg.), Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de Sévigné. Lettres, 3 Bde., Paris 1953–1963, I, S. 492.

³³ Sowohl zum Mechanismus der höfischen Ämterkäuflichkeit als auch zum beispielhaften Fall Charost vgl. ausführlicher Leonhard HOROWSKI, Der Preis des Erfolgs. Die Hofchargen von Versailles zwischen Verschuldung und Patrimonialisierung (1661–1789), in: Karsten PLÖGER, Hagen SCHULZE (Hg.), *Luxury and Integration: Material Court Culture in Western Europe, 12th–18th Centuries*, Oxford 2006.

bei war, die bedenkenlos Personen von höchstem Rang hatten hinrichten lassen, alle großen Chargen für ihre Klientel monopolisiert und dem alten Adel nur die Wahl zwischen riskanter Rebellion oder (angesichts seiner vielen Klienten nicht einmal besonders lohnender) Unterordnung unter einen Parvenu gelassen hatten. Die von Ludwig XIV. 1661 vorgenommene Abschaffung des Premierministerpostens, die er noch im selben Jahr durch die exemplarische Vernichtung des plausibelsten Anwärters Fouquet unterstrichen hatte, mußte so dem Schwertadel gerade nicht als Beginn einer neuen, sondern als Befreiung von einer unnatürlichen alten Despotie empfunden werden, als eine Rückkehr zu jenem idealen Normalzustand, in dem wieder mehrere gleichberechtigte Hofclans um die großen Belohnungen wetteifern konnten und nicht mehr fürchten mußten, sie an einen übermächtigen Vizemonarchen zu verlieren³⁴. An die Stelle der bisherigen Patrone (zu denen man auch die Rebellenprinzen der Fronde zählen muß, die sich in den Augen des mittleren Adels soeben nicht durch ihren Aufstand, wohl aber durch dessen strukturbedingte Erfolglosigkeit kompromittiert hatten) trat nun einer, dem zu dienen noch weit ehrenvoller war; kein Wunder, daß alles an seinen Hof strebte, kein Wunder vor allem auch, daß diejenigen, denen es gelungen war, sich dort zu etablieren, niemand Nachkommendem mehr Platz machen wollten.

Hier nun zeigte sich, daß Ludwig XIV. dem alten Adel tatsächlich bot, was dieser unter den Vorgängern so schmerzlich vermißt hatte: die sehnlichst erstrebte Kontinuität des Ämterbesitzes bei nur rhetorischer Wahrung der königlichen Alleinverfügung. So wie die großartige Ankündigung, Provinzgouvernements nur noch auf drei Jahre an abrufbare Inhaber zu verleihen, nicht das Geringste daran änderte, daß *de facto* alle Inhaber auf Lebenszeit Gouverneur blieben (nun nur eben alle drei Jahre neue Ernennungsurkunden bekamen), ihr Amt höchstens zugunsten eines besseren aufgaben und fast immer auch ihre nächsten Erben zu Nachfolgern bekamen³⁵, wurden auch die großen Hofämter

³⁴ Für eine mit dieser Sichtweise kongeniale Interpretation der ersten Herrschaftsjahrzehnte Ludwigs XIV. und für die Rolle Colberts und Louvois als jeweils »halbe Premierminister« vgl. Jean-Christian PETITFILS, *Louis XIV*, Paris 1995.

³⁵ Vgl. dazu in Abwesenheit der seit Jahrzehnten dringend angemahnten Studie zur Rolle der Gouverneure die Prosopographie bei Jean DUQUESNE, *Dictionnaire des gouverneurs de Province sous l'Ancien Régime* (novembre 1315–20 février 1791), Paris 2002, sowie demnächst das in vielen Punkten ergänzte Verzeichnis der Gouverneure und wichtigsten *lieutenants généraux* in der Buchversion meiner Doktorarbeit. Auch wenn es für die Zwecke der hier vorgelegten Argumentation vollkommen ausreichen würde, die Gouverneursposten als weitgehende Sinekuren anzusehen, die dem Inhaber »nur« ein fürstliches Einkommen, vom König bezahlte Repräsentation und Leibwachen, den denkbar höchsten zeremoniellen Status in der betreffenden Provinz und eine faktische legale Unangreifbarkeit garantieren mochten, gibt es starke Indizien dafür, daß auch in diesem Punkt die herkömmliche Absolutismusthese revisionsbedürftig ist und die Gouverneure zumindest vieler Provinzen auch unter Ludwig XIV. keineswegs jene Schatten ihrer selbst waren, als die die einseitige Auswertung der besser überlieferten Intendantenberichte sie oft erschienen ließ. Vor allem die Rolle der

spätestens nach Ablauf einer kaum zwanzigjährigen Übergangsphase, die sich bemerkenswert genau mit der Jugend des Königs überschneidet, faktisch zum Patrimonium der von da an immer gleichen und praktisch nicht mehr austauschbaren Familien³⁶. Waren 1661 noch immerhin 51,1% aller Inhaber großer Chargen im Haushalt des Königs Hofwürdenträger in erster Generation gewesen, so sank dieser Anteil bis 1715 auf bloße 25,6%, um sich dann bis 1787 auf zuletzt 15,9% zu verringern. Von 43 Personen, die zwischen 1682 und 1715 erstmals ein großes Amt im königlichen Haushalt erhielten, waren bereits 24 die engsten Angehörigen (19 davon auch die direkten Erben) ihrer Vorgänger; unter den verbleibenden 19 finden sich neben einem legitimierten Königssohn fünf Neuernannte, die Kinder, Ehepartner oder Geschwister der Inhaber *anderer* großer Hofchargen waren, sechs Söhne ministerialer Familien (sämtlich auf Chargen zweiter Ordnung ernannt und sämtlich bis zur Unkenntlichkeit in den höfischen Schwertadel hineinverschwägert), zwei bisherige Inhaber etwas kleinerer Chargen im selben Haushalt und nur noch fünf Neueinsteiger, von denen aber drei auch bloß noch in die aus strukturellen Gründen zur Dynastiebildung ungeeigneten Ämter des *grand aumônier* bzw. *capitaine-lieutenant des mousquetaires de la garde* hineinkamen: So blieben am Ende gerade einmal zwei Personen (Boufflers und d'Harcourt), die bei strenger Betrachtung von außerhalb der großen Hofclans erfolgreich ins Innerste des Systems kamen. Beide wurden Marschall und Herzog, schlossen Heiratsbündnisse mit etablierten Familien, gründeten Dynastien und trugen so das Ihre dazu bei, etwaigen Nachahmern in Zukunft noch weniger Chancen auf Einstieg in den magischen Zirkel zu lassen. Kann es verwundern, daß eine Aristokratie, die sich derart fest in der Umgebung des Monarchen verankert hatte, auch ein Eigeninteresse daran hatte, ihm möglichst große Finanz- und Machtressourcen zur Umverteilung zu sichern, um dann nicht allein durch direkte Bitten an den Monarchen, sondern auch als Vermittler für alle Ausgeschlossenen im großen Stil davon zu profitieren? Die inzwischen in zahlreichen Einzelstudien konstatierte Bereitschaft der größten Familien des alten Adels, in den Provinzen Hand in Hand mit den »moderner« Vertretern der königlichen Autorität Widerstände gegen Zentralisierung und Besteuerung

ebenfalls aus dem hohen und meistens höfischen Schwertadel rekrutierten *lieutenants généraux des provinces*, die einen tatsächlichen Sinekuren-Gouverneur oft durchaus effizient vertraten und qua Amt bevorzugte Aussichten auf den »modernen« Posten des *commandant en chef* in ihrer Provinz hatten, verdiente größere Berücksichtigung, als ihr bisher zuteil geworden ist.

³⁶ Eine sehr viel ausführlichere Prosopographie (Verzeichnis aller Hofchargeninhaber, ihrer Namenswechsel, Lebensdaten, Familienbeziehungen, sonstigen Ämter und Würden etc.) sowie genaue Interpretation der Mechanismen höfischer Personalpolitik demnächst in meiner Doktorarbeit; inzwischen zu den die Dynastiebildung erleichternden Faktoren (v. a. auch zur Institution der *survivance*) HOROWSKI, Such an Advantage, S. 163–172.

auszuräumen³⁷, wäre so nicht nur ein weiteres Zeichen für das Fehlen einer umfassenden Gruppensolidarität im Schwertadel, sondern auch eine logische Begleiterscheinung der erfolgreichen Integration dieser größten Familien in das Macht- und Verteilungsgeflecht des Hofes. Nicht zuletzt die ökonomisch ruinöse Expansions- und Dauerkriegspolitik Ludwigs XIV. war geeignet, ihm die Bewunderung und Sympathie einer Aristokratie einzutragen, die seine Wertvorstellungen ganz und gar teilte und die der Eliasschen »Verhofung der Krieger« zum Trotz ihre Zeit noch immer zwischen Hofdienst und Schlachtfeld teilte; da nahezu alle Offiziere aus dem Schwertadel und erst recht die Mehrzahl der wichtigen Kommandanten aus dem Hofadel stammten, war der Aufbau eines Heeres von bisher ungeahnten Dimensionen aus der Perspektive des Adels die reinste Arbeitsbeschaffungsmaßnahme.

Angesichts dieser Indizien für einen gewiß nicht explizit ausgehandelten, wohl aber in den Maßnahmen Ludwigs XIV. enthaltenen und vom alten Adel als attraktiv erkannten Elitenkompromiß, wie ihn sehr überzeugend schon Katia Béguin vorgeschlagen hat³⁸, sollte auch die gängige Interpretation des höfischen Zeremoniells einer gebotenen Revision unterzogen werden. Nicht etwa, daß man das Kind mit dem Bade ausschütten und behaupten müßte, Ludwig XIV. habe, da er offensichtlich jenen ihm lange unterstellten allumfassenden Unterwerfungs- und Durchherrschungsplan nicht komplett umsetzte, deswegen nun gleich gar kein Gefühl für die Chancen und Notwendigkeiten aller möglichen Kontroll- und Beeinflussungstechniken gehabt. Dem steht nicht allein die wohlbekannte Maschinerie künstlerischer und medialer Glorifikation entgegen, wie sie Peter Burke beschrieben hat³⁹; auch die noch viel direkter vom Herrscher ausgehenden symbolischen und praktischen Handlungen des Jahres 1661, vor allem aber seine als Ratschläge für den Thronfolger verfaßten Memoiren über die ersten Regierungsjahre sind vorhanden und lassen sich nicht einfach dadurch wegargumentieren, daß im einen Fall der gerissene Colbert seine Hand⁴⁰, im anderen Falle wortgewandte Angehörige des Justizadels

³⁷ Vgl. z.B. William BEIK, *Absolutism and Society in Seventeenth-Century France*, Cambridge 1985, Roger METTAM, *Power and Faction in Louis XIV's France*, Oxford 1988, Donna BONAHEAN, *Crown and nobility in early modern France*, Basingstoke 2001 sowie KETTERING, *Patrons*.

³⁸ Katia BEGUIN, *Louis XIV et l'aristocratie: coup de majesté ou retour à la tradition?*, in: *Histoire, économie et société* 19 (2000), S. 497–512.

³⁹ Peter BURKE, *Ludwig XIV. Die Inszenierung des Sonnenkönigs*, Frankfurt a.M. 1995.

⁴⁰ Daniel DESSERT, *Louis XIV prend le pouvoir. Naissance d'un mythe? (1661. La mémoire des siècles)*, Brüssel 1989. Auch wenn man dem durch und durch negativen Colbert-Bild dieses Autors nicht vollkommen zustimmen will, kann man schwerlich bestreiten, daß die Inszenierung von 1661 (also das mit realen Akteuren aufgeführte Moralienspiel der Ersetzung eines verdorbenen durch einen selbstlos treuen Minister) ein besonders schlagendes Exempel dafür ist, wie man durch geschickte Anwendung absolutismuskompatibler Rhetorik das Geltungsbedürfnis des Herrschers vor den Karren der eigenen Clan-Ambition spannen konnte.

seine Feder geführt zu haben scheinen. Wohl aber empfiehlt es sich, genau hinzusehen und die diversen Beispiele absoluten und sehr durchdachten Herrschaftshandelns nur jeweils als genau das zu nehmen, was sie angeben. In einer von Elias zitierten Schlüsselpassage der Memoiren Ludwigs XIV. empfiehlt dieser seinem Sohn: *que vous partagiez votre confiance entre plusieurs, d'autant que chacun de ceux auxquels vous en faites part étant par une émulation naturelle opposé à l'élévation de ses rivaux, la jalousie de l'un sert souvent de frein à l'ambition de l'autre*⁴¹. Für sich genommen bezeichnet dieser Satz nicht nur eine (freilich weder sehr originelle noch absolutismusspezifische) Herrschaftspraxis, sondern auch eine solche, die Ludwig XIV. in ihrer ausgeprägteren Form etwa mittels des rivalisierenden Ministerduos Colbert-Louvois sowie durch eine dazu parallele, genau austarierte Politik der Verteilung sozialen und materiellen Kapitals unzweifelhaft praktizierte; was er hingegen gerade nicht beinhaltet, ist das von Elias indirekt darauf gegründete Ausspielen eines homogenen Standes gegen einen anderen ebensolchen. Und sollte man wirklich mit Elias aus diesem Satz folgern, daß der solcherart in Bewegung gesetzte Mechanismus ein für den Mechaniker kraftsparendes Perpetuum mobile gewesen sei, »eine Kraftstation, innerhalb deren [sic] ein Hebeldruck des Steuernenden das Vielfache der Kräfte auslöste, die er selbst anwendete«⁴²? Betrachtet man beispielhaft eine der endlos vielen von höfischen Diaristen überlieferten Etikettekomplikationen, also etwa die 1687 aufgeworfene Streitfrage, welches Dienstalterkriterium den ranghöchsten Oberkammerherren und damit den in Abwesenheit des Diensttuenden bevorzugten Stellvertreter desselben bestimmen solle, aus der Nähe, so könnten einem daran Zweifel kommen:

La dispute s'échauffant insensiblement, chacun de ces messieurs parla de son droit au Roi, qui leur dit de régler la chose entre eux et le mieux qu'ils pourroient. Cet expédient étoit bon pour le Roi, parce qu'il se déchargeoit d'une affaire, mais non pas pour eux, car ils ne se seroient jamais accordés ensemble; mais M. de Beauvilliers [sic], ayant fait assembler ses confrères, leur dit que M. de Louvois étoit beau-frère de M. le duc d'Aumont, et que M. de Seignelay⁴³ étoit le sien, et leur demanda s'ils vouloient bien leur en remettre le jugement. Ils n'avoient garde de désavouer deux ministres; ainsi on s'en remit à leur décision ; mais ils ne

⁴¹ Jean LONGNON (Hg.), *Mémoires de Louis XIV*, Paris 2001, S. 248. ELIAS, *Die höfische Gesellschaft*, S. 198, zitiert daraus ab »la jalousie«.

⁴² ELIAS, *Die höfische Gesellschaft*, S. 198.

⁴³ Der Sohn und Nachfolger Colberts als Staatssekretär; ganz nebenher ist die Konstellation Beauvillier-Seignelay und d'Aumont-Louvois also auch wieder eine Erinnerung an die unvermeidlichen Verschwägerungen von Hofgranden und Ministern. Der Duc d'Aumont war seit März 1669 vollgültiger Inhaber (*titulaire*) seiner Oberkammerherrencharge und damit dienstälter als die Herzöge von Gesvres (Juli 1669) und La Trémoille (1675); der Duc de Beauvillier war erst seit dem Tode des Vaters einige Tage zuvor *titulaire*, hatte das Amt aber schon seit 1666 als *survivancier*, also Adjunkt und designierter Nachfolger seines Vaters ausgeübt.

*voulurent s'en charger, et ils promirent seulement d'éclaircir la chose entre eux et d'en faire le rapport au Roi; ce qui ayant été fait, Sa Majesté jugea en faveur de M. de Beauvilliers*⁴⁴.

Einen König, der sich der Etikette durchgehend als Herrschaftsinstrument bediente, jede Gelegenheit nutzte, um zu erheben und zu erniedrigen, übrigens auch Minister, die Freude daran haben, über die Angelegenheiten vornehmer, aber entmachteter Grandseigneurs zu richten – all das würde man sich anders vorstellen und vermag man hier ebensowenig zu finden wie in einer sehr großen Zahl vergleichbarer Beispiele⁴⁵. Hätte ein Monarch, der das System höfischer Ränge in erster Linie als konsequent einzusetzendes, womöglich noch neu eingerichtetes Machtinstrument verstand, wirklich mit der Regelung des Ranges der Prinzessinnen bis 1710 gewartet, obwohl er zu diesem Zeitpunkt schon 50 Jahre lang Zeuge ihrer Streitigkeiten gewesen war? Hätte er die lebenswichtige Grundsatzfrage, ob ein *duc pair* seinen Rang im Parlament nach dem Registrationsdatum der *lettres patentes* oder vom Tag der Rezeption des Erstempfängers nehmen solle (und ob also sein Favorit La Rochefoucauld Vorrang vor dem ungeliebten Saint-Simon habe), wirklich bis 1714 unbeantwortet gelassen, obwohl der entsprechende Streit seit 1637 vor sich hin kochte? Eher wird man wohl auch Ludwig XIV. ein gewisses menschliches Talent zur langsamen Ermüdung zugute halten dürfen, demgegenüber das große Ausmaß der ständig und fast gnadenlos aus dem hohen Adel an den König herangetragenen Bitten um Distinktionen oder einflußpolitisch nützliche Vorrechte betonten und folglich über eine Interpretation nachdenken müssen, die deutlicher als bisher zwischen verschiedenen Ebenen, Ausdrucksformen und Nutzenwendungen von Zeremoniell und Etikette unterscheidet.

Gerade angesichts der Ubiquität von Rangfragen im Ancien Régime erscheint es notwendig, nicht aus jedem Aufeinandertreffen verschiedener Ranginhaber oder Funktionsträger sofort unterschiedslos auf ein einheitliches und stringent vom Herrscher manipuliertes Zeremonialsystem zu schließen⁴⁶. Viel

⁴⁴ SOURCHES, Mémoires, II, S. 64f. Das resultierende Reglement vom 15. Juli 1687: Paris, Bibliothèque Nationale, MS Clairambault 814, fol. 861 (zitiert nach DUINDAM, Vienna and Versailles, S. 185, Anm. 12).

⁴⁵ Sehr grundsätzlich, aber zugleich auch mit zahlreichen weiteren Beispielen zu dieser Problematik DUINDAM, Vienna and Versailles, S. 181–223.

⁴⁶ Ein vielleicht besonders interessantes, weil so merkwürdig offensichtliches Beispiel solcher Überinterpretationen ist die von François Bluche (nicht umsonst dem stärksten Vertreter des Bildes vom pragmatisch-modernen Ancien Régime) vorgebrachte These, die »wahre« Rangordnung der französischen Elitengesellschaft sei von Ludwig XIV. ausgerechnet im Tarif der 1695 als kriegsbedingte Zusatzsteuer eingeführten *capitation* kodifiziert wurden (François BLUCHE, Jean-François SOLNON, La véritable hiérarchie sociale de l'ancienne France. Le tarif de la première capitation [1695], Genf 1983) – ein Vorgang, den derselbe Autor in Anspielung auf das rigide meritokratische Rangschema Peters des Großen auch als »refonte du tchin« (François BLUCHE, Louis XIV, Paris 1987, S. 162) bezeichnet und von dem er und sein Mitautor schreiben: »Le Roi veut des ducs disciplinés (par exemple accep-

hilfreicher für das Verständnis der höfischen Gesellschaft dürfte ein Modell sein, das zwischen den Polen Zeremoniell (große, seltene und von »außen« aufmerksam verfolgte Staatsakte) und Etikette (Regelungen für den routinisierten Ablauf des höfischen, ggf. sicher auch sonstigen staatlichen Alltags) Platz für eine weite Bandbreite von Einzelaktionen und -entscheidungen läßt. Am äußersten zeremoniellen Ende müßte man sich dann etwa die Plazierung eines Akteurs bei Krönung, *lit de justice* oder in der Prozession des Heiligeistorstodens vorstellen, auch unbedingt die Verleihung des erblichen Herzogsranges, in der Mitte etwa die (halbwegs dauerhafte) Erteilung der *premières entrées*, eines *justaucorps à brevet* oder des Einstieges in die königlichen Karrossen und am äußersten Etikette-Ende etwa die (an sich einmalige) Mitnahme nach Marly, die fallweise Gewährung des Handleuchters (*bougeoir*) beim *coucher* oder die Plazierung der nichtprinzlichen Tänzer beim regulären königlichen Ball. Ein solches Modell erlaubte es auch, erstens zwischen mehr oder weniger folgenreichen, also schwer- oder leichtgewichtigen Entscheidungen und zweitens zwischen sehr unterschiedlichen Graden königlicher Handlungsspielräume genauer zu unterscheiden. Je näher nämlich eine rangrelevante Situation am Zeremonialpol angesiedelt war, desto deutlicher und potentiell unwiderstehlicher machte sie in der Regel den dabei gewährten Rangvorteil (*tirer à conséquence*), desto größer war also auch die Wirkung einer hier bezeugten Gnade. Die 1688 getroffene Entscheidung, die Lothringer Prinzen bei Ordenszeremonien unmittelbar dem Königshaus folgen zu lassen, befestigte auf immer nicht nur deren Anspruch auf Vorrang vor den Herzögen, sondern auch vor den nicht gleichermaßen ausgezeichneten übrigen *princes étrangers*, die sich den Orden prompt überhaupt nie mehr erteilen ließen; der beim *coucher* jeden Tag einem anderen Höfling in die Hand gedrückte Leuchter verlieh dagegen überhaupt keinen Rang und hätte in keinem zukünftigen Statusstreit als Argument getaugt. Genau umgekehrt stand es um den Handlungsspielraum des Königs, der den Leuchter jedem beliebigen Anwesenden hätte übergeben

tant, en 1695, d'être classés après les plus grands financiers« (BLUCHE, SOLNON, Véritable hiérarchie, S. 54). Aber worin bestand denn die Disziplinierung? Tatsächlich orientierte sich die Steuerveranschlagung, da in Ermangelung eines Katastersystems keine individuellen Vermögensdaten vorlagen, grob an sozialen Gruppen und am ihnen plausibel unterstellbaren Wohlstand, so daß zuletzt die Steuerpächter und großen Finanzleute in der Tat eine Steuerklasse über den Herzögen stehen. Warum jedoch sollten letztere daran Anstoß genommen haben, wenn doch diesem Leser selbst nach der Durchsicht tausender Seiten von Hof- und Zeremonialmemoiren nicht auch nur ein einziger Fall bekannt wäre, in dem *irgend jemand* (geschweige denn ein Financier, also der sprichwörtliche Neureiche, gegenüber einem Herzog, also der Quintessenz des großen Herren) unter Berufung auf diese Steuerklassen auch nur den geringsten Rangvorteil beansprucht hätte? Manchmal, ist man versucht vorzuschlagen, ist ein Steuertarif wirklich nur ein Steuertarif und ein niedriger als die Finanzleute besteuerte Herzog ein glücklicher Herzog. Zum Katasterproblem vgl. Richard BONNEY, »Le secret de leurs familles«: the fiscal and social limits of Louis XIV's dixième, in: French History 7 (1993), S. 383–416.

lassen können, im Falle der Ordenszeremonie aber nur gerade die *princes étrangers* und niemand anderen den Herzögen vorziehen konnte, weil mit der Wichtigkeit eines Anlasses auch die Bekanntheit und normative Macht der Präzedenzfälle stieg⁴⁷.

Wirklich großen Handlungsspielraum (ob er ihn nun willentlich ausnutzte oder nicht) hatte der König also am ehesten dort, wo es um momentane und unter Statusgesichtspunkten sekundäre Bevorzugungen innerhalb der Alltagsroutine ging. Freilich war die Bevorzugung innerhalb der verhandelbaren Etikette ein verlässlicherer Gradmesser direkter oder abgeleiteter Königsgunst als die stärker strukturdeterminierte Position bei großen Zeremonien; wohl brachte auch erstere oft ein größeres Maß an nützlicher Königsnähe mit sich als letztere – der Empfänger des Handleuchters konnte, während er dem Monarchen leuchtete, einige Minuten lang relativ ungestört mit ihm sprechen, was bei der Ordensritterzeremonie dem bevorzugten Lothringer ebenso verwehrt blieb wie dem benachteiligten Herzog. Weil aber den Prioritäten der Adelswelt gemäß große zeremonielle Auftritte (ob man ihrer nun als Herzog oder als Hofcharge teilhaftig wurde) doch die Hauptgewinne waren, diente auch die funktionale Königsnähe eben letztlich deren Erwerb und konnte, wo dieser mißlang, kaum ausreichender Ersatz sein. Es wäre also schon deshalb sinnlos, den hauptsächlich Rang und Geburt privilegierenden Zeremonialstatus gegen die eher funktionsbedingten Etiketteprivilegien auszuspielen, das eine als leeren Rang, das andere als wirkliche Nähe zur Macht zu qualifizieren: Wer eines hatte, strebte zwangsläufig nach dem anderen und hatte, wie sich an der Beinahe-Identität des Herzogs- und Prinzenkollektivs mit der Spitzengruppe der Hofchargeninhaber erweist, gute Aussichten, beides miteinander zu vereinen.

Wichtig bleibt die Unterscheidung von Alltags-Etikette und selteneren Großzeremonien vielmehr, weil sie es erlaubt, die Motive des Königs und sein Verhältnis zum hohen Adel präziser zu bestimmen. Wo es um die Regelung von Etiketteprivilegien ging, stand die Verteilung von Zugangsrechten und momentanen Gunstbezeugungen unter den ohnedies schon privilegierten hochadeligen Oberchargen im Vordergrund, mußte der König also als oft ermüdeten und unwilligen Schiedsrichter eine Ordnung schaffen, die mehr im Interesse der Empfänger und der Alltagsorganisation war, als daß sie fundamentale Grundfragen der Herrschaft betroffen hätte. Einen kohärenten Herr-

⁴⁷ Hieraus läßt sich wohl auch noch am ehesten erklären, warum Ludwig XIV. zwischen seiner ersten Ordenspromotion (also der Ernennung von 70 neuen Heiliggeisttrittern 1661) und der nächsten Promotion (1688) ganze 27 Jahre vergehen ließ und innerhalb dieser Zeit nur eine sehr geringe Zahl meist ausländischer Routineernennungen vornahm: da mit jeder Neuernennung neue und (für die Prozession) eindeutig zu lösende Rangprobleme entstanden, ließ er jahrzehntelang lieber Dutzende von Vakanzen ungefüllt, als sich dem zeremoniellen Ärger auszusetzen, der dann 1688 tatsächlich den ganzen Hof für mehrere Wochen in Anspruch nahm. Die nächste Promotion erfolgte, sieht man von wiederum sehr wenigen Einzelernennungen ab, erst wieder 1724.

schaftsplan des Monarchen wird man folglich im Regelfall aus diesen Entscheidungen am wenigsten herauslesen dürfen, die höchstens in einigen sehr seltenen Fällen (etwa dem Prädikat »Monseigneur« der Staatssekretäre) absolutistisch wirken mochten, weil sie den wenigen relativ »moderner« Amtsträgern einen bisher nicht gekannten Vorteil verschafften; mindestens ebenso bemerkenswert ist aber die große Geschicklichkeit, mit der die unterschiedlichsten Angehörigen der Hofelite dem Monarchen immer wieder die jeweils angestrebte eigene Statusverbesserung als Ausdruck seiner königlichen Allmacht zu verkaufen wußten. Je mehr andererseits ein Ereignis, eine Veranstaltung oder eine Situation in die Kategorie der großen staatlichen oder dynastischen Zeremonien fiel, desto eher wird man auch dem Monarchen eine explizite Agenda unterstellen dürfen, freilich auch dann kaum je eine, die sich zu Ungunsten des hohen höfischen Adels auswirken mußte. Verstärkten schon die Etikette-Reglements mit ihrer Tendenz zur Abschließung eines inneren Zirkels um den Monarchen die Machtposition der Hofchargeninhaber, so mußte eine zeremonielle Repräsentation, die den König ja entweder über die Gesamtheit der Untertanen oder über ausländische Rivalen erheben sollte, seine festverankerte Entourage erst recht mit in die Höhe heben. Wer der Sonne dient, glänzt nicht nur selber; er mag auch, solange es nur um eine freundliche Geste an glücklicherweise selten vorbeiziehende fremde Gestirne geht, einmal ein außenpolitisch notwendiges zeremonielles Zugeständnis machen⁴⁸. Weil umgekehrt aber auch eine Sonne, die nur von allzu erkennbar selbstgezimmer-ten Schmuckplaneten umkreist worden wäre, nicht recht zu strahlen vermocht hätte, bedurfte auch Ludwig XIV. eines bestimmten Maßes hochadeliger Beteiligung an seiner Repräsentation, die er gerne mit Zugangsprivilegien und Hofchargen erkaufte. Wie weit sein Repräsentationsbedürfnis den Kränkungen des machtlosen Kindkönigs geschuldet war, wie weit es aus rationalem Sinn für die politischen Vorteile eines die Untertanen blendenden Poms resultierte, aus der unreflektierten Übernahme damals selbstverständlicher Standespflichten erwuchs oder gar der von Colbert und anderen geschickt geschürten Illusion entsprang, er sei tatsächlich der unbeschränkte Herrscher seines Landes, muß hier nicht in letzter Instanz entschieden werden. In dem, was an oft bombastischer Repräsentation folgte, war jedenfalls der hohe höfische Adel Deko-

⁴⁸ Nicht zufälligerweise betrifft das zu Eingang dieses Aufsatzes beschriebene Beispiel einen auswärtigen (Halb-)Souverän, nicht zufälligerweise auch fällt es weiterhin in das Jahr 1699, also in eine Zeit, in der das vom eben beendeten Kriegsjahrzehnt vollkommen erschöpfte Frankreich besorgt dem absehbaren spanischen Erbfolgekrieg entgegensah. Unter solchen Bedingungen galt es nun allerdings Rücksicht zu nehmen auf den Herzog von Lothringen, der das Einfallstor nach Frankreich kontrollierte, eine habsburgische Mutter hatte und eben erst durch eine Heirat wieder an Frankreich angenähert worden war. Selbst Saint-Simon hätte zudem die Rangniederlage gegen dergleichen »Zugvögel« wohl leichter verkraftet, wenn ihm nicht die permanent in Versailles präsente französische Nebenlinie jenes Hauses solch ein Dorn im Auge gewesen wäre.

ration, Publikum und notwendiger Mitspieler zugleich, saßen König und höfischer Adel im selben Boot, weil sie seit der Fronde wußten, daß es kein anderes gab. So ist es gewiß auch dieser Mechanismus, für den man am ehesten noch den Begriff des Absolutismus reklamieren mag: er beschrieb dann nicht länger eine nachweisbar so nicht realisierte Herrschaftspraxis, wohl aber einen zur symbolischen Selbstvergrößerung sowohl des Monarchen als auch seiner von ihm gar nicht mehr trennbar zu denkenden privilegierten Entourage notwendigen Modus der Darstellung von Herrschaft, der gerade in dem Maße notwendig wurde, in dem er das schnöde Weiterbestehen älterer Machtstrukturen verdeckte. Ein solch umfassendes Programm der Begriffsneubestimmung vermag ein kurzer Aufsatz wie dieser naturgemäß nicht zu leisten; er kehrt statt dessen zu seiner Ausgangsfrage und zu Norbert Elias zurück.

Wie zusammenfassen, was sich im Laufe dieser Erörterungen erarbeiten ließ? Man tut Elias wohl kein Unrecht, wenn man – von der allgemeineren soziologischen Agenda sei hier abgesehen – seine engere, spezifischere Fragestellung an das frühneuzeitliche Frankreich von seinen Antworten trennt und sich bei der Bezifferung der Dankesschuld späterer Forschung vor allem auf die erstere stützt. Daß nach mehreren Jahrzehnten einer zunehmend lebendigen Hofforschung und Absolutismusdebatte die Ergebnisse Elias' nahezu unabhängig von ihrer seinerzeitigen Quellenbasis und Methodik zwangsläufig nicht mehr das letzte Wort zum Thema sein können, ist schwerlich ehrenrührig; wer sich als einer der ersten zu einem bis dahin der wissenschaftlichen Behandlung nicht werten Thema äußert, kann kaum anders, als vergleichsweise schnell überholt zu werden. Um so mehr sollte man es als Anerkennung von Elias' Leistung verstehen, wenn man sich der Notwendigkeit stellt, das von ihm erstmals besetzte, seitdem in großen Teilen freigewordene Terrain mit neuen Interpretationen zu füllen, wie sie für den spezifisch französischen Fall etwa folgendermaßen lauten mögen: Wohl vollzogen sich im Frankreich Ludwigs XIV. massive Machtverschiebungen; aber nicht »der Adel« war es, der zugunsten »der Staatsbürokratie« entmachteter worden wäre, sondern in Gestalt der Prinzen⁴⁹ und kleinen Provinzjunker jeweils die alleroberste (winzig kleine) und allerunterste (riesengroße) Kategorie des Adels, die im einen Fall große Teile ihrer bisher großen Macht, im anderen Fall den letzten Rest ihrer schon zuvor prekären Autonomie verloren, damit hoher höfischer Schwertadel

⁴⁹ Ein Beispiel für den Wiederaufstieg einer kompromittierten Nebenlinie des Königshauses, die freilich mit Blick auf die unter anderen Rahmenbedingungen vorstellbaren Vorteile doch etwas weniger deutlich profitiert haben dürfte als rangniedere, damit »typischere« Familien, beschreibt Katia BÉGUIN, *Les princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du grand siècle*, Seyssel 1999. Es muß als Schwachpunkt der Eliasschen Hypothese erscheinen, wenn dort (ELIAS, *Die höfische Gesellschaft*, S. 297f.) aus der Beschreibung der tatsächlich peniblen Unterwerfung unmittelbarer königlicher Familienangehöriger der Schluß gezogen wird, man müsse sich dann die Unterwerfung des eigentlichen Adels – der ja etwas durchaus anderes ist – logischerweise noch entsprechend viel drastischer ausmalen.

und hoher ministerialer Justizadel sich um so besser als alleinige Vermittler und Empfänger königlicher Wohltaten etablieren konnten. Wohl auch war der ludovizianische Staat tatsächlich das Resultat des Machtgleichgewichts zweier rivalisierender Blöcke, die deshalb durch ein Drittes überwölbt wurden. Aber nicht »Adel« und »Bürgertum« waren es, die dann durch den Monarchen als lachenden Dritten gegeneinander ausgespielt worden wären; zueinander finden mußten vielmehr einerseits die zentrale Kronautorität aus Hof und Regierung, deren zu brutaler Zugriff auf die Ressourcen des Landes die Fronde ausgelöst hatte, und andererseits jene wie die Königspartei aus *robe* und *épée* zusammengesetzte Opposition, die in der Fronde auf bittere Weise hatte lernen müssen, daß sie diese Kronautorität durch kein für sie akzeptables Gegenmodell zu ersetzen fähig war. So war denn auch das Resultat weniger eine tatsächlich absolute Herrschaft als ein stillschweigender Kompromiß, in dem der Monarch vor allem dem hohen Schwertadel die so schmerzlich vermißte Permanenz des direkten Zuganges mittels höfischer Ämter garantierte, ihn dadurch auch gegen die Zumutungen beginnender bürokratischer Herrschaft effektiv absicherte und im Gegenzug seine Unterstützung bei der Eintreibung jener materiellen Ressourcen erhielt, die dann in so großem Umfang wieder dem Hofadel und dem von ihm dominierten Militär zugute kamen. Die Abschaffung des Premierministertums erleichterte nicht nur eine symmetrischere Verteilung königlicher Gnadenerweise an eine größere Zahl maßgeblicher Elitenfraktionen, sondern bahnte auch jener königlichen Selbstdarstellung und Glorifikation des Alleinherrschers den Weg, auf die man den Begriff des Absolutismus ungleich zutreffender anwenden kann als auf die noch lange extrem klientelär und vormodern geprägte eigentliche Herrschaftspraxis. Eben weil die Alleinherrschaft Ludwigs XIV. zu so großen Teilen darauf geruht hatte, daß eine von Bürgerkriegen desillusionierte hofadelige Elite sich zum Komplizen einer hyperbolischen Repräsentation machte und dafür von den Nachteilen ernsthaft bürokratischer Herrschaft verschont blieb, mußten das zwangsläufige Verblassen der Bürgerkriegserinnerungen sowie die Wiederkehr einer königlichen Minorität und religiöser Streitigkeiten nach 1715 das System in Gefahr bringen; eben jene als Bestandteil des ludovizianischen Elitenkompromisses absolut gesetzten Prinzipien erblicher Ämterkontinuität trugen schließlich auch, indem sie den Hof und die Parlamente in für Reformer uneinnehmbare Zitadeln des Traditionalismus verwandelten, zum Scheitern aller Reformversuche des 18. Jahrhunderts und zur Selbstzerstörung des französischen Ancien Régime bei.

Es sei erlaubt, mit einem kleinen Epilog, einem letzten Blick auf die Familie jenes Herzogs von Gesvres zu enden, mit dessen unterstellter Selbstverkleinerung dieser Aufsatz begann. Nicht der geringste Reiz des Hauses Potier de Gesvres liegt in seiner vollkommenen Talent-Durchschnittlichkeit, die es ideal verdeutlichen läßt, wie gut es das höfische System mit einmal fest verwurzel-

ten Clans selbst dann meinte, wenn über vier Generationen kein einziger ihrer Vertreter mit irgendeiner großen Tat, herausragenden Fähigkeit oder folgenreichen Aktion hervortrat⁵⁰. Schon der oben zitierte Herzog von Gesvres, der zweite Hofchargeninhaber seiner Familie, wurde von Zeitgenossen als – im Unterschied zu seinen Amtskollegen – vollkommen durchschnittlich einflußreicher oder begünstigter Hofakteur beurteilt⁵¹; von seinem Sohn und Amtsnachfolger Duc de Tresmes (1655–1739) weiß auch der beflissene Memorialist Luynes nur noch zu vermelden, wie er nach 69jährigem Dienst das lebende Gedächtnis des Hofes geworden sei. Auch von seinem wiederum Duc de Gesvres titulierten Sohn (1692–1757) und, natürlich, Amtsnachfolger ist alles in allem wenig überliefert; ein aufsehenerregender Scheidungsprozeß wegen Impotenz, eine recht diskret gehandhabte Homosexualität und ein teils durch das Amt als Gouverneur von Paris, teils durch eine offen betriebene Spielhölle finanzierter fürstlicher Lebensstil runden ein Bild ab, dessen Zusammenfassung in den Worten Luynes' ein Idyll unbeschwerter höfischer Grandenexistenz aufscheinen läßt:

*Il n'y avoit personne à la Cour et à la ville qui ne lui rendit des devoirs; les Princes du sang même en étaient occupés [...]. Tout le monde se faisait grand plaisir de prendre ses conseils [...]. Sa maison à Paris et son appartement ici ne se désemplissoient point depuis qu'il étoit éveillé jusqu'à ce qu'il couchât. Les prélats, les femmes, les grands et les petits de tout étage avoient toujours affaire à lui; il recevoit du monde pendant qu'il étoit encore au lit... Tous les ministres lui rendoient des devoirs. Il donnoit presque tous les jours des audiences particulières dans son cabinet*⁵².

Als der Herzog 1757 starb, war er in dritter Generation Oberkammerherr, Ritter des Heiligeistordens und Gouverneur von Paris, wozu er noch das Gou-

⁵⁰ Freilich nur eine besonders aufschlußreiche, keineswegs aber typische Konstellation, denn selbst unter Ausblendung überdurchschnittlich aktiver Häuser wie der Noailles oder Rohan brachten die meisten großen Hoffamilien doch in regelmäßigen und kürzeren Abständen Personen von größerer Außenwirkung hervor, gleich ob diese dann als Faktionsführer, Feldherren, Kirchenfürsten, Prinzenerzieher, Königsmätressen, Minister oder Ministermacher agierten.

⁵¹ Der brandenburgische Gesandte Spanheim schrieb 1690, Gesvres habe *peu de consideration à la cour, hors celle que sa charge et son rang lui donne* (Émile BOURGEOIS, Michel RICHARD [Hg.], *Ézéchiel Spanheim, Relation de la cour de France en 1690*, Paris 1973, S. 123). Als Gegenfolie muß man sich die drei Amtskollegen Beauvillier, Aumont und La Trémoille hinzudenken, deren erster als *ministre d'État*, Erzieher des übernächsten Thronfolgers und nachrückender Chef der bisherigen Colbert-Fraktion eine geradezu übergroße Rolle spielte. Der Duc d'Aumont war persönlich etwas weniger einflußreich, als vornehmerer Schwager Louvois' aber ebenfalls privilegierter Angehöriger eines Netzwerks aus größten Hofchargen (Villeroy, La Rocheguyon, Ventadour) und Ministern, während La Trémoille vor allem durch seine besonders vornehme Geburt und enge Verwandtschaft mit der Königsschwägerin und dem Hause Condé glänzen konnte.

⁵² Louis DUSSIEUX, Eudoxe SOULIE (Hg.), Charles-Philippe d'Albert, Duc de Luynes. *Mémoires du duc de Luynes sur la Cour de Louis XV (1735–1758)*, 17 Bde., Paris 1857–1864, XVI, S. 186f.

vernement der Île-de-France hinzuerworben und seinem Bruder einen Kardinalshut verschafft hatte, wie ihn zuvor der Onkel besaß; ein weiterer Bruder war natürlich *lieutenant général des armées* und mit einer Montmorency verheiratet, so daß alles gut hätte weiterlaufen können, wäre nicht an dieser Stelle zum einzigen und, wie sich herausstellen wird, letzten Mal das Schicksal des Hauses Gesvres vom absolut Vorhersagbaren abgewichen. Der für die Amtsnachfolge zu alte Bruder hatte einen einzigen Sohn, den Marquis, dann allerletzten Duc de Gesvres (1733–1794), der unter normalen Bedingungen zwangsläufig nächster Oberkammerherr geworden wäre⁵³. Um so bitterer kam seine Disqualifikation durch widrige Umstände, als ja der große Reiz höfischer Ämter eben darin lag, daß man bei einmal ausreichender Geburtsvornehmheit und gelungenem Familieneinstieg praktisch gar nicht mehr disqualifiziert sein konnte, weil außer einem guten Gedächtnis und gesunden Beinen nichts weiter für die Amtsausübung nötig war – weil also Familien mittels solcher Chargen auch dann im Zentrum der Macht »überwintern« konnten, wenn sie für eine oder zwei Generationen keinen besonders aktiven oder intelligenten ältesten Sohn hervorbrachten (der anscheinend dauerhafte Winterschlaf mancher Familien war demgegenüber seltener, immerhin möglich). Leider aber waren hier eben jene so bescheidenen Anforderungen das Problem, denn nachdem offenbar schon die vorangehende Generation dieses Hauses keine sehr eindrucksvolle körperliche Erscheinung mehr aufgewiesen hatte⁵⁴, war sein letzter Vertreter schlichtweg zu klein, um den König noch würdevoll bedienen zu können⁵⁵. Das Gouvernement der Île-de-France war Sinekure genug, um ihm trotzdem gegeben zu

⁵³ Seine Geburt wurde von der vor dem Aussterben stehenden Familie als Rettung angesehen und von der durch den Impotenzprozeß des Onkels amüsierten Öffentlichkeit ironisch kommentiert: *Mme la comtesse de Tresmes [...] est grosse, au grand contentement des Gesvres, qui se croient par là désenchantés* (Journal de la cour et de Paris depuis le 28 novembre 1732 jusques au 30 novembre 1733, hg. von Henri DURANTON, St.-Étienne 1981, S. 16, 28. November 1732; vgl. *ibid.*, S. 95, das Spottlied *Puisqu'un Gesvres fait un garçon / je puis bien faire une chanson*).

⁵⁴ Vgl. für die sprichwörtliche Mißgestalt der Gesvres einen Brief des Comte de Narbonne an seine Frau vom 9. November 1779 (Eugène WELVERT, *Autour d'une dame d'honneur. Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne-Lara, 1734–1821*, Paris 1910, S. 83). Der Verweis auf mehrere verwachsene Angehörige dieser Familie und die Formulierung [*ils*] *se souviendront longtemps d'avoir abâtardi leur race* mit seinem Rekurs auf eine angeblich ursächliche Mesalliance impliziert ein früheres Einsetzen der Symptome, da die Mutter des letzten Gesvres als geborene Montmorency-Luxembourg einer der vornehmsten Familien Frankreichs angehörte; wahrscheinlich zielt der Vorwurf auf die als Finanzierstochter geborene Marie-Madeleine-Louise-Geneviève de Seiglière de Boisfranc, marquise de Gesvres (1663–1702), die Ehefrau des späteren Duc de Tresmes.

⁵⁵ Der stets diskrete Luynes beschränkte sich auf die Feststellung *il seroit à désirer que sa taille fût mieux qu'elle n'est* (DUSSIEUX, SOULIE [Hg.], Luynes, *Mémoires*, XVI, S. 188); der drastischere Marquis de Bombelles bezeichnete ihn als *le plus contrefait et le plus ridicule des hommes* (Jean GRASSION, Frans DURIF [Hg.], Marc-Marie-Henri Marquis de Bombelles, *Journal*, 3 Bde., Genf 1978–1993, I, S. 365, 30. Januar 1783).

werden; das Hofamt jedoch erhielt zur Belohnung für einen gleich danach gebrochenen Waffenstillstand in Deutschland der Duc de Duras, und Saint-Simon hätte posthum seine Freude daran gehabt, auf welcher merkwürdigen Weise die *étrange noirceur* des sich so geschickt selbst verkleinernden Herzogs doch noch gerächt worden war.

Résumé français

L'article résume, dans une première partie, les recherches récentes sur la cour au XVII^e siècle qui ont relativisé ou même réfuté les diagnostics souvent isolés de Norbert Elias, comme schématiques, téléologiques et basés sur un nombre trop restreint de sources. Ainsi, a-t-on corrigé l'opposition entre »bourgeoisie« et »noblesse« (de robe et d'épée), souligné la complémentarité et la coopération des deux élites aussi bien que leur caractère profondément pré-moderne, et évoqué le fait que l'organisation de la cour sous Louis XIV reprenait dans une large mesure des modèles plus anciens; enfin, que l'attribution des charges à cette cour au bout d'un très bref délai n'était plus à la libre disposition du monarque.

Dans un second temps, la contribution propose une interprétation de la cour de Louis XIV, selon laquelle celle-ci a permis à une petite partie de la noblesse d'épée et à la partie ministérielle de la haute noblesse de robe de s'établir comme bénéficiaires et distributeurs des bienfaits du roi. S'il est vrai que l'État ludovicien était le résultat d'une balance de pouvoir entre deux groupes en rivalité, ce n'étaient pourtant pas cette »bourgeoisie« et cette »noblesse« dont parle Elias. C'étaient d'un côté les représentants de l'autorité centrale de la couronne à la cour et au gouvernement, dont la mainmise brutale sur les ressources du pays avait déclenché la Fronde, et de l'autre côté l'opposition, se recrutant (tout comme les représentants de l'autorité centrale) parmi les membres de la robe aussi bien que de l'épée, qui au cours de la Fronde a été forcée de constater qu'elle était incapable de remplacer l'autorité de la couronne par un autre modèle acceptable. Le résultat de la Fronde était ainsi moins un pouvoir réellement absolu qu'un compromis tacite. Dans le cadre de ce compromis, le monarque garantissait à la haute noblesse d'épée la permanence de l'accès direct à sa personne, grâce à des charges de cour, tout en la protégeant des exigences de la domination bureaucratique et, en contrepartie, en obtenant d'elle son soutien pour faire rentrer les ressources, dont profitaient à leur tour la noblesse de cour et les hauts militaires recrutés parmi cette noblesse.

La suppression du premier ministre facilitait une mise en scène et une glorification outrées du monarque – phénomènes auxquels le concept d'absolutisme peut s'appliquer de façon beaucoup plus adéquate qu'à une pratique du pouvoir restant, quant à elle, fortement marquée par son caractère clientéliste et pré-moderne. Le gouvernement personnel de Louis XIV était donc dans une très large mesure basé sur le fait qu'une élite désillusionnée acceptait de se rendre complice d'une représentation hyperbolique afin de non seulement se mettre à l'abri d'un gouvernement de plus en plus bureaucratique, mais aussi d'en profiter.

GERRIT WALTHER

PROTEST ALS SCHÖNE POSE, GEHORSAM ALS »EVENT«

Zur Formation des ludovizianischen Absolutismus
aus dem Geiste der Fronde

Die Frage, ob es den Absolutismus wirklich gegeben habe, ist eine sehr deutsche und deshalb eine sehr ernste. Sie verleitet zu Bekenntnissen. Deren politisch korrekte Form ist Skepsis. Längst gehört es zum guten Ton, die Existenz des Absolutismus zu bezweifeln¹. Dabei hat die Kritik eine doppelte Stoßrichtung. Zunächst gilt es überhaupt als unzulässig, die Bestrebungen europäischer Monarchen des 17. und 18. Jahrhunderts, möglichst viele Befugnisse bei der Krone zu zentralisieren, unter dem Begriff »Absolutismus« zu subsumieren. Erst recht aber stößt der Versuch auf Widerspruch, einen so verstandenen Absolutismus zur charakteristischen Tendenz einer ganzen Epoche zu erklären und etwa von einem »Zeitalter des Absolutismus« zu sprechen².

Zweifach ist auch das Argument der Absolutismus-Skeptiker. Zum einen verweisen sie darauf, daß es der Krone nicht einmal im ludovizianischen Frankreich (und erst recht nicht im Heiligen Römischen Reich oder gar in England) gelungen sei, ihr Ziel auch nur halbwegs in die Praxis umzusetzen. Vielmehr habe die Herrschaftsverdichtung überall große Lücken gelassen, sei die »Sozialdisziplinierung« am Widerstand der Betroffenen – vom Adel bis hinab zur Landbevölkerung – gescheitert, seien trotz monarchischer Zentralisierung zahllose ständische Vorrechte und Domänen bestehen geblieben. Als fest institutionalisierte Form habe es den »Absolutismus« daher nie und nir-

¹ Ein sprechendes Beispiel: Als das Herausbergremium der »Enzyklopädie der Neuzeit« 2003 seine Arbeit begann, bezweifelten einige Mitglieder, ob man überhaupt ein Lemma »Absolutismus« aufnehmen solle. Vgl. jetzt aber: Martin WREDE, Art. »Absolutismus«, in: Friedrich JAEGER (Hg.), Enzyklopädie der Neuzeit, Bd. 1, Stuttgart, Weimar 2005, Sp. 24–34, der zugleich den neuesten Überblick zum Thema bildet. Eine Übersicht und Literaturnachweise zur Diskussion über das Thema »Der Absolutismus – ein Mythos?« in Lothar SCHILLINGS Einführung zu diesem Band. – Erwähnenswert scheint, daß auch die »Geschichtlichen Grundbegriffe« auf einen Eintrag »Absolutismus« verzichten. Entsprechende Ausführungen findet der Leser in den Lemmata »Herrschaft« und »Monarchie« verborgen.

² Vgl. Wolfgang REINHARDS Beitrag in diesem Band. Die jüngste deutschsprachige Epochen Darstellung von dieser Position aus ist Ernst HINRICHS, Fürsten und Mächte. Zum Problem des europäischen Absolutismus, Göttingen 2000.

gends gegeben. Allenfalls als temporäre Tendenz einiger weniger Regierungen könne man die Wendung »absolute Monarchie« (nicht jedoch »Absolutismus«) gelten lassen, keinesfalls aber als Epochenmerkmal.

Dies scheint evident und ist durch zahllose Fallstudien belegt (allerdings auch nie wirklich bestritten worden). Die theoretische Basis solcher Argumente aber ist brüchig. Abgesehen davon, daß gerade Ludwig XIV. seinen Anspruch auf oberste Autorität auf mehreren Feldern tatsächlich einlösen konnte³, ist das Argument historischen »Erfolges« auch in diesem Falle prekär. Wenn es nämlich verboten sein soll, eine historische Tendenz mit einem *ex post* geprägten »-ismus«-Begriff zu benennen, sofern es den Akteuren nicht gelang, sie mit moderner Systematik in die Praxis umzusetzen, dann werden auch andere historische Kategorien fragwürdig. Beweist etwa die Tatsache, daß der nationalsozialistische »Führerstaat« polykratischer war als seine Propaganda behauptete, daß es keinen Totalitarismus in Deutschland gegeben hat? Und dürfen wir das Wort »Parlamentarismus« nicht mehr verwenden, nur weil auch in parlamentarischen Systemen manches am Parlament vorbei entschieden wird?

Der zweite Einwand derer, die »Absolutismus« möglichst ganz aus dem Repertoire historiographischer Kategorien verbannt sehen wollen, ist ein weltanschaulicher, insofern außerwissenschaftlicher. Auf der Pariser Tagung hat ihn Wolfgang Reinhard in bündiger Klarheit formuliert: in dieser Prägung des 19. Jahrhunderts klinge ein Glaube an den starken Staat, eine Staatsfrömmigkeit mit, die sie ideologisch diskreditierten, als analytisches Instrument unbrauchbar und geradezu »schädlich« machten. – Auch gegen diese Position ließe sich manches einwenden. Kann, so darf man fragen, ein Begriff an sich anrühlich sein, den kluge, kritikloser Staatshörigkeit unverdächtige Köpfe wie Otto Hintze oder Gerhard Oestreich selbstverständlich benutzt haben? Darf ein Historiker wirklich nur solche Begriffe verwenden, mit deren politischer Realität er sich weltanschaulich identifiziert? Besitzen Begriffe tatsächlich soviel Eigengehalt, daß auch eine differenzierte, kritische Weise der Benutzung diesen nicht relativieren kann? – Dies indes sei hier nicht weiter verfolgt. Bietet doch vielleicht gerade die deutsche Absolutismus-Diskussion ein markantes Beispiel dafür, daß große generationsspezifische Überzeugungen – die etwa,

³ Vgl. paradigmatisch zur ludovizianischen Heeresreform: Ulrich MUHLACK, Absoluter Fürstenstaat und Heeresorganisation in Frankreich im Zeitalter Ludwigs XIV., in: Johannes KUNISCH (Hg.), Staatsverfassung und Heeresverfassung in der europäischen Geschichte der frühen Neuzeit (Historische Forschungen, 28), Berlin 1986, S. 249–278, jetzt in: DERS., Staatensystem und Geschichtsschreibung. Ausgewählte Aufsätze zu Humanismus und Historismus, Absolutismus und Aufklärung, hg. von Notker HAMMERSTEIN, Gerrit WALTHER (Historische Forschungen, 83), Berlin 2006, S. 69–94.

daß Staatsmacht an sich etwas schlechthin Böses, Bedrohliches sei – eine eigenartige Argumentationsresistenz besitzen.

Deshalb erkundet der folgende Beitrag den Absolutismus Ludwigs XIV. – also dessen Versuch, den eigenen Hof und die eigene Verwaltung zum Zentrum aller Entscheidungen zu machen – auf einer ganz anderen Ebene. Weder möchte er beweisen, daß es diesen Absolutismus ›wirklich‹ gegeben habe, noch gar aus moderner Sicht seine moralische Qualität taxieren. Er möchte vielmehr die merkwürdige Attraktivität näher betrachten, die er für die Zeitgenossen besessen zu haben scheint. Ausgangspunkt dafür ist eine Idee von Yves-Marie Bercé: Diejenigen, die in den späten 1650er Jahren zwanzig gewesen seien, so führte er 1992 aus, »rejetaient comme la peste les malheurs des guerres civiles, les complots et les émeutes de leurs parents et grands-parents, les désordres d'un passé absurde et tourmenté sévissant depuis cent années«: »La génération montante choisit l'absolutisme«⁴. Warum aber »wählten« die Generationsgenossen des Sonnenkönigs seinen Absolutismus? Die folgende Skizze suggeriert, daß sie ihn – anders als gelehrte Absolutismus-Kritiker von heute – gerade nicht als autoritären Zwang empfanden, sondern als eine perfekte Realisation eben der Ideale, für die die Frondeure von 1648/52 selbst gekämpft hatten.

I.

Deshalb muß ein kurzer Blick auf die Fronde selbst vorausgehen: auf jenen letzten großen Aufstand gegen die unter Kardinal Richelieu mächtig aufgestiegene *monarchie absolue*. Die Fronde war insofern eine Reaktion auf diese und die Vorbereitung auf ihre Vollendung. In ihr eskalierte eine Führungskrise, die begonnen hatte, als König Ludwig XIII. 1643 gestorben war und ein vierjähriges Kind als Thronfolger hinterlassen hatte⁵. Seine Witwe, die als Regentin fungierte, konnte nicht verhindern, daß ehrgeizige Mitglieder des

⁴ Yves-Marie BERCE, *La naissance dramatique de l'absolutisme 1598–1661* (Nouvelle histoire de la France moderne, 3), Paris 1992, S. 189.

⁵ Geraffte Überblicke über die Ereignisse: *ibid.*, S. 143–173; Joël CORNETTE, *Histoire de France. L'affirmation de l'État absolu 1515–1652* (Collection Carré Histoire, 21), Paris ²1994, S. 214–227, und, besonders elegant, Emmanuel LE ROY LADURIE, *L'Ancien Régime. L'Absolutisme en vraie grandeur (1610–1715)*, Bd. 1, Paris 1991, S. 145–206. Neuere Darstellungen der Fronde: Orest RANUM, *The Fronde. A French Revolution 1648–1652*, New York, London 1993; Michel PERNOT, *La Fronde*, Paris 1994. Vgl. auch Roger DUCHENE, Pierre RONZEAUD (Hg.), *La Fronde en questions. Actes du dix-huitième colloque du Centre méridional de rencontres sur le XVII^e siècle*, Aix-en-Provence 1989.

Hochadels und der hohen Bürokratie die Macht an sich zu ziehen suchten, die Kardinal Richelieu, Ludwigs Erster Minister, mit eiserner Hand bei der Krone konzentriert hatte. Dabei bekämpften sie zugleich zwei Neuerungen, die der Kardinal eingeführt hatte, um sich die Mittel für den 1630 eröffneten Krieg gegen Spanien-Habsburg zu beschaffen. Die erste, politische, war die Kreation eines neuen Typs königlicher Beamter, der Intendanten, gewesen. Es handelte sich um Kommissare, die in die Provinzen geschickt wurden und dort die Befugnisse an sich zogen – zum Schaden vor allem jener älteren *officiers*, die ihre Ämter für viel Geld gekauft hatten und ihren Gewinn nun durch andere abgeschöpft sahen. Richelieus zweite, ökonomische Neuerung war die radikale Privatisierung staatlicher Hoheitsrechte gewesen, darunter auch die Verpachtung der königlichen Steuereinnahmen an private Konsortien. Die *partisans* streckten dem König die Steuersumme in bar vor und durften sich dafür an den Untertanen schadlos halten. Während der Krieg die Preise steigen, die Konjunktur stagnieren, das Land verarmen ließ, machten Pächter und Spekulanten astronomische Gewinne. Wollte man also zeigen, daß der Absolutismus keineswegs nur autoritären Druck ausübte, sondern auf verbender Integration und attraktiven Kooperationsangeboten beruhte, wären diese beiden Maßnahmen allein schon sprechend genug.

Richelieus Nachfolger, Kardinal Mazarin, bekam die angestaute Wut zu spüren⁶. Anders als sein Vorgänger hatte er keine königliche Autorität im Rücken, sondern nur die der Mutter des jungen Königs, die als Spanierin ebenso unpopulär war wie er als Italiener. Um aber überhaupt noch Geld aus dem ausgeaugten Land herauszupressen, mußte er nun auch diejenigen zur Kasse bitten, die als Verbündete der Krone bislang Schonung genossen hatten: die Städte, den Handel, die Hausbesitzer, die Beamten, die *financiers* selbst.

Die Beamten rebellierten zuerst⁷. Als im April 1648 bekannt wurde, daß die Regierung ihnen vier Jahre lang kein Gehalt mehr bezahlen wolle, traten die Mitglieder aller *cours souveraines* (der königlichen Oberbehörden) einschließlich der *parlements* in Streik. Trotz des Verbots der Regentin konstituierten sie sich als Versammlung und entwarfen eine Reformbill, die das Steuerwesen zurück unter ihre Aufsicht ziehen sollte. Folgten sie dabei dem Vorbild des englischen Parlaments, so eiferte Mazarin dem (weniger glücklichen) Muster des englischen Königs nach: er ließ die Wortführer der *parlements* verhaften. Sofort brach in Paris der Aufstand los. Barrikaden wurden errichtet. Einhellig forderte man seine Absetzung. Das konnte die Königin verhindern. Alle übrigen Forderungen der *parlements* aber mußte sie erfüllen: die Intendanten abschaffen, die

⁶ Ein neuerer Überblick bei: Geoffrey TREASURE, Mazarin. The Crisis of Absolutism in France, London, New York 1995, S. 103–299.

⁷ Dies und alle weiteren Informationen zum Verlauf der Fronde in den in Anm. 4 und 5 angegebenen Werken.

Verträge der Finanzpächter kündigen, also ihre wichtigsten Geldgeber verprellen. Erst dann endete im April 1649 die sogenannte Fronde der *parlements*.

Sofort aber entbrannte eine neue, gefährlichere Oppositionsbewegung. Ihr Kopf war der Vetter des jungen Königs: Louis de Condé, knapp über zwanzig, Erster Prinz von Geblüt und ein gefeierter Sieger über die Spanier, eine Identifikationsfigur für weite Kreise des Adels⁸. Während der ersten Fronde hatte er der Krone militärische Hilfe geleistet. Nun forderte er seinen Lohn: Mazarins Posten und mehrere Provinzen. Wiederum mußte der Kardinal sich nur durch einen Coup zu helfen: am 18. Januar 1650 ließ er seinen Rivalen als Verschwörer festnehmen. Sofort mobilisierten Condés Verwandte ihre Freunde und Klienten. Sie machten ihre Provinzen rebellisch und riefen den König von Spanien zu Hilfe. Teile der ›alten‹, parlamentarischen Fronde schlossen sich an. Unter Führung des chronisch oppositionellen Onkels des jungen Königs, Gaston d'Orléans, und des ehrgeizigen Koadjutors des Pariser Erzbischofs, Paul de Gondi, spekulierten sie darauf, in Condés Fahrwasser weitere Zugeständnisse von der Regierung erzwingen zu können.

Dieser Druck war zu stark. Mazarin mußte den Prinzen freilassen und ins Exil nach Köln ausweichen. Die Regentin und der junge König wurden zeitweise zu Gefangenen Condés. Unterdessen begann im führerlosen Paris ein denkbar unübersichtlicher Parteienkampf. Während Condé kaum Zweifel daran ließ, daß er nicht minder absolut regieren würde wie Mazarin selbst, suchten Gaston und Gondi die Generalstände einzuberufen. Das scheiterte – u. a. deshalb, weil Mazarin Gondi mit dem Titel eines Cardinal de Retz auf seine Seite zu ziehen mußte. Unterdessen machte sich Condé durch seine Arroganz, seine maßlosen Ansprüche und sein Bündnis mit Spanien immer unbeliebter. Im Sommer 1652 schließlich, nachdem der junge König Truppen gegen Paris geführt hatte, errichtete er dort eine Art Militärdiktatur. Anders als während der Religionskriege aber (als die Guise gegenüber Heinrich von Navarra Ähnliches getan hatten) machten die Pariser dies nicht lange mit. Bald demonstrierten Tausende für die Rückkehr des Königs. Dieser zog am 21. Oktober 1652, eine Woche nach Condés Flucht zu den Spaniern, als Friedensbringer in die Stadt ein. Auffallend rasch kehrte Ruhe ein.

⁸ Mark BANNISTER, Condé in Context. Ideological Change in Seventeenth-Century France, Oxford 2000.

II.

»A French Revolution« hat Orest Ranum 1993 seine Monographie über die Fronde untertitelt. Das ist übertrieben. Verglichen mit den zeitgleichen Vorgängen in England und erst recht mit den Religionskriegen sechzig Jahre zuvor wirken die Ereignisse weit weniger dramatisch. Eher erscheinen sie wie ein Gemisch aus Beamtenstreik und Adelsfehde, deren Teilnehmer in wechselnden Koalitionen neben- und gegeneinander kämpften – mit Mazarin als gemeinsamem Feindbild, gelegentlich aber auch Bündnispartner. Zu einer Revolution fehlte nicht nur die Massenbasis, sondern vor allem auch ein gemeinsames revolutionäres Programm.

Niemand nämlich wollte die bestehende Ordnung umstürzen. Anders als in England hatte man mehr als 30 Jahre Religionskrieg erlebt. Deshalb erschien eine von den Ständen abhängige, »limitierte« Monarchie den meisten nicht als Attraktion, sondern als Alptraum⁹. Zwar verkündeten die Frondeure lauthals, die *tyrannie du Cardinal Mazarin*¹⁰ beenden, die Herrschaft der Pächter und Intendanten brechen zu wollen. Das aber taten sie vor allem, um ihre kleinbürgerliche bzw. kleinadlige Klientel bei der Stange zu halten. Tatsächlich machten Adlige wie Angehörige der *parlements* selbst satte Profite beim Privatisierungsgeschäft. Eben deshalb aber wollten sie mitbestimmen, wer mitverdienen dürfe. Und sie wollten ihre Gewinne nicht allzusehr abgeschöpft sehen. Deshalb verlangten die *parlements* Mitsprache und Teilnahme bei der Steuererhebung; deshalb polemisierten sie gegen das herrschende System: um es zu zwingen, ihnen darin noch bessere Plätze einzuräumen¹¹.

Schon Voltaire hat über diese Scheinhaftigkeit gespottet: *Sans les noms de roi de France, de grand Condé, de capitale du royaume, cette guerre de la Fronde eût été [...] ridicule [...]; on ne savait pourquoi on était en armes*¹². Auch das ist übertrieben. Die Teilnehmer wußten es wohl. Nur verfolgte jeder je eigene, je standesspezifische Ziele. Zwar wollten alle mehr Freiheit, aber eben nicht für alle, sondern »als Privileg einer Kaste und als Präpotenz des Individuums. [...] [S]tatt einer wahren politischen Wirksamkeit als Ganzes will

⁹ Vgl. zur Idee einer *monarchie limitée* bzw. *tempérée* während der Fronde: LE ROY LADURIE, *L'Ancien Régime*, S. 198.

¹⁰ So eine zeitgenössische Flugschrift, reproduziert bei: DUCHÊNE, RONZEAUD (Hg.), *La Fronde en questions*, S. 72.

¹¹ Vgl. dazu auch: Françoise BAYARD, *Du rôle exact de l'argent dans le déclenchement de la Fronde*, *ibid.*, S. 73–84.

¹² VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, in: DERS., *Œuvres historiques. Édition présentée, établie et annotée par René POMEAU* (Bibliothèque de la Pléiade, 128), Paris 1978, S. 603–1274, hier S. 651.

nur jeder einzeln sich ›importance‹ schaffen oder behaupten«¹³. Durchaus traditionell also kämpfte man um mehr Königsnähe, um mehr »Ehre« für die Gruppe, der man angehörte.

Das traditionelle, feudale Verfahren, »Ehre« zu erweisen und zu erringen, war das Duell¹⁴. In ihm zeigte der Adel seine standestypischen Tugenden: Tapferkeit, Todesverachtung, Treue und nicht zuletzt Unabhängigkeit. Unabhängigkeit zunächst von den Gesetzen des Königs, dessen Gerichtshoheit bei jedem Duell mit herausgefordert wurde. Unter Richelieu waren Duelle deshalb streng verboten. Aber – man denke an die Lebensregel, die d'Artagnans Vater seinem Sohn mit auf den Weg gibt¹⁵ – gerade das Verbot steigerte noch die Ehre, die sich durch sie erwerben ließ. Unabhängigkeit aber auch in emotionaler Hinsicht. Anders als biedere Bürger nämlich hatte der Adlige die *qualité*, große Leidenschaften zu besitzen, und die Freiheit, sie ohne Rücksicht auf moralische Konventionen auszuleben. Er *mußte* dies sogar tun, um diese *qualité* zu zeigen. Als Krieger, als Mensch mit der Lizenz zum Töten, gehörte es zu seinen Privilegien, jederzeit aus dem Alltäglichen ausbrechen, das Unerhörte, das Außergewöhnliche tun zu können¹⁶. Wenn sich die beiden schneidigsten Fechter der Epoche, François de Montmorency-Bouteville und François des Chapelles, im Mai 1627 mitten auf der Place Royale duellierten, demonstrierten sie diese doppelte Unabhängigkeit. Symbolisch forderten sie beide heraus: die Krone und das reiche Bürgertum, das die Häuser um den Platz herum bewohnte, wenn sie so die Bühne beider Gruppen okkupierten. Kein Wunder also, daß der Kardinal es nicht bei Symbolen bewenden, sondern beide Kombattanten festnehmen und hinrichten ließ¹⁷. Noch darin zeigte sich, wie perfekt die Provokation gelungen war. Auch die Kämpfe der Fronde lassen sich als ein Gewirr von Duellen verstehen, bei dem jeder gegen jeden antrat. Deshalb war es durchaus keine Absurdität, wenn 1652, auf dem Höhepunkt der Belage-

¹³ Jacob BURCKHARDT, Historische Fragmente. Aus dem Nachlaß gesammelt von Emil DÜRR. Mit Noten von Michael BISCHOFF (Die Andere Bibliothek, 38), Nördlingen 1988, S. 254.

¹⁴ François BILLACOIS, Le duel dans la société française des XVI^e et XVII^e siècles. Essai de psychosociologie historique, Paris 1986. Eine Kurzfassung: DERS., Art. »Duel«, in: Lucien BELY (Hg.), Dictionnaire de l'Ancien Régime. Royaume de France XVI^e–XVIII^e siècle, Paris 1996, S. 450f.

¹⁵ »Durch seinen Mut, höre wohl, nur durch seinen Mut macht ein Edelmann heutzutage sein Glück. [...] Fürchte dich nicht vor einem Strauß und suche die Abenteuer auf; [...] schlage dich bei jeder Veranlassung, schlage dich um so mehr, als Zweikämpfe verboten sind, und weil es daher eines doppelten Mutes bedarf, sie zu schlagen.« (Alexandre DUMAS, Die drei Musketiere. Roman, Halle o. J. [1915], S. 3).

¹⁶ Vgl. Jonathan DEWALD, Aristocratic experience and the origins of modern culture: France 1570–1715, Berkeley, Los Angeles 1993, S. 65–67.

¹⁷ Vgl. zu diesem berühmtesten französischen Duell des 17. Jahrhunderts: Vicomte Georges D'AVENEL, Richelieu et la Monarchie Absolue, Bd. 2, Paris 1884, S. 75f., und Michel CARMONA, Richelieu. L'ambition et le pouvoir, Paris 1983, S. 455–457.

zung von Paris, während Hungersnöte und schwere Unruhen in der Stadt herrschten, zwei führende Frondeure, der Duc de Beaufort und sein Schwager, der Duc de Nemours, aus privaten Gründen ein Duell mit je vier Sekundanten ausfochten¹⁸.

Um 1640, so haben Jonathan Dewald und Mark Bannister dargelegt, hatte der neustoische Gleichmut aufgehört, das Leitideal der Elite zu sein¹⁹. Die Leidenschaften galten nicht mehr als Feinde der Vernunft, sondern als Kräfte, die die Entfaltung des Selbst überhaupt erst möglich machten. Selbst in ihrer ungezügeltsten Form, erklärte Jean-François Senault 1641 in seinem Traktat *De l'usage des passions*, dienten sie ihr. *[N]e les pas employer dans le cours de nostre vie, c'est laisser inutile vne des plus belles parties de nostre ame*²⁰. Deshalb gehörte die Liebe untrennbar zu den Kämpfen der Fronde dazu²¹. Die Franzosen, so faßt Voltaire die zeitgenössischen Memoiren zusammen, *se précipitaient dans les séditions par caprice et en riant: les femmes étaient à la tête des factions; l'amour faisait et rompait les cabales*²². Aristokratische Liebe äußerte sich in Politik: in leidenschaftlichem Engagement eines Edelmannes für die Partei, der seine Dame ihre politische Gunst schenkte. Weil Madame de Longueville den Kardinal nicht leiden konnte, zog ihr Verehrer, der Duc de La Rochefoucauld, gegen den König zu Feld²³.

Die Frondeure also machten keine Revolution, aber sie waren Revolutionäre, weil sie es wagten, ihre Leidenschaften auszuleben. Ihre ostentative Entfaltung der *passions* war eine politische Manifestation. Deshalb erfolgte sie keineswegs in naiver, blinder Emphase. Das Lachen, mit dem sich die Frondeure in den Kampf stürzten, war kühl, oft sarkastisch. Als Zeitgenossen Descartes' täuschten sie sich nicht darüber, daß auch die edelsten Leidenschaften letztlich trivialem Eigennutz dienen: die Maschine des Körpers in Gang zu halten²⁴. An sich selbst wie an anderen studierten sie, mit welcher mathematischen Genauigkeit man diesen psychischen Mechanismus steuern kann, wenn man nur genug

¹⁸ VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, S. 664.

¹⁹ BANNISTER, Condé, S. 68; DEWALD, *Aristocratic experience*, passim.

²⁰ Zit. nach BANNISTER, Condé, S. 69. Vgl. zu Senault auch: Vivien THWEATT, *La Rochefoucauld and the Seventeenth-Century Concept of the Self* (*Histoire des idées et critique littéraire*, 188), Genf 1980, S. 79–84; zur Gestaltung dieser Gedanken bei La Rochefoucauld: Pierre CAMPION, *Lectures de La Rochefoucauld*, Rennes 1998, S. 77–97, bes. 90–92.

²¹ LE ROY LADURIE, *L'Ancien Régime*, S. 180, 187; Jean ORIEUX, Bussy-Rabutin. *Le libertin galant homme* (1618–1693), Paris 1958, S. 164–174.

²² VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, S. 652.

²³ Über Marie d'Orléans-Longueville, Duchesse de Nemours: Benedetta CRAVERI, *L'âge de la conversation*. Aus dem Italienischen von Éliane Descamps-Pria, Paris 2002, S. 85–100, hier S. 94f.

²⁴ Vgl. DEWALD, *Aristocratic experience*, S. 129f.

Scharfsinn dazu besitzt²⁵. In ihrer Konversation übten sie ihn. Vornehmlich zwei Formen von Gesprächen, so berichtet die Herzogin von Nemours, seien in den Pariser Salons der Fronde-Zeit geführt worden: galante und outriert ironische. *Ils faisoient consister tout l'esprit et tout le mérite d'une personne à faire des distinctions subtiles et des représentations quelquefois peu naturelles là-dessus. Ceux qui y brilloient donc les plus étoient les plus honnêtes gens selon eux, et les plus habiles; et ils traitoient au contraire de ridicule et de grossier tout ce qui avoit le moindre air de conversation solide*²⁶.

Dieses uneigentliche, ironisch gebrochene Verhältnis zur Wirklichkeit ist in den Memoiren der führenden Frondeure unübersehbar – bei Männern wie Frauen gleichermaßen. Bei manchen zeigte sich das schon in der literarischen Form – der Marquis de Chastre beispielsweise unterlegte seine Lebensbeschreibung mit einem Subtext aus Tacitus-Zitaten²⁷ –, bei allen aber im Duktus und im Wirklichkeitsbild dieser Rückblicke: sie alle erinnern sich an die Kämpfe der Fronde nicht wie an klare, rationale Entwicklungen. Vielmehr erscheinen diese als eine bunte Folge von Intrigen, Aktionen und Ausbrüchen: als Szenen eines opulenten Schauspiels, in das sie gelegentlich selbst eingreifen, um sich durch *belles actions* bemerkbar zu machen: durch Taten, die *générosité* zeigen und deshalb *gloire* versprechen²⁸.

Die spektakulärste dieser Aktionen – und zugleich das extravaganteste Duell mit der Krone – leistete sich eine hochadlige Dame: Anne Marie Louise d'Orléans, die Tochter des Gaston, die *Grande Mademoiselle*²⁹. In ihren Memoiren, die zu den besten Beispielen moralistischer Selbstreflexion der Epoche und zu den spannendsten Stücken ihrer Gattung zählen³⁰, berichtet sie von jener

²⁵ H. C. CLARK, *La Rochefoucauld and The Language of Unmasking in Seventeenth-Century France* (Histoire des idées et critique littéraire, 336), Genf 1994.

²⁶ Mémoires, zitiert nach BANNISTER, Condé, S. 74.

²⁷ Mémoires de Monsieur DE LA CHASTRE, contenant la fin du Règne de Louis XIII & le commencement de celui de Louis XIV (Mémoires de la minorité de Louis XIV [...] par M. le Duc D.L.R., 1), Köln 1754.

²⁸ Vgl. DEWALD, *Aristocratic experience*, S. 37. – Ähnliches beobachtet LE ROY LADURIE, *L'Ancien Régime*, S. 191 f.: »en fait, les nobles ainsi rassemblés rêvent ›d'harmonie, d'union, d'amour et d'équilibre, bref de belles actions vertueuses à la antique, accomplies dans un cadre stoïcien. L'affectivité, l'amitié, la conduite politique envisagée comme dramaturgie baroque, la confusion du mot et de l'acte, [...] tout cela transforme les leaders nobilitaires en personnages de roman«.

²⁹ Über sie: CRAVERI, *L'âge de la conversation*, S. 148–186, sowie Jean GARAPON (Hg.), *La Grande Mademoiselle*, in: *Papers on French Seventeenth Century Literature* 17 (1995), S. 7–101.

³⁰ Vgl. Patricia Francis CHOLAKIAN, *Women and the Politics of Self-Representation in Seventeenth Century France*, Newark 2000, S. 63–84. Weitere Nachweise bei: Renate KROLL, *Zu Macht und Romantik der Frauen im Zeitalter Louis' XIV. Die Höfische Gesellschaft aus literatur- und genderwissenschaftlicher Perspektive*, in: Claudia OPITZ (Hg.), *Höfische Gesellschaft und Zivilisationsprozeß*, Norbert Elias' Werk in kulturwissenschaftlicher Perspektive, Köln, Weimar, Wien 2005, S. 143–165, hier S. 149.

Tat, die ihr bei den adligen Zeitgenossen den Ruhm einer *femme forte*, bei Ludwig XIV. hingegen zornige Aversion eintrug. Die Episode spielt am 2. Juli 1652 in Paris. Als *Mademoiselle* erfährt, daß Condés Truppen von denen des Königs gegen die Vorstadt Saint-Antoine gedrängt werden und zu unterliegen drohen, eilt sie zur Bastille und steigt auf deren Plattform hinauf, *où je n'avois jamais été*. In einiger Entfernung sieht sie Condés Abteilungen, dahinter die gegnerischen Verbände. Kurz entschlossen befiehlt die Prinzessin den Wachen, die oben postierten Kanonen auf das königliche Heer zu richten. Dann, so erzählt sie, habe sie zum Fernrohr gegriffen und das Geschehen auf der anderen Seite beobachtet: *je vis beaucoup de monde sur la hauteur de Charonne, et même des carrosses, ce qui me fit juger que c'étoit le roi [...]. Je vis aussi l'armée ennemie dans le fond [...]. L'on voyait les généraux sans connoître leurs visages, mais l'on les reconnoissoit par la suite*. Nach diesem kühl interessierten, distanzierten Blick auf eine entrückte, fremde Wirklichkeit setzt sie das Fernrohr ab – und befiehlt, zu feuern. Wie im Traum eilt sie hinunter: *voyant que je commandois et que l'on m'obéissoit*, befiehlt sie den zögernden Wachen, Condés zurückflutenden Truppen das Tor zu öffnen. Das ist deren Rettung³¹.

Solche *belles actions* spielen nicht mehr in einer geschlossenen, feudalen Welt, sondern in der denkbar großstädtischsten Atmosphäre: in Paris. Jede Aktion gewinnt somit eine neue, viel weitere Öffentlichkeit als je zuvor: Sie wird beobachtet, diskutiert, kommentiert, kritisiert oder gelobt – und zwar ganz unmittelbar. Das kann in Briefen, Salongesprächen oder in Memoiren geschehen, die als Manuskripte in vornehmen Zirkeln kursieren (was die Beteiligten zwingt, sich nicht nur gut zu schlagen, sondern ihre Taten auch geistreich zu kommentieren)³². Aber auch eine breite städtische Öffentlichkeit nimmt aktiven Anteil an den Auseinandersetzungen. Während die *Grande Mademoiselle* sich selbst beim Handeln beobachtet, sieht sie sich von Menschenmengen umgeben, die sie beobachten, anfeuern, Partei ergreifen (*Vivent le roi, les princes, et point de Mazarin!*)³³. Das setzt sie wie alle anderen Akteure unter den Druck, nicht nur klug zu handeln, sondern jede ihrer Unternehmungen – im *parlement*, bei Hof, auf der Barrikade, bei festlichen Einzügen – zugleich als werbewirksamen Auftritt zu inszenieren.

³¹ Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, in: Nouvelle collection de Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e, par MM. MICHAUD et POUJOULAT, Bd. 4, Paris 1838, S. 1–523, hier S. 123. Hinweis bei: Michel LE MOËL, Mademoiselle et Paris, in: GARAPON (Hg.), La Grande Mademoiselle, S. 15–24, speziell S. 20.

³² Vgl. ein Beispiel für solche launigen Salonkorrespondenzen sogar während der Belagerung von Paris 1652 bei: Karl FEDERN, Mazarin, München 1922, S. 154f.

³³ MONTPENSIER, Mémoires, S. 95; vgl. LE MOËL, Mademoiselle, S. 21.

Niemand beherrschte die revolutionäre Technik, Aufsehen zu erregen, besser als Paul de Gondi, der spätere Cardinal de Retz³⁴. Während die Mazarin-Anhänger ihre Methoden öffentlicher Agitation selten änderten, etwa Frauen als bezahlte Claqueure anstellten³⁵, so berichtet er in seinen Memoiren, habe seine Strategie in einem raschen Wechsel der Medien bestanden. Flugschriften ließ er auf Chansons folgen und umgekehrt. Mal ließ er die Frondeurs alleine auftreten, mal mit 50 livrierten Dienern und 100 Edelleuten. *Nous diversifions la scène, selon que nous jugions devoir être du goût des spectateurs. Les gens de la cour, qui nous blâmaient depuis le matin jusqu'au soir, ne laissaient pas de nous imiter à leur mode*³⁶. Gelang den Gegnern eine beeindruckende Selbstinszenierung, so versuchte er, sie für eigene Zwecke gegen diese umzufunktionieren. Das geschah beispielsweise, als ein Marquis de Jarzé Stimmung für Mazarin machte, indem er abends mit einer Gruppe mondäner junger Höflinge in den Tuileries promenierte, auf der Terrasse eines Gartencafés große, musikbegleitete Soupers feierte und öffentlich, *à la vue de tout le peuple qui s'y assemblait pour y entendre la musique*, auf die Gesundheit des Kardinals trank³⁷. Die Frondeurs durften das weder dulden noch durften sie ihre eigene Übermacht zu brutal ausspielen – um die Mazarin-Anhänger nicht zu Märtyrern zu machen und um Ärger mit mächtigen Verwandten der Höflinge zu vermeiden. Deshalb entwarf Retz den folgenden Auftritt: der populäre Duc de Beaufort sollte mit etwa 100 Edelleuten zu der Feier gehen, die Musiker wegschicken, die Adligen höflich begrüßen und dem Emporkömmling Jarzé dann erklären, *que, sans leur considération, il l'aurait jeté du haut du rempart pour lui apprendre à se vanter, etc.* Ostentativ sollte man außerdem ein paar Violinen zertrümmern – aber erst, wenn die Kapelle am Gehen sei und keine Gefahr mehr bestehe, daß Leute, die man nicht verletzen wolle, sich einmischten. Die Sache mißlang: Beaufort verlor die Beherrschung; Unbeteiligte bekamen Suppenschüsseln über den Kopf gestülpt; der Auftritt mündete in eine veritable Saalschlacht. Das schadete Gondis Prestige. Aber es beendete die Auftritte der Mazarinisten und – man sprach davon.

Auch publizistisch standen die Frondeurs unentwegt im Blick der Öffentlichkeit. Die Fronde war das erste großstädtische Medienereignis. Über 4000 Flug- und Spottschriften sind in diesen fünf Jahren erschienen (und inzwischen inten-

³⁴ Ein Überblick bei: Michel PERNOT, *Le rôle politique du cardinal de Retz pendant la Fronde*, in: XVII^e Siècle 48 (1996), S. 623–632.

³⁵ *Un petit procureur du Roi du Châtelet, qui était une manière de fou, apostrophe, pour de l'argent, douze ou quinze femmes, qui, à l'entrée du faubourg, crièrent: »Vive Son Éminence!« qui était dans le carrosse du Roi, et Son Éminence crut qu'il était maître de Paris* (Cardinal de Retz, *Mémoires*. Édition présentée et annotée par Michel PERNOT. Texte établi par Marie-Thérèse Hipp, Paris 2003, S. 370).

³⁶ Ibid.

³⁷ Dies und das folgende *ibid.*, S. 364f.

siv erforscht worden)³⁸. Neue Gattungen wie der Comic, das Kabarett, satirische Kunstfiguren wie der »Mann auf der Straße« wurden erfunden, um die Gegenseite ins Lächerliche zu ziehen. In den Salons wurden Spottlieder auf Mazarin gesungen. Zum Karneval 1651 ließ die Grande Mademoiselle ihn als Marionette bei einem Kaspertheater auftreten³⁹. Urbane Ironie, vom feinsten bis zum größten Kaliber, war der Ton, in dem die Fronde über Politik sprach – auch über die eigene. Schon ihr Name zeigt das. Denn eine *fronde* war eigentlich eine Steinschleuder, wie sie die Pariser Jugendbanden benutzten, wenn sie sich in den Stadtgräben Schlachten lieferten – was verboten war (wie die adligen Duelle), weshalb sie auseinanderliefen, sobald die Polizei kam⁴⁰. *Fronder*, das heißt: aus der Ferne treffen – wie ein Gassenjunge, aber auch, so wußten gebildete Zeitgenossen, wie der Sonnengott Apoll, als den der junge König sich zu stilisieren liebte.

III.

Ludwig XIV. hat die Fronde gehaßt, die Frondeure zeitlebens seine Ungnade spüren lassen. Um so mehr mußte man sich eigentlich darüber wundern, wie viele seiner Maßnahmen alte Forderungen der Fronde einlösten. Ganz nach der Parole *Vive le roi et point de Mazarin!* ernannte er keinen ersten Minister mehr, sondern trat selbst an die Spitze seines Staates. Er präzisierte die Kompetenzen aller Behörden, stimmte diese aufeinander ab und institutionalisierte damit eine Kooperation, die die *cours souveraines* 1648 in oppositioneller Absicht begonnen hatten. Auf eigene Art realisierte Ludwigs *monarchie administrative* das Staatsideal der Fronde: die harmonische Ordnung unter direkter Leitung des Königs⁴¹.

Dazu gehörte, daß die Macht der Steuerpächter ostentativ gebrochen wurde. Der spektakuläre Sturz des Oberintendanten Nicolas Fouquet, der rechten Hand Mazarins, war eine von Ludwigs ersten und populärsten Amtshandlungen.

³⁸ Über die *mazarinades*: Hubert CARRIER, *La Presse de la Fronde (1648–1653): Les Mazarinades*, 2 Bde. (École pratique des hautes études. IV^e section, VI: Sciences historiques et philologiques. Histoire et civilisation du livre, 19 und 20), Genf 1989 und 1991, sowie Christian JOUHAUD, *Mazarinades: la Fronde des mots*, Paris 1985.

³⁹ LE MOËL, *Mademoiselle*, S. 18f.

⁴⁰ BERCE, *Naissance*, S. 173.

⁴¹ Vgl. den Überblick bei: François LEBRUN, *La puissance et la guerre 1661–1715*, Paris 1997 (*Nouvelle histoire de la France moderne*, 4), S. 40–56, sowie die einschlägigen Passagen bei Bernard BARBICHE, *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne, XVI^e–XVIII^e siècle*, Paris 1999.

gen⁴². Den Mitgliedern der *cours souveraines* hingegen ließ er ihre Einkünfte aus dem Rentengeschäft ungeschmälert. Nicht zuletzt deshalb akzeptierten sie relativ klaglos ihre Herabstufung zu *cours supérieures*⁴³. Und nicht zuletzt deshalb konnten die einstigen Frondeure zu Gewinnern der (frondebedingten) Verschuldung von Landadel, Landstädten und Bauern werden, deren Besitz sie nach 1653 zügig aufkauften⁴⁴.

Wie aber verhält es sich mit der »Prinzenfronde«? Noch immer kursiert die alte, wohl auf Saint-Simon zurückgehende These, daß Ludwig den Adel gezähmt habe, indem er ihn zu einer ruinösen Existenz bei Hof gezwungen und dort mit absurden Ehrenämtern beschäftigt habe – etwa mit dem, ihm beim *lever* bestimmte Kleidungsstücke zu reichen. Damals, fürchte ich, hätte man dazu niemanden zwingen können. Aber Ludwig mußte dies auch gar nicht. Vielmehr gewann er den Adel, indem er jene Usancen übernahm, die die Fronde geprägt hatte und in denen der Adel sein eigenes ironisches Weltbild wiedererkannte.

Da wäre zunächst seine Vorliebe für möglichst exzentrische, möglichst provokante Auftritte. Ein Glanzstück bot er schon als Sechzehnjähriger. Als er am 13. April 1655 erfuhr, daß das *parlement de Paris* über ein Steuerpaket debattiere, das durch ein *lit de justice* längst rechtskräftig geworden war, platzte er im Jagdkostüm (also in Stiefeln, mit dem Hut auf dem Kopf und der Peitsche in der Hand) in die Sitzung und kanzelte die Parlamentsräte wütend ab. Sie gehorchten⁴⁵. Aber auch seine sonstigen Auftritte gestaltete er als Coups. Im persönlichen Umgang liebte er es, seine Gegenüber zu überraschen, zu verunsichern, zu verwirren, aus der Fassung zu bringen⁴⁶. Die Raumfolge in Versailles war bekanntlich ganz darauf berechnet, die Besucher mit optischen Signalen zu überfluten und so in einen emphatischen Zustand des Überwältigtseins zu versetzen⁴⁷. Dazu dienten seit 1653 auch pittoreske Ballette, später prächtige Hoffeste wie das »Carrousel« von 1662, bei denen der König und seine Mitstreiter in bizarren, exotischen Kostümen auftraten⁴⁸. Wir sollten nicht glauben, daß den Zeitgenossen all dies nicht ebenso befremdlich und abstrus vorgekommen sei wie uns

⁴² Vgl. Jean-Christian PETITFILS, *Louis XIV*, Paris 1997, S. 195–216. Ausführlich bei Daniel DESSERT, *Fouquet*, Paris 1987.

⁴³ Dazu Albert N. HAMSCHER, *L'héritage de la Fronde: les conseils du roi et l'autorité judiciaire des parlements pendant le règne personnel de Louis XIV*, in: DUCHENE, RONZEAUD (Hg.), *La Fronde en questions*, S. 309–318.

⁴⁴ PERNOT, *La Fronde*, S. 395f.

⁴⁵ Joël CORNETTE, *Histoire de France: Absolutisme et Lumières 1652–1783*, Paris 1993 (Collection Carré Histoire, 23), S. 10. Vincent CRONIN, *Der Sonnenkönig*, Frankfurt 1974, S. 68 f.

⁴⁶ VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, S. 903.

⁴⁷ Dazu ausführlich: Gérard SABATIER, *Versailles ou la figure du roi*, Paris 1999.

⁴⁸ PETITFILS, *Louis XIV*, S. 125–128 und 288–296.

heute. Doch eben darin, daß die von Ludwig kreierte Gegenwelt mit dem Paradoxen Ernst machte, bestand ihre offenbar unwiderstehliche Attraktivität.

Denn diese Gegenwelt lebte keineswegs nur aus hehrem Pathos. Selbst ein scharfer Kopf wie Peter Burke übersieht dies, wenn er allen Ernstes behauptet, daß die angeblich »mystische« Selbstinszenierung des Sonnenkönigs im Laufe der Zeit vom neuen, naturwissenschaftlich nüchternen Geist eines Locke und Newton diskreditiert, ausgehöhlt, wirkungslos gemacht worden sei⁴⁹. Im Gegenteil reagierten Ludwigs extravagante Rituale in ihrer artifiziellen, festlichen Übersteigerung bereits auf die Ernüchterung, den verbreiteten Zynismus und den kalten, wissenschaftlichen Blick der Zeitgenossen. Der Eindruck des »Mystischen« dürfte also vielmehr aus der irritierenden Mischung unterschiedlicher, eigentlich disparater Repräsentationsstile resultieren. Denn ein wesentlicher Grund für die (zumindest anfängliche) Attraktivität von Ludwigs höfischer Inszenierung dürfte eben darin bestanden haben, daß der König durch seine ou-trierten Gesten die Ironisierung ihrer und seiner selbst gleich mitlieferte: daß er das Heroische so geschickt ins Groteske changieren ließ, daß die Grenzen fließend wurden. Das begann bei seinem persönlichen Gang und Gehabe⁵⁰. Hyacinthe Rigauds berühmtes Porträt, das den König in tänzerischer Pose zeigt, lässig auf das nach unten gekehrte Szepter gestützt, schwerelos und doch gravitatisch, spielerisch, aber perfekt ausbalanciert, dokumentiert kongenial, wie der Sonnenkönig exzentrisches Pathos und ostentative Nonchalance zu einem Repräsentationshabitus zu verbinden wußte, der in seiner provokanten Extravaganz mehr an heutige Rockstars erinnert als an jede monarchische Tradition.

Aber auch sonst setzte Ludwigs Selbstdarstellung auf verblüffende Kontraste, auf eine Extravaganz, die auf heutige Betrachter tief ironisch wirken kann. War es nicht absurd, daß ein junger König, dessen Reich scharf am Bankrott manövrierte, unter der hybriden Devise *Nec pluribus impar*⁵¹ auftrat? War es nicht unerhört, daß er auf dem Latona- und dem Drachenbrunnen im Park von Versailles die einstigen Frondeurs (immerhin hohe Adlige) als Frösche darstellen und von plätschernden Fontänen bespritzen ließ⁵²? Erinnern wir uns zudem an das Marionettentheater, bei dem die *Grande Mademoiselle* Mazarin

⁴⁹ Peter BURKE, Ludwig XIV. Die Inszenierung des Sonnenkönigs, Berlin 1993, S. 153–158. Wie sehr Burke sich auch sonst von bürgerlichen Klischeevorstellungen des 19. Jahrhunderts leiten läßt, wird allein schon daran deutlich, daß er sein Werk programmatisch mit William Thackerays bekannter Karikatur des Rigaud-Porträts eröffnet, die das Prachtkostüm als täuschende Hülle eines dürrigen Glatzkopfs zu denunzieren sucht. Später behauptet Burke, daß Ludwigs mächtige Perücke vor allem dazu gedient habe, des Königs Kleinwüchsigkeit und seinen Mangel an natürlicher Haarfülle zu kaschieren.

⁵⁰ *Il avait une démarche qui ne pouvait convenir qu'à lui et à son rang, et qui eût été ridicule en tout autre* (VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV.*, S. 903).

⁵¹ Zu deren Erfindung: Philippe BEAUSSANT, *Louis XIV artiste*, Paris 1999, S. 92–98.

⁵² SABATIER, Versailles, S. 72–99.

als Kasper auftreten ließ. 1662 nun lud Ludwig den inzwischen wieder in Gnaden aufgenommenen Condé ein, mit ihm zusammen in dem Ballett »Hercule amoureux« mitzutanzten. Condé erhielt die Rolle Alexanders des Großen. Als neuer Alexander war er während der Fronde verherrlicht worden – auf Kosten des Königs. Nun nahm dieser ironisch Rache. Nicht nur spielte er selbst, der begnadete Tänzer, die Rolle des Sonnengottes (also die des Überlegenen) – der gealterte Rebelle war inzwischen so sehr von Gicht geplagt, daß er in seiner einstigen Heldenrolle ein denkbar klägliches Bild abgab⁵³.

Ähnlich provokant muß es gewirkt haben, wenn der junge König einen Molière protegierte, dessen Stücke eben jene reichgewordenen *robins* und Honoratioren verspotteten, die eine wesentliche Stütze seiner Herrschaft bildeten⁵⁴. Und war nicht auch die religiöse Metaphorik, mit der er sich verherrlichen ließ, eine durchaus »frondistische« Provokation der konservativen Orthodoxie (der Katholiken wie der Jansenisten)? »Wäre es nicht ein Spiel«, kommentierte schon Ranke, »so würde es an Idolatrie streifen«⁵⁵. Als Ironiker ist Bossuet noch nicht untersucht. Eventuell könnte eine solche Recherche erstaunliche Befunde zeitigen.

Schließlich: das adlige Ideal des Libertin⁵⁶. Bekanntlich hat es sich unter Ludwig XIV. zu dem des *honnête homme* umgeformt: einer Persönlichkeit, die ihre Freiheit nicht mehr darin findet, ihre Leidenschaften frei auszuleben, sondern sie zu zügeln – was eben deshalb gelingt, weil der *honnête homme* deren Mechanismen kühl durchschaut – und in den Dienst des Gemeinwohls zu stellen⁵⁷. Man kann dies als Abkehr von der libertären Lebenshaltung der Fronde-Zeit deuten – aber auch als deren virtuose Übersteigerung. Denn auch die Atmosphäre an Ludwigs Hof war eine durch und durch erotische. Der König habe es freilich verstanden, bemerkt Voltaire, die hier gepflegte Galanterie »durch die Beachtung der Schicklichkeit noch pikanter« zu machen⁵⁸.

⁵³ BANNISTER, Condé, S. 163.

⁵⁴ BEAUSSANT, Louis XIV, S. 134–145.

⁵⁵ Leopold von RANKE, Französische Geschichte vornehmlich im sechzehnten und siebzehnten Jahrhundert, 5 Bde. (Rankes Meisterwerke, Bd. 6–10), München, Leipzig 1924, hier Bd. 4, S. 59.

⁵⁶ Vgl. Louise GODARD DE DONVILLE, Le Libertin des origines à 1665: un produit des apologistes (Biblio 17. Papers on French Seventeenth Century Literature, 51), Paris, Seattle, Tübingen 1989, sowie Georges MONGREDIEN, Le XVII^e siècle galant. Libertins et amoureux, Paris 1929.

⁵⁷ Vgl. Anette HÖFER, Rolf REICHARDT, Art. »Honnête homme, Honnêteté, Honnêtes gens«, in: DERS., Eberhard SCHMITT u.a. (Hg.), Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680–1820, Heft 7 (Ancien Régime, Aufklärung und Revolution, 10), München 1986, S. 7–73, BANNISTER, Condé, S. 75, sowie meinen Art. »Honnête homme« in: Friedrich JAEGER (Hg.), Enzyklopädie der Neuzeit, Bd. 5, Stuttgart, Weimar 2006.

⁵⁸ *La cour de Louis XIV respirait une galanterie que la décence rendait plus piquante* (VOLTAIRE, Le siècle de Louis XIV, S. 903f.).

IV.

Möchte man all diese Beobachtungen auf eine generelle Formel bringen, so ließe sich wohl sagen, daß es der ludovizianischen Hofkultur gelang, Gesten und Rituale der Opposition in solche der Loyalität, des Dazugehören-Wollens umzuschmelzen. Adlige Freiheit suchte ihre Selbstbestätigung und Erfüllung nun nicht mehr in der Demonstration selbstbewußter, gar rebellischer Distanz, sondern in der ebenso selbstbewußten Darstellung der eigenen Fähigkeit zu perfekter Regelerfüllung.

In der Tat: Ludwig forderte Unterwerfung. Aber er tat dies so outriert, daß die Adligen ihr Pathos der Illusionslosigkeit darin wiedererkennen und die Unterwerfung als artifiziellen Akt freiwillig, ja mit virtuosem Ehrgeiz vollziehen konnten. Nicht durch gewaltsame Autorität also verschaffte der König sich Gehorsam, sondern dadurch, daß er diesem jene Aura des Außerordentlichen zu geben verstand, den dieser nach 100 Jahren adliger Opposition gegen die Krone tatsächlich besaß. Es gelang ihm, Unterordnung zu einer elitären, daher faszinierenden Mode zu machen, indem er jene Kunst des exzentrisch überhöhten Auftritts, den die Fronde als politisches Medium entdeckt und als Ausdruck ihres generationsspezifischen Wirklichkeitsgefühls kultiviert hatte, als verbindliche Etikette an seinem Hof etablierte.

Mochten Ludwigs Hofrituale daher auch äußerlich an die des traditionellen Königtums anknüpfen – eben in ihrer bizarren, durchkalkulierten Theatralik waren sie ein typisch moderner, ein großstädtischer Elitecode. Denn sie verlangten von dem, der an der gesellschaftlichen Macht teilhaben wollte, daß er sich virtuos im Lächerlichen zu bewegen wußte – und eben dadurch bewies, daß er nicht lächerlich *war*. Gelang ihm dieses Transzendieren des Absurden in Pathos, hatte er in einer Gesellschaft, die sich auf ein solches Medium verständigt hatte, nicht nur scheinbar, sondern *tatsächlich* an der sozialen Führung teil. An Ludwigs Hof nämlich, so wissen wir seit Norbert Elias, bemaß sich die Stellung eines Höflings eben nur teilweise nach jener Rangordnung, die Geburt und Anciennität diktierten. Nicht minder zählte die Gunst, kraft derer der König einen Höfling an anderen vorbei in seine Nähe zog⁵⁹ – sofern es diesem gelang, durch originelle, aufsehenerregende Manifestationen seiner Loyalität auf sich aufmerksam zu machen.

Bei alledem ist es kaum erheblich, ob Ludwig seinem persönlichen Naturell nach ein Ironiker war oder nicht: ob er das Paradoxe seiner höfischen Inszenierungen also als paradox wahrnahm und genoß. Fast alles spricht dafür, daß

⁵⁹ Norbert ELIAS, Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie. Mit einer Einleitung: Soziologie und Geschichtswissenschaft, Frankfurt a.M. 1983, S. 138.

er es *nicht* war. Um so mehr aber sagt es über die Mentalität der Epoche wie über die Intelligenz des Königs, daß gerade er, um sein Ziel der Einigung der zerspaltenen Elite unter seiner Regie zu erreichen, auf eine höfische Repräsentation setzte, die in ihrer gewollten Extravaganz fundamental paradox, durch und durch ironisch erscheint.

Was heißt dies alles nun für den Absolutismus? Als ein sozialer Code funktionierte er, *weil* er outriert war: weil er das Autoritäre auf eine höchst attraktive Weise als Pose zelebrierte. Er funktionierte, weil und solange Ludwigs Hof jung war: weil und solange hier nicht ruhige Routine regierte, sondern Ehrgeiz, Witz und Virtuosität. Wie die Kultur jeder jungen Generation war die Hofkultur des Sonnenkönigs zugleich Protest gegen die Vorgeneration und der Versuch, diese nach ihren eigenen Maßstäben zu überbieten. Wie dies im einzelnen vor sich ging, wäre noch genauer zu erforschen. Vielleicht könnte eine solche Recherche eher geeignet sein, einen Ausweg aus der Aporie über die so sonderbar belastete Frage nach dem Sein oder Nichtsein des Absolutismus zu eröffnen als jene bitter-ernsten politischen Theorien, die man in der Hofgesellschaft Ludwigs XIV. vermutlich als eher deplaciert empfunden hätte.

Résumé français

La contribution n'entreprend ni d'examiner si l'absolutisme de Louis XIV a »vraiment« existé ni de porter un jugement sur sa valeur morale. Elle tente d'analyser l'attrait que cet absolutisme exerçait sur les élites de son époque. Louis XIV gagna les élites, jusqu'alors oppositionnelles, en mettant en scène les visions que celles-ci avaient du monde et d'elles-mêmes de façon beaucoup plus attrayante qu'elles n'avaient jamais réussi à le faire.

L'article démontre ceci en comparant les attitudes des frondeurs de 1648/52 avec les représentations de la cour ludovicienne après 1661. Les apparitions publiques des rebelles étant caractérisées par leur excentricité théâtrale ironique, qui exagérait – de la galanterie jusqu'au duel – les formes traditionnelles de représentation noble, afin d'attirer l'attention du public de la ville sur leurs buts particuliers, le jeune roi réussit à institutionnaliser à la cour cette attitude de protestation anticourtoise, et à en faire l'expression artistique de l'amour-propre d'une élite urbaine moderne. Il transforma en serviteurs fidèles les anciens frondeurs de la couronne en faisant de manière paradoxale (et donc mondaine et apparemment irrésistible), de leurs désirs et idéaux, le modèle d'une nouvelle société.

JENSEITS DES ABSOLUTISMUS

AU-DELA DE L'ABSOLUTISME

ARMELLE LEFEBVRE

SÉMANTIQUES ABSOLUTISTES ET COMPARATISME DES DISCOURS POLITIQUES

Essai métahistorique de définition de l'absolutisme

Mon objet est la signification de l'absolutisme, que je me propose d'envisager sous un angle métahistorique, c'est-à-dire sans considérer comme primordiale dans sa définition, le rôle que lui fait traditionnellement jouer l'historiographie, pour laquelle la centralisation absolutiste représente le germe, sinon l'essence, de la souveraineté nationale.

Il va s'agir de questionner l'absolutisme, mais de biais, et moins dans cette existence historiographique si prégnante, que du point de vue de l'histoire de l'outillage mental, qui présuppose une intelligence opératoire, par l'œuvre de laquelle les concepts et idées deviennent de l'activité.

Alain de Libera a écrit, à propos des fameuses condamnations de 1277, cette phrase: »La censure est un opérateur historique, c'est elle qui transforme un énoncé en thèse, elle qui fait passer les discours dans le réel, elle qui porte l'audace des mots dans celle des choses. En somme c'est la condamnation qui donne vie à l'écriture«¹. Comme la censure, l'absolutisme se définit par ce qu'il *empêche* et il peut être compris comme un dispositif sémantique.

Des groupes, des pratiques, savantes notamment, utilisent des idées selon une logique active, et si nous voulons définir l'absolutisme comme principe actif, comme modèle d'action, nous dirons qu'il s'est développé en fonction d'un environnement dans lequel la *comparaison* entre les entités politiques, était la *condition sine qua non* de la *conception de l'État*. Cet environnement (hostile) de l'absolutisme, c'est l'*humanisme juridique* du XVI^e siècle. Notre hypothèse est que l'absolutisme vise à détruire cette condition intellectuelle et conceptuelle – dont nous avons quasiment oublié jusqu'à l'existence – en établissant l'incommensurabilité essentielle de chaque entité politique, sa singularité irréductible. Ce qui bouleverse, et le rapport des entités entre elles, et la conception de l'État. Dans cette hypothèse, l'absolutisme, qui équivaut à l'impossibilité de soumettre des entités étatiques différentes à un même concept d'État, prend d'abord un sens méthodologique. Sa fonction est de passer d'une méthodologie à une autre, d'un *usage de l'écrit* à un autre.

¹ Alain DE LIBERA, *Penser au Moyen Âge*, Paris 1991, p. 193.

I. De l'approche philologique à l'approche diplomatique

Dans la méthodologie de *l'humanisme juridique*, les matériaux amassés dans les cabinets des chancelleries, les traités, les lois, les constitutions anciennes, ont comme principal intérêt de servir de support à une compréhension de l'histoire, à l'intelligence de l'évolution des institutions. À travers cette histoire minutieusement reconstruite (dans une tension typiquement humaniste entre restitution de l'origine altérée et conscience des transformations, des réappropriations et réadaptations), l'usage philologique des écrits a conçu la possibilité d'user de ceux-ci comme d'un socle historique sur lequel reposerait le *droit du royaume tout entier*, et dont on envisage même la codification comme la tâche savante par excellence, dans laquelle s'investiraient les services des élites du royaume. C'est là la suite de l'humanisme et de son projet de réforme. Cette méthodologie, que le *mos gallicus* a illustrée en poursuivant les travaux de critique² de Politien, atteint sa pleine autonomie dans les travaux anti-romanistes de Du Moulin, et dans l'œuvre juridico-politique de François Hotman, qui théorise la notion d'État comme concept intermédiaire entre l'histoire et le droit.

La méthodologie *diplomatique*, en revanche, prend en compte ce qu'elle appelle des «titres», pour eux-mêmes; elle se centre autour de ces *Trésors*, dont la valeur a été mise en évidence par le travail de Jean Du Tillet (qui de secrétaire du roi François I^{er}, puis greffier en chef du Parlement de Paris en 1559, devint l'historien de son institution et eut, le premier, accès au trésor des Chartes et la charge de garde du Trésor). Pour cette méthodologie diplomatique, chaque terme d'un texte est reconnu comme entièrement autonome par rapport à la situation concrète que le texte enregistre; la véritable situation de référence est celle dans laquelle le texte lui-même est produit, c'est-à-dire l'entente finale entre les rédacteurs que consacre précisément le texte; on ne considère pas que les «titres» indiquent quoi que ce soit en dehors d'une telle situation diplomatique (au sens où elle donne lieu à des «actes» qui les enregistrent, à des «diplômes»), même si ce dernier est le produit d'un rapport de

² Sur la «critique», cf. l'ouvrage de Jean JEHASSE, *La renaissance de la critique. L'essor de l'humanisme érudit de 1560 à 1614* (Bibliothèque littéraire de la Renaissance, série 3, 51), Paris ²2002, qui rappelle les propos de Gaspar Schoppius dans *De arte critica* (1597): «Une nouvelle façon d'écrire apparaît vers 1565» (p. XXIII); Scaliger a, selon Jehasse, fait beaucoup dans sa correspondance pour diffuser la notion de critique; à ses yeux, s'appuyant «sur le raisonnement analogique et la comparaison», elle est pratiquement un genre divinatoire «capable à elle seule de restituer la tradition authentique de la médecine et celle de l'astronomie». Peu à peu cependant *elle change*: «descriptive, classificatrice et normative, elle collationne des exemples pour donner à voir, à imiter, à surpasser. Son objectif n'est plus la récupération totale de la Tradition, mais le champ des sciences humaines à explorer méthodiquement», *ibid.*, p. XXIV.

force. C'est un tel processus d'abstraction symbolique qui permet au titre de valoir à nouveau dans une revendication, dans la mesure où il est décontextualisé. Le *titre* mis en avant, peut alors se pérenniser dans des négociations qui sont elles-mêmes également des *situations diplomatiques*.

Ce qui en fait des méthodologies et non de simples méthodes, c'est qu'elles participent chacune d'un contexte plus vaste d'organisation des sciences. Dans la deuxième méthodologie, dont l'abolition de la comparaison va permettre le progrès, l'histoire n'est plus le socle du concept d'État; elle est plutôt la discipline auxiliaire qui restitue les *situations diplomatiques* dans lesquelles on écrit les traités.

Il y aurait donc, si l'on suit cette idée d'une rupture entre deux méthodologies des sciences et des arts, deux usages de l'écrit, deux socles différents pour l'État et deux conceptions du *droit public* et de son établissement.

Alors que la première tend vers le *droit du royaume*, la deuxième fonde les *droits du roi* (significativement, le pluriel *droits*, qui désignait précisément la pluralité des droits historiques et locaux, sera ramené à la seule personne royale). Ainsi, sans qu'il s'agisse d'une opposition radicale, puisqu'en fait la deuxième hérite de la première, il y a un détournement.

La première fait des traités et alliances le matériau d'une analyse des conceptions du pouvoir politique et, en somme, de l'intelligence de l'évolution historique, et ce dans le but, affirmé avec de plus en plus de force, de saisir la *logique* permettant d'unifier, par une *codification*, les droits. La seconde en revanche fait un usage intransitif des matériaux, et plutôt que de s'orienter vers la *codification* elle s'axe autour de la *négociation*. Ces perspectives méthodologiques s'ouvrent donc sur des modèles d'action sociale bien distincts. S'il ne disparaît pas totalement – et nous allons en aborder plus loin les motifs – l'effort de codification tend à périlcliter et à s'étioler alors que la négociation, ses méthodes, ses outils, feront désormais l'objet de tous les soins. D'où une complémentarité nouvelle et très active, une véritable connivence entre histoire et diplomatie; cette complicité³ est typique de l'*humanisme tardif*, et de cet »imaginaire litigieux« qui constitue, comme le souligne Orest

³ Il est difficile de ne pas éprouver un certain malaise en taxant de lettrés humanistes certains de ces juristes dont le principal usage des belles lettres sera la fabrication de preuves de possessions, pompeusement appelées »droits«. Pour prendre un exemple éloquent, dans une lettre du 28 décembre 1624, le fameux érudit Peiresc écrit à Dupuy, commissionné par le roi: *J'ay reçu une depesche de votre frère qui me donne advis de votre commission en Lorraine avec Mr Le Bret pour les limites. En quoy je ne doute point que vous rendrez de tres grands et signalez services au roy. Je me dist que vous aviez opinion que les papiers que j'avais eu de St Mansuy il y eust chose qui vous peust servir en cette commission, mais je ne le pense pas car ce sont choses qui ne regardent que le bien de l'abbaye, où les regnes de nos roys ne sont point mentionnez ains au contraire ceux des empereurs*, Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, vol. 1, décembre 1617–décembre 1628, publiées par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, Paris 1888, p. 53–54.

Ranum, non sans quelque ironie, le fondement juridique »absolu« de cet »État de droit« qu'est la *monarchie française*⁴.

II. Exil des publicistes, perte du droit public

Comment l'absolutisme assure-t-il cette fonction de passage d'un usage à un autre de *l'écrit*? Quels sont les facteurs de ce passage? Il est clair qu'il y a un aspect social non négligeable, c'est que les professionnels du droit formés à l'humanisme à l'université de Bourges et sensibles dès le départ aux questions de réforme, furent littéralement investis par les positions partisans confessionnelles; ainsi donc, l'élan »national« à travers lequel avait été conçu le rêve de l'unification du droit et de sa codification, se trouva-t-il aux prises avec tout cet impact de la réforme religieuse sur le lieu même du savoir – l'université: il s'est effondré sur lui-même après une brève flambée entretenue par la pression des factions; il a été littéralement balayé par plusieurs vagues successives qui toutes relèvent des poussées constitutives du grand courant absolutiste. En premier lieu s'effectue ce que Vossler ou Renaudet nomment le »divorce« entre Réforme et Renaissance. Avec les troubles, enfin, une large part des grands juristes, huguenots, est exilée ou se réfugie, qui à Genève, qui en Allemagne. En France, le courant »national« perd de sa charge et de sa portée après la disparition de la composante intégrale du *mos gallicus*, représentant une liaison unique entre les deux pôles du comparatisme et de la perspective de type »national«.

À partir de ce moment, l'élan du »droit public« et de la *nation* dans la méthodologie humaniste est canalisé vers les »droits du roi« cette expression à la pluralité empruntée à ce qui est nié par elle (à savoir les droits historiques, autres par définition que *celui* du roi, au moment même où celui-ci veut absorber ceux-là).

⁴ Dans un texte diffusé sur Internet »Les Hommes: La Bibliothèque du Roi, Foyer de la République des Lettres?«. Ce texte reprend une intervention informelle au séminaire de Marc Fumagalli sur la République des lettres au Collège de France en mars 1999: http://www.ranumspat.com/republic_letters.html.

III. Déstructuration théorique

Il y a, parallèlement à cet aspect socioprofessionnel qui tient aux mutations de la structure des élites en France, un aspect proprement conceptuel et sémantique.

Entre 1560 et 1580 en effet, se déroule une bataille sémantique acharnée dont le concept d'État constitue un point nodal. Un repérage lexicographique autour du terme »État« au cours de cette période atteste de son amphibologie. On ne peut manquer de s'étonner devant le nombre de contextes qui multiplient les emplois, qui désorientent le lecteur, même familiarisé avec ce type de textes, et rendent l'interprétation malaisée. On trouve ainsi d'innombrables expressions telles que *recevoir l'estat en un autre estat* ou *ce qui relevait de l'estat se traitait en ces assemblées d'estats*, etc.

Une lexicographie sommaire renverrait à des significations bien hétérogènes, mais perdrait la spécificité du texte, qui réside précisément dans la tension lexicale et sémantique dont la création était visée par les auteurs. Dans cette période d'intense redéfinition des concepts, tout emploi du vocabulaire politique est polémique, et cette polémique est constitutive de la sémantique politique.

On ne peut donc affirmer sans parti pris que ces divers emplois du terme »État« relèvent de structures homonymiques plutôt que synonymiques. Ce qui le montre bien, c'est que l'ouvrage de Matteo Zampini sur les »Estats de France« commence par une mise au point concernant les emplois d'*Estats*: une *Déclaration de ce mot, Estatz*, dont voici le texte *Entre plusieurs autheurs ce nom ESTATS, a diverses significations, desquelles il n'est pas besoin de parler, y en ayant deux seules entre les Politiques & les Jurisconsultes, desquelles nous devons traicter, l'une qui faict apparoir le chef & la suprême puissance du Royaume, l'autre les membres & le corps d'iceluy*⁵.

Ce que définit Zampini, c'est ce qui sera désormais admis, à savoir la réduction d'une diversité (présupposant une sorte de communauté au sein du champ), à deux sens, irréductibles entre eux, du terme d'*Estat*: *La premiere signification est receüe en France & en tous Royaumes, & partant on dict affaires d'Estats, tout ce qui appartient au Roy, & au Royaume, & Conseil d'Estatz ceux ou tels affaires se traictent [...]. L'autre est aussi communément receüe, & en France, quant sous ce nom d'Estats, on entend tous ceux qui par la mesme qualité, qui les font dissemblables des autres, sont compris en un même ordre [...]. Doncques si nous suyons la premiere demonstration de ce nom, l'Estat est la suprême puissance du Royaume de France, la Monarchie, le Royaume, finalement le Roy mesme qui en est chef, & auquel reside la puissance suprême & la Monarchie. Et de cest Estat ce sera assez parlé, veu qu'entre gens de sain entendement, touchant ce, il ne s'en peut mouvoir aucun*

⁵ Matteo ZAMPINI, *Des Estats de France et de leur puissance*, Paris 1588, p. 3–4 (les versions latines et italiennes datent de 1578).

*doute. En la seconde signification, les Estats ne sont autre chose, que les ordres, auxquels toutes les personnes du Royaume sont compris, qui pour leur diverse qualité sont distincts & separez en divers membres, faisant le corps parfait de ce Royaume*⁶.

La force de Zampini repose sur un procédé d'une grande efficacité, comme l'a bien vu Raybaud; il «répète inlassablement des idées simples, qui sont des vrais mots d'ordre, appuyés sur des exemples historiques, en apparence incontestables, et qui se gravent bien dans les esprits»⁷.

Pour saisir le dispositif sémantique absolutiste, il faut donc prendre au sérieux ce combat autour du terme d'*Estat* et tenter de voir quelle pouvait être la thèse inverse, celle qui trouvait une structure conceptuelle commune à des réalités que nous avons appris à séparer. Faisons donc retour sur ce premier concept d'État n'empruntant rien à la théorie de la souveraineté.

En même temps que la structure du terme d'*Estat* s'ouvrait à la multiplicité en tant que structure synonymique, avait lieu un mouvement de détermination sémantique qui a été remarqué par les lexicologues⁸. Au cours de cette période, bien que son champ onomasiologique soit vaste et diversifié (c'est-à-dire qu'il est lié à de nombreuses réalités puisqu'il désigne à la fois les *ordres* qui incorporent les *sujets*, leurs diverses *conditions*, les *assemblées* de ces ordres, et la *forme politique* des entités sociales), le terme d'*Estat(s)/estat(s)* se définit, se précise. Le concept qui s'applique à toutes ces réalités et qui les unifie en une forme unique, émerge.

Certains auteurs utilisent très précisément le terme comme un synonyme de »république«, associée à un contexte historique; Hotman parle de l'énigme de *l'ancien estat de la Gaule*, ou de *l'Estat de la Gaule universelle* dans un contexte de définition de ce qu'a été la chose politique, par opposition à l'histoire des mœurs et à la matière purement juridique enseignée par les universités. Il est à noter d'ailleurs que l'ouvrage de Zampini se veut une réponse aux thèses de Hotman.

Or, comme l'a remarqué Michel Glatigny dans son étude lexicologique comparée d'Hotman et de Bodin⁹, des stratégies sémantiques et lexicales opposées aboutissent à désigner des *réalités* différentes. Si Bodin utilise systématiquement le vocable d'*estats* indistinctement, pour toutes les assemblées *qui se tiennent* – qu'il s'agisse de celles de Catalogne, de l'Empire ou de France –

⁶ Ibid., p. 4–5.

⁷ Léon-Pierre RAYBAUD, La royauté d'après les œuvres de M. Zampini, dans: Le prince dans la France des 16^e et 17^e siècles, Paris 1965, p. 170.

⁸ C'est alors que le terme d'État remplace ceux de *respublica* ou *chose publique*; cf. Jean-Pierre BRANCOURT, Des »estats« à l'État: évolution d'un mot, dans: Archives de philosophie du droit 21 (1976), p. 39–54.

⁹ Michel GLATIGNY, »Prince« et »Peuple« dans »la Republique« et dans la »Gaule françoise« – Étude lexicologique, dans: Jean Bodin. Actes du colloque interdisciplinaire d'Angers, Angers 1985, vol. 1, p. 157–170.

c'est que le pluriel *estats* permet de réduire toutes les assemblées représentatives d'Europe à un seul type ou plus exactement une force, celle qui s'oppose à la monarchie dans le combat pour l'État, lequel ne peut aboutir qu'à la victoire d'un principe unique, par lequel »l'État« mérite enfin de perdre intégralement son statut pluriel puisqu'il devient *le lieu* d'une des trois formes *d'estat*.

Hotman emploie rarement en revanche, le terme d'*estats* au sens générique d'*assemblée*. Il utilise les appellations propres à ces assemblées: »Diète«, »États Généraux«, »Champs de Mars«, afin notamment de souligner leur importance politique; pour lui ces assemblées *d'estats* ne sont pas seulement représentatives de l'aristocratie ou de la démocratie mais aussi de la monarchie: les *états* ne sont pas une force opposée à la monarchie – pour la bonne raison qu'ils la comprennent – mais le résultat d'un accord par lequel les trois *estats* de monarchie, république et aristocratie, seront représentés dans un *gouvernement politique*.

IV. Modèle H et modèle B

Pour faciliter la suite de la démonstration, nous allons recourir à une modélisation qui permettra de radicaliser les analyses de Glatigny selon lesquelles des stratégies sémantiques et lexicales opposées aboutissent à désigner en les constituant des *réalités* différentes et de répondre à l'objectif de cet article, qui est de mettre en évidence le dispositif absolutiste en tant que censure du comparatisme, mais qui est aussi de définir l'absolutisme.

Le *modèle H* illustrera l'humanisme juridique, tel qu'il s'est radicalisé dans l'œuvre antiromaniste et politique d'Hotman (que viennent renforcer certains textes »monarchomaques«¹⁰). Le *modèle B* illustrera le détournement de l'humanisme juridique opéré dans l'œuvre majeure de Bodin, la »République« et dont s'inspirera la science diplomatique. Ces modèles s'opposent autour de la question du *droit public* et de son domaine.

¹⁰ Le rôle marginal accordé aux »monarchomaques« ainsi que les a surnommés le »monarchomane« Barclay est incompatible avec notre hypothèse, car ils apparaissent comme les premiers et les véritables promoteurs du concept d'État et de son emploi en France et sont au cœur des dispositifs, comme le montre BRANCOURT, Des »estats« à l'État.

V. Local et global

Dans le fameux traité signé »Estienne Junius Brutus« (qui est une réponse aux conclusions que Zampini tire de son »Histoire des Estats«) fleurissent des syntagmes comme celui d'*Empires & Estats publics d'aujourd'huy*. L'auteur, à ce jour non identifié, s'inspire d'un *droit* qui, dit-il, *est aujourd'huy pratiqué en tous Estats publics*¹¹. Le droit auquel il fait référence, c'est l'exemple de l'Allemagne qui l'illustre, où l'Empereur *vassal de l'Empire comme les rois de leurs royaumes*¹² promet, avant d'être élu, de ne rien aliéner de l'Empire, comme l'affirme également Théodore de Bèze, qui renchérit sur l'ancienne et vénérable notoriété de ce *droit* à propos de l'*autorité* de l'assemblée des sept Électeurs de l'Empire, qui a le pouvoir de déposer l'Empereur astreint au serment. Au contraire, affirme Bodin, pour qui ce mot *aujourd'huy* prend un autre sens: la *capitulation* de Charles Quint, qui est la vraie source de ce *droit*, n'a pas cinquante ans d'âge!

Deux interprétations se heurtent donc: soit ce droit *d'aujourd'huy* est récent, propre à chaque société et même produit de rapports de forces locaux, soit il est universel. C'est là qu'on touche véritablement du doigt la polarité entre comparatisme et absolutisme: soit il y a comparaison, c'est-à-dire *commensurabilité*, et l'État ou les États reconnaissent une *mesure commune* (qui est une forme particulière de *ratio status* – n'oublions pas que *droit* et *raison* ont le même champ sémantique comme nous l'a appris le grand lexicologue romainiste Henri Vernay¹³) soit il y a indépendance (ce qui interdit naturellement toute commensurabilité).

L'opposition monarchiste à la comparaison est clairement exprimée par Guillaume de la Perrière dans le »Miroir politique« qu'il publie en 1567. Il insiste sur le fait que la comparaison entre *les éphores lacédémoniens* et *les parlements* a quelque fondement, mais qu'elle ne peut être menée que jusqu'à un certain point, et certes pas jusqu'aux droits politiques: elle *cloche*, dit-il, *de ce pied*¹⁴. Machiavel est clairement visé, et on lui reproche notamment d'avoir dit que *les rois de France ont abandonné sans réserve la justice à la cour*. L'association entre comparaison et conceptions de la *république mixte* fait bien partie du dispositif.

¹¹ De la puissance légitime du prince sur le peuple et du peuple sur le prince, par »Estienne Junius Brutus«, s.l. 1581, p. 169.

¹² Théodore DE BÈZE, Du droit des magistrats sur leurs sujets..., dans: Mémoires de l'Etat de France sous Charles IX, vol. II, Paris 1579, p. 350–377, ici p. 370.

¹³ Henri VERNAY, Les divers sens du mot raison, autour de l'œuvre de Marguerite d'Angoulême, Reine de Navarre (1492–1549), Heidelberg 1962.

¹⁴ Guillaume DE LA PERRIÈRE, Miroir politique, Paris 1567, p. 7. À ce propos, voir Georges WEILL, Les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion, Paris 1891.

Notre hypothèse, telle qu'elle se précise à ce stade, est que la comparaison est attaquée davantage pour elle-même et ce qu'elle implique que pour ses contenus. Dans cette bataille sémantique où se joue un »transfert du vocabulaire des sociétés d'ordres à l'État moderne« on vise fondamentalement un mode *comparatiste* d'administration de la preuve. Ce *cadre comparatiste* de la théorie politique était l'expression globale de plusieurs facteurs comme la circulation des idées et la communauté de langages et de tradition, mais était lié à la méthode humaniste.

Les idées étaient systématiquement réutilisées et appliquées hors de leur espace d'origine, éparpillant comme des escarbilles leurs interrogations. La tradition européenne du droit, avec sa langue, ses méthodes, décrit les différentes sociétés à l'aide d'un même appareil, issu de la science civile. Comparer les diverses institutions entre elles ou avec celles du passé fait partie de l'outillage mental de l'époque. Il y a également un bien commun ambigu, le droit romain, à partir de la restitution duquel on espère déduire les différentes traditions »nationales«. Tel est le sens de l'anti-romanisme de Du Moulin ou d'Hotman. Comme un »carbone 14« institutionnel et historique, le cadre comparatiste opératoire de l'humanisme juridique permet de renvoyer à des contextes historiques en relevant les altérations et les corruptions du texte antique.

Dans ce contexte, la notion de *république mixte* est constitutive du cadre: le dispositif comparatif offre non seulement la possibilité de mesurer les doses de chacun des *estats* (*monarchie*, *aristocratie* et *démocratie*) au sein des entités concrètes, mais de concevoir comment ces catégories s'appliquent concrètement. Chaque forme au lieu d'incarner un pouvoir, est représentée dans l'assemblée. Le dosage est ainsi l'expression de la prédicabilité des catégories politiques; pour le mesurer, il faut comparer.

VI. Souveraineté et confédération

La force du modèle B est de réorienter le *droit public* vers l'extérieur ou si l'on préfère, d'introduire de l'extériorité dans le *droit public*. Dans le modèle H, l'État se définit à partir d'un *droit public* que l'on conçoit comme un système des droits historiques (privilèges, droits locaux, etc.); de cette manière le *droit public* est coextensif à l'État.

Dans le modèle B, l'État se définit bien différemment comme l'entité à laquelle se rapporte le *droit public*, conçu comme relation entre des *acteurs* qui sont *les souverains*. Chez Bodin en effet, le *droit public* est exclusif des sujets, et ne correspond qu'aux relations entre étrangers (soit alliés, soit ennemis, soit neutres).

Les *non-sujets*, comme le dit, le premier, Bodin, sont soit *alliés*, soit *ennemis*, soit *neutres*¹⁵ et ces relations composent des *situations* du *droit public*. Les sujets n'ont donc pas entre eux de relations relevant du *droit public* car celui-ci relève du droit du supérieur, sauf dans les aristocraties toutefois, où les grandes maisons ont tant d'importance pour l'État que les pactes de familles sont tolérés, comme nécessaires au bien public.

Il n'en est pas de même dans les conceptions qui considèrent non seulement que le droit d'alliance peut exister à l'intérieur de l'État, mais qu'il est au fondement théorique de l'État. Hotman, pour qui le droit romain est totalement coupé des réalités politiques ultérieures à l'État romain, expose dans la *Franco-gallia* que *l'ancien estat de la Gaule* fut le produit d'un *accord* de cités, de peuples, réglant leurs affaires lors d'une assemblée annuelle se composant des représentants des *trois estats*, à savoir celui de monarchie, celui d'aristocratie et celui de démocratie. Dans ce cas le *droit public* constitutif de l'État n'est pas fondé sur la distinction (romaine) entre étrangers et sujets, mais sur l'alliance, la communauté telle qu'elle est exprimée dans le droit plus tardif des fiefs.

L'historiographie, complice du vocabulaire absolutiste qui valorise l'État-nation comme sujet de l'histoire, peine à admettre que la vision de l'État peut diverger de son credo; pourtant, de Jacques-Auguste de Thou à Jean-Jacques Rousseau, en passant par l'abbé de Saint-Pierre, nombreux sont ceux qui n'adhéreront pas à l'exclusion mutuelle de la *souveraineté* et de la *confédération*, et se rattacheront clairement au modèle H.

Alors que ce dernier tendait à réunir le vocabulaire des alliances, des confédérations et des ligues à celui des assemblées, et de le rapprocher ainsi de celui de l'État, la théorie de la souveraineté du modèle B impose un ordre, des frontières, comme nous l'avons évoqué plus haut: le *sujet* est sujet du souverain, non plus du droit.

À ce niveau, l'absolutisme se laisse saisir, toujours en polarité avec la comparaison, sous un autre aspect: le passage d'une perspective juridique à une perspective souverainiste s'articule sur la naissance ou la reformulation des relations externes. Il va s'agir d'élaborer les prérogatives d'entités individuelles abstraites, indépendamment de leur régime juridique ou politique, de leurs ins-

¹⁵ *Les Princes Souverains qui au traicté d'alliance recognoissent plus grand que soy, ne sont point leur subjects. Je ne doute point dit la loy, que les alliés, et autres peuples usans de leur liberté, ne nous soyent estrangers*, écrit d'abord Bodin, se fondant sur les Pandectes, et de préciser, en une formule d'une importance à notre avis aussi décisive que méconnue pour l'intelligibilité du droit public: *Tous les autres, qui ne sont ni subjects, ni alliés, sont coalliés, ou ennemis, ou neutres sans alliance, ni hostilité: et tous generalement, s'ils ne sont subjects, soyent alliés, coalliés, ennemis, ou neutres, sont estrangers*, Jean BODIN, *Les six livres de la République* (1576), texte revu par Christian FRÉMOND, Marie-Dominique COUZINET, Henri ROCHAIS (*Corpus des œuvres de philosophie en langue française*), Paris 1986, livre I, p. 160.

titutions, et de définir des notions comme celle de citoyenneté ou de sujétion qui donnent un statut au simple régnicole; la notion d'extériorité est creuse juridiquement, en revanche, en donnant au droit romain une sorte de validité extérieure, en le réservant aux relations extérieures, on le différencie des processus aussi liés à la communauté que le sont les alliances; le modèle B fonctionne sur le pivot d'une formulation magistrale de cette extériorité lorsqu'à la suite de Du Moulin, Bodin distingue droit des fiefs et droit romain à l'égard du terme de protection dont il va démontrer que son emploi *dans les traités* change le sens: »protection«, dit-il, ne doit pas être compris à partir de la langue du vasselage, de l'assujettissement, mais rapporté dans les traités à la notion de »confédération«, laquelle comme en témoignent les Pandectes, ne peut être qu'entre étrangers, et en principe entre seigneuries souveraines. Ainsi lorsque de communauté, l'alliance devient la marque de l'altérité, c'est un premier pas vers la création des relations externes.

L'absolutisme enferme le domaine (résiduel) féodal à l'intérieur de chaque entité, pour le subsumer, et traite comme domaine animé d'une logique à part les relations entre entités, ce qui laisse le champ libre à la méthodologie diplomatique chargée de mettre au point un langage distinct du langage dynastique. Ce partage des tâches repose sur *l'auto-référence*, qui se substitue à la comparaison dans le modèle B.

VII. Conclusion

C'est en maître de la méthodologie historico-philologique que Bodin la trahit. Car il fait partie du mouvement qui, dans les années 1560 rejette la validité du droit romain pour les *estats présents* et cherche à mettre en évidence, à distiller à partir du fourmillement des droits, un »droit public«. De cet anti-romanisme dont Hotman (qui présente le droit romain comme un tyran dans son *Anti-Tribonien*) est porte-parole avec Du Moulin, qui tente de saisir la cohérence des coutumes, avait jailli l'évidence comparatiste qui avait été également celle du projet originel de Bodin. Il y allait de la mise en valeur des institutions de ces *estats présents* si proches les uns des autres qu'il semble, comme le dit René Choppin, qu'ils aient un droit commun et que, comme l'a énoncé Jean Moreau-Reibel, cette conscience d'une communauté se soit perdue¹⁶. Au lieu

¹⁶ »L'évolution des régimes sociaux et politiques à l'ouest et au centre est de l'Europe apparaît de plus en plus divergente, mais encore toute proche d'un fonds commun«, Jean MOREAU-REIBEL, *Un tournant de la pensée politique en Pologne (XV^e-XVI^e s.)*, essai d'interprétation comparative, dans: *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, Paris (pièce non datée), p. 224-235, ici p. 235.

et place de cette *communauté* entre diverses variantes d'un même État, Bodin propose la publicité du cadre des relations externes comme modèle toujours virtuel d'une *confédération* entre étrangers, confédération »européenne«, jamais réalisée.

Si le modèle B s'est imposé, c'est sans doute parce que le modèle H ne contenait pas un tel potentiel d'universalisation¹⁷: faisant dépendre l'Europe de l'histoire politique et non du droit romain, il n'avait pas ce que le modèle B offrait, la construction à partir de l'Europe et de ses valeurs, de relations internationales abstraites, d'une logique à même de s'adapter à l'extension planétaire de l'Europe et à sa mondialisation: le droit des gens¹⁸.

Deutsche Zusammenfassung

Im Mittelpunkt des Beitrags steht das Verhältnis des absolutistischen juristischen Diskurses zu der von den Vertretern der französischen humanistischen Rechtsschule des 16. Jahrhunderts zur Blüte gebrachten komparatistischen Analyse staatlicher und rechtlicher Strukturen, als deren einflussreichster Vertreter François Hotman vorgestellt wird. Das von Hotman und anderen Autoren der humanistischen Rechtsschule verfolgte Projekt, in Abgrenzung gegen das überkommene römische Recht im Wege der Vergleichung ein allen europäischen Staaten der Zeit gemeinsames Verfassungsrecht herauszuarbeiten (Modell H), ist der These des Beitrags zufolge im absolutistischen Diskurs zunehmend zurückgedrängt, ja verdrängt worden.

Maßgeblich für diese Entwicklung sei Bodins Republik, deren Argumentation (Modell B) als »Verrat« an der historisch-philologischen Methode der humanistischen Rechtsschule gedeutet wird. Während Hotman und andere humanistische Juristen die bestehenden Staaten Europas als Varianten ein und desselben Staatstyps gedeutet hätten, habe das von Bodin geprägte absolutistische Staatsverständnis die Selbstbezogenheit und Unvergleichbarkeit des Monarchen und seines Staates in den Mittelpunkt gerückt – ein Modell, das sich schließlich weltweit durchgesetzt habe.

¹⁷ Une universalisation qui est la marque, cette fois, du processus d'abstraction par lequel passe le savoir politique, juridique et historique.

¹⁸ Comme l'a montré Albert CREMER, La genèse du droit des gens moderne et la conscience européenne: Francisco de Vitoria et Jean Bodin, dans: La conscience européenne au XVI^e et au XVII^e siècle. Actes du colloque international organisé à l'École nationale supérieure de jeunes filles (30 septembre–3 octobre 1980), Paris 1982, p. 87–102.

ACHIM LANDWEHR

ABSOLUTISMUS ODER »GUTE POLICEY«?

Anmerkungen zu einem Epochenkonzept

I.

Zu behaupten, das Forschungskonzept des Absolutismus stelle ein gewisses Problem dar, wäre eine Trivialität. Wäre dem nicht so, würde es den vorliegenden Sammelband ebenso wenig geben wie die weitere umfassende Literatur zu diesem Themenkomplex. Zu behaupten, die Auseinandersetzung um den Absolutismus stelle ein zentrales Problem der historischen Forschung dar, wäre jedoch überzogen. Allerdings könnte die seit einiger Zeit recht intensiv geführte Debatte über den Absolutismus¹ auch in weiteren Kreisen auf Interesse stoßen, und zwar dann, wenn sie zu einer generellen Überprüfung etablierter Epocheneinteilungen anregen würde. Die Frage, die inzwischen an den Absolutismus gestellt wird, lautet ja nicht mehr, ob es ihn ›gab‹, das heißt, ob beispielsweise programmatische Aussagen von fürstlicher Seite im sozialen Alltag ihre Umsetzung erfuhren. Daß dem nicht so war, zumindest nicht in vollem Umfang, ist wohl kaum noch der Debatte wert. Doch obwohl der Absolutismus in dieser Hinsicht schon längst tot ist, feiert er als Epochenbezeichnung, welche die etwa 150 Jahre zwischen Westfälischem Frieden und Französischer Revolution charakterisieren soll, eine Auferstehung nach der anderen.

In eben dieser Hinsicht müßte der Absolutismus intensiver befragt werden, um auszuloten, wie sich die offensichtliche Unzufriedenheit mit dieser Epochenbezeichnung produktiv ein- und umsetzen läßt². Eine kritische Sicht auf den Absolutismus könnte dann auch zu einem Vehikel werden, das über die

¹ Vgl. hierzu vor allem die einschlägigen Beiträge von Nicholas HENSHALL, *The myth of absolutism. Change and continuity in early modern European monarchy*, London, New York 1992; Ronald G. ASCH, Heinz DUCHHARDT (Hg.), *Der Absolutismus – ein Mythos? Strukturwandel monarchischer Herrschaft in West- und Mitteleuropa (ca. 1550–1700)*, Köln, Weimar, Wien 1996; Peter BAUMGART, *Absolutismus ein Mythos? Aufgeklärter Absolutismus ein Widerspruch? Reflexionen zu einem kontroversen Thema gegenwärtiger Frühneuzeitforschung*, in: *Zeitschrift für Historische Forschung* 27 (2000), S. 573–589; Heinz DUCHHARDT, *Die Absolutismusdebatte – eine Antipolemik*, in: *Historische Zeitschrift* 275 (2002), S. 323–331. Ferner die Überblicksdarstellungen von Johannes KUNISCH, *Absolutismus. Europäische Geschichte vom Westfälischen Frieden bis zur Krise des Ancien Régime*, Göttingen ²1999; Heinz DUCHHARDT, *Das Zeitalter des Absolutismus*, München ³1998.

² Vgl. hierzu auch DERS., *Absolutismusdebatte*, S. 330.

engeren Grenzen dieser spezialisierten Diskussion hinausreicht, wenn es gelänge, echte Alternativen anzubieten. Diese müßten es einerseits vermeiden, Altbekanntes erneut zu präsentieren (der Barock wäre hier ein beliebter Kandidat), andererseits dürften sie aber nicht einfach auf das Argument verfallen, es sei doch allgemein bekannt, daß es sich bei derartigen epochalen Einteilungen nur um Hilfskonstruktionen handle, die trotz all ihrer Schwächen nun einmal leider nötig seien. Fraglos handelt es sich um Hilfskonstruktionen, die für die Kommunikation über Geschichte notwendig sind, aber wenn sie mit Befunden über und Auffassungen von einem bestimmten Zeitraum nicht mehr in Übereinstimmung gebracht werden können, sollte man sich möglicherweise in grundlegenderer Weise Gedanken über sie machen.

Ich möchte nun vermeiden, den Fehler der altehrwürdigen Absolutismusforschung zu wiederholen und die Formulierung eines bestimmten Programms mit seiner Umsetzung zu verwechseln, weshalb die folgenden Seiten nicht den Versuch darstellen werden, tatsächlich eine solch grundlegende Reformulierung etablierter Epocheneinteilungen zu unternehmen. Allerdings gilt es, ausgehend vom vielfach formulierten Unbehagen am Absolutismusbegriff die Frage aufzuwerfen, worin das Problem³ dieser Epochenbezeichnung besteht (II). Am Beispiel der frühneuzeitlichen »guten Policey« sowie anhand der Quellengruppe der Policeyordnungen läßt sich zeigen, wie wenig tragfähig dieser Epochenbegriff für politische, rechtliche und gesellschaftliche Zusammenhänge ist (III). Hiervon ausgehend sollen dann erste, zugegebenermaßen noch recht vorläufige Überlegungen angestellt werden, wie sich möglicherweise ein neues Epochenmodell gestalten könnte (IV).

II.

Ernst Hinrichs hat die klassische Konzeption des Absolutismus, wie sie die Geschichtswissenschaft lange beherrschte und im Alltagsverständnis wohl auch heute noch dominiert, treffend auf den Punkt gebracht:

Bis in die Zeit nach dem Zweiten Weltkrieg hat die europäische Geschichtsforschung und Geschichtsschreibung ein relativ geschlossenes, zwar äußerst nuancenreiches, aber in sich stimmiges Bild von der Entstehung, Entfaltung und dem Ende des Absolutismus gezeichnet. In vielen europäischen Staaten verdichtete sich die im hohen und späten Mittelalter entstandene monarchische Gewalt zu der dominanten, alle übrigen politischen Gewalten und tradi-

³ Daß hier eine Problemlage wahrgenommen wird, ist inzwischen an vielen Beispielen abzulesen, so im ersten Satz von Nicholas Henshalls einflußreichem Buch über den Mythos des Absolutismus (»Clearly we have a problem«, HENSHALL, Myth, S. 1) oder im Untertitel von Ernst HINRICHS, Fürsten und Mächte. Zum Problem des europäischen Absolutismus, Göttingen 2000.

tionellen Herrschaftsträger überragenden Kraft und bestimmte fortan das Geschick der Staaten derart, daß die absolute Monarchie zu ihrem entscheidenden Signum, die Regierungsform des Absolutismus zum Kennzeichen einer ganzen Epoche wurde. [...] Und da, noch bevor man im 19. Jahrhundert damit begann, die Geschichte des europäischen Absolutismus ernsthaft zu erforschen, feststand, daß die großen nationalen Monarchien des 17., 18. und frühen 19. Jahrhunderts die historischen Vorläufer des modernen Nationalstaats waren, fühlte man sich in völliger Übereinstimmung mit den politischen Bedürfnissen der Zeit, wenn man aus der Geschichte des Absolutismus vor allem jene Strukturelemente heraus hob, die diesen Charakter des historischen Vorläufers in besonderem Maße unterstrichen: die Behördenorganisation, die Diplomatie (und mit ihr die Außenpolitik und die Kriegs- und Friedenspolitik), die Finanz- und Steuerpolitik, aber auch die auf eine einheitliche, zentrale Staatsgewalt ausgerichtete politische Philosophie der frühen Neuzeit⁴.

Diesen Ansatz ein weiteres Mal einer Kritik zu unterziehen, erscheint wenig hilfreich, denn er ist durch die historische Forschung bereits seit einigen Jahrzehnten ausreichend hinterfragt worden. Rudolf Vierhaus hat in einem bereits 1966 erschienenen Artikel mit Blick auf dieses klassische Absolutismusbild festgestellt: »Seit dem Ersten, spätestens aber seit dem Zweiten Weltkrieg kann eine solche Sicht des Absolutismus in der Wissenschaft (wenn auch noch nicht im populären Geschichtsverständnis) als überholt angesehen werden«⁵.

Interessant ist und bleibt jedoch, daß trotz solcher Absagen an Kernbestandteile des Absolutismus, wie sie selbst innerhalb der Absolutismusforschung formuliert werden, ein konservatives Beharren an diesem Begriff als epochaler Einheit zu beobachten ist⁶. Hierzu sei nochmals auf Ernst Hinrichs verwiesen, der viele gewichtige Argumente vorbringt, die gegen das traditionelle Konzept des Absolutismus sprechen. Er betont etwa, daß die »absolute Monarchie« nicht mit dem Staat der Moderne in ein historisch kausales Verhältnis gesetzt werden könne, daß der Absolutismus nicht annähernd das theoretisch postulierte Maß an Rationalität der politischen Organisation sowie an Vereinheitlichung des Untertanenverbandes erreicht habe, daß die Fürsten ihren Anspruch, absolut und souverän zu regieren, im Rahmen herrschender politischer und wirtschaftlicher Zwänge selbstredend nicht hätten verwirklichen können und daß schließlich die Mittel nicht vorhanden gewesen seien, um Kontrolle im Innern und Machterweiterung nach außen umzusetzen. Doch trotz all dieser auch empirisch ausreichend belegten Gegenargumente hält Hinrichs daran fest, »daß der Absolutismus die Geschichte zahlreicher europäischer Länder

⁴ Ernst HINRICHS, Zum Stand und zu den Aufgaben gegenwärtiger Absolutismusforschung, in: DERS. (Hg.), Absolutismus, Frankfurt a.M. 1986, S. 7–32, hier S. 7f.

⁵ Rudolf VIERHAUS, Absolutismus (Erstveröffentlichung 1966), in: Ernst HINRICHS (Hg.), Absolutismus, Frankfurt a.M. 1986, S. 35–62, hier S. 36. Vgl. auch KUNISCH, Absolutismus, S. 182–186.

⁶ Ronald G. ASCH, Heinz DUCHHARDT, Die Geburt des »Absolutismus« im 17. Jahrhundert: Epochenwende der europäischen Geschichte oder optische Täuschung?, in: DIES. (Hg.), Der Absolutismus – ein Mythos?, S. 3–24, hier S. 3f.

für mindestens zwei Jahrhunderte ganz wesentlich bestimmt hat⁷. Wie aber soll etwas, das höchstens als Theorie mit eher geringen praktischen Auswirkungen existierte, ernsthaft zwei Jahrhunderte europäischer Geschichte bestimmt haben? Es drängt sich eher der Eindruck auf, daß hier getreu dem – der Zeit durchaus entsprechenden – Motto verfahren wird: Der Absolutismus ist tot, lang lebe der Absolutismus⁸.

Dabei ist inzwischen vielfach und mit ausreichend Überzeugungskraft dargelegt worden, daß die vermeintlich absolutistischen Herrscher nicht ohne die Mitwirkung und Mitregierung ständischer Organe auf diversen Ebenen auskamen, daß die Justiz nicht in einem umfänglichen Sinn zentralisiert, daß die Verwaltung nicht gestrafft und rationalisiert und daß die rechtliche Zersplitterung nicht überwunden wurde. Vielmehr muß davon ausgegangen werden, daß viel eher alte Strukturen und Herrschaftstechniken konsolidiert als neue an deren Stelle gesetzt wurden⁹. Diejenigen Bereiche historischer Wirklichkeit, die mit Fug und Recht den Begriff »Absolutismus« für sich in Anspruch nehmen können, reduzieren sich mithin vornehmlich auf politische Theorie, Verfassungsgeschichte und möglicherweise – obwohl auch hier schon zahlreiche Fragezeichen angebracht wurden – die höfische Gesellschaft. Während seit dem 17. Jahrhundert eine gewisse Konzentration auf die Zentralen einiger Territorialstaaten nicht zu übersehen ist, erscheint es doch als sehr fraglich, ob in umgekehrter Weise auch die Zentrale kontrollierend auf die Peripherie des Herrschaftsbereichs ausgreifen konnte – eine Peripherie, die mitunter schon hinter den Grenzen des eigenen Schlosses beginnen konnte.

Doch eben diese Kontrolle von Land und Leuten ist inhärenter Bestandteil der Theorie des Absolutismus. Ein wichtiges Vehikel soll dabei die frühneuzeitliche Gesetzgebung gespielt haben, die einen entscheidenden »modernisierenden« Faktor bei der Entstehung einer neuen Qualität von Staatlichkeit dargestellt haben soll. Herrschaftliche Machtausübung soll sich durch die frühneuzeitliche Gesetz-

⁷ HINRICHS, Absolutismusforschung, S. 11–16, hier S. 16. Vgl. auch KUNISCH, Absolutismus, S. 179–190. Es muß allerdings hinzugefügt werden, daß Hinrichs inzwischen seine Position nicht unwesentlich modifiziert hat. In seiner jüngsten Darstellung unterstreicht er die Kritik am Absolutismus als Epochenphänomen und kommt zu dem Schluß: »Absolutismus [...] ist keinesfalls das überragende Kennzeichen der Epoche, sondern eine Tendenz unter vielen anderen« (HINRICHS, Fürsten, S. 241). Und wenige Jahre zuvor hat er der Epochenbezeichnung ein unmißverständliches »ruhe sanft, Absolutismus« hinterhergerufen (Ernst HINRICHS, Abschied vom Absolutismus? Eine Antwort auf Nicholas Henshall, in: ASCH, DUCHHARDT [Hg.], Der Absolutismus, S. 353–371, hier S. 371).

⁸ Noch deutlicher drängt sich dies bei Peter Baumgart auf (BAUMGART, Absolutismus, S. 582–584), dessen Kritik an der Kategorie Absolutismus noch eindeutiger ausfällt, der aber trotz allem daran »als Leitbegriff und Tendenz einer Geschichtsepoche« (S. 583) festhalten will. Vgl. zur Kritik an Baumgarts Beitrag DUCHHARDT, Absolutismusdebatte.

⁹ HENSALL, Myth; Heinz DUCHHARDT, Absolutismus – Abschied von einem Epochenbegriff?, in: Historische Zeitschrift 258 (1994), S. 113–122.

gebung erheblich intensiviert haben¹⁰. Nicht zuletzt beruht die These von der frühneuzeitlichen Sozialdisziplinierung in erheblichem Maße auf der Neuartigkeit und Durchsetzungsfähigkeit obrigkeitlicher Normen, auf dem zeitgenössischen Ideal der »guten Policy« sowie auf den entsprechenden Policyordnungen¹¹. Zunächst einmal unabhängig davon, ob man dieser Einschätzung folgen will, werden diese drei Aspekte – Absolutismus, Sozialdisziplinierung, Policy – nicht selten in einem Atemzug genannt. Bevor zu diskutieren ist, ob die »gute Policy« und die unter diesem Oberbegriff versammelten Verordnungen tatsächlich zu einer Disziplinierung frühneuzeitlicher Gesellschaften beigetragen haben und damit absolutistische Ansprüche stützten, gilt es in der gebotenen Kürze zu klären, welche Inhalte sich mit dem Stichwort der frühneuzeitlichen Policy verbinden.

III.

Unter »guter Policy« wurde einerseits die möglichst perfekte Einrichtung eines Gemeinwesens in seiner Gesamtheit begriffen, vor allem soweit es Gesellschaft, Wirtschaft, Politik, Religion und Moral betraf. Daher ist die Verknüpfung des Wortes »Policy«, das sich vom griechischen *politeia* ableitet, mit dem Adjektiv »gut« auch keineswegs unerheblich, denn die Vorstellung von frühneuzeitlicher Policy verband sich immer mit bestimmten Qualitätsmerkmalen und moralischen Werten. Andererseits sind darunter auch die Normen zu verstehen, mit denen man vor allem seit dem 15. Jahrhundert versuchte, eben diesen möglichst perfekten Zustand eines Gemeinwesens herzustellen. Von Bedeutung ist dabei, daß die obrigkeitlich erlassene Norm ein durchaus neues Mittel war, um diesen erwünschten Zustand mehr oder minder gezielt herbeizuführen¹².

Aufgrund der Weite des Anspruchs, der im Rahmen frühneuzeitlicher Policy formuliert wurde, gab es nahezu keinen Lebensbereich, der nicht durch entsprechende Policyverordnungen tangiert wurde¹³. Mit Blick auf diese

¹⁰ Zur Kritik an einer solchen Auffassung vgl. André HOLENSTEIN, Die Umstände der Normen – die Normen der Umstände. Policyordnungen im kommunikativen Handeln von Verwaltung und lokaler Gesellschaft im Ancien Régime, in: Karl HÄRTER (Hg.), Policy und frühneuzeitliche Gesellschaft, Frankfurt a.M. 2000, S. 1–46.

¹¹ Gerhard OESTREICH, Strukturprobleme des europäischen Absolutismus, in: DERS., Geist und Gestalt des frühmodernen Staates. Ausgewählte Aufsätze, Berlin 1969, S. 179–197; Winfried SCHULZE, Gerhard Oestreichs Begriff »Sozialdisziplinierung in der frühen Neuzeit«, in: Zeitschrift für Historische Forschung 14 (1987), S. 265–302.

¹² Heinz MOHNHAUPT, Potestas legislativa und Gesetzesbegriff im Ancien Régime, in: Ius Commune 4 (1972), S. 188–239.

¹³ Einen beeindruckenden Einblick in die thematische Weite policylicher Regelungen vermittelt Karl HÄRTER, Michael STOLLEIS (Hg.), Repertorium der Policyordnungen der Frühen Neuzeit, Bde. 1–6, Frankfurt a.M. 1996–2005.

Normen und andere obrigkeitliche Befehle wurde für das 17. und 18. Jahrhundert in der Forschung – ob nun historischer oder rechtshistorischer Provenienz – lange Zeit derselbe Fehler begangen, der sich auch hinsichtlich des Absolutismus in seiner Gesamtheit beobachten läßt: Die Formulierung eines Programms wurde in einem Kurzschlußverfahren bereits als deren Realisierung angenommen. Selbstredend erkannte man gewisse Defizite an, aber die grundsätzliche Tendenz, daß nämlich die fraglos quantitativ zunehmenden und den Gehorsam beharrlich einfordernden Policeyordnungen ihren auf Dauer disziplinierenden Effekt erzielten, wurde kaum einmal angezweifelt¹⁴. Allerdings ist es von Interesse, daß eher selten die Probe aufs Exempel gemacht wurde. Zumeist wurden obrigkeitliche Verordnungen als materielle Grundlage herangezogen, um möglicherweise in Kombination mit politiktheoretischen Texten der Zeit zu recht weitgehenden Aussagen über die Konstitution der Gesellschaft zu gelangen. Quellen, die den alltäglichen Umgang mit solchen obrigkeitlichen Befehlen beleuchten können, wurden hingegen selten befragt.

In das gegenteilige Extrem, das nichts anderes darstellt als die Negativfolie dieses ›Durchsetzungsmodells‹, verfiel eine immer wieder bemühte Interpretationslinie, die obrigkeitlichen Befehlen grundsätzlich ihre Wirkmächtigkeit absprach. Auch diese Deutung bezog sich vornehmlich auf obrigkeitliche Verordnungen, vor allem auf deren zu beobachtende Wiederholung, die als Indikator herhalten sollte, um deren Wirkungslosigkeit zu belegen. Gestützt durch vermeintliche oder tatsächliche zeitgenössische Aussprüche, wonach Policeyordnungen nicht den Nagel wert waren, mit dem sie an die Rathaus- oder Kirchentür geschlagen wurden, schien die Angelegenheit eindeutig zu sein: Die Masse an herrschaftlichen Erlassen war nicht Beleg für eine angestrebte und auch mehr oder weniger erfolgreiche Disziplinierung, sondern Ausdruck der Hilflosigkeit, ja Verzweiflung der Obrigkeiten, deren Anweisungen nicht befolgt wurden¹⁵.

Ich halte beide Ansätze nicht für sonderlich weiterführend, da sie ihre Argumentation in der Mehrzahl vornehmlich auf normativem Material aufbauen. Und das reicht sicherlich nicht aus, um der Komplexität der Situation zumindest annähernd gerecht zu werden. Beginnen wir mit dem etwas einfacheren Fall, nämlich der Wiederholung von Normen¹⁶. Hier haben wir es mit einer

¹⁴ So beispielsweise Marc RAEFF, *The well-ordered police state. Social and institutional change through law in the Germanies and Russia, 1600–1800*, New Haven, London 1983, S. 167–179.

¹⁵ In diese Richtung tendiert – wenn auch mit Differenzierungen – Jürgen SCHLUMBOHM, *Gesetze, die nicht durchgesetzt werden – ein Strukturmerkmal des frühneuzeitlichen Staates?*, in: *Geschichte und Gesellschaft* 23 (1997), S. 647–663.

¹⁶ Zur Wiederholung von Policeyordnungen vgl. Martin DINGES, *Normsetzung als Praxis? Oder: Warum werden die Normen zur Sachkultur und zum Verhalten so häufig wiederholt und was bedeutet dies für den Prozeß der »Sozialdisziplinierung«?*, in: *Norm und Praxis im Alltag des Mittelalters und der Frühen Neuzeit*, Wien 1997, S. 39–53; Matthias WEBER, *Be-*

kommunikativen Situation zu tun, die für die Frühe Neuzeit gewisse Probleme aufwarf. Denn eine der großen Schwierigkeiten, mit der das Unterfangen zu tun hatte, die Bevölkerung durch obrigkeitlich erlassene Normen zu disziplinieren, bestand in deren Bekanntmachung. Die medialen Möglichkeiten der Publikation und Verbreitung solcher Befehle waren verhältnismäßig begrenzt und bestanden vornehmlich im Aushang und der öffentlichen Verlesung. Angesichts einer allgemein als gering zu veranschlagenden Alphabetisierung kam vor allem der Verlesung, ob sie nun vom Rathaus oder von der Kirchenkanzel vonstatten ging, ein recht hoher Stellenwert zu. Hier stellte sich aber ein weiteres, kaum zu unterschätzendes und auch zeitgenössisch bereits thematisiertes Problem: Wie ließ sich garantieren, daß beispielsweise nach einem Gottesdienst die Aufmerksamkeit der Zuhörerschaft noch hoch genug war, um einer längeren Verlesung von Policyordnungen mit der nötigen Aufmerksamkeit zu folgen? Wenn die Anweisungen nicht weniger Policyordnungen, diese im vollen Wortlaut vorzulesen, tatsächlich befolgt wurden, dann konnte selbst vom besten Gedächtnis kaum verlangt werden, sich den Inhalt mehrseitiger, mündlich vorgetragener Verordnungen zu merken¹⁷. Auch andere Faktoren standen der ungeteilten Aufmerksamkeit entgegen, die eine Verlesung herrschaftlicher Normen verlangte: Die Zuhörenden waren bei der Bekanntmachung unkonzentriert, sie verließen Kirche oder Rathausplatz frühzeitig oder waren erst gar nicht erschienen, die Vorlesenden verstanden zum Teil selbst nicht, was sie vorlasen, geschweige denn, daß die Umstehenden es begriffen, Anschläge wurden abgerissen, Amtleute kamen dem Befehl zur Publikation erst gar nicht nach, oder die Verlesung in Kirchen wurde eingeschränkt, weil sie die Kirchgänger verwirrte und das in der Predigt Gehörte verdrängte¹⁸.

Eine mögliche Lösung, um diese Unwägbarkeiten zu umschiffen, hieß: Wiederholung. Die Repetition von Policyordnungen ist demnach *per se* kein Beleg für das Scheitern absolutistischer Ansprüche (so denn solche damit verbunden gewesen sein sollten), sondern kann geradezu im Gegenteil als der Versuch gewertet werden, obrigkeitlichen Befehlen größeren Nachdruck zu verleihen.

reitwillig gelebte Sozialdisziplinierung? Das funktionale System der Polizeiornungen im 16. und 17. Jahrhundert, in: Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte – Germanist. Abt. 115 (1998), S. 420–440, hier S. 435; Achim LANDWEHR, Norm, Normalität, Anomale. Zur Konstitution von Mehrheit und Minderheit in württembergischen Policyordnungen der Frühen Neuzeit: Juden, Zigeuner, Bettler, Vaganten, in: Mark HÄBERLEIN, Martin ZÜRN (Hg.), Minderheiten, Obrigkeit und Gesellschaft in der Frühen Neuzeit. Integrations- und Abgrenzungsprozesse im süddeutschen Raum, St. Katharinen 2001, S. 41–74, hier S. 55f.

¹⁷ Achim LANDWEHR, Die Rhetorik der »guten Policy«, in: Zeitschrift für Historische Forschung 30 (2003), S. 251–287.

¹⁸ Lothar SCHILLING, Policy und Druckmedien im 18. Jahrhundert. Das Intelligenzblatt als Medium policylicher Kommunikation, in: Karl HÄRTER (Hg.), Policy und frühneuzeitliche Gesellschaft, Frankfurt a.M. 2000, S. 413–452; August Ludwig REYSCHER (Hg.), Vollständige, historisch und kritisch bearbeitete Sammlung der württembergischen Gesetze, 19 Bde., Stuttgart, Tübingen 1828–1851, hier Bd. 8, S. 540f; Bd. 14, S. 8.

Die Wiederholung stellte in medialer Hinsicht die einzige Möglichkeit dar, um einer Norm durch Einübung mehr Akzeptanz und Relevanz zu verschaffen. Selbstredend wurden entsprechende Erlasse auch wiederholt, weil ihre Befehle nicht befolgt wurden, aber die Wiederholung muß darüber hinaus auch in einem durchaus konstruktiven Sinn verstanden werden, da allein auf diesem Weg Normen eine gewisse Präsenz und Dauerhaftigkeit verliehen werden konnte. Insofern nehmen Policyordnungen – und andere frühneuzeitliche Medien, mit denen in ähnlicher Weise verfahren wurde – eine Erkenntnis vorweg, die für das Zeitalter der Massenmedien immer noch gilt, daß nämlich Redundanz im Medium keineswegs ein Indiz für Veralterung oder Ineffektivität ist, sondern bestimmte medial vermittelte Inhalte dadurch überhaupt erst als relevant eingestuft werden können¹⁹.

Dies vorausgesetzt, läßt sich das für den Absolutismus wesentlich wichtigere Problem angehen, wie Policyordnungen nach einer solchen, nicht selten wiederholten Publikation in die Gesellschaft einwirken konnten. Mit anderen Worten: Gelang auf diesem Weg eine Zentralisierung der monarchisch-staatlichen Gewalt und eine Disziplinierung der Untertanen im absolutistischen Sinn oder war dieses Unterfangen von vornherein zum Scheitern verurteilt? Nach meinen bisher kritischen Anmerkungen zu Konzept und Begriff des Absolutismus wird es nicht überraschen, wenn ich in Übereinstimmung mit jüngeren Forschungen zur Implementation frühneuzeitlicher Normen²⁰ nicht davon ausgehe, daß die Untertanenschaft im Sinne der Formulierungen entsprechender politischer Programme obrigkeitlich diszipliniert wurde. Möglicherweise wird es aber überraschen, daß ich auch nicht davon ausgehe, daß sie überhaupt keine Wirkung gehabt haben. Vielmehr sehe ich ein etwas komplexeres Wechselspiel am Werk, das sich auf dem Weg einer historischen Implementationsforschung greifen läßt. Hierbei ist es zunächst wichtig, die Frage zu variieren, die im Kontext der sozialen Wirksamkeit frühneuzeitlicher Normen gestellt wird. Um diese Frage ergebnisoffen zu halten, ist es meines Erachtens wenig hilfreich, nach dem Erfolg oder Mißerfolg herrschaftlicher Normen zu fragen und dies allein an der Einhaltung oder Nichteinhaltung ihrer Anweisungen zu messen.

Verknüpft man den positiven Befund für ein Vorhandensein des Absolutismus unter anderem mit der weitgehenden »Durchsetzung« obrigkeitlicher Normen, dann stellt sich – bevor man empirische Ergebnisse zu Rate ziehen kann – die Frage nach dem Begriff der »Durchsetzung«. Etwas durchzusetzen bedeutet bekanntermaßen, ungeachtet aller Hindernisse sein Recht geltend zu

¹⁹ Niklas LUHMANN, *Die Realität der Massenmedien*, Opladen ²1996, S. 41–44.

²⁰ André HOLENSTEIN, »Gute Policy« und lokale Gesellschaft im Staat des Ancien Régime. Das Fallbeispiel der Markgrafschaft Baden(-Durlach), 2 Bde., Epfendorf 2003; Achim LANDWEHR, *Policy im Alltag. Die Implementation frühneuzeitlicher Policyordnungen in Leonberg*, Frankfurt a.M. 2000.

machen und zu erreichen, was man will²¹. Nimmt man dies tatsächlich als Maßstab für den Erfolg von Normen, dann lassen sich wohl weder in der Vergangenheit noch in der Gegenwart Normen finden, die tatsächlich jemals »durchgesetzt« wurden. Um also weniger auf die Wirksamkeit von Normen abzielen, die sich an ihrer Beachtung oder Mißachtung bemessen ließe, wäre es hilfreicher, den vielfachen Wirkungen nachzugehen, die sie im gesellschaftlichen Zusammenhang entfalten konnten. Damit würde aus dem unilateralen Verhältnis zwischen Normgebern und Normempfängern, bei dem die eine Seite aktive Befehle ausgab, während die andere Seite diese Befehle nur passiv entgegen nahm, ein multilateraler Vorgang zwischen einer Vielzahl von Akteuren. Daher wäre es auch angemessener, nicht von der Durchsetzung, sondern von der Einsetzung oder Implementation von Normen in bestimmte gesellschaftliche, politische, wirtschaftliche und kulturelle Verhältnisse zu sprechen. Dadurch ließe sich deutlich machen, daß eine bestimmte Norm zu einem Bestandteil des sozialen Lebens neben anderen wurde, ohne schon eine Gewichtung vorzunehmen, wie groß dieser Anteil tatsächlich war. Die Relevanz zu eruieren, welche die Norm in diesem gesellschaftlichen Kontext gewann, wäre dann Gegenstand empirischer Untersuchungen im Rahmen der historischen Implementationsforschung²².

In einer Kombination aus eher theoretischen Vorüberlegungen und empirischen Untersuchungen führte dieser Ansatz unter anderem zu einem Modell frühneuzeitlicher Herrschaft, das auf etablierte binäre Entgegensetzungen verzichtet, um statt dessen auf ein zirkuläres Modell zu setzen. Die Gegenüberstellung von Herrschenden, die Befehle erteilen, und Beherrschten, die Befehle empfangen, erweist sich als unterkomplex, um historischen Verhältnissen gerecht zu werden²³. Daß Normen, die vom Adressatenkreis nicht akzeptiert wurden, auch kaum eine Chance auf Realisierung hatten, bedarf kaum der weiteren Begründung. Darüber hinaus waren Menschen in allen gesellschaftlichen Schichten und in unterschiedlichen Ämtern permanent damit beschäftigt, aus obrigkeitlichen Normen soziale Wirklichkeit werden zu lassen. Vom Mitglied des Hofrates über den lokalen Amtmann bis zum Nachtwächter war eine

²¹ Jacob GRIMM, Wilhelm GRIMM, Deutsches Wörterbuch, Bd. 2, Leipzig 1860 (Reprint München 1984), Sp. 1683.

²² Achim LANDWEHR, »Normdurchsetzung« in der Frühen Neuzeit? Kritik eines Begriffs, in: Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 48 (2000), S. 146–162; Michael STOLLEIS, Was bedeutet »Normdurchsetzung« bei Policeyordnungen der Frühen Neuzeit?, in: Richard H. HELMHOLZ u.a. (Hg.), Grundlagen des Rechts. Festschrift für Peter Landau zum 65. Geburtstag, Paderborn u.a. 2000, S. 739–757; Lothar SCHILLING, Les effets des lois de police et l'évolution de la gouvernementalité pendant la première modernité, in: Frédéric AUDREN u.a. (Hg.), Les Sciences camérales. Activités pratiques et histoire des dispositifs publics, Amiens 2007.

²³ Vgl. hierzu vor allem Alf LÜDTKE, Einleitung: Herrschaft als soziale Praxis, in: DERS. (Hg.), Herrschaft als soziale Praxis. Historische und sozial-anthropologische Studien, Göttingen 1991, S. 9–63.

Unzahl von Personen in frühneuzeitlichen Territorialstaaten damit betraut, die Einhaltung entsprechender Befehle zu überwachen. Dies bedeutet aber auch, daß allein schon auf dieser Ebene eine einfache Gegenüberstellung von Befehlenden und Befehlsempfängern kaum greifen kann²⁴. Darüber hinaus wirkten die Adressaten von Normen ihrerseits auf den Normgebungsprozeß ein, indem sie vor allem mittels Eingaben und Supplikationen auf Mißstände oder auch Regelungslücken hinwiesen und auf diese Art und Weise initiativ wurden²⁵. Schließlich können die normativen Vorgaben, wie sie sich in den Policyordnungen konkretisierten, schon deswegen nicht als einseitig obrigkeitliches Projekt angesehen werden, weil auch die Untertanen nach solchen Normen verlangten und weil das Idealbild der »guten Policy«, also die Vorstellung von der möglichst perfekten Einrichtung des Gemeinwesens in all seinen Belangen, auch von ihnen geteilt und befürwortet wurde. Obrigkeitliche Anordnungen, die mögliche Unordnung und das drohende Chaos zu verhindern, waren nicht *per se* strittig, sondern wurden geradezu eingefordert. Erst die einzelne Norm mit ihren spezifischen Anweisungen, die möglicherweise nicht den jeweiligen Vorstellungen entsprach oder anderen, sozialen Normen zuwider lief, konnte zum Problem werden. Ansonsten wäre es jedoch gänzlich falsch, das Bild eines rücksichtslos Gehorsam einfordernden absolutistischen Monarchen zu zeichnen, dessen Befehlen sich erbitterter Widerstand unterdrückter Untertanen entgegenstellte. Solche Imaginationen sollten besser dem Hollywood-Kino überlassen werden. »Gute Policy« muß viel eher als Gemeinschaftsprojekt verstanden werden, an dem Herrscher ebenso wie Beherrschte beteiligt waren.

All diese Abwägungen und Differenzierungen sollten nun nicht dazu führen, die Bedeutung des Herrschaftsinstruments »Policyordnung« in ungehörlicher Weise zu minimieren. Denn daß die obrigkeitlich erlassene Norm, diese verhältnismäßig neue, auf breiter Basis erst seit dem 15. Jahrhundert nachweisbare Form der Herrschaftsartikulation zu einem wichtigen Bestandteil im sozialen Mit- und Gegeneinander wurde, daran kann kein Zweifel bestehen²⁶. Die bei näherer Betrachtung keineswegs selbstverständliche Tatsa-

²⁴ Achim LANDWEHR, Zwischen allen Stühlen. Lokale Amtsträger im frühneuzeitlichen Leoben, in: André HOLENSTEIN u.a. (Hg.), Policy in lokalen Räumen. Ordnungskräfte und Sicherheitspersonal in Gemeinden und Territorien vom Spätmittelalter bis zum frühen 19. Jahrhundert, Frankfurt a.M. 2002, S. 95–109.

²⁵ Zu Supplikationen in der Frühen Neuzeit Cecilia NUBOLA, Andreas WÜGLER (Hg.), Suppliche e »gravamina«. Politica, amministrazione, giustizia in Europa (secoli XIV–XVIII), Bologna 2002; Cecilia NUBOLA, Andreas WÜGLER (Hg.), Forme della comunicazione politica in Europa nei secoli XV–XVIII. Suppliche, gravamina, lettere. Formen der politischen Kommunikation in Europa vom 15. bis 18. Jahrhundert. Bitten, Beschwerden, Briefe, Bologna, Berlin 2004.

²⁶ Vgl. hierzu in europäischer Perspektive Michael STOLLEIS unter Mitarbeit von Karl HÄRTER und Lothar SCHILLING (Hg.), Policy im Europa der Frühen Neuzeit, Frankfurt a.M. 1996.

che, daß die von Obrigkeiten massenhaft verschriftlichten und auf Papier gedruckten Verordnungen tatsächlich ernst genommen wurden, lohnt festgehalten zu werden.

Es bleibt jedoch die Frage, wie man sich kurz- und längerfristig die Wirkungen vorzustellen hat – wenn man die Frage nach der Wirksamkeit schon verabschieden muß –, die von Policyordnungen ausgingen. Hierauf müssen mindestens zwei Antworten gegeben werden. Die erste lautet, daß es sich für einzelne Verordnungen in generalisierender Weise schlicht nicht konkret bestimmen läßt, sondern der Untersuchung des jeweiligen Einzelfalls überlassen bleiben muß. Denn hier finden sich sämtliche vorstellbare Formen an Umgangsweisen, wobei die Palette von problemloser Umsetzung sowie Interessenkonvergenz zwischen Normgebern und Normempfängern bis zu gänzlicher Mißachtung reicht. Dazwischen entfaltet sich eine große Variationsbreite an Möglichkeiten, welche die Implementation von Normen in bestimmte Kontexte nach sich ziehen konnte.

Für die zweite Antwort nach den längerfristigen Konsequenzen scheint mir Anthony Giddens' Begriff der Strukturierung ein guter Ansatz, um hier zu einer angemessenen Einschätzung zu gelangen²⁷. Damit ließe sich berücksichtigen, daß das Handeln von Akteuren zwar durchaus von Normen vielerlei Art strukturiert ist, daß diese Strukturen aber nur deshalb Wirkung entfalten können, weil sie durch die Handlungen der Vielzahl von Akteuren reproduziert und variiert werden. Man müßte also weder auf eine absolutistische Sozialdisziplinierung zurückgreifen noch untätigen Widerstand als Normalfall voraussetzen, um zu einer angemessenen Einschätzung der Verhältnisse zu gelangen, sondern könnte beide Aspekte – mitsamt der breiten Grauzone, die zwischen ihnen liegt – miteinander verknüpfen.

Das Ergebnis wäre keineswegs dergestalt, daß obrigkeitlichen Erlassen tatsächlich der disziplinierende und im strengen Sinn reglementierende Charakter zukam, den sie sich selbst zumaßen. Auf der anderen Seite dürften sie auch nicht dahingehend mißverstanden werden, daß sie wirkungslos wie Seifenblasen im sozialen Alltag zerplatzten. Viel eher dürften sie langfristig von Bedeutung geworden sein, weil sie auf Dauer normative Strukturen etablierten, die man bildhaft als Korridore bezeichnen könnte. Die erfolgreiche Etablierung dieser normativen Korridore bedeutete, daß andere Formen sozialer Kommunikation allmählich ausgeschaltet wurden. Wollte man auf rechtlich verbindliche Weise miteinander in Beziehung treten, mußte man sich auf das Konzept der »guten Policy« sowie auf die damit in Zusammenhang stehenden Verord-

²⁷ Anthony GIDDENS, *Die Konstitution der Gesellschaft. Grundzüge einer Theorie der Strukturierung*, Frankfurt a.M., New York 1988; Thomas WELSKOPP, *Der Mensch und die Verhältnisse. »Handeln« und »Struktur« bei Max Weber und Anthony Giddens*, in: Thomas MERGEL, DERS. (Hg.), *Geschichte zwischen Kultur und Gesellschaft. Beiträge zur Theoriedebatte*, München 1997, S. 39–70.

nungen einlassen. Indem diese normativen Korridore angelegt wurden, entstanden jedoch zugleich für die Normempfänger gänzlich neue Handlungsoptionen, die zuvor nicht existiert hatten, zum Beispiel indem Normen eingesetzt werden konnten, um damit andere, der Intention des Normgebers durchaus zuwiderlaufende Zwecke zu verfolgen²⁸. Daß mittels frühneuzeitlicher obrigkeitlicher Gesetzgebung also erfolgreich eine Normenstruktur über die Gesellschaft gelegt werden konnte, ist wohl kaum zu bezweifeln – wie sich jedoch die Untertanen in diesen normativ angelegten Korridoren bewegten, ließ sich seitens der Obrigkeit nur höchst ungenügend kontrollieren.

Könnte man vor diesem Hintergrund die »gute Policey«, dieses umfassende und am Gemeinwohl orientierte Ordnungskonzept, anstelle von Absolutismus oder Sozialdisziplinierung als Epochenkonzept deuten²⁹? Waren möglicherweise die geradezu sintflutartigen Massen an erlassenen Policeyordnungen, deren Quantität gerade in der Zeit nach dem Westfälischen Frieden nachweislich nochmals signifikant anstieg, das Signum der Epoche, zumindest wenn man die komplexen und keineswegs einseitig von oben nach unten ausgerichteten Wirkungen berücksichtigt, die sie in den frühneuzeitlichen Gesellschaften entfalteten? Kann eine solche Überlegung nicht gerade deswegen Überzeugungskraft entwickeln, weil es sich dabei nicht um ein einseitig obrigkeitliches Projekt handelte, sondern auch seitens der Untertanen nach »guter Policey« verlangt wurde? Absolutismus in diesem Sinne durch »gute Policey« abzulösen, halte ich offen gestanden für nicht sehr tragfähig. Eine solche Interpretationsrichtung wäre möglicherweise nicht ganz ungefährlich, da sie einmal mehr rechtlich-politische Aspekte als entscheidend in den Vordergrund stellen würde. Daß die »gute Policey« sowie die damit in Zusammenhang stehenden Verordnungen für die Frühe Neuzeit in vielerlei Hinsicht von Bedeutung sind, ist unbestritten. Um jedoch als Epochencharakterisierung herhalten zu können, müßte sich die Kategorie der Policey auch über ihren eigenen engeren Bereich hinaus als tragfähig erweisen. Doch hierzu scheint mir der Begriff des nötigen Abstraktionsgrades zu entbehren. Abgesehen davon erscheint es jedoch durchaus denkbar, daß die Policeyordnungen erste wichtige Hinweise für eine mögliche Neucharakterisierung dieser Epoche liefern können. Auf ihrer Basis lassen sich möglicherweise Kriterien generieren, die auch auf an-

²⁸ Martin DINGES, Justiznutzungen als soziale Kontrolle in der Frühen Neuzeit, in: Andreas BLAUERT, Gerd SCHWERHOFF (Hg.), Kriminalitätsgeschichte. Beiträge zur Sozial- und Kulturgeschichte der Vormoderne, Konstanz 2000, S. 503–544.

²⁹ Peter BLICKLE, Gute Polizei oder Sozialdisziplinierung, in: Theo STAMMEN, Heinrich OBERREUTHER, Paul MIKAT (Hg.), Politik – Bildung – Religion. Hans Maier zum 65. Geburtstag, Paderborn 1996, S. 97–107; DERS., Einführung. Mit den Gemeinden Staat machen, in: DERS. (Hg.), Gemeinde und Staat im Alten Europa, München 1998, S. 1–20; DERS., Vorwort, in: DERS., Peter KISSLING, Heinrich R. SCHMIDT (Hg.), Gute Policey als Politik im 16. Jahrhundert. Die Entstehung des öffentlichen Raumes in Oberdeutschland, Frankfurt a.M. 2003, S. VII.

dere Bereiche des gesellschaftlichen Lebens des 17. und 18. Jahrhunderts anwendbar wären.

IV.

Kehren wir daher nochmals zu Absolutismus und »guter Policy« zurück und versuchen, dabei eine andere Perspektive zu gewinnen. Unabhängig davon, ob man ihm folgen will oder nicht, ist der Absolutismus als Forschungskonzept die Antwort auf eine bestimmte Frage. Es darf nicht vergessen werden, daß diese Frage nicht von den Zeitgenossen des Absolutismus gestellt wurde, sondern erst von der Geschichtswissenschaft des 19. Jahrhunderts. Die Frage, die das 19. Jahrhundert an die beiden vorangegangenen Jahrhunderte stellte, zielte auf die Entwicklung der Staatlichkeit, die sich in der eigenen Gegenwart zum Nationalstaat neuzeitlicher Prägung festigte. Und kaum suchten Historiker, Philosophen und andere interessierte Zeitgenossen des 19. Jahrhunderts nach den Wurzeln dieser Entwicklung, fanden und erfanden sie den Absolutismus als moralisch vielleicht nicht ganz einwandfreies, aber historisch notwendiges Durchgangsstadium zum eigenen Hier und Jetzt, das explizit oder implizit als Höhe- und Endpunkt historischer Entwicklung konzeptualisiert wurde.

Mit diesem Umstand korrespondiert auch die Tatsache, daß sich entgegen landläufiger Meinung der historische Begriff »Absolutismus« nur höchst mittelbar aus der Rezeption der antiken Parömie *princeps legibus solutus* ableitet³⁰. Tatsächlich kam der Begriff bekanntlich vergleichsweise spät auf. Gebraucht wurde er vereinzelt bereits zur Zeit der Französischen Revolution, fand als Neologismus aber eine weitere Verbreitung erst seit den 1820er Jahren. Von da an läßt sich eine sprunghaft ansteigende Verwendung in der politischen Publizistik beobachten. Um 1830 ist der Terminus »Absolutismus« bereits als gemeineuropäisches, zumeist pejoratives Schlagwort etabliert. Für die Historisierung des Absolutismusbegriffs spielt jedoch noch eine philosophische Traditionslinie eine wichtige Rolle. Sie geht zurück auf den Idealismus und seine Frage, wie das »Absolute« in der Geschichte erscheint und wie die einzelnen Epochen unter dem Aspekt des Fortschritts in der Geschichte zu beschreiben sind. In diesen Diskussionen fanden auch das Adjektiv »absolut« sowie die Substantive »das Absolute« beziehungsweise »Absolutismus« Verbreitung.

³⁰ Die folgenden Ausführungen zur Wissenschaftsgeschichte von Absolutismus nach Reinhard BLÄNKNER, »Der Absolutismus war ein Glück, der doch nicht zu den Absolutisten gehört«. Eduard Gans und die hegelianischen Ursprünge der Absolutismusforschung in Deutschland, in: Historische Zeitschrift 256 (1993), S. 31–66.

Diese beiden Traditionslinien – die politische und die philosophische – wurden in den 1820er Jahren zusammengeführt, woraus vor allem in Deutschland eine Konjunktur der Rede vom »Absoluten« und vom »Absolutismus« entstand. Die geschichtsphilosophische, vornehmlich hegelianische Wurzel der Historisierung des Begriffs »Absolutismus« zu betonen, ist dabei keineswegs übertrieben. Hegel hatte hierfür selbst mit seiner Bestimmung des Staates als dem in der Geschichte erscheinenden objektivierten Absoluten den Grundstein gelegt. Durch die Abgrenzung von der Vertragslehre des aufgeklärten Naturrechts und die Erhebung des Staates zur Leitkategorie seiner Rechtsphilosophie schuf Hegel die Voraussetzung für eine gänzlich neue Behandlung der Geschichte des Staates, die nun als ein »Werden des Staates« und als »Staatsbildung« begriffen werden konnte. Allerdings wurden von Hegel nur die entsprechenden Grundlagen gelegt; vollzogen wurde die Historisierung des absoluten Geistes und damit die Formulierung eines historischen Konzepts des Absolutismus als staatsbildender Epochenerscheinung erst im Hegelianismus. Von besonderer Bedeutung waren hierbei die Arbeiten von Eduard Gans. Für Gans war der Staat nicht nur eine philosophische, sondern ebenso eine historische Größe. Er unterschied fünf historische Staatsformen: den orientalischen Staat, den Staat des Altertums, den Staat des Mittelalters, den Staat des Ancien Régime und den Staat seiner eigenen Gegenwart. Eigentlich staatlichen Charakter billigte er dabei nur zwei Formen zu, nämlich dem Staat des Altertums sowie dem repräsentativen Staat, der aus demjenigen des 17. Jahrhunderts hervorgegangen war. Vor allem letzterem hat Gans sich wiederholt zugewandt und dabei die argumentative Grundlage für die typische Deutung der neueren Geschichte durch die Absolutismusforschung gelegt, zum Beispiel indem er die Monarchie Ludwigs XIV. als theoretisches und praktisches Muster des Absolutismus annahm. Dabei breitete Gans bereits die gesamte Palette der bis heute nachwirkenden Argumente der Absolutismusforschung aus: vom stehenden Heer und der Verwaltung bis zur Polizei und den Finanzen als wichtigen Regierungsmitteln. In seiner spezifischen historischen Dialektik wurde dabei für Gans der Absolutismus zu einer notwendigen Übergangsstufe zwischen dem staatenlosen Mittelalter und dem modernen Repräsentativstaat.

Die Frage, die heute an das 17. und 18. Jahrhundert gestellt wird, lautet notwendigerweise anders. Deshalb findet man zu Beginn des 21. Jahrhunderts mit Blick auf diesen Zeitraum auch Aspekte, welche die Geschichtswissenschaft des 19. Jahrhunderts weniger interessierten oder die ihr gar irrelevant erschienen. Der Staat wird gemeinhin nicht mehr als Höhepunkt historischer Entwicklung angenommen, ja möglicherweise sind wir Zeugen seines allmählichen Verschwindens³¹. Wie aber lautet die Frage, die heutzutage sinnvollerweise an das 17. und 18. Jahrhundert gestellt werden kann?

³¹ Wolfgang REINHARD, *Geschichte der Staatsgewalt. Eine vergleichende Verfassungsgeschichte Europas von den Anfängen bis zur Gegenwart*, München 1999, S. 480–536.

Zunächst wird deutlich zu machen sein, daß es nicht mehr die *eine* Frage an diesen Zeitraum gibt, der immer noch häufig als Epoche des Absolutismus bezeichnet wird, daß es nicht mehr ausschließlich das Problem von Politik und Staatlichkeit ist, das uns umtreibt. Pluralisierung ist in dieser Hinsicht nicht nur ein Schlagwort der Gegenwart, sondern macht sich auch ganz konkret in der Auffächerung vielfältiger Problemstellungen bemerkbar. Es drängen sich demnach zahlreiche historische Aspekte auf, ob sie nun im Bereich der Gesellschaft, der Wirtschaft, der Kultur, der Wissenschaft, der Technik, des Rechts oder eben auch der Politik liegen. Und aufgrund dieser Pluralisierung muß der Begriff des Absolutismus nahezu zwangsläufig zu kurz greifen. Es gilt daher meines Erachtens anzuerkennen, daß der Absolutismus nicht nur als Epochenbegriff ausgedient hat, sondern daß er als analytische Kategorie auch nur für einen bestimmten Ausschnitt historischer Wirklichkeit einsatzfähig ist, insbesondere denjenigen der politischen Theorie und der Verfassungsgeschichte³². »Das historiographische Konstrukt ›Absolutismus‹ ist heute in nicht rekonstruktionsfähiger Weise dekonstruiert, so daß man auf den Begriff verzichten sollte«³³.

Ein vor diesem Hintergrund in der Tat komplexes Problem ist die Suche nach halbwegs verbindlichen Epochenbezeichnungen. Der Epochenbegriff des Absolutismus ist meines Erachtens auch, ja wahrscheinlich vor allem deshalb so zählebig, weil es an echten Alternativen fehlt. Selbst Historikerinnen und Historiker, die sich nicht von ihm verabschieden wollen, teilen die Kritik an einer mehr oder weniger naiven Auffassung vom Absolutismus und müssen zugeben, daß er seine epochenprägende Aussagekraft schon vor längerer Zeit verloren hat. Allerdings treten sie für seine Beibehaltung ein, weil – und dies ist nicht weniger zutreffend – es keine Epochenkonzeptualisierung gibt, die sinnvollerweise an seine Stelle treten könnte.

Im Prinzip stehen hier nur zwei Möglichkeiten offen: Entweder man vervielfältigt die Epochenbezeichnungen nach Bedarf der unterschiedlichen Fragestellungen und Ansätze, so daß sich eine Parallelität wirtschafts-, kultur-, sozial- und politikgeschichtlicher Epochenbezeichnungen ergeben würde, denen noch weitere folgen müßten. Oder es gelingt, ein Kriterium für eine Neukonstruktion epochaler Unterteilungen zu finden, das ausreichend abstrakt ist, um allgemeine Akzeptanz zu finden, zugleich aber auch konkret genug, um entsprechende Epochenumbrüche ausreichend plausibel zu machen. Keine wirkliche Alternative scheint es mir hingegen zu sein, zu dem alten Prinzip zurückzukehren und ein dominierendes Charakteristikum zu identifizieren, das einen bestimmten Zeitraum in seiner Gesamtheit geprägt haben soll, wie eben im Falle des Absolutismus. Dabei scheint mir das Problem der gegenwärtigen Geschichtswissenschaft mit dem Absolutismus auf eine grundsätzliche Schwierig-

³² Paul MÜNCH, *Das Jahrhundert des Zwiespalts. Deutsche Geschichte 1600–1700*, Stuttgart, Berlin, Köln 1999, S. 103–108.

³³ REINHARD, *Staatsgewalt*, S. 51.

keit zu verweisen. Sie gilt womöglich auch für andere Epochenbezeichnungen, die den gegenwärtigen Auffassungen des historischen Wandlungsprozesses nicht mehr zu entsprechen vermögen und daher unter Umständen einer generellen Revision unterzogen werden müssen.

Aufgrund persönlicher Präferenzen, wie ich gerne bereit bin zuzugeben, halte ich vor allem eine weit gefaßte kulturhistorische Fragestellung für eine Möglichkeit, zu derartigen erneuerten Epocheneinteilungen zu gelangen. Denn aufgrund eines Interesses, das auf die Produktion von Bedeutungsnetzen und die Ausstattung der Außenwelt mit Sinnstrukturen zielt, erscheint mir die kulturhistorische Fragerichtung besonders geeignet, um ein verbindliches gemeinsames Dach auszubilden³⁴. Unabhängig davon, durch welche Spezifika sich die Bereiche Wirtschaft, Technik, Politik oder Gesellschaft auszeichnen, geht es bei ihnen allen immer auch darum, aus der komplexen Vielfalt der Realität eine sinnhafte und dadurch auch erfahrbare Wirklichkeit zu machen. Und eben diese Frage nach historisch sich wandelnden Formen der Wirklichkeit könnte sich möglicherweise als eine tragfähige Basis für die Entwicklung von Epochen-einteilungen herausstellen. Der Nachteil des Absolutismusbegriffs besteht ja genau darin, daß er einseitig auf politische Zusammenhänge verweist und dadurch andere Bereiche des gesellschaftlich-kulturellen Lebens nicht ausreichend zu berücksichtigen in der Lage ist beziehungsweise sie einem politischen Primat unterstellt.

Es ist fraglos verwegen, frühneuzeitliche Policeyordnungen als Grundlage zu verwenden, um auf dieser Basis Kategorien für eine mögliche neue Epochenbestimmung zu erarbeiten. Aber es scheint mir den Versuch wert zu sein, eben solche Maßstäbe auf einer – wenn auch fraglos schmalen – empirischen Materialbasis zu entwickeln, deren Tragfähigkeit sich dann in anderen Zusammenhängen überprüfen läßt. Das einem kulturhistorischen Kontext verpflichtete Kriterium, das ich anlegen möchte, um eine Überprüfung epochaler Einteilungen durchzuführen, zielt, wie gesagt, auf die Konstruktion historischer Wirklichkeiten. Anhand der Policeyordnungen ließe sich bereits deren Auftauchen in den Städten des Spätmittelalters als entsprechender Einschnitt denken, weil dadurch die Notwendigkeit angezeigt wurde, aktiv regulierend in die sozialen, politischen und wirtschaftlichen Verhältnisse einzugreifen. Vieles, das zuvor offensichtlich als keiner spezifischen Regelung bedürftig erachtet wurde, weil es sich mehr oder weniger von selbst verstand (oder verstehen sollte), mußte nun offenbar expliziten Anweisungen unterworfen werden. Es läßt sich einigermaßen wohlbegründet vermuten, daß es vor allem der Zerfall der mittelalterlichen Sozialordnung war, der es im Spätmittelalter nötig erscheinen ließ, mittels Policeyordnungen aktiv zu werden, weil das strukturbewahrende, auf

³⁴ Achim LANDWEHR, Stefanie STOCKHORST, Einführung in die Europäische Kulturgeschichte, Paderborn u.a. 2004.

Dauerhaftigkeit abzielende und zumeist der Gewohnheit entstammende Recht dieser Situation nicht gewachsen war. Durch Policeyordnungen konnte auf spezifische Zeit- und Situationsbedingungen ändernd reagiert werden³⁵.

Für die Diskussion um den Absolutismus ist jedoch ein Blick auf die Policeyordnungen der Frühen Neuzeit im engeren Sinn von größerer Bedeutung. Die schwierige Frage nach deren Wirksamkeit einmal beiseite gelassen, lohnt sich ein näherer Blick auf die Begründungszusammenhänge, in denen solche Normen erlassen wurden. Denn dadurch, daß sie nicht einfach nur bestehende Rechtsordnungen festschreiben wollten, sondern ihr Ziel im aktiven Eingreifen in gesellschaftliche Zustände bestand, bedurften Policeyordnungen nahezu zwangsläufig einer Begründung. Anhand württembergischer Policeyordnungen der Frühen Neuzeit läßt sich feststellen, wie sich diese Begründungszusammenhänge verschoben. Bis in das 17. Jahrhundert hinein wurden die Policeyordnungen des Herzogtums Württemberg vor allem durch religiöse Argumente begründet. Es ging jeweils darum, daß der Landesherr als von Gott eingesetzter Fürst die Pflicht hatte, gegen die sich ausbreitende Sündhaftigkeit, Sittenlosigkeit, Kriminalität sowie ähnliche Mißstände vorzugehen. Ein bestimmter gesellschaftlicher Zustand wurde demnach als unhaltbar beanstandet und es wurde festgestellt, daß er sich nicht in Übereinstimmung mit einer das Diesseits und das Jenseits umfassenden Vorstellungswelt befand. Durch den normierenden Eingriff einer Policeyordnung sollte in bewahrender Absicht der als ideal gedachte Gleichgewichtszustand wiederhergestellt werden. Untrügliches Zeichen solcher Störungen der universalen Ordnungen waren Viehseuchen, Epidemien, Naturkatastrophen oder Wirtschaftskrisen, die als göttliche Strafen für menschliches Fehlverhalten gedeutet wurden und das Eingreifen des Landesherrn erforderten³⁶. Als illustrierendes Beispiel sei aus der Vorrede der württembergischen Landesordnung von 1567 zitiert, in der dieser Zusammenhang klar zum Ausdruck kommt:

Wiewol Wir im eingang Unserer Regierung / dises Unsers Fürstenthumbs / in bedenckung / das alle Regiment / so bestendig bleiben / und in rechtem Wesen erhalten sollen werden / mit rechter / warer / Christenlicher Religion / und guter Policeiordnung geziert / und gefaßt sein müssen / dem Allmechtigen Gott zu Lob / zu Nutz und Wolfart Unserer Landschafft / auch verhütung allerley Nachtheils / Ubels und Beschwerden / so auß Unordnungen ervolgen /

³⁵ Rolf GRAWERT, Historische Entwicklungslinien des neuzeitlichen Gesetzesrechts, in: Reinhart KOSELLECK (Hg.), Studien zum Beginn der modernen Welt, Stuttgart 1977, S. 218–240; Dietmar WILLOWEIT, Gesetzgebung und Recht im Übergang vom Spätmittelalter zum frühneuzeitlichen Obrigkeitsstaat, in: Okko BEHREND, Christoph LINK (Hg.), Zum römischen und neuzeitlichen Gesetzesbegriff, Göttingen 1987, S. 123–146; Thomas SIMON, Recht und Ordnung in der frühen Neuzeit, in: Rechtshistorisches Journal 13 (1994), S. 372–392; RAEFF, Police state, S. 11–42.

³⁶ Vgl. hierzu beispielsweise Helga SCHNABEL-SCHÜLE, Überwachen und Strafen im Territorialstaat. Bedingungen und Auswirkungen des Systems strafrechtlicher Sanktionen im frühneuzeitlichen Württemberg, Köln, Weimar, Wien 1997.

*umnd erhaltung eines bestendigen / guten Christlichen Regiments / und gemeinen Nutzens / ein gemeine Landsordnung gemacht / in Truck bringen / und allenthalb öffentlichen publiciren lassen*³⁷.

Im Verlauf des 17. Jahrhunderts verschob sich nun dieses Begründungsmuster zuungunsten der religiösen Argumentation. Um hierbei ein mögliches Mißverständnis gleich von vornherein auszuräumen: Von einer solchen Verschiebung des Begründungszusammenhangs zu sprechen, bedeutet natürlich nicht, daß bereits für das 17. Jahrhundert eine vorzeitige Säkularisierung zu konstatieren wäre. Selbstredend stellte das christliche Weltbild noch immer den unhinterfragten Rahmen sämtlicher Aktivitäten auch und gerade solcher politisch-rechtlicher Natur dar. Aber es kann auf der anderen Seite auch nicht übersehen werden, daß die explizite religiöse Begründung, welche die Wiederherstellung der gottgewollten Weltordnung im Blick hatte, an Bedeutung verlor und in den Hintergrund rückte. Statt dessen wurden nun pragmatisch-wirtschaftliche Gesichtspunkte wichtiger. Der Wohlstand des Landes, der Untertanen und natürlich auch des Landesherrn selbst gewann als Begründung für den Erlass von Policeyordnungen immer größeres Gewicht. Es ging weniger um die Bewahrung eines sozialen, politischen und wirtschaftlichen Status quo, sondern zunehmend um die Förderung der (ökonomischen) »Glückseligkeit« von Land und Leuten.

Wichtig ist allerdings nicht nur, daß die Religion als vorrangiges Begründungselement allmählich an Bedeutung verlor und statt dessen wirtschaftlichen Argumenten Platz machte, sondern mehr noch, daß sich in diesen Begründungen auch das Agens verschob. Wurde bis in das 17. Jahrhundert in Präambeln zu Policeyordnungen noch regelmäßig Gott als bewirkende und in alle Belange eingreifende Instanz genannt, verlor er diese zentrale Rolle im Verlauf des 17. Jahrhunderts. Nun war es nicht mehr Gott, der selbst aktiv wurde, sondern es waren die Menschen, die durch ihr Handeln das Weltgeschehen bestimmten. Ein Beispiel mag auch dies illustrieren: Am 24. Oktober 1614 wurde im Herzogtum Württemberg eine Verordnung erlassen, die sich mit der Teuerung im Land beschäftigte und die den Grund für den allgemeinen Preisanstieg eindeutig verorten konnte: *dieweil diese beschwerliche Tewrung nicht nur aus natürlichen Ursachen, sonder vorderist wegen überhäuffter Sünden, damit der Allmächtige GOtt, von uns Menschen, auß allen Ständen, als seinem Geschöpff, erzürnt, und zu solcher und andern gemeinen Landtplagen höchlich verursacht, ohnzweiffelich herkompt*³⁸. Der Allmächtige ist es also selbst, der in Reaktion auf das sündige Leben der Menschen die Teuerung verursacht hat. Eine Verordnung vom 17. August 1622, die sich mit demsel-

³⁷ Des Fürstenthumbs Württemberg gemeine Landsordnungen, Stuttgart 1567, Vorrede; REYSCHER, Sammlung, Bd. 12, S. 726.

³⁸ Ibid., S. 631.

ben Sachverhalt zu beschäftigen hatte, zeichnet allerdings schon ein deutlich anderes Bild: *dieweil dises schwehre übel, nicht allein auß gerechtem Zorn deß Allmächtigen Gottes gegen unsern Sünden, sondern auch und schier mehrers auß gar erkalteter Lieb gegen dem Nechsten, sträfflichem Aygennütz, Finanz, Übersatz, Fürkauff, und gleichsamb teuffelischem Geitz, der Wurtzel alles Ungerechters, herreichet*³⁹. Gott ist hier zwar immer noch aktiv, aber *auch und schier mehrers* sind es die Menschen, die durch ihr eigennütziges Verhalten diese Situation verursacht haben. Die Beobachtung, daß die Verantwortung und Verursachung für politische, wirtschaftliche oder moralische Mißstände aus den jenseitigen Höhen einer göttlichen Sphäre in die diesseitigen Niederungen menschlicher Unzulänglichkeit transponiert wird, läßt sich für Policyordnungen des 17. Jahrhunderts flächendeckend machen⁴⁰. Der Blick der Normproduzenten begann sich allmählich von dem zeitlich zurückliegenden Ideal einer prästabilierten Gesellschaft zu lösen, um sich statt dessen einem Gesellschaftskonzept zuzuwenden, das in ganz konkreter Weise beeinflußt, ja geradezu gemacht werden konnte⁴¹. Aber auch in diesem Fall ist hervorzuheben, daß die zurückgehende Erwähnung Gottes nicht für einen säkularen Rationalismus *avant la lettre* spricht. Vielmehr läßt sich an den Policyordnungen eine allmähliche Verschiebung diskursiver Aussagemöglichkeiten beobachten, welche die Option eröffnete, die göttliche Instanz in den Hintergrund rücken zu lassen.

Ähnliches kann auch im Kontext der Diskussion des Policybegriffs in der politischen Theorie des 17. Jahrhunderts beobachtet werden. Wie in nicht wenigen anderen Feldern auch, so zeichnete sich ebenfalls die politiktheoretische Diskussion durch eine teils widersprüchliche Vielfalt aus, in der eine nicht geringfügige Verunsicherung zum Vorschein kam, wie Wirklichkeit überhaupt noch begriffen werden konnte. Einerseits läßt sich für das 17. Jahrhundert eine eher traditionalistische politische Theorie ausmachen, die Positionen des Spätmittelalters und des 16. Jahrhunderts fortführt und der es vor allem um die Einbindung politischen Handelns in normative Vorgaben von Moral und Recht ging. Andererseits läßt sich eine neuere, gegen Ende des 16. Jahrhunderts ihr Haupt erhebende Richtung ausmachen, die eher die Autonomie der Politik gegenüber der Moral betonte. Und es war vor allem diese zweite Richtung, welche die Vorstellungen von »guter Policy« erheblich dynamisierte. Als zentrales politisches Ziel wurde in der politiktheoretischen Literatur nicht mehr einfach nur das störungsfreie Funktionieren des Gemeinwesens formuliert, sondern die Stabilität, Sicherheit und Dauerhaftigkeit dieses Gemeinwesens wurde als Leitperspektive aufgestellt. Das wäre an sich noch keiner gesonder-

³⁹ Ibid., S. 895f.

⁴⁰ LANDWEHR, Policy im Alltag, S. 68–74.

⁴¹ Gerhard SCHUCK, Überlegungen zum Verhältnis von Arbeit und Policy in der Frühen Neuzeit, in: Ius Commune 22 (1995), S. 121–150.

ten Erwähnung wert, wenn sich damit nicht ebenfalls der Gedanke der Steigerung und des Wachstums verbunden hätte. Die Macht von Gemeinwesen und Fürsten war nun nicht mehr etwas, das konserviert werden mußte, sondern das vergrößert und vermehrt werden konnte. Es gab keinen präformierten Endzustand mehr, sondern nun wurde Entwicklung als möglich gedacht. Dies führte unter anderem zu einem veränderten Verhältnis von Religion und Politik. Hatte die Religion die Politik bisher normativ angeleitet, so wurde sie nun im veränderten Verständnis des 17. Jahrhunderts zum Instrument der Politik⁴².

Als bedeutsam erweist sich aber vornehmlich eine neue temporale Strukturierung der Diskussion, die dazu führt, daß das Ordnungsziel von *Policey* nicht mehr in einer zeitlich zurückliegenden, prästabilisierten Harmonie zu suchen war, sondern als positives Steuerungsziel in die Zukunft verlegt wurde und damit erst noch erreicht werden mußte. Störungen und Mißbräuche mußten nun nicht mehr einfach beseitigt werden, sondern es galt, dem politischen System einen neuen Ordnungszustand aufzuzwingen⁴³. Die neue Auffassung vom tatsächlichen Machen und nicht mehr einfach nur Bewahren des Gemeinwesens kommt auch in der Metaphorik zum Ausdruck, wie Thomas Simon betont. Vor allem wurden medizinische Metaphern als nicht mehr zutreffend empfunden, da sie von vorgegebenen Strukturen ausgingen, die es vor Krankheiten zu bewahren oder von diesen zu heilen galt.

Genau dies aber, so betont nun selbst ein eher traditionell argumentierender Politiker wie Henning Arnisaeus, unterscheide das medizinische und das politische Tätigkeitsprofil: Im Gegensatz zum *Medicus* nämlich sei der *Politicus* nicht darauf beschränkt, lediglich etwas ihm Vorgegebenes zu erhalten, vielmehr sei letzterer zu einem Großteil auch darauf aus, »*Rempublicam non tantum in statu suo integram conservent, sed etiam novam e fundamentis educant*«, wie er sich dabei wörtlich ausdrückt. Die Sozialordnung erscheint hier als etwas vom Fürsten und *Politicus* Konstruiertes, nicht mehr nur als eine vorgegebene Struktur, die im Falle einer Funktionsstörung, eines »Krankheitsfalles« also, auf den ihr anfänglich gegebenen, funktionsgerechten Ordnungszustand zurückgeführt werden muß. Gleichzeitig bewegt sich die Politik im Bilde ihrer Selbstbeschreibung, wie es im 17. Jahrhundert Platz zu greifen begann, in Richtung einer herstellenden Tätigkeit: Das politische System erscheint als das Produkt der Wirksamkeit des *Politicus*⁴⁴.

Parallelen hierzu lassen sich bei der für die »gute *Policey*« nicht minder zentralen Diskussion um Gemeinnutz und Eigennutz erkennen. Der »gemeine Nutzen« war kaum weniger als die »gute *Policey*« eine zentrale moralische Kategorie, nach der nicht nur das Allgemeinwohl über dem Wohl des Einzelnen stand, sondern die Verbindung aus beidem zum transzendenten *summum bonum* führte, wodurch Gott als das universale Ziel jedes Einzelnen sowie des

⁴² Thomas SIMON, »Gute *Policey*«. Ordnungsleitbilder und Zielvorstellungen politischen Handelns in der Frühen Neuzeit, Frankfurt a.M. 2004, S. 193–306.

⁴³ *Ibid.*, S. 307f.

⁴⁴ *Ibid.*, S. 315 (Hervorhebung im Original).

gesamten Gemeinwesens definiert wurde⁴⁵. Der Gemeinnutz bezeichnete daher den Kern eines Gesellschaftssystems, das durch die Vorstellung einer stabilen Ordnung und schöpferischen Harmonie geprägt war, in der bestimmte Gruppen bestimmte Funktionen übernahmen. Lange Zeit versuchten die Policyordnungen diesem konservativen Ziel zu dienen, indem sie vor allem auf die Beibehaltung oder Wiederherstellung der Gesellschaftsordnung und ihres Gemeinnutzes zielten. Doch das individuelle Streben nach Reichtum, mithin der Aufstieg des Eigennutzes, war kaum in seine Schranken zu weisen; es konnte vielmehr bereits vereinzelt am Ende des 16. Jahrhundert, spätestens jedoch mit Bernard Mandevilles »Bienenfabel« aus dem Jahr 1705 als Faktor identifiziert werden, der eigentlich für die gesellschaftliche Harmonie verantwortlich war⁴⁶.

Damit sind zunächst ausschließlich Bereiche genannt, die dem weiteren Umfeld von Politik, Recht und Wirtschaft zugehören. Diese Felder müßten fraglos noch um zahlreiche andere erweitert werden, um die These von einer Neukonstruktion sozio-kultureller Wirklichkeit im 17. Jahrhundert plausibel zu machen. Und einige weitere lassen sich auch mühelos anfügen. Eindringlich wurde auf diesen Umstand bereits von Paul Hazard in seinem Buch über die »Krise des europäischen Geistes« hingewiesen, dessen französisches Original 1935 erschien⁴⁷. Hazard sieht – mit einer klaren geistesgeschichtlichen Ausrichtung – die Jahrzehnte um 1700 gekennzeichnet durch neue Formen des »Drängens« und der »Beweglichkeit«, die sich gegen eine allgemeine Beharrung im Denken wandten, durch ein Bekenntnis zur Gegenwart, das sich gegen die überhöhte Wertschätzung der Alten richtete, durch einen Kampf gegen die Orthodoxie sowie durch eine Verneinung des Wunderglaubens und eine Hinwendung zur Rationalität, um hier nur einige der wichtigsten von ihm identifizierten Veränderungen zu benennen. Auch in der Wissenschaftsgeschichte wird seit längerem die sogenannte »wissenschaftliche Revolution« des 17. Jahrhunderts einer neuen Beurteilung unterzogen. Insbesondere durch die soziale und kulturelle Einbettung wissenschaftlicher Vorgänge ergeben sich zahlreiche Hinweise darauf, daß ent-

⁴⁵ Brita ECKERT, Der Gedanke des gemeinen Nutzen in der lutherischen Staatslehre des 16. und 17. Jahrhunderts, Diss. Frankfurt a.M. 1976; Winfried EBERHARD, »Gemeiner Nutzen« als oppositionelle Leitvorstellung im Spätmittelalter, in: Manfred GERWING, Godehard RUPERT (Hg.), *Renovatio et Reformatio. Wider das Bild vom finsternen Mittelalter*. Festschrift für Ludwig Hödl, Münster 1985, S. 195–214; Winfried EBERHARD, Der Legitimationsbegriff des »gemeinen Nutzens« im Streit zwischen Herrschaft und Genossenschaft im Spätmittelalter, in: Joerg FICHTE, Karl Heinz GÖLLER, Bernhard SCHIMMELPFENNIG (Hg.), *Zusammenhänge, Einflüsse, Wirkungen. Kongreßakten zum ersten Symposium des Mediävistenverbandes in Tübingen* 1984, Berlin, New York 1986, S. 241–254.

⁴⁶ Winfried SCHULZE, *Vom Gemeinnutz zum Eigennutz. Über den Normenwandel in der ständischen Gesellschaft der Frühen Neuzeit*, München 1987.

⁴⁷ Paul HAZARD, *Die Krise des europäischen Geistes 1680–1715*, Hamburg 1965. Vgl. auch Rudolf VIERHAUS, *Barock und Absolutismus*, in: Klaus GARBER (Hg.), *Europäische Barock-Rezeption*, 2 Bde., Wiesbaden 1991, S. 45–61.

sprechende Veränderungen nicht nur die sich institutionalisierenden Wissenschaften, sondern auch weitere gesellschaftliche Kreise betrafen⁴⁸.

V.

Nachdem im Titel dieses Beitrags die Frage nach der Alternative von Absolutismus oder Policy aufgeworfen wurde, stellt sich abschließend heraus, daß die Antwort »weder...noch« lauten muß. Will man die Frage des Epochenbegriffs »Absolutismus« ernsthaft angehen, sind meines Erachtens gänzlich andere Wege zu beschreiten, die nicht mit Absolutismus, aber auch nicht mit »guter Policy« (oder Barock oder ähnlichen Vorschlägen) zu meistern sind.

Statt mit einem alles überwölbenden Absolutismus haben wir es in diesem Zeitraum viel eher mit dem allmählichen Übergang des Einflusses auf die weltlichen Geschehnisse von Gott auf die Menschen sowie mit der sich wandelnden Auffassung der Welt von etwas Gegebenem zu etwas Machbarem zu tun. Demjenigen Strang der politischen Theorie, der zutreffenderweise als Absolutismus bezeichnet wird, wächst dadurch ein anderer, sich in einen größeren kulturhistorischen Kontext einordnender Stellenwert zu. Sollte sich die These auf weiteren empirischen Feldern bestätigen lassen, daß im Verlauf des 17. Jahrhunderts die Wahrnehmung der gesellschaftlich-kulturellen Wirklichkeit einem grundlegenden Wandel unterworfen wurde, der »Welt« nicht mehr als etwas passiv Hinzunehmendes, sondern als etwas aktiv zu Gestaltendes konzeptualisierte, dann ließe sich die Theorie des Absolutismus hier möglicherweise gut einordnen. Sie wäre für Fragen der politischen Theorie die entsprechende Antwort auf Problemlagen, die sich im 17. Jahrhundert ganz offensichtlich in zahlreichen Lebensbereichen stellten und für welche die etablierten Antworten als nicht mehr ausreichend empfunden wurden.

Dann ließen sich beispielsweise ohne größere Schwierigkeiten Verbindungen herstellen zwischen Thomas Hobbes als einem der wichtigsten Theoretiker des Absolutismus und seinem zeitweiligen Sekretär William Petty, einem der Väter der politischen Arithmetik⁴⁹. Denn Petty sah die Welt aus voneinander unabhängigen Einheiten zusammengesetzt, die keine präformierte Verbindung untereinander aufwiesen. Kausale Zusammenhänge zwischen den einzelnen Elementen waren seiner Meinung nach nicht naturgegeben, sondern das Werk menschlicher Anstrengungen. Ähnlich wie Thomas Hobbes in der politischen Philosophie von einem Kampf aller gegen alle ausging, sah Petty den

⁴⁸ Steven SHAPIN, *Die wissenschaftliche Revolution*, Frankfurt a.M. 1998.

⁴⁹ Mohammed RASSEM, Justin STAGL (Hg.), *Geschichte der Staatsbeschreibung*. Ausgewählte Quellentexte 1456–1813, Berlin 1994, S. 285–293.

Nutzen von Quantifizierung und Mathematisierung sozialer und demographischer Verhältnisse darin, daß sie frei von Konflikten und Kontroversen eingesetzt werden konnten⁵⁰.

Dabei sah Petty Quantifizierung und Mathematisierung explizit als Hilfsmittel an, mit denen eine soziale Ordnung überhaupt erst hervorgebracht werden konnte. Er ging sogar davon aus, daß die Gesellschaft – insbesondere nach Erfahrungen, wie sie England während des 17. Jahrhunderts gemacht hatte – von Grund auf neu geordnet werden mußte und daß die politische Arithmetik dafür die Blaupausen zur Verfügung stellen konnte. Diese Wissenschaft war nach seinem Dafürhalten deshalb für jede Obrigkeit unentbehrlich, weil sich unterschiedliche wirtschaftliche Ressourcenverteilungen innerhalb von Gesellschaften und – damit einhergehend – soziale Konflikte zwischen Arm und Reich nicht verhindern ließen. Petty berief sich nicht mehr auf mittelalterliche Gesellschaftsvorstellungen, die Hierarchien als gottgegeben darstellten, und konnte auch nicht von einer »unsichtbaren Hand« sich selbst regulierender Wirtschaftssysteme ausgehen. Vor diesem Hintergrund vertrat Petty die Überzeugung, daß sich Gesellschaften gezielt aufbauen und remodellieren ließen. Während nämlich die natürlichen Körper ein Werk der Natur seien, müsse der soziale Körper als ein Werk der Menschen gelten. Mit den Methoden und Ergebnissen der politischen Arithmetik sollte es den Obrigkeiten möglich gemacht werden, Gesellschaften neu zu gestalten⁵¹.

Was Hobbes und Petty mit vielen anderen für das spätere 17. und 18. Jahrhundert charakteristischen Personen, Ereignissen und Entwicklungen verbindet, dürfte somit weniger ein wie auch immer gearteter Absolutismus sein, als das Vertrauen in die Machbarkeit von Wirklichkeit.

⁵⁰ Jacques DUPAQUIER, Michel DUPAQUIER, *Histoire de la démographie. La statistique de la population des origines à 1914*, Paris 1985, S. 129–153; Andrea A. RUSNOCK, *Vital accounts. Quantifying health and population in eighteenth-century England and France*, Cambridge 2002, S. 15–39.

⁵¹ Peter BUCK, *Seventeenth-century political arithmetic: civic strife and vital statistics*, in: *Isis* 68 (1977), S. 67–84, 73–80; Juri MYKKÄNEN, »To methodize and to regulate them«: William Petty's governmental science of statistics, in: *History of Human Sciences* 7 (1994), S. 65–88.

Résumé français

L'article aborde des problèmes spécifiques du concept de l'absolutisme et se propose d'évaluer des alternatives – notamment celle de la »bonne police« (gute Policey) qui, pendant ces dernières années, a particulièrement attiré l'attention des modernistes. Il souligne que toute tentative d'établir, de façon globale, une »signature« de l'histoire européenne des XVII^e et XVIII^e siècles, est problématique et se heurte à la pluralisation des approches qui caractérise l'état actuel de la recherche historique. Il ne paraît donc pas utile de remplacer le concept traditionnel de l'absolutisme par celui de la »bonne police«.

Dans une seconde partie, cette contribution démontre que, s'il est vrai qu'au niveau des discours juridico-politiques on peut identifier des argumentations »absolutistes«, il paraît tout de même nécessaire de les analyser dans un contexte culturel plus large. Cette contextualisation permet de comprendre les discours »absolutistes« comme faisant partie d'une évolution culturelle générale dans le cadre de laquelle la réalité sociale est de moins en moins comprise comme un ordre préétabli que les autorités politiques doivent préserver, pour être de plus en plus conceptualisé comme un ordre créé par la politique. L'élément nouveau caractérisant les discours politico-juridiques des XVII^e et XVIII^e siècles consisterait donc dans une nouvelle confiance en la faisabilité de la réalité sociale.

WOLFGANG REINHARD

ZUSAMMENFASSENDE SCHLUSSÜBERLEGUNGEN

Lassen Sie mich mit einer persönlichen Bemerkung beginnen und später mit einer ebensolchen schließen: Ich fühle mich von der Aufgabe, so viel Gelehrsamkeit zusammenfassend gerecht zu werden, schlicht überfordert. Aber das Gefühl, überfordert zu sein, ist mir nicht neu. Es hat mich über weite Strecken meiner wissenschaftlichen Tätigkeit begleitet und sich eigentlich als sehr fruchtbar erwiesen. Ich kann es jungen Kolleginnen und Kollegen nur empfehlen.

Ich möchte einige kurze, möglicherweise klärende oder sonstwie hilfreiche Bemerkungen zu den einzelnen Vorträgen machen und anschließend meine eigenen Überlegungen vortragen. Sie sind inspiriert von diesen Vorträgen, aber nicht nur von diesen, sondern auch von meiner langjährigen Beschäftigung mit der Entstehung des modernen Staates, der Konfessionalisierung und sogar dem Papsttum¹.

Hinsichtlich der beiden einführenden Vorträge kann ich mich relativ kurz fassen, auch zu dem vorab verteilten Programmpapier und dem Vortrag von *Schilling*, obwohl oder gerade weil beide mit der Fragestellung die Arbeitsgrundlage vorgegeben haben. Denn weil Fragestellung und Methode das Ergebnis mehr oder weniger stark zu beeinflussen pflegen, laufen meine eigenen Schlußüberlegungen teilweise auf eine Auseinandersetzung mit ihnen hinaus. Nur soviel muß im Interesse der Klarheit alles Folgenden noch einmal festgehalten werden. Es soll um die Frage gehen, ob das Forschungskonzept »Absolutismus« dazu verhilft, bestimmte Phänomene der Frühen Neuzeit besser zu verstehen oder im Gegenteil – wie auch *Lefebvre* meinte – eher geeignet ist, sie weiter zu verdunkeln. Dabei konzentrieren wir uns auf Frankreich, nicht nur dem *genius loci* huldigend, sondern auch, weil Frankreich einer der klassischen Gegenstände, wenn nicht überhaupt der Ursprungsort der Absolutismusforschung ist. Die von *Schilling* zitierte, bedenkenswerte Feststellung von Burkhardt, der Absolutismus sei ein Mythos – das meint ein sachlich unzutreffendes, illusionäres Konstrukt – soll mittels der Einsicht unterlaufen und wissenschaftlich fruchtbar gemacht werden, daß auch Mythen historische Wirklichkeit sind². Das heißt bei *Schilling* komplexe, narrativ entfaltete Symbol-

¹ Vgl. Wolfgang REINHARD, Geschichte der Staatsgewalt. Eine vergleichende Verfassungsgeschichte Europas von den Anfängen bis zur Gegenwart, München ³2002, S. 50–52 und passim.

² Vgl. Reinhard BLÄNKNER, Strukturprobleme des frühmodernen Staates, in: Frederick S. CARNEY, Heinz SCHILLING, Dieter WYDUCKEL (Hg.), Jurisprudenz, Politische Theorie und

gebilde, die auf Stiftung von Sinn, Zusammenhalt und Handlungsfähigkeit abzielen. Diese lassen sich zwar aus der von *Schilling* statt der traditionellen politik- und verfassungsgeschichtlichen Fragestellung vorgeschlagenen kulturalistischen Perspektive nicht völlig ohne Rücksicht auf die historische Wirklichkeit untersuchen, was im ursprünglichen Papier als Absicht angedeutet worden war – welchen epistemologischen Status auch immer wir dieser Wirklichkeit zubilligen wollen –, aber doch als differenzierte Phänomene eigenen Rechts mit erheblichen Rückwirkungen auf die Praxis. Allerdings müssen dabei meines Erachtens vier verschiedene Analyseebenen berücksichtigt, das heißt sowohl getrennt, als auch auf ihren Zusammenhang geprüft werden:

1. Diskurse und Performanzen aus der Zeit des sogenannten »Absolutismus«
2. Politische Systeme des sogenannten »Absolutismus«
3. »Absolutismus« als Forschungs- und historiographisches Konzept
4. »Absolutismus« als Epochenbezeichnung.

Am Rande taucht bei *Schilling* sogar die Frage auf, ob wir angesichts der historischen Vielfalt überhaupt noch von »Absolutismus« im Singular sprechen können.

Cosandey hat unter Rückgriff auf ihr und Descimons Buch³ das angedeutete Praxisverbot *Schillings* ignoriert und als Summe französischer Historiographie den »Absolutismus« als Ergebnis von ständigem Austausch zwischen Theorie und Praxis präsentiert. Die Theorie wurde nach den Herausforderungen der politischen Praxis bearbeitet, so daß wir sie bis zu einem gewissen Grad als Produkt monarchischer Praxis verstehen müssen, die nach einer Phase gesteigerter Personalisierung auf eine Institutionalisierung des Gemeinwesens hinauslief. Das Hofzeremoniell, etwa der Wandel der Präzedenz bestimmter Figuren, kann als kultureller Indikator solcher Entwicklung betrachtet werden.

Der sich bereits hier abzeichnende Unterschied zwischen der weniger kulturalistischen französischen Forschung und der deutschen wurde noch deutlicher, als zum Thema »Absolutismus als Diskurs« keineswegs zufällig nur zwei Franzosen zu Wort kamen: *Rigaudière* zum Mittelalter, vor allem zu Jean Jouvenal des Ursins aus der Zeit Karls VII., das heißt des Hundertjährigen Krieges, *Crouzet* zur Frühen Neuzeit, das heißt dem Bedeutungswandel des eher selten verwendeten Begriffs »absolut« in den französischen Religionskriegen des 16. Jahrhunderts. Ganz offensichtlich gab es in der deutschen Geschichte keinen Absolutismuskurs, höchstens einen Diskurs des sogenannten »aufgeklärten Absolutismus«, oder zumindest keinen, der den Vergleich mit den französischen Quellen aushielte. Oder sollte es sich nur um ein Forschungsdefizit handeln? Im einen wie im anderen Falle ließe sich jedenfalls das Auswei-

Politische Theologie. Beiträge des Herborner Symposions zum 400. Jahrestag der Politica des Johannes Althusius 1603–2003, Berlin 2004, S. 399–435, bes. S. 405.

³ Fanny COSANDEY, Robert DESCIMON, L'absolutisme en France. Histoire et historiographie, Paris 2002.

chen auf die neue kulturalistische Fragestellung als Versuch deuten, einen deutschen Ersatz für das eine wie das andere zu finden.

Beide Referate ließen sich elegant auf einen gemeinsamen Nenner bringen: Die bearbeiteten Quellen gehören einer Gattung an, die auf Wirkung berechnet war, die der Imagepflege der Monarchie bei Eliten dienen sollte, vermutlich weniger der Propaganda bei den Massen. Dabei ist zunächst eine in der abendländischen Tradition verwurzelte Kontinuität der Sprache zu beobachten, insbesondere der mit hermeneutischen Kunstgriffen angestrebte Ausgleich zwischen Absolutheit und Mäßigung. Beide Textgruppen entstehen in Krisen, doch in der zweiten Krise vollzieht sich seit der Bartholomäusnacht eine Wende: Mit Hilfe des Stützbegriffs der *nécessité* schließt absolute Herrschaft jetzt ausdrücklich die Gewalt ein.

Das klassische Thema »Absolutismus, Hof und Adel«, insbesondere unter Ludwig XIV., erwies sich hingegen als deutsche Domäne, abermals mit beträchtlicher Konvergenz zwischen den Referaten. Auf der Grundlage seiner detaillierten, allerdings eher sozial- als kulturhistorischen Forschungen zu Hofämtern und Ministern, leistete *Horowski* abermals, aber mit besonderer Gründlichkeit und neuen Ergebnissen, eine Dekonstruktion der berühmten Thesen von Elias. *Horowski* sieht eine eher traditionelle Herrschaftspraxis mit einem sozialen Kompromiß zwischen der Krone und einem zunehmend erblichen mittleren Hofadel, dessen etablierte Interessen später die überfällige Modernisierung blockieren konnten. *Walther* bot dazu gewissermaßen das kulturalistische Korrelat, als er den frühen Hof Ludwigs XIV. mit seiner hyperbolischen und daher mit Notwendigkeit nur als selbstironisch interpretierbaren Selbstdarstellung als ein dank seiner Raffinesse erfolgreiches kulturelles Bündnisangebot an die ehemaligen Frondeure verstand. Diese brillante Neuinterpretation stieß keineswegs auf einhellige Zustimmung. Doch selbst wenn man sie akzeptiert, bleibt immer noch die Frage, ob hier kulturelle Manipulation ein ganzes Herrschaftssystem umgekrempelt hat, wie es *Walther* nahelegen scheint, oder ob es sich bloß um kulturelle Folgeerscheinungen des von *Horowski* geschilderten Vorgangs handelt. Und mir bleibt die Frage an beide Referenten, warum das jeweilige Ergebnis denn unbedingt »Absolutismus« heißen muß. Begriffsschärfere Alternativen sind nämlich unschwer denkbar.

Ein Vergleich kann sich im Rahmen der französischen Geschichte abspielen, wie in dem theoretischen Referat von *Lefebvre*, verschiedene »Absolutismen« heranziehen, absolutistische und nicht-absolutistische Herrschaftssysteme gegenüberstellen oder die Auswirkungen des Absolutismus auf internationaler Ebene prüfen, eine neuartige empirische Fragestellung, die sich Stollberg-Rilinger vorgenommen hatte, aber leider nicht durchführen konnte. Dabei bliebe von vorneherein zu fragen, ob Unterschiede in der Behandlung von Mächten dem Grad von deren »Absolutismus« entsprach oder ganz einfach ihrer Macht – wir buckeln ja auch nicht vor den USA, weil sie die besten Demo-

kraten sind. *Lefebvres* bewußt metahistorische Ausführungen waren von solcher Radikalität, daß ihnen historische Gewohnheitstiere nur schwer folgen konnten. Wenn sie schließlich nur noch die Semantik des radikalisierten spezifizierenden Vergleiches übriggelassen hat – üblicherweise arbeiten Historiker wie Sozialwissenschaftler daneben mit generalisierenden oder – besser – offenen Vergleichen –, dann bleiben nur zwei Möglichkeiten: Entweder es gibt »Absolutismus« nur als exklusiv französisches Phänomen oder es gibt ihn überhaupt nicht, sowenig wie den Staat selbst, den *Lefebvre* in der Diskussion ausdrücklich dekonstruiert und auf verschiedene, sich ablösende Gewaltverhältnisse reduziert hat – eine Sicht der Dinge, die mir nicht nur persönlich sympathisch ist, sondern auch dem Resultat meiner nun folgenden Überprüfung der Ergebnisse auf den vier eingangs aufgelisteten Analyseebenen gar nicht so fern steht.

»Absolutismus« als Sammelbegriff für mittelalterliche und frühneuzeitliche politische Diskurse und Performanzen⁴ hat einen bestimmten Vorzug. Zwar taucht »Absolutismus« damals in den Quellen nicht auf, wohl aber der Begriff *absolutus*, von dem er abgeleitet wurde, und dessen Synonyme. Das heißt aber, auf dieser und nur auf dieser Ebene können wir mit unmittelbarer Legitimation durch die Quellen einschlägige Phänomene (re)konstruieren! Auch *Landwehr* weist den »Absolutismus« vor allem der politischen Ideengeschichte zu. Denn es gibt ja in der Tat vor allem in Frankreich seit dem hohen Mittelalter einen Absolutheitsdiskurs und eine entsprechende theatralische Selbstdarstellung der Monarchie. Allerdings handelt es sich dabei streng genommen – und Wissenschaftler sollten die Phänomene streng nehmen – nicht um »Absolutismus«, sondern um die »absolute Monarchie«, was keineswegs dasselbe ist, aber auf alle Fälle einen engeren und damit genaueren Begriff darstellt.

Außerdem ist trotz oder gerade wegen reichlich vorhandener theoretischer Texte zum Thema keineswegs klar, was *absolutus* und seine Synonyme jeweils bedeuten sollen. Beide einschlägige Referate ließen vor allem bei der Gegenüberstellung von *absolu* und *modéré* deutlich erkennen, wie weitgehend das semantische Feld bereits damals mittels hermeneutischer Kunstgriffe beackert wurde. Ist wirklich von vornherein klar, was gemeint ist, wenn William Blackstone noch im 18. Jahrhundert ausgerechnet dem englischen König derartige Vollmachten zuschreibt⁵, oder wenn sie – noch verblüffender – den König der polnischen Adelsrepublik auszeichnen sollen⁶? Die Notwendigkeit, über

⁴ Womit »Aufführungen« aller Art gemeint sind.

⁵ William BLACKSTONE, *Commentaries on the Laws of England* (1765–1769), hg. von Barron FIELD, Philadelphia 1827, S. 148–209.

⁶ Vgl. Konstanty GRZYBOWSKI, *Les éléments monocratiques en Pologne* (XVI^e–XVIII^e s.), in: *La monocratie*, Bd. 2 (*Recueils de la société Jean-Bodin*, 21), Brüssel 1970, S. 699–725, bes. S. 706f.; Waclaw URUSZCZAK, *Constitutional Devices Implementing State Power in Poland, 1300–1700*, in: Antonio PADOA SCHIOPPA (Hg.), *Legislation and Justice* (*The Origins of the Modern State in Europe*, C), Oxford 1997, S. 175–196, bes. S. 176f.

den französischen Fall hinauszugreifen, erweist sich bereits auf der Diskurs- und Performanzebene als evident.

Darüber hinaus ist die Begriffsgeschichte auch im Hinblick auf Kosellecks Konzept der (asymmetrischen) Gegenbegriffe⁷ noch keineswegs geklärt. Es fällt nämlich auf, daß es auf der Diskursebene kaum asymmetrische Gegenbegriffe gibt, das heißt solche, die sich mit dem Begriff Absolutismus nicht vereinbaren lassen. Entweder gelten Gegenbegriffe wie »Stände« den Zeitgenossen als komplementär, also im Sinne Kosellecks als symmetrisch, oder sie sind späteren Ursprungs wie die »Peripherie«, die dem »absolutistischen« Zentrum gegenübergestellt wird. Auch »Republik« beinhaltet keineswegs ohne weiteres eine Alternativverfassung zur Monarchie, sondern bezeichnete oft genug ganz einfach das Gemeinwesen als solches. Das einzige zeitgenössische Paar asymmetrischer Gegenbegriffe, das ich bisher identifizieren konnte und auf das Horowski zumindest implizit zurückgreift, ist *Court* vs. *Country* – nicht zufällig eine englische Prägung.

Immerhin, wenn »Absolutismus« oder besser »absolute Monarchie« sich im Sinne Schillings als Konzept der Diskurs- und Performanzebene bewährt, dann hätte dies das bemerkenswerte Nebenergebnis, daß in diesem Falle eine kulturalistische Fragestellung ausnahmsweise makrohistorischen Charakter annähme – eine beabsichtigte oder unbeabsichtigte Rettung der angeblich zum Untergang verdamnten großen Erzählung.

Die realhistorische Ebene der politischen Praxis und des politischen Systems läßt sich zwar von der Untersuchung der Diskurse und Performanzen nicht vollständig trennen, wie bei *Cosandey* explizit, bei anderen implizit deutlich wurde. Aber sie ist dennoch von jener zu unterscheiden, weil es auf dieser Ebene im Gegensatz zu jener keine ausdrücklichen Quellenzeugnisse für »Absolutismus« oder »absolute Monarchie« gibt, sondern nur die Möglichkeit, von der politischen Praxis indirekt auf etwas Derartiges rückzuschließen. Solche Rückschlüsse bleiben aber fragwürdig, weil sie oft genug entweder unter dem Eindruck des Quellenbefundes auf der Diskursebene oder kraft eines apriorischen Forschungskonzepts »Absolutismus« getroffen werden.

Es hat zwar eine Politik planmäßiger Machtsteigerung der Monarchie gegeben. Aber diese erfolgte nicht systematisch nach einem *master plan*, sondern weit eher kontingent nach sich bietender Gelegenheit. Niemand beabsichtigte, ein Programm des »Absolutismus« oder der »absoluten Monarchie« durchzusetzen, sondern die Monarchen wollten sich Gehorsam verschaffen, ihre Konkurrenten schwächen und auf diese Weise mehr Verfügung über die Ressourcen des Landes erreichen. Da eine derartige Politik der Zentrale mit den monarchischen Diskursen und Performanzen konvergiert, die oft wohl kalku-

⁷ Reinhart KOSELLECK, Zur historischen Semantik asymmetrischer Gegenbegriffe, in: DERS., *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt a.M. ²1984, S. 211–259.

liert in deren Dienst entstanden sind, ergab sich ein falsch gewichtetes Gesamtbild, das die höchst uneinheitliche und »unabsolutistische« politische Wirklichkeit der Peripherie weitgehend ignorierte. Neuere Forschungsergebnisse, nicht zuletzt die von *Landwehr* behandelten Untersuchungen zur Implementierung »guter Policey«, berechtigen meines Erachtens inzwischen sogar dazu, die Fragestellung nach dem »Nicht-Absolutistischen im Absolutismus«, die einst als der Höhepunkt kritischen Umgangs mit dem Absolutismuskonzept galt, umzukehren und das Nicht-Absolutistische zur Regel, den »Absolutismus« zur Ausnahme zu erheben. Damit ist er freilich als Leitkonzept zur Gesamtdeutung des realpolitischen Quellenbefundes erledigt.

Außerdem läßt sich die reale Politik mehr noch als die Diskurse und Performanzen nur vergleichend erfolgreich untersuchen, wenn wir die ganze Palette monarchischer Machtsteigerungspolitik mit ihren formalen Extremfällen in Dänemark und Schweden in den Blick nehmen, mit Spanien und den italienischen Ländern, mit den komplizierten Verhältnissen im Reich und bei seinen Ständen, und zwar keineswegs nur Preußen und Österreich. Dazu käme die Überprüfung angeblicher oder wirklicher Alternativen wie England, Aragon, Polen sowie die Untersuchung der europäischen Republiken wie Venedig, der Schweiz und der Niederlande, die zum Teil ja eine ganz ähnliche Machtsteigerungspolitik wie die Monarchien trieben⁸.

Doch wie weit ist das Forschungskonzept »Absolutismus« dabei von Nutzen? Könnte es sein, daß dieses Konzept, wie *Landwehr* andeutet, *Lefebvre* behauptet und auch *Schilling* zumindest als Möglichkeit nicht ganz ausschließt, wissenschaftliche Erkenntnisse nicht nur nicht ermöglicht, sondern sogar be- und verhindert? Denn das Absolutismuskonzept der Historie ist ja, wie *Crouzet* nach *Cosandey* und Descimon feststellt, weder mit den intellektuellen Mitteln der Zeitgenossen, noch mit denjenigen der modernen Sozialwissenschaften geschaffen worden, sondern, das muß ich hinzufügen, aus politischer Polemik hervorgegangen und anschließend den Zwecken politischer Pädagogik angepaßt worden. Zwar lassen sich Diskurse und Performanzen gut damit erforschen, aber das ist nicht weiter erstaunlich, denn man folgt damit der Intention der Quellen, kapituliert in gewisser Hinsicht unkritisch vor ihnen, bleibt auf jeden Fall auf der Ebene des zeitgenössischen Diskurses. Doch auch hier wäre der Begriff »absolute Monarchie« vorzuziehen, der den Quellen nähersteht und ideologisch weniger besetzt ist. Wörter mit dem Suffix »-ismus« laufen nun einmal unausweichlich auf ideologische und institutionelle Konnotationen hinaus.

Bekanntlich ist »Absolutismus« im 19. Jahrhundert aus etwas Bösem, aus einem herrschaftskritischen Begriff, in den Händen deutscher und französischer Historiker unverzüglich zu etwas Gutem, einem geschichtspolitischen Begriff mit staatsfrommen Implikationen, geworden, die er nach wie vor wei-

⁸ Hinweis von Thomas Maissen in der Diskussion.

ter transportiert. Zwar ist der moderne europäische Macht- und Nationalstaat tatsächlich aus der Machtsteigerungspolitik der europäischen Monarchien erwachsen. Aber heutzutage hat er sich so gründlich kompromittiert und ist bis zu einem gewissen Grad sogar in Zerfall begriffen, daß keinerlei Grund mehr besteht, ihn und seine Vorstufen bedingungslos zu bejahen und diesen Bewußtseinszustand kommenden Generation durch Schul- und Universitätsunterricht weiter einzuimpfen.

Durch seine geschichtspolitischen Implikationen verzerrt das Absolutismuskonzept obendrein die wissenschaftliche Erkenntnis. *Lefebvre* betont, was sich aus neueren Forschungen und demgemäß auch aus einigen der vorgetragenen Referate ergeben hat: Der moderne Staat als apriorischer Vergleichshorizont frühneuzeitlicher politischer Verhältnisse produziert einseitige Ergebnisse durch Überbetonung der Aktivitäten der Zentrale und Überbetonung der institutionellen gegenüber den nach wie vor hochbedeutsamen personalen Momenten. Versailles samt seinem Ausstattungsprogramm steht und fällt mit der Person Ludwigs XIV., nicht mit der Institution des französischen Staates.

Schließlich führt die Anfälligkeit des Kunstbegriffs »Absolutismus« für empirische Korrekturen dazu, daß das Problem der Gegenbegriffe insofern akut wird, als wir hier tatsächlich auf zahlreiche asymmetrische Gegenbegriffe stoßen, die zu Recht oder zu Unrecht für unvereinbar mit dem Absolutismuskonzept gehalten werden. Zu nennen wären:

- Stände
- Peripherie
- Adel
- Kommune / Kommunalismus
- Republik / Republikanismus
- Kirche / Konfession
- Despotie / Sultanismus.

Im Grunde gehört zu jedem dieser Gegenbegriffe ein je spezifischer Absolutismusbegriff!

Was beim »Absolutismus« als Forschungskonzept noch der Begründung bedarf, ergibt sich daraufhin auf der Ebene der Epochenbezeichnungen fast von selbst. »Absolutismus« als Epochenbezeichnung ist aus den erwähnten geschichtspolitischen Gründen überholt. Außerdem entspricht er auch nicht mehr dem Stand einer Geschichtswissenschaft, die längst nicht mehr die politische Geschichte in den Mittelpunkt stellt. Aus beiden Gründen ist »Absolutismus« als Epochenbezeichnung nicht nur entbehrlich, sondern sogar ausgesprochen schädlich und sollte umgehend verschwinden. *Landwehr* zeigt zwar, daß alternative Epochenbezeichnungen nicht in Sicht sind, aber ich halte der-

gleichen ohnehin für entbehrlich, auch und gerade nach meiner Arbeit als Mit-herausgeber eines Handbuchs der deutschen Geschichte⁹.

Eine konsequente Historisierung des Absolutismuskonzepts auf allen Ebenen muß aber nicht nur unsere Altvorderen, sondern auch unseren eigenen Umgang damit samt der Fragestellung dieser Tagung einschließen, auch wenn solche epistemologische Konsequenz weder üblich ist noch geschätzt wird. Wenn der Erfolg des Mythos »Absolutismus« laut *Paravicini* von seiner Funktionalität in der Zeit seiner Entstehung abhing¹⁰, dann gilt das auch für seinen Erfolg als funktionales Forschungskonzept. Mit anderen Worten, »Absolutismus« ist nicht nur ein Mythos der Frühen Neuzeit, sondern er ist auch unser Mythos und bleibt es, solange wir uns nicht zu der Einsicht durchringen, daß er ein Mythos unserer Altvorderen war, für den, wie gesagt, heute dringender Dekonstruktionsbedarf besteht. Denn er wurde getragen vom selbstverständlichen und daher nicht in Frage gestellten Glauben an den starken Staat als Krone der geschichtlichen Entwicklung – ein Glaube, der längst nicht mehr der unsrige ist. Sogar bei Otto Hintze geriet er schon 1929 ins Wanken¹¹. In Frankreich haben *Cosandey* und *Descimon* eine Strukturanalogie zur Rechtsgrundlage der Dritten Republik festgestellt und aus dem Konstitutionalismus der Fünften eine veränderte Fragestellung abgeleitet¹².

Sogar die Lücken, die in der Absolutismusforschung im allgemeinen und auf dieser Tagung im Besonderen klaffen, stehen im Zusammenhang geschichtspolitischer Mythologie. Es ist keineswegs mein persönliches Hobby, sondern längst eine Binsenweisheit, daß, wer von der »absoluten Monarchie« reden will, vom Papsttum nicht schweigen kann. Die europäischen Monarchien mit der französischen an der Spitze orientieren sich am päpstlichen Diskurs und an der päpstlichen Praxis der *plenitudo potestatis*. Auf der anderen Seite muß nicht nur der Kirchenstaat, sondern das gesamte römische Herrschaftssystem der päpstlichen Doppelmonarchie seit Paolo Prodi als Staat unter Staaten begriffen werden, der bis ins 17. Jahrhundert dank der päpstlichen Vollgewalt sogar zu den am weitesten entwickelten Europas gehörte¹³. Die theoretischen und praktischen Fragen der absoluten Herrschergewalt wurden hier mit einzigartiger und wegweisender Gründlichkeit diskutiert – ich kann nur auf das

⁹ Wolfgang REINHARD, Probleme deutscher Geschichte 1495–1806, in: DERS. (Hg.), Gebhardt. Handbuch der deutschen Geschichte, Bd. 9, Stuttgart 2004, S. 31–107.

¹⁰ Beitrag von Werner Paravicini zur Diskussion.

¹¹ Vgl. REINHARD, Staatsgewalt, S. 21.

¹² COSANDEY, DESCIMON, L'absolutisme, S. 275f.

¹³ Paolo PRODI, Il sovrano pontefice. Un corpo e due anime: la monarchia papale nella prima età moderna, Bologna 1982; vgl. auch DERS., Lo sviluppo dell'assolutismo nello Stato Pontificio, Bologna 1968.

Riesenwerk Giovanni Battista de Lucas verweisen¹⁴. Am Beispiel des staatlichen Ämterhandels lassen sich gerade in Frankreich wichtige Anleihen beim kirchlichen Ämterrecht nachweisen¹⁵. Auf der anderen Seite demonstriert der römische Fall paradigmatisch die praktischen Grenzen des absoluten monarchischen Machtanspruchs, wenn etwa auch unter dem absoluten Kirchenmonarchen im Kirchenstaat mit seinem Verwaltungsstab aus Klerikern die üblichen Konflikte zwischen Kirche und Staat entbrennen – und ebenfalls mit dem üblichen Sieg der staatlichen Seite enden¹⁶. Französische Rechtshistoriker kamen zwar nicht umhin, die römischen Beiträge zur Entwicklung der Monarchie zur Kenntnis zu nehmen. Ansonsten waren sich deutscher Protestantismus und französischer Laizismus aber hinsichtlich der Irrelevanz des Papsttums für die neuere Geschichte einig und beschwiegen es einstimmig¹⁷ – Ranke hatte es noch besser gewußt!

Eine weitere Lücke tat sich gleichsam am anderen zeitlichen Ende auf: Es war nur einleitend bei *Schilling* kurz vom sogenannten »aufgeklärten Absolutismus« die Rede, der zwar auf eine französische Begriffsbildung zurückgeht, aber in Frankreich angeblich nie zur Verwirklichung kam. Demgegenüber stellte er den ganzen Stolz der deutschen Forschung dar, hatte er doch angeblich die Revolution entbehrlich gemacht und die imposanten Grundlagen des nationalen Machtstaates geschaffen. Doch nicht deswegen sollte er einbezogen werden, sondern wegen seiner überaus kreativen Beiträge zu Diskursen und Performanzen, die einen deutlichen Wandel erkennen lassen, angeblich sogar die Tendenz zur Selbstabschaffung der »absoluten Monarchie«.

Damit ist die Grenze zur notwendigen Selbsthistorisierung unserer Arbeit überschritten. Wir sollten uns dabei auch nicht scheuen, unsere neuartige kulturalistische Fragestellung selbst kulturalistisch zu hinterfragen. Welchem »selbstgesponnenen Bedeutungsgewebe« erweisen wir uns durch ihre Anwendung zugehörig? Warum muß dem Absolutismuskonzept mit Hilfe einer »modischen« Fragestellung unbedingt die weitere Existenz gesichert werden? Soll auf diese Weise doch noch der Glaube an den Staat gerettet werden? Oder vielleicht die große Erzählung, deren Ende der Kulturalismus ansonsten angesagt hat? Die kulturalistischen Richtungen mögen sich zu Recht oder Unrecht als wissenschaftlich innovativ verstehen, geschichtspolitisch sind sie dennoch im Wesentlichen konservativ. Das liegt weniger an ihrem weitverbreiteten

¹⁴ Vor allem Giovanni Battista de LUCA, *Theatrum Veritatis et Justitiae*, 16 Bde., Rom 1669–1673 und DERS., *Il dottor volgare, ovvero il compendio di tutta la legge civile, canonica, feudale e municipale nelle cose più ricevute in pratica*, 15 Bde., Rom 1673.

¹⁵ Wolfgang REINHARD, Staatsmacht als Kreditproblem. Zur Struktur und Funktion des frühneuzeitlichen Ämterhandels, in: *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* 61 (1974), S. 289–319; Nachdruck in: Ernst HINRICHS (Hg.), *Absolutismus*, Frankfurt 1986, S. 214–248.

¹⁶ PRODI, *Il sovrano pontefice*, S. 251–293.

¹⁷ Einschließlich des deutschen Diskussionsbeitrags von Schröder auf der Tagung.

Desinteresse an politikgeschichtlichen Fragestellungen, wobei unsere Tagung eine bemerkenswerte Ausnahme bildet, als an der Bejahung des Gegebenen infolge ihrer ethnologischen Inspiration, an ihrer Unterwerfung unter die normative Kraft des Faktischen, die dazu führt, daß Beschreibung von Befunden mit Norm für Richtigkeit verwechselt wird. Wenn zum Beispiel Rituale allgemein verbreitet und offenbar unvermeidlich sind, muß es auch gut sein, daß es sie gibt. Ältere, der Aufklärung verpflichtete Richtungen der Geschichtswissenschaft hätten sich statt dessen eine rationale Kritik und damit den Versuch einer Überwindung der rituellen Zwänge zum Ziel gesetzt.

Doch könnte die Zählebigkeit des Absolutismuskonzepts auch ganz einfach daran liegen, daß Historiker eben immer konservativ sind, mögen sie sich auch noch so innovativ gebärden? Oder gilt vielleicht wissenssoziologisch für die jüngeren Historiker dasselbe, was *Schilling* für die frühneuzeitlichen Juristen als Protagonisten der »absoluten Monarchie« festgestellt hat? »Der Erfolg ihrer Argumentation hing von der Fähigkeit ab, eigene Aussagen in ein Geflecht früherer Aussagen zu verweben«¹⁸.

Doch wie dem auch sei, das Ergebnis ist klar, meine Antwort auf die Frage im Tagungsthema läßt an Eindeutigkeit nicht zu wünschen übrig: »Absolutismus« ist keineswegs ein unersetzliches Forschungskonzept. Auf der Diskurs- und Performanzebene mag der Begriff nützlich sein, ist aber nicht unentbehrlich, denn es fehlt nicht an besseren Alternativen wie »absolute Monarchie« und dergleichen. Auf der Ebene des realen politischen Systems hingegen führt er eher in die Irre, und als Epochenbezeichnung ist er nicht nur unzutreffend, sondern auch politisch belastet. Ich plädiere deshalb dafür, ihn ganz unpolemisch durch Nichtbenutzung auf allen vier Ebenen abzuschaffen. Denn solange er in irgendeiner Weise, und sei es kulturalistisch, in der Forschung weiterlebt, ist ihm als Epochenbezeichnung nicht beizukommen, denn er erscheint durch jenen Gebrauch legitimiert. Eine persönliche Bemerkung zum Schluß: In meiner »Geschichte der Staatsgewalt« habe ich ihm anderthalb von 536 Seiten gewidmet und ihn dann nicht weiter benötigt. Das ist aber weniger bezeichnend als die Tatsache, daß selbst den nörgeligsten Rezensenten dieser Mangel nicht einmal aufgefallen ist!

¹⁸ Siehe S. 27 in diesem Band.

VERZEICHNIS DER AUTORINNEN UND AUTOREN LES AUTEURS DE CE LIVRE

Fanny COSANDEY, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Paris

Denis CROUZET, professeur d'histoire moderne à l'université Paris IV-Sorbonne

Leonhard HOROWSKI, wissenschaftlicher Assistent an der Technischen Universität Berlin

Achim LANDWEHR, Juniorprofessor für Europastudien an der Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf

Armelle LEFEBVRE, boursière francophone à l'Institut historique allemand Paris (2004–2005)

Wolfgang REINHARD, Emeritus für Neuere Geschichte, Universität Freiburg im Breisgau

Albert RIGAUDIÈRE, membre de l'Institut, professeur d'histoire de droit à l'université Paris II-Panthéon-Assas

Lothar SCHILLING, Privatdozent für Neuere Geschichte an der Universität zu Köln, Gastdozent des Deutschen Historischen Instituts (2004–2005)

Gerrit WALTHER, Professor für Neuere Geschichte an der Universität Wuppertal